DE

L'ESPRIT DE RÉACTION

ROYER-COLLARD ET TOCQUEVILLE.

La réaction touche-t-elle à sa fin, et, pour avoir entendu bruire la tribune et gronder la discussion, l'esprit de liberté commence-t-il à renaître et à soulever, comme un levain puissant, la masse de la nation? Je voudrais le croire, et certes il est grand temps que la France redevienne elle-même et se reconnaisse pour la France libérale. Si cependant il fallait affirmer quelque chose et énoncer plus qu'une espérance, j'affirmerais peut-être le réveil de l'Europe plutôt que le réveil de la France.

Il faut bien le reconnaître, la crise de 1848 a plus abattu la France que l'Europe. Mainte nation est sortie de cette commune épreuve l'esprit plus animé, le cœur plus fier, éclairée plutôt qu'intimidée par l'expérience, encore pleine d'espoir et d'ambition. Il en paraît quelque chose à l'état du monde. Jamais de notre vie le vent de la révolution générale n'avait soufflé aussi fortement qu'à cette heure sur la société européenne. Jamais l'esprit de réforme et de nouveauté n'avait porté si loin et monté si haut. Jamais, depuis tantôt cinquante ans, le mouvement du siècle n'avait avec plus d'intensité et de succès gagné les peuples et les rois. Le langage s'est adouci, les allures se sont modifiées, l'opinion donne un autre tour à ses griefs et à ses exigences; mais en menaçant moins elle obtient davantage, elle devient le mobile commun des gouvernemens et des sociétés. A quoi se réduit aujourd'hui dans toute l'Europe civilisée le territoire

occupé par le pouvoir absolu? Le tsar lui-même, s'il ne passait au régime constitutionnel, semblait avoir à cœur d'être autre que son père, de changer de système et de langage, et de satisfaire la presse d'Occident. Si les événemens de Varsovie sont venus tristement l'interrompre dans son mouvement de conversion et masquer une partie de ses progrès, il n'en demeure pas moins vrai que le règne de Nicolas est passé, et qu'à Pétersbourg au moins autant qu'à Constantinople on cherche à sortir de l'ancien régime. Mais partout ailleurs quelle transformation visible et soudaine! Qui eût dit que des événemens de 1848 sortirait une réforme constitutionnelle partout où florissait l'absolutisme, et qu'à Vienne même on discuterait? C'est là un spectacle plein d'enseignement et de joie, et qui doit faire oublier bien des misères, relever bien des courages.

Tocqueville, dès 1854, avait entrevu quelque chose de ce qui est arrivé. « Ce pays-ci, écrivait-il d'Allemagne, me paraît atteint, comme la France, d'une grande langueur politique; mais la maladie me semble infiniment moins profonde que chez nous et d'une durée probablement moins longue. L'esprit ne s'est pas désintéressé de la plupart des études qui s'élèvent au-dessus de la matière. La pensée est sans cesse en action et se dirige vers d'autres points que le bien-être. Même en politique, l'abattement vient plus de l'espèce de confusion que cause la vue de toutes les sottises qu'on vient de faire pour atteindre la liberté que d'un refroidissement pour elle. On continue à avoir foi dans les institutions libres, à les croire l'objet le plus digne d'inspirer le respect et l'amour. C'est l'absence de cette foi qui est le symptôme le plus effrayant de notre maladie. L'Allemagne est déroutée, embarrassée, ignorante des voies qu'il faut suivre; mais elle n'est pas brisée et réduite pour ainsi dire au néant comme nous le sommes. » Ce qu'il avait observé de l'Allemagne, d'autres l'avaient observé de l'Italie. Nous en avons plus d'une fois dans ce recueil averti le lecteur, et les événemens ne nous ont pas donné tort. Tout annonce que la crise de 1848 n'a pas été stérile ou funeste pour tout le monde, comme nous avions quelque droit de le supposer.

La France sans doute est sortie plus affaiblie, plus humiliée que le reste de l'Europe de cette anarchique transition. Selon moi, elle ne s'en est pas encore tout à fait relevée dans son cœur, et elle persiste encore à douter d'elle-même. Selon moi encore, elle a tort, et les événemens qui l'ont intimidée n'auraient dû qu'échauffer son courage. Le contraire se concevrait, si nous en étions restés au 25 février. Le lendemain du jour où la nation s'était vu dérober sous ses pieds le terrain sur lequel elle croyait marcher d'un pas ferme, elle avait lieu de se sentir émue, et l'abattement était de sai-

son. Et cependant il ne fut ni profond ni durable. Le 24 février peut n'être pas le plus réconfortant de nos souvenirs historiques; mais on n'en saurait dire autant de l'année 1848. C'est l'année peut-être où la France s'est le plus montrée et où elle a le mieux su être quelque chose par elle-même, et cela sans attendre son gouvernement. Ce peuple même de vainqueurs par l'émeute, nourri de fausses doctrines et de mauvais conseils, ne s'est trouvé ni violent ni vindicatif. Un parti s'est aussitôt levé, et dans son propre sein, pour veiller à l'ordre, pour recommencer le règne de la loi. Enfin c'est par sa sagesse et son courage que la France a été sauvée. En huit mois, électeurs, gardes nationaux, soldats, représentans ont avec leurs seules forces constitué, soutenu, défendu un pouvoir réparateur et modéré. Jamais autant que dans cette épreuve la France ne s'est montrée plus digne et plus capable du *self government*. Jamais plus qu'après avoir ainsi connu ses ressources elle n'aurait eu droit de s'enorgueillir, de compter sur elle-même et de se charger à ses risques et périls de ses propres destinées. Elle venait de prouver que le fardeau n'était pas trop fort pour ses épaules. Elle a douté d'elle-même au moment où elle aurait pu s'enthousiasmer de sa sagesse et s'enorgueillir de ses forces. L'exemple n'est pas rare que les hommes se troublent le plus du danger au moment où il s'évanouit, et désespèrent de leur salut lorsqu'ils y touchent.

C'est cette défiance de la nation envers sa raison et son courage, c'est cette incertitude sceptique sur tous les principes naguère acceptés pour articles de foi politique, c'est ce retour inquiet et brusque vers les maximes surannées de l'autorité telle qu'elle se concevait en 1700 ou en 1800 que l'on a appelé réaction, ou plutôt c'est là l'esprit réactionnaire qui a ramené et des doctrines et des pratiques que je ne me croyais pas réservé à jamais voir renaître.

Cependant, mieux que nos argumens, les faits ont commencé, sinon à convertir, du moins à modifier l'esprit de réaction. Que disait-il en effet, que cherchait-il à tout prix du temps qu'il s'est cru le maître, et qu'il raillait si dédaigneusement toutes les réclamations, toutes les aspirations de l'esprit libéral? Par la voix de tous ces gens pacifiques qui voudraient imposer leur quiétisme à l'humanité entière, il accusait l'esprit révolutionnaire de pousser à la guerre un temps qui ne voulait que la paix, et dénonçait comme un anachronisme insensé l'idée d'un retour des nations aux jeux de la force et du hasard. Or qu'est-il arrivé? Je raconte sans blâmer. En dix ans, nous avons vu deux grandes guerres. Les expéditions militaires se sont multipliées et se terminent à peine, et une vague inquiétude s'obstine à entendre des bruits d'armes dans les nuages orageux qui passent sur l'Europe. Vous rappelez-vous le temps où

l'esprit de réaction faisait du principe de l'autorité l'allié nécessaire de la religion et soutenait au nom de l'église la thèse du pouvoir non disputé? Or tout le monde sait qu'il s'est élevé pour l'église une question qu'elle met au rang des plus grandes, et qui pendant trente ans de liberté d'écrire ne s'était pas émue. Elle se déclare plus menacée que par la presse de 1830. Chercherons-nous l'esprit de réaction sous le toit des usines, dans les comptoirs du commerce? Au nom des intérêts matériels, promus de nos jours au premier rang des élémens sociaux, il ne désirait, ne conseillait, n'augurait qu'un *statu quo* éternel, la perpétuité de tous les priviléges et de tous les systèmes établis. Or jamais les bases du commerce universel n'ont été plus profondément agitées soit par les événemens politiques, soit par les variations de la législation. Enfin que nous annonçait l'esprit de réaction par la bouche des sages, par l'organe de ces observateurs fatalistes qui se croient dans le secret des choses humaines? « En vain, disaient-ils, l'orgueil et l'ambition d'un siècle enivré de lui-même voudraient résister; en vain tous les esprits turbulens se coaliseraient pour perpétuer le mouvement quand la société tend au repos. La nécessité parle: un instinct plus puissant que de vaines théories, une sagesse nécessaire, la force des choses enfin, ramènent les gouvernemens et les peuples vers les principes et les intérêts conservateurs. Dans toute l'Europe, le spectacle ou la menace de l'anarchie a produit son effet ordinaire, immanquable. Tout retourne à l'ordre, à la stabilité. Le pouvoir est devenu le premier intérêt social, et, désabusée des nouveautés perturbatrices, l'Europe est replacée par une impulsion irrésistible dans les cadres sacrés de l'ancienne politique. » Qui ne croit les entendre encore, ces oracles d'une sagesse immobile? Et pourtant il suffit d'un coup d'œil jeté sur l'Europe pour la voir agitée tout entière d'un besoin de renouvellement qui a remonté de la société au gouvernement, et converti presque en tout lieu le pouvoir même à la doctrine de ce qu'on appelle à tort ou à raison le progrès. Les dix ans qui viennent de s'écouler ont manifesté par des signes plus éclatans et plus inattendus qu'aucune période décennale de ces quatre-vingts dernières années l'action novatrice du génie du siècle. A prendre les choses en masse, l'esprit de réaction a reçu plus de démentis, éprouvé plus de mécomptes que l'esprit libéral. Après tout, nous n'avons été vaincus que parce que nous avons voulu l'être. L'esprit libéral a souffert pour avoir abandonné ses principes; l'esprit de réaction pâtit pour s'être obstiné dans les siens.

Le temps semble donc venu pour l'un de reprendre courage et pour l'autre de céder, et quoique nous soyons loin d'espérer une prompte et complète victoire, ceux qui avaient compté sur la domi-

nation des idées contre-révolutionnaires, ceux qui, en changeant seulement la couleur de leur drapeau, espéraient remettre l'Europe ainsi que la France à un système de restauration moins la légitimité, à un régime de 1815 moins la sainte-alliance, s'aperçoivent de la vanité de l'entreprise et entrevoient peut-être que le pouvoir le plus tendu, le plus armé, n'est pas une garantie durable contre l'esprit du temps et le mouvement des sociétés. Or, en vérité, à quoi servirait l'absolutisme s'il n'était conservateur, et pourquoi se mettre en frais d'arbitraire et de restriction constitutionnelle, si l'on n'y gagnait pas la stabilité et la sécurité absolues? Pourquoi prendre des narcotiques, s'ils ne font pas dormir?

L'opinion publique, sans être encore prête à exiger tout ce qu'elle ne tardera point à réclamer, pressent un autre avenir et d'autres épreuves qu'elle n'attendait lorsqu'il y a dix ans elle changeait si subitement de direction. Ceux qui ont quelque prévoyance doivent comprendre que d'un jour à l'autre la société peut avoir des efforts à faire, et tout les presse de reporter leur plus sérieuse attention sur les problèmes politiques que les générations nouvelles auront à résoudre.

L'examen en est difficile et quelquefois accablant, à ce point que l'esprit s'en détourne et cherche à se reposer dans l'insouciance et l'oubli. Le despotisme n'a pas de plus puissant auxiliaire que cette secrète lâcheté du cœur humain, toujours si prompt à renoncer en toutes choses à se gouverner lui-même. A la suite des troubles civils, on se prend du désir de n'entendre plus parler de rien, d'avoir dans le gouvernement une machine qui marche toute seule, et de s'endormir *au branle de sa roue*. Non-seulement le souci des intérêts, mais la lassitude de l'intelligence nous portent à prendre le temps comme il vient, l'état comme il est, et à nous dispenser d'avoir aucun avis. C'est contre cette mollesse indolente de l'esprit et du caractère que la presse doit incessamment lutter. A ceux qui en sont encore atteints, il faut opposer l'exemple des hommes qui ont laissé, soit par l'action, soit par la pensée, une trace profonde dans la mémoire des contemporains. Et comme l'heure de l'action n'a pas sonné, c'est la pensée qu'il faut stimuler en lui représentant sans cesse la question fondamentale du temps où nous sommes. Dans son expression la plus générale, c'est non pas seulement la question de l'ordre et de la liberté, de la conservation et de la révolution, c'est la question de l'avenir de la démocratie.

Ce n'est pas d'hier que cette imposante question a préoccupé les esprits supérieurs, deux surtout parmi les observateurs qui ne sont plus au milieu de nous, et dont les réflexions viennent d'être mises de la manière la plus intéressante sous les yeux du public, Royer-

Collard et Tocqueville. L'un et l'autre, avec de grandes différences, se ressemblaient sous plus d'un rapport. Tous deux sont des autorités; tous deux, en se mêlant aux événemens et aux affaires, ont conservé le goût de l'observation et de la méditation. Ils ont réfléchi sur ce qu'ils ont fait, et sont restés des juges même en devenant des acteurs. Nous trouverons, en les comparant l'un à l'autre, une occasion naturelle d'indiquer la marche des faits et des idées entre le temps du premier et le temps du second, d'exhorter ceux qui ont l'âge et la force à leur donner des successeurs, à ne pas laisser le mouvement social auquel nous assistons manquer de spectateur et de juge. Chaque jour on voit disparaître ceux pour qui la révolution française, dans ses phases successives, a été un sujet inépuisable de méditation. La jeunesse y pense-t-elle et se met-elle en devoir de les remplacer? Il faut l'espérer, mais rien ne saurait mieux l'encourager et la guider dans une tâche qui désormais la regarde seule que l'exemple des deux hommes éminens dont nous venons d'écrire les noms.

I.

L'ouvrage que M. de Barante vient de consacrer à la mémoire de Royer-Collard atteint pleinement le but que l'auteur s'est proposé. Il fait connaître avec une exactitude parfaite la vie politique et surtout la vie parlementaire de l'homme illustre dont le nom a toujours été plus connu que la personne, et qui a laissé à ses contemporains un souvenir ineffaçable. La vivacité et je dirai même la grandeur de ce souvenir étonnent peut-être les jeunes gens. Ils croient le monde changé, et, supposant aisément que leurs devanciers ne les auraient pas compris, ils se dispensent de les comprendre. Cependant il y a dans tout ce qui est resté de Royer-Collard une originalité si saisissante que c'est apprendre déjà beaucoup qu'apprendre seulement à le connaître, et ceux qui le liront avec une intelligente attention s'étonneront moins de ce que nous pensons de lui. En liant quelques-uns de ses rares écrits et tous ses discours au récit critique des événemens qui les ont provoqués, M. de Barante a donné à ses deux volumes l'intérêt d'une biographie individuelle et celui d'une histoire politique. On peut, grâce à lui, entendre un passé qu'on ignore, et, suivant son usage, il a porté dans l'appréciation des choses et des personnes cette clairvoyance et cette liberté qui sont le grand mérite de ses écrits. Nul ne représente plus fidèlement ce qu'il a vu, nul ne laisse moins modifier ses jugemens sur le passé par les préoccupations du présent, grande source d'erreur

quand on écrit l'histoire contemporaine. L'expérience, en nous montrant les conséquences imprévues et les changemens singuliers que les années amènent, réagit sur notre manière de juger et même de concevoir les opinions et les actes des époques antérieures. Non-seulement nous cherchons à n'avoir pas eu tort dans le passé, mais nous croyons naturellement qu'il en est ainsi, et conduits par une pente insensible à comprendre différemment les mêmes choses, à nous former de nouvelles idées, nous imaginons de bonne foi que nous avons su toujours ce que nous avons tardivement appris; il nous coûte de rentrer dans les illusions que nous n'avons plus. M. de Barante, dont la raison calme et pénétrante résiste à tous les entraînemens, est un des écrivains de notre temps qui sont restés le plus fidèles aux idées avec lesquelles ils ont commencé, et les faits, en se développant, en se démentant les uns les autres, ont porté peu de trouble dans les jugemens d'un esprit toujours en garde contre la déclamation et le paradoxe. C'est un historien de sang-froid, dont la sévérité n'a pas de colère, dont la bienveillance n'a pas d'engouement, dont l'admiration n'a pas d'enthousiasme, dont la morale est sans pédantisme. Avec une admirable flexibilité d'esprit, il sait se replacer dans ses anciens points de vue et retrouver la nuance juste et la mesure précise de ce qu'il a pensé à l'aspect des événemens. C'est ce qui donne à ses jugemens une originalité plus réelle qu'apparente, et à ses récits comme à ses portraits une exactitude persuasive. Quiconque dans l'avenir voudra écrire l'histoire de la société française depuis 1789 devra tenir grand compte de son témoignage et s'assurer d'y trouver toujours toute la vérité qu'il a vue. C'est dans sa perfection l'esprit vrai qu'admirait tant La Rochefoucauld.

En recueillant les discours de Royer-Collard et en les confrontant avec les événemens qui les ont suggérés, M. de Barante a restitué authentiquement le rôle historique de l'homme éminent qu'il a voulu peindre, et il a porté une vive lumière sur son caractère et sa nature. Cependant il a laissé de côté quelques traits que devra recueillir l'auteur d'une biographie proprement dite, et surtout celui qui, écrivant des mémoires, voudra représenter, avec une vérité que j'appellerai dramatique, un des hommes les plus singuliers et les plus remarquables de son temps.

Il faudrait commencer par une peinture détaillée de cette commune, ou plutôt de cette communauté de Sompuis, où Pierre-Paul Royer-Collard était né (1763). On trouverait l'histoire de cette petite église dans la vie du père Collard, en tête de ses deux volumes de *Lettres spirituelles*, et peut-être sur les lieux mêmes quelques familles ont-elles conservé la tradition de ce christianisme réfléchi,

sévère, indépendant, qui au fond a toujours paru à Royer-Collard le vrai christianisme. J'ai lu des lettres écrites par des paysannes de Sompuis; on dirait les lettres retrouvées de quelques sœurs converses de Port-Royal. On voit dans la *Vie du père Collard* qu'*un jeune homme nommé Royer* vint s'établir à Sompuis. Ce pouvait être le père ou plutôt un aïeul du nôtre. Sa mère, Angélique Collard, était une femme supérieure; il le trouvait du moins et disait qu'il n'avait point connu de femme qui eût autant d'esprit. Sa dignité simple imposait à tous, et quand son fils faisait de si grands éloges du respect, il exaltait évidemment le sentiment que sa mère la première, et certainement plus que personne au monde, lui avait appris à connaître. C'est donc dans la vie de famille, dans la vie des champs et sous la discipline d'une piété volontairement austère que le jeune janséniste fut élevé.

Il entra à douze ans au collége de Troyes. Cette ville aussi avait reçu une forte empreinte de l'administration d'un évêque janséniste, un Fitz-James, je crois. Ce nom surprend à trouver dans ces rangs-là; mais il n'y a pas longtemps encore que les traces d'une puissante influence religieuse, très différente de celle qui prévaut aujourd'hui, se remarquaient dans la société de Troyes. Du collége de cette ville, notre écolier passa à celui de Chaumont, où il fit sa rhétorique avec le futur ministre de la marine, Decrès. Leurs deux noms se lisent encore sur une plaque de bronze dans la salle principale du collége (1779). Puis le père Collard le doctrinaire prit son neveu avec lui à Saint-Omer, où il dirigeait le collége de son ordre. Là le futur philosophe étudia seul les mathématiques; il poussa cette étude assez loin et croyait s'être avancé dans la science autant qu'on pouvait le faire à cette époque. Il en donna même des leçons dans le collége dirigé par son oncle, et peut-être aussi dans le collége de Moulins, où il exerça quelque temps les fonctions de l'enseignement. Ainsi celui qui devait être le disciple de Reid a commencé comme son maître, qui débuta par les mathématiques et les aima toujours. C'est en effet la meilleure introduction à l'étude de la philosophie. Plus tard, à la commune de Paris, Condorcet remarqua ce membre du conseil qui comprenait tant de choses. Il le recherchait, venait s'asseoir auprès de lui et disait à ses amis: « Figurez-vous que j'ai trouvé là un jeune homme qui sait la géométrie! » Royer-Collard, qui devait succéder à Laplace, n'était pas étranger à ses ouvrages. Il a même hardiment engagé une controverse avec lui dans ses leçons de philosophie.

Dans le cours de ses études, il avait eu un moment pour maître Manuel, qui fut procureur-général de la commune. Dans une lettre que ce dernier lui écrivit en 1791, on lisait ces mots: « L'élève a de

beaucoup dépassé le maître. » Qu'aurait-il dit vingt ans plus tard? Ce ne fut pourtant ni la science mathématique, ni l'enseignement en général, qui détermina la carrière que devait parcourir Royer-Collard. Il vint à Paris et ne fit qu'y traverser la maison des pères de la doctrine chrétienne : la vie du siècle l'appelait, et il se plaça, pour apprendre le droit et les affaires, chez un de ses parens, Royer de Vaugency, procureur au parlement. Il fut reçu avocat et plaida de 1787 à 1789. Recommandé à Gerbier, qui avait été élève de son oncle Collard au séminaire de Troyes, il ne le connut pas longtemps, six mois seulement; mais il l'entendit, ainsi que l'avocat-général Séguier, qu'il voyait chez lui et dont Portalis a composé l'éloge. Il estimait beaucoup dans l'un et l'autre l'art de la parole, mais surtout dans Gerbier, qu'il regardait comme fort supérieur pour le talent et surtout pour le caractère. Il disait que l'homme en qui il avait le plus reconnu l'éloquence, la pure éloquence, l'art de bien dire, c'était Gerbier. Le spectacle des audiences du parlement, le spectacle de la grand'chambre lui avait laissé un profond souvenir. Cette grande compagnie judiciaire avait gardé quelque chose des anciennes mœurs. La gravité des formes, la dignité extérieure des habitudes conservées dans une magistrature indépendante et gallicane, devaient produire une vive impression sur un avocat préparé par l'éducation que nous avons décrite. Il aimait à se rappeler avec quelle ardeur il avait pris part à toutes ces manifestations de palais où le jeune barreau et la jeune basoche soutenaient de leurs clameurs les résistances éclatantes par lesquelles le parlement força la cour à la convocation des états-généraux.

On se tromperait en effet si, parce qu'il avait été nourri dans une école de gravité et d'austérité, on se figurait un être froid et impassible, toujours contenu dans les limites de la réserve et de la prudence. A quatre-vingts ans, il aimait à nous dire : « J'ai toujours été une mauvaise tête. » Le vrai, c'est qu'il réunissait une sévérité de principes, une dignité naturelle et acquise, une volonté forte, qui le préservaient facilement des faiblesses vulgaires; mais il était ardent et ferme, il n'éprouvait rien faiblement. Les premières impressions étaient chez lui très vives; il n'en revenait pas aisément. Peu porté à se défier de lui-même, il ne travaillait pas à maîtriser, à supprimer ce qu'il sentait; il s'y livrait au contraire avec quelque impétuosité. Sa raison n'était pas entièrement soustraite à son imagination. C'était un sage passionné. Sa constitution robuste semblait ajouter à l'énergie de ses passions en même temps qu'à celle de son âme. Je n'ai pas connu d'homme au même degré mobile et inébranlable. On conçoit qu'une telle nature avait dû ressentir tous les feux de la jeunesse. Les sollicitations de la mollesse ou du désœuvrement

n'auraient pas eu de prise sur lui; mais les sentimens qui entraient dans son âme lui semblaient une force de plus, et les affections vives, en subjuguant la volonté, ont l'air de doubler sa puissance. Enfin, je l'ai dit, Royer-Collard n'éprouvait rien faiblement, et sa jeunesse lui avait laissé des souvenirs dont il ne se défendait pas. Je me permets ces allusions parce qu'il aimait à les faire.

Il vécut donc, entre vingt et trente ans, dans la meilleure bourgeoisie de Paris, dans cette classe excellente de l'ancienne société qui a donné à la France ce qu'on a nommé les électeurs de 89. Là avaient pénétré les lumières nouvelles, les opinions du siècle, sans toutefois effacer, comme dans un monde plus brillant, les sentimens sérieux, les notions du bon sens, le goût de la sagesse et de l'ordre. On ne peut dire que les mœurs de l'ancien régime y fussent inconnues. Une certaine liberté, qui franchissait souvent les scrupules sans arriver jusqu'au scandale, avait gagné même alors les conditions médiocres, en supposant, chose douteuse, qu'il n'en eût pas été toujours ainsi, et que notre littérature bourgeoise, assez constamment narquoise et gaillarde, ne soit pas l'expression fidèle des mœurs permanentes de nos cités. Dans cette société, assez différente du cénacle de Sompuis, Royer-Collard apprit à connaître la France, celle des affaires, celle des opinions, la France vivante et active, la France du présent et de l'avenir. Il s'initia à ce monde de l'ancien régime, qui lui plut sans le gagner, dont il aima toujours les souvenirs en le jugeant sans pitié, et sur le tombeau duquel il aima toute sa vie à écrire de brillantes épitaphes après s'être assuré cependant qu'il était bien mort.

L'indépendance contenue, la lutte soumise à des formes, l'effort de tous en faveur des idées de justice et de raison contre la résistance des préjugés et des abus, le mouvement hardi et combattu enfin des années qui avaient précédé la révolution, eurent pour lui un vif attrait, comme pour tous les contemporains; il se complut toujours à en parler : non qu'il fût de ces novateurs qui se lassèrent de bonne heure, et qui voulurent tout ce qui devait amener 89, moins 89 lui-même. « Vous n'avez pas vu ce que j'ai vu, nous disait-il; on ne reverra pas ce que j'ai vu : le 14 juillet! c'est-à-dire un peuple unanime. Unanime, entendez-vous bien? unanime! »

C'est ce temps où, logeant à l'île Saint-Louis, il avait acquis une certaine influence dans son quartier. Un jour, à sa section, qui se réunissait dans l'église Saint-Louis, il fit un discours très remarqué, et séance tenante il fut élu président de la section et membre de la commune. Le 17 juillet, soixante-douze heures après la prise de la Bastille, il était installé à l'Hôtel-de-Ville, et il fut nommé bientôt un des secrétaires du conseil de la commune; « car savez-vous bien, di-

sait-il encore, que j'ai été le prédécesseur de Tallien? » Ses fonctions le mirent en relation fréquente avec Bailly et même avec Lafayette. Il se lia intimement avec le maire; il vécut beaucoup dans son intérieur : il dînait chez lui tous les dimanches. Jamais il ne parla de Bailly avec indifférence. En 1827, dans son discours de réception à l'Académie française, où il succédait à Laplace, et citant les savans illustres qui avaient été de grands écrivains, il nomma Buffon, puis Bailly, et il ajouta : « Quel nom douloureux je prononce! » Plus tard il disait : « Les larmes me sont venues aux yeux quand j'ai nommé M. Bailly. Je sais bien qu'il n'est pas un grand écrivain, mais j'ai été heureux de pouvoir, après trente-cinq ans, rendre cet hommage à sa mémoire. Ce nom me rappelle toutes les plus grandes et les meilleures émotions de ma vie. » Les personnes qui l'ont approché savent avec quelle insistance les souvenirs des premiers temps de la révolution obsédaient sa pensée, avec quel entraînement il était sans cesse ramené à ces scènes d'impérissable mémoire, où le bien et le mal se sont livré des combats de géant, et qui ont révélé à l'humanité sur elle-même des choses qu'elle ne savait pas.

Le 10 août porta aux fonctions de secrétaires de la commune Billaud-Varennes et Tallien. Leur prédécesseur quitta l'Hôtel-de-Ville, mais ne déserta pas la lutte. Rentré dans sa section, dite alors de la Fraternité, il ne cessa pas d'y combattre ouvertement les jacobins avec énergie, avec succès. Il avait quelques-unes des qualités qui rendent populaire: la vivacité, la force et le courage. Les porteurs d'eau de l'île Saint-Louis l'avaient adopté, ils l'entouraient, le portaient sur leurs bras, le reconduisaient jusqu'à sa maison. C'est dans ce temps qu'il alla trouver au ministère de la justice Danton, son compatriote, qui l'avait connu jeune et lui témoignait de la bienveillance. Il s'agissait de sauver un détenu. Le 2 septembre était dans l'air et comme sous-entendu dans leur entretien. Danton fit ce qu'il demandait, puis lui offrit sa protection. « Venez avec nous, dit-il, il faut hurler avec les loups. — Cela n'est permis qu'aux loups. — Mais vous serez dévoré. — Eh bien! je serai dévoré. — Mais vous parlez comme un enfant... C'est égal, en cas d'alarme venez à moi; je ferai pour vous ce que je pourrai. »

Sous Pétion, Royer-Collard était fayettiste. Après le 2 septembre, il fallait fuir ou se faire girondin. Jusqu'au 31 mai, il lutta pour la Gironde et employa pour la soutenir toute la popularité qu'il avait dans son quartier. C'est ainsi qu'il réussit à mener, quelques jours avant la crise, à la barre de la convention les députations de vingt et une sections qui offraient à l'assemblée de la soutenir contre la montagne. Son discours est au *Moniteur*. On l'y reconnaît à son

langage. A quelle époque n'aurait-il pas écrit cette phrase : « Nous ne connaissons dans la convention que la convention elle-même? »

Le soir du 31 mai, la section de la Fraternité venait dire à la commune qu'elle adhérait à ce qui s'était passé, et se plaindre d'avoir été jusque-là dominée par des aristocrates. Après un pareil coup, il ne restait plus qu'à disparaître ou à mourir. Et quel temps affreux, où mourir même était inutile et ne servait qu'à faciliter, qu'à enhardir la tyrannie! Royer-Collard se retira à Sompuis chez sa mère, devenue veuve. Un jacobin du nom de Hery, son camarade d'études, et qui dominait le pays, consentit à le laisser libre et tranquille. « Mais je ne porterai pas le bonnet rouge. — Alors il faut te cacher. » Il se cacha dans sa propre maison, dans une chambre mise sous les scellés. Hery feignait de l'ignorer. Quand il venait à Sompuis, il allait voir Mme Royer-Collard; il ne la tutoyait pas, se découvrait devant elle et écrivait à Paris que le fils n'était certainement pas dans le district.

Après le 9 thermidor, le propriétaire de Sompuis s'occupa de ses champs. Il se mêlait aux travaux de l'agriculture, et mena, dit-on, la charrue. C'était encore un temps de sa vie, un temps obscur et tranquille, qu'il n'oubliait pas. Il avait, dans l'intérêt de sa commune, publié une protestation et une brochure contre l'abus des réquisitions. Dans cet écrit, que M. de Barante a réimprimé, il emploie avec développement toutes les ressources d'une dialectique subtile et serrée pour démontrer l'iniquité de la mesure en soi. Une distinction fondamentale, à laquelle on ne reviendra jamais assez, celle qui sépare l'esprit libéral de l'esprit révolutionnaire, est là exposée comme dans ses plus mémorables discours. Aux élections de l'an VI, un électeur, remarquant son nom au titre de cette brochure, dit en langage rustique : « Comment! il y a encore de cette graine-là! Il faut la mettre en pot. » Et l'auteur de la brochure fut élu député au conseil des cinq-cents.

A cette assemblée, il arriva sans autre parti-pris que de résister aux procédés et aux hommes révolutionnaires. Tout le monde l'a entendu établir qu'il y avait très peu de royalistes aux cinq-cents. Il les nommait. A Clichy, le royalisme, selon lui, ne dominait pas, ne se montrait pas. On n'y nourrissait, on n'y avouait que l'intention d'armer des libertés constitutionnelles la résistance des bons citoyens à la prépondérance tyrannique de l'esprit de la convention. On ne voulait que refréner les jacobins dans le pouvoir jusqu'à ce qu'on pût les en chasser. Que dans cette entreprise si légitime on dût porter toujours équité, discernement, modération, prévoyance, c'est plus douteux : l'esprit réactionnaire est sujet à s'emporter, et la justice est rare, même parmi les honnêtes gens; mais les proscrits

de fructidor n'eurent que le temps d'être opprimés, et le droit fut violé en eux sans prétexte comme sans pudeur. Aucune iniquité de la révolution n'avait laissé à Royer-Collard un plus profond ressentiment. Il n'en pouvait parler de sang-froid. En cela, il se montrait véritablement ami de la liberté politique. On ne l'est pas par cela seulement qu'on se montre indigné d'un acte de cruauté ou de spoliation commis par le pouvoir : un peu d'honnêteté suffit en ce cas pour sentir comme on le doit; mais l'attentat à la représentation nationale, la violation de la liberté de penser et de parler dans celui qui a reçu de son pays mandat pour penser et parler en son nom, voilà le crime politique irrémissible, et c'est en proportion de l'indignation qu'on en ressent que l'on se montre bon citoyen. Royer-Collard n'a pardonné à personne le 18 fructidor.

C'est en parlant de ce jour de tyrannie qu'il a dit : « Ne persécutez jamais un honnête homme pour une opinion qu'il n'a pas; vous la lui donnerez. » Il disait cela en pensant au royalisme. Il n'était pas royaliste; proscrit comme tel, il se sentit plus près de le devenir. Il y en avait encore d'autres raisons. D'abord il paraissait à jamais impossible de renouer avec le parti de la révolution. On ne voyait même plus clairement le moyen de démêler dans ses doctrines le bien du mal, et de le forcer à abjurer ses actes en consacrant ses principes. Le découragement de la raison, la renonciation à toute tentative de séparer courageusement le droit et le fait, l'usage et l'abus, les idées et les hommes, est le premier pas fait vers la contre-révolution. Une oppression commune avait achevé de lier Royer-Collard avec des hommes moins difficiles et plus absolus que lui dans leur opposition à tout ce que la révolution avait enseigné ou tenté, notamment avec Quatremère de Quincy, homme d'un esprit supérieur et emporté qui exerça sur le sien un certain empire. Il le reconnaissait pour un de ceux qui avaient été je dirais ses maîtres, si je parlais d'un autre. Il disait que trois hommes lui avaient donné des idées et paru plus que d'autres avoir un esprit vraiment original; c'était Quatremère, M. de Serre... « Quant au troisième, ajoutait-il, c'est un drôle et bien pis encore; il n'a rien fait de son esprit, mais il en avait infiniment. » Et baissant la voix, comme s'il en eût rougi, il le nommait. Et nous ne le nommerons pas, quoiqu'il soit mort. Le lecteur pourra remplir ce blanc comme il voudra.

Quatremère était plus franchement royaliste; mais avec le mélange d'opinions, de goûts, de mœurs et d'habitudes que la jeunesse avait laissé à Royer-Collard, l'expérience des erreurs et des mécomptes de l'esprit de 1789, même dans ses tendances les plus pures et les plus élevées, devait pousser un juge scrupuleux et exigeant à un

scepticisme raisonné sur certaines conceptions et certaines tentatives de l'esprit humain appliqué à la politique. En même temps un ressentiment juste et passionné contre le mal et ses auteurs pouvait l'entraîner au besoin de venger par leur humiliation la justice et l'humanité qu'ils avaient outragées. Avec ces deux dispositions, un esprit ferme, oisif et mécontent était en voie d'arriver au royalisme, et à quelque chose de plus, la contre-révolution. Le royalisme était en soi une opinion fort légitime, plausible même, qui pouvait avoir le défaut tout au plus de n'être pas le moyen le plus prudent et le plus praticable de rétablir l'ordre dans les circonstances données. L'esprit contre-révolutionnaire était une erreur moins innocente et qui, pour gagner un esprit sain, avait besoin d'être recommandée par l'intérêt ou suggérée par la passion. Cette erreur ou cette tendance, très commune à la fin du dernier siècle et au commencement de celui-ci, a donné des lettres de crédit à toute espèce de despotisme.

Royer-Collard fut royaliste avec beaucoup de sagesse et beaucoup de décision. Dès qu'il eut conçu la restauration comme démenti donné à la révolution, comme frein donné à l'anarchie, il pensa qu'ayant cette opinion, il devait se compromettre pour elle, et il entra dans les affaires de la maison de Bourbon. Ce fut, comme on le sait, à la double condition qu'il resterait inconnu au comte d'Artois et à l'étranger. Cette exception atteste un discernement alors rare chez quiconque s'avouait royaliste. C'était concevoir la restauration sans l'esprit de l'émigration et sans le concours de la coalition. Ce pouvait être une abstraction difficile à réaliser, un éclectisme tant soit peu chimérique; mais ainsi l'espérance de la restauration n'était pas une spéculation sur la ruine de la France. Cette seule précaution suffit pour justifier Royer-Collard de toute connivence avec la politique purement contre-révolutionnaire. Je n'oserais pourtant pas l'absoudre de tout contact avec l'esprit de la contre-révolution. Il était fort difficile de s'en préserver après la convention ou vers la fin du directoire, lorsqu'on éprouvait le généreux désir de mettre un terme au désordre et à l'oppression. Une solidarité publique, apparente, enchaînait alors jusque dans les termes les mauvais souvenirs et les mauvaises doctrines de la république conventionnelle ou directoriale à certains principes proclamés soit par la révolution de 1789, soit même par la philosophie du XVIIIe siècle; aussi ne pouvait-on aisément s'empêcher de réagir contre tout à la fois, et des hommes que la contre-révolution réalisée aurait offensés et consternés se laissaient aller à des vœux et à des conseils qui pouvaient y conduire. On posait par réaction des principes dont la conséquence eût été l'abandon

de ce qu'on avait pensé depuis cinquante ans. On exprimait des regrets qui n'auraient pu logiquement être calmés que par un bouleversement rétroactif de l'ordre social. On a pu voir en 1848 et jusque dans ces derniers temps des traces du même entraînement réactionnaire; mais en 1798, en 1800, c'était une erreur ou une confusion d'idées plus naturelle et plus excusable. Un certain besoin de brûler ce qu'on avait adoré s'emparait de Sicambres médiocrement fiers, mais très avides d'humilier leurs ennemis. On voulait à tout prix faire pièce à ceux qui avaient lassé jusqu'à la patience des lâches par leur orgueil, leurs mensonges et leurs excès. La révolution s'était montrée si terriblement puissante qu'on ne redoutait plus qu'elle; on ne songeait qu'à empêcher le retour de ses violences, et quant à celui des abus qu'elle avait abolis, des maux qu'elle avait supprimés, on ne le regardait ni comme menaçant ni comme possible. Dans la pratique, les mœurs et les besoins que le dernier siècle avait produits subsistaient; les allures de l'esprit et les habitudes de la vie étaient absolument incompatibles avec l'ancien régime : on ne le craignait donc plus, et on risquait de lui rouvrir la porte, le croyant évanoui pour jamais. Il y a eu quelque chose de cette illusion dans le royalisme très réel de la France en 1814. On en pourrait citer plus d'un exemple, et je n'en connais pas de plus frappant témoignage que celui d'un ouvrage d'esprit qui a toujours joui d'une grande influence et d'une juste renommée : je veux parler du *Journal des Débats*. Sans doute, en passant par deux ou trois générations, il a suivi le progrès des temps, il a marché avec l'opinion et l'intérêt de la France; mais il ne faut pas croire que, dans les diverses nuances d'idées qui ont signalé sa longue existence, il ait changé du tout au tout. Il y a plus de soixante ans comme aujourd'hui, il était inspiré par des hommes qui n'aimaient point l'absolutisme en soi, qui n'auraient pas supporté la domination du privilége, l'intolérance religieuse, la toute-puissance d'une cour ou d'une oligarchie; mais ces mêmes hommes soutenaient alors des thèses et conseillaient des mesures qui pouvaient aboutir à toutes ces choses, tant une faction détestable leur avait rendu odieuse la cause même qui, sans elle, aurait été leur cause. L'esprit de parti entraîne les hommes les plus raisonnables à ces contre-sens, et, que la révolution le sache bien, elle a souvent si mal fait ses affaires qu'elle s'est donné ses amis naturels pour mortels ennemis. Aussi follement exigeante qu'un despote de l'Asie, elle voudrait qu'on l'aimât pour elle-même, quoi qu'elle fît, et, après avoir ruiné et désolé les gens, elle se plaint de n'en être pas adorée; elle les punit de se souvenir du mal qu'elle leur a fait.

Je ne voudrais donc pas dire qu'elle n'eût pas poussé à bout jus-

qu'à la forte raison de Royer-Collard, et que, dominé par des sentimens très légitimes d'indignation et de mépris, il n'ait pas laissé dériver son esprit à quelques-uns de ces arrêts absolus qui confondent les innocens et les coupables dans une même proscription contre les principes; je crains que, dans sa vie solitaire de Passy, dans ses épanchemens d'amertume avec Quatremère, il n'eût laissé s'irriter sa raison outre mesure, et il me semble en trouver une preuve dans un article assez médiocre que M. de Barante a réimprimé, et qui avait, dit-on, paru précisément dans le *Journal des Débats*. Ce n'est pas même son style, et l'on croirait lire l'abbé de Feletz; mais enfin, si l'article est de lui, il est un témoignage assez curieux de l'état des esprits et même des grands esprits entre la bataille de Marengo et la bataille de Wagram.

Heureusement c'est vers le même temps qu'il arriva à ce même esprit un vrai bonheur, la meilleure des bonnes fortunes. C'était naturellement un esprit philosophique; il ne lui manquait que la philosophie. Elle lui vint par un hasard analogue à celui qui fit connaître Descartes au père Malebranche. Il trouva sur les quais un ouvrage de Reid. Sans doute il n'était pas jusque-là étranger aux systèmes métaphysiques. Dans les écoles animées de l'esprit de Port-Royal, où il s'était formé, il devait rester quelque chose de la tradition cartésienne, proscrite par les jésuites. Il avait étudié les mathématiques. Il y a de la philosophie dans Bossuet et même dans Pascal. Comment ne pas savoir quelque chose de Leibnitz et de Locke? Mais tant qu'on lit les livres de philosophie comme des ouvrages de littérature, on en peut raisonner disertement, on n'est point philosophe. Il faut, pour commencer à l'être, avoir une méthode, étudier la philosophie en elle-même, c'est-à-dire dans les questions qu'elle agite, scientifiquement et non pas littérairement. Reid mit Royer-Collard sur cette voie. Le spectacle des choses du monde, l'expérience de la politique l'avaient jeté dans une double disposition de doute à l'endroit des systèmes abstraits, de foi dans les principes naturels du bon sens et du sens moral. C'est une disposition excellente pour entendre Reid, car c'est celle même où il veut vous mettre et vous laisser. Quoique ses conclusions soient toutes favorables aux croyances pratiques de l'esprit humain, Reid soumet les théories par lesquelles on a cherché à les expliquer à une critique sévère qui n'a été dépassée que par celle de Kant, et une logique un peu déliée établirait entre Kant et lui plus de ressemblance que n'en avouent les Écossais. La philosophie d'Édimbourg avait donc précisément les caractères qui devaient le plus toucher un esprit tel que celui de Royer-Collard, également porté à l'analyse et au dogmatisme, difficile et affirmatif, défiant et tranchant, sceptique

et absolu, épris de la réflexion et du raisonnement, en doutant beaucoup de la raison et de la science humaine. Malgré les limites qu'elle pose à notre savoir légitime, la philosophie écossaise est un rationalisme solide et sensé qui calme et rassure l'esprit, qui raffermit les croyances sans sacrifier aux préjugés. Elle avait de plus, pour gagner le cœur de Royer-Collard, un trait particulier : on sait que, dans sa revue des systèmes sur le point qu'il tient pour fondamental, Reid ne fait grâce qu'au livre du *grand Arnauld* sur les vraies et les fausses idées. L'élève de Port-Royal devait être sensible à une pareille avance, et M. Royer-Collard devint ainsi le plus rigoureux interprète, avant que Hamilton n'eût écrit, de la philosophie d'Édimbourg. Elle fut pour cet esprit puissant, mais jusque-là errant et flottant, un fil conducteur dans l'étude et la méditation. Ses tendances libérales en toutes choses durent heureusement s'opposer aux tentations contraires qui assiégeaient une âme irritée; elle donna à ces puissantes facultés ce dont elles avaient besoin, l'ordre dans l'étendue. De plus, en concentrant ses forces sur des problèmes déterminés, en se proposant un travail et un but, le nouveau philosophe connut et développa les ressources inconnues de son esprit; puis vint la fondation de l'Université, qui fit d'un amateur de philosophie un professeur de philosophie, et, dans ce nouvel exercice de son intelligence, il apprit l'art d'exposer et de discuter, il découvrit définitivement en lui le talent d'écrire.

Maintenant récapitulons tout ce que la nature et les circonstances avaient fait de Royer-Collard au moment où la restauration l'introduisit décidément dans la sphère du gouvernement et sur la scène de l'histoire. C'était une nature forte, une âme haute, un esprit puissant. La vie de famille, la vie des champs, une éducation sévère, les exemples d'une piété austère et raisonnée, de solides études, le goût des mathématiques, la fréquentation de la magistrature, le contact avec l'ancien régime, la participation aux opinions, aux mœurs, aux affaires du Paris de 1789, le spectacle de la révolution, l'expérience des disgrâces de la politique, l'étude de la philosophie, l'art d'enseigner, d'écrire et de parler, voilà les causes diverses qui se réunirent pour former et préparer le personnage vénérable et singulier qui, en agissant si peu, a exercé pendant vingt ans une si grande influence sur son pays.

II.

Nous nous sommes laissé aller à rappeler les souvenirs de la vie de Royer-Collard antérieure à 1814, afin de le mieux caractériser

avant qu'il ne se montre au grand jour; mais nous n'essaierons pas même une esquisse de sa vie parlementaire, d'abord parce qu'elle est plus connue, puis parce que l'ouvrage de M. de Barante en donne pour ainsi dire les éphémérides, complétées par un commentaire perpétuel (1). D'ailleurs les temps du gouvernement de la restauration ne sont plus un mystère. L'histoire en a été écrite au point de vue parlementaire par M. Duvergier de Hauranne avec une fermeté d'esprit, une sûreté de jugement et un talent d'exposition que tout le monde admire. A un point de vue plus général, M. de Viel-Castel vient de commencer le tableau de la même époque dans quatre volumes qui me paraissent un monument de sagacité, d'exactitude, de justesse et d'indépendance. Dans toutes ces publications, Royer-Collard tient sa place et apparaît sous ses traits véritables.

Dans la politique qu'il a soutenue et personnellement représentée, un trait particulier nous frappe et nous importe en ce moment. Cette politique en général se réduisait, comme il l'a dit lui-même, à ne vouloir de la contre-révolution que le roi, de la révolution que la charte. Que cette politique fût bonne et sage, qu'elle dût être celle de la France bien inspirée, qu'elle le fût même au fond et qu'elle ait eu par momens des chances sérieuses de réussite, c'est assurément ce que nous n'avons nulle envie de contester. Par malheur, nous sommes obligé de reconnaître qu'elle n'était pas la plus praticable du monde ni la plus assurée du succès, ayant contre elle les préjugés de la dynastie, de son parti, de ses ennemis, et même quelques-uns des préjugés de la France qui voulait la soutenir. Ses revers nous ont plus affligé que surpris. Mais cette politique restant ce qu'elle est, c'est-à-dire celle qu'il eût été le plus désirable de voir triompher, elle donne lieu à une question grave qui se posa alors et qui reste encore posée : celle qu'on appelle la question de la démocratie, ou celle de savoir comment, la constitution démocratique de la société française étant donnée, on peut faire coexister avec elle d'une manière durable la monarchie constitutionnelle ou même tout autre gouvernement libre et régulier.

Le parti royaliste soutenait purement et simplement que cela était impossible. On étonnerait peut-être les lecteurs qui ont moins de cinquante ans en leur disant que le caractère de la politique de M. Royer-Collard, et en général de la politique doctrinaire, était d'être essentiellement démocratique. Elle était au moins taxée de l'être, et, à mon avis, elle le méritait. Il faut s'expliquer.

Le mot démocratie a plusieurs sens. Dans sa signification primi-

(1) Voyez aussi sur *Royer-Collard orateur et politique* l'étude de M. L. de Lavergne dans la *Revue* du 1er octobre.

tive et rigoureuse, il veut dire le gouvernement direct du plus grand nombre. Ainsi l'entendaient les Grecs, ainsi l'entendait Aristote, et il est remarquable que ce défenseur des intérêts populaires, cet adversaire des doctrines aristocratiques de Platon, prend constamment dans sa *Politique* le mot démocratie en mauvaise part, à ce point que son dernier et habile traducteur a remplacé souvent, à tort suivant moi, le mot démocratie par celui de démagogie. Aristote appelle démocratie le gouvernement où prévaut l'intérêt des pauvres : dans l'aristocratie, c'est l'intérêt des riches; dans la monarchie, l'intérêt d'un seul. La république ou le bon gouvernement est, selon lui, l'état où domine l'intérêt général. Ces idées, quoique simples, sont certainement remarquables; mais elles ne s'appliquent pas d'elles-mêmes et sans explication aux sociétés modernes, et particulièrement à la question du gouvernement de la société française telle qu'elle s'est élevée sous la restauration. Il va sans dire qu'il ne s'est jamais agi à cette époque de mettre le gouvernement sur la place publique, et de faire délibérer la multitude, ce qui est le vrai gouvernement démocratique. Alors cependant se produisit avec plus de netteté que jamais la distinction fondamentale entre l'ordre social et l'ordre politique. Ce sont les doctrinaires qui mirent le plus en lumière cette distinction, bien aperçue par Sieyès au commencement de la révolution, et qui s'attachèrent avec le plus d'insistance à en faire ressortir toutes les conséquences. L'ordre social n'est pas l'ordre politique, puisque la société n'est pas le gouvernement; mais l'ordre social agit sur l'ordre politique : si la société n'est pas un pouvoir, elle est une influence. Or ce que la révolution française a voulu, a tenté, a fait, ce qui la rend une plus grande révolution qu'aucune autre peut-être, c'est d'avoir sciemment changé l'ordre social. Des travaux de l'assemblée constituante est sorti un ordre social dont les événemens, les succès, les revers, les crimes, les batailles, les lois, l'anarchie, le despotisme, n'ont fait que manifester et consacrer l'existence et la forme. Cet ordre social, qui a pour lui les opinions, les habitudes, les mœurs, les intérêts, la législation civile, est fondé sur l'égalité, et en ce sens on peut dire que la démocratie est dans l'ordre social. C'est là le résultat le plus certain, le plus éclatant de la révolution. C'est là le fait irrévocable, indépendant de la volonté des hommes et des gouvernemens. La constitution de l'état reste jusqu'à un certain point à notre discrétion. La constitution de la société ne dépend pas de nous; elle est donnée par la force des choses, et si l'on veut élever le langage, elle est l'œuvre de la Providence.

C'est là ce que Royer-Collard et ceux qu'on regardait comme ses amis ont soutenu avec autant de résolution que de persévérance.

C'est là le point fondamental qui les séparait de leurs adversaires du côté droit. Sur ce point, ils se montraient absolus et intraitables. On obtenait d'eux de suspendre ou d'ajourner certaines garanties, certains développemens de la liberté proprement dite; mais lorsqu'on les pressait d'établir ou de supposer dans la société un classement fixe, une hiérarchie immobile qui s'opposât à la libre ascension des individus, ils résistaient impérieusement, ils répondaient que le problème politique était d'accommoder le gouvernement à la société et non de refaire arbitrairement la société pour la commodité du gouvernement.

Cette controverse fut explicitement, habilement soutenue et menée très loin. C'est cette thèse de la démocratie sociale que dans le parti réactionnaire, et même dans le parti conservateur du temps, on reprochait spécialement aux doctrinaires. On leur objectait qu'aucun gouvernement, et surtout celui qu'ils réclamaient, la monarchie constitutionnelle, ne pouvait s'édifier sur un sol aussi mobile. C'est alors qu'on découvrit que l'Angleterre était éminemment aristocratique, chose par parenthèse dont le dernier siècle, qui la citait souvent, ne s'était pas aperçu. Montesquieu même insinue que l'Angleterre manquait trop d'aristocratie; mais du fait contraire, qui était la vérité et que l'on exagérait, on déduisait la possibilité et la durée de la liberté britannique. Sur des bases différentes, on défiait d'élever le même monument. Après je ne sais plus quel discours de Royer-Collard, M. de Montlosier, qui n'était certes pas un ennemi de la liberté, mais qui ne concevait qu'une société invariablement classée, écrivait : « J'ai un portrait de l'abbé de Saint-Pierre avec ces mots écrits au bas : *Paix perpétuelle*. Je veux avoir un portrait de M. Royer-Collard, et j'écrirai ces mots au-dessous : *Révolution perpétuelle*. »

A cette mobilité, caractère propre d'une société démocratique, Royer-Collard opposait la nature du régime représentatif, qui, franchement établi et pratiqué, devait ouvrir une voie régulière, une libre arène à l'influence de l'opinion publique, et qui, s'il était à l'image de la société, lui assurait indirectement le gouvernement de ses intérêts et de ses vœux, la préservait ou la dispensait de toute agression, de toute collision, en substituant la réforme lente et le progrès insensible aux crises révolutionnaires. Enfin, comme en toute rigueur il n'était pas impossible que l'opinion populaire ne se laissât emporter à sa précipitation naturelle, il y avait pour la tempérer, pour la ralentir, toutes les formes, toutes les garanties intérieures du système constitutionnel, et cette résistance était suffisante, pourvu que la démocratie eût la sagesse d'admettre l'exception d'une pairie héréditaire et l'inviolabilité de l'hérédité royale,

assez mal désignée sous le terme vague de légitimité. C'est sur ce terrain que se plaçait et que demeura constamment Royer-Collard une fois qu'il eut compris comment la monarchie anglaise décrétée par la charte pouvait s'adapter à la société française. Sur l'état de celle-ci, il n'hésita jamais; sur le problème du gouvernement, il mit un peu plus de temps à arrêter ses idées, et ce n'est guère que vers 1817 ou 1818 qu'il entra résolûment dans la voie au terme de laquelle était l'adresse des 221.

Parmi ceux qu'il eut à combattre, et dont la dissidence fut pour lui le sujet de l'étonnement le plus douloureux, fut M. de Serre, qui, partisan non moins déclaré du système représentatif, avait toujours douté de la possibilité de lui donner pour base une société fondée sur le principe de l'égalité civile, et que les violences d'une opposition extra-légale finirent par pousser dans les voies d'une véritable réaction. Ce dissentiment, d'abord faible, devait un jour éclater en rupture entre deux amis qu'on avait dû croire unis par une communauté inaltérable de principes. M. de Serre, en présentant une loi qui devait rendre plus restrictives les garanties contre la presse, avait dit ces mots remarquables : « La démocratie, chez nous, est partout pleine de séve et d'énergie; elle est dans l'industrie, dans la propriété, dans les lois, dans les souvenirs, dans les hommes, dans les choses. Le torrent coule à pleins bords dans de faibles digues qui le contiennent à peine. » Royer-Collard en prit occasion d'avouer la démocratie au lieu de la déplorer, de s'en prévaloir au lieu de s'en plaindre. « A mon tour, dit-il, prenant comme je le dois la démocratie dans une acception purement politique et comme opposée ou seulement comparée à l'aristocratie, je conviens que la démocratie coule à pleins bords dans la France telle que les siècles et les événemens l'ont faite... Les classes moyennes se sont si fort approchées des classes supérieures, que, pour apercevoir encore celles-ci au-dessus de leurs têtes, il leur faudrait beaucoup descendre... Les classes moyennes ont abordé les affaires publiques; elles ne se sentent coupables ni de curiosité ni de hardiesse d'esprit pour s'en occuper; elles savent que ce sont leurs affaires. Voilà notre démocratie telle que je la vois et la conçois; oui, elle coule à pleins bords dans cette belle France, plus que jamais favorisée du ciel. Que d'autres s'en affligent ou s'en courroucent, pour moi je rends grâces à la Providence de ce qu'elle a appelé aux bienfaits de la civilisation un plus grand nombre de ses créatures (1). »

L'orateur concluait que l'égalité des droits, *c'est le vrai nom de la démocratie*, que la démocratie était *le fait qui dominait aujour-*

(1) Voir les développemens dans le discours entier du 22 janvier 1822.

d'hui la société et qui devait présider à notre politique. Ces paroles sont assurément très fortes, et s'il était possible ici de multiplier les citations et d'analyser les discussions, on montrerait aisément à quelles conséquences étendues et variées on appliquait ces idées générales. Je n'en rapporterai qu'un exemple. On peut établir en théorie que le choix des plus imposés, lorsqu'on les charge d'une attribution exclusive dans les affaires de la communauté, est un principe aristocratique, car il ne met à part un certain nombre d'hommes que parce qu'ils sont plus riches. Un jour, dans la discussion du budget, la commission demanda que, lorsqu'une commune aurait à voter une imposition extraordinaire, les plus forts contribuables, en nombre égal à celui des membres du conseil municipal, dussent lui être adjoints pour délibérer sur cette proposition. Cette innovation semblait une garantie de plus donnée aux communes, alors privées de toute représentation élective. Eh bien! Royer-Collard et Camille Jordan prirent la parole et combattirent avec beaucoup de vigueur, au nom de l'égalité, l'amendement, qui fut cependant adopté. Et non-seulement il fut adopté, mais il est devenu une disposition fondamentale de notre droit municipal. Il a été conservé après la création des conseils électifs, et je me rappelle qu'ayant à le soutenir en 1837, lorsqu'une loi sur les attributions municipales était discutée, je ne rencontrai pas d'opposition de la part des défenseurs les plus jaloux des principes démocratiques, et l'adjonction des plus imposés aux représentans élus, dans certains cas spéciaux, a traversé l'épreuve de la république. La démocratie s'est accommodée de ce que Royer-Collard repoussait en son nom.

C'est assez, je crois, établir ce que j'avais en vue : c'est que la recherche des moyens de concilier les conditions d'un bon gouvernement avec les données d'une société démocratique a de bonne heure et dès longtemps agité les meilleurs esprits. Or maintenant la question est-elle résolue? L'est-elle dans les idées? L'est-elle dans les faits? Et si elle ne l'est pas, quelle question politique surpasse celle-là en importance et en opportunité?

III.

Voyons en effet ce qu'elle est devenue depuis l'époque que nous venons de rappeler. Le vœu de Royer-Collard ne fut pas exaucé, parce que ses conseils ne furent pas suivis; la monarchie qu'il préférait succomba. Après 1830, la démocratie, ainsi du moins que l'avait entendue jusque-là tout le parti constitutionnel, ne fit plus

question. Personne n'aurait songé alors à regretter des classifications surannées, à en proposer d'artificielles, à refaire en un mot la société que la révolution avait faite. On a vu que Royer-Collard n'admettait à l'égalité qu'une exception, la pairie. C'est ce qu'il exprimait à la tribune d'une manière si piquante en disant : « Il y a deux conditions dans notre nation; nous sommes tous pairs ou peuple. Si quelqu'un prétend être autre chose, qu'il dise ce que c'est. » Il ne dissimulait même pas combien cette institution de la pairie était encore précaire. Il savait, et il l'avait dit, que *des corporations politiques sont une création très difficile, plus difficile que celle des gouvernemens*, et il définissait lui-même la chambre des pairs : *un peu d'aristocratie de convention, fiction indulgente de la loi.* Cependant, lorsqu'en 1832 il fut question d'abolir l'hérédité de la pairie, il en prit énergiquement la défense. Je suis loin de le lui reprocher. Une pairie héréditaire est une bonne institution là où elle est possible, c'est-à-dire là où elle sort naturellement de la société, où elle est librement acceptée par elle, où du moins elle n'est pas entièrement factice. Quoi qu'on pense au reste de cette question plus importante peut-être dans la théorie que dans la pratique, Royer-Collard était assurément dans son droit en défendant d'une part l'hérédité existante, en soutenant de l'autre que la démocratie ne devait pas à elle seule constituer le gouvernement. Seulement on aurait pu lui demander comment, en admettant, ainsi qu'il le faisait encore, qu'elle régnât dans la société *sans adversaires*, il pouvait empêcher que cette même société, armée de la liberté de la presse et de celle des élections, ne fît la représentation nationale à son image, c'est-à-dire démocratique dans ses opinions, ses intérêts, ses mœurs, ses passions. Et comment faire alors qu'une représentation nationale ainsi constituée, ainsi inspirée, pût s'attacher avec force et persévérance à *une fiction de la loi*, à une création difficile, artificielle, conçue ouvertement comme un obstacle à l'entraînement de ses instincts, de ses préjugés, de ses passions? — Elle doit, répondra-t-on, savoir les dominer : instincts, préjugés, passions, tout doit céder à sa raison. — Ah! sans doute il faut toujours parler raison aux hommes : je vais plus loin, il faut même avec le temps compter sur leur raison; mais on doit considérer, quand on institue un gouvernement, que d'une part la raison, comme on l'entend, ne sera pas la règle constante de l'opinion ou de la volonté publique, que de l'autre l'expérience ne justifiera pas toujours les avertissemens qu'on leur donne, que les institutions les meilleures ou les plus soutenables ne tiendront pas toujours toutes leurs promesses, et que par conséquent, lorsqu'on a pris en main la cause de la démocratie dans la société, il y a quelque puérilité à s'étonner

qu'à l'occasion elle *fasse irruption dans le gouvernement*. Ainsi l'ancienne controverse entre le côté droit et les doctrinaires, entre M. de Serre et Royer-Collard, subsistait tout entière après 1830. En défendant avec éloquence l'hérédité de la pairie contre la démocratie en 1832, Royer-Collard ne tranchait pas le débat contre M. de Serre, et tout ce qu'il avait affirmé depuis quinze ans était virtuellement remis en question.

C'est qu'en effet le problème de la conciliation du gouvernement d'un grand état avec la démocratie dans la société avait reçu de la révolution de 1830, comme de toutes les révolutions qui ont suivi, moins une solution qu'une gravité nouvelle. Ce problème dépassait de beaucoup les questions de détail auxquelles on aurait voulu le réduire. Ainsi, quelque importance que pût avoir l'hérédité de la pairie, elle était loin de contenir en elle-même une vertu qui pût sauver l'état. Elle aurait été maintenue en 1832, qu'elle n'eût pas empêché la révolution de 1848. Ce n'est pas faute d'une chambre héréditaire que nous avons péri, et c'est en des termes plus généraux que doit être posé le problème de la démocratie moderne.

C'est ce que concevait, pendant que Royer-Collard déployait les forces d'une éloquence prophétique contre une théorie du moment, un jeune homme dont l'esprit sérieux et pénétrant devait être jugé un jour par lui digne de l'entendre et de lui répondre. Alors qu'on se consumait dans la tâche épineuse d'organiser un gouvernement nouveau, Tocqueville, frappé de l'aspect général du monde, allait par-delà l'Atlantique contempler la démocratie à l'œuvre et l'étudier dans la plus grande et la plus neuve expérience qu'elle eût jamais tentée.

Nous nous sommes, au seul nom de Royer-Collard, laissé aller à quelques souvenirs personnels. Le nom de Tocqueville nous en suggérerait de plus pressans et qui nous touchent plus intimement. C'est peut-être une raison pour nous abstenir de les épancher ici. Nous ne pourrions nous satisfaire à demi, et cependant le public n'a nul besoin de nos confidences. N'a-t-il pas dans les mains cette correspondance si remarquable où Tocqueville s'est montré presque tout entier? On ne le peindrait pas mieux qu'il ne s'est peint lui-même, et d'ailleurs, si quelques détails étaient demandés sur sa vie pour la connaître telle que l'a vue le témoin le plus fidèle, l'observateur le plus sympathique, ce n'est pas à nous qu'il faudrait s'adresser. M. Gustave de Beaumont a mis en tête de cette correspondance une notice étendue; c'est ce morceau éminent par la justesse, le tact et la vérité qu'il faut lire. En s'effaçant lui-même avec une abnégation pleine de goût, M. de Beaumont n'a laissé paraître de son amitié que la communauté parfaite des sentimens et des idées. Je ne

sais s'il a jamais écrit mieux, car il n'a jamais écrit sur un sujet qu'il ait autant aimé. Nous nous récusons devant lui quand il faut peindre l'homme dans Tocqueville, et s'il faut juger le publiciste, nous laissons parler M. Janet (1). Nous ne voulons ici le considérer que comme une sorte de continuateur de Royer-Collard par rapport à cette grande question de la démocratie.

Tocqueville a lui-même dépeint avec beaucoup d'esprit et de vérité son prédécesseur dans une lettre qui serait ici fort à sa place, si la citation n'était trop longue (2); mais, en indiquant les deux opinions fondamentales qui se partageaient en politique et peut-être en toutes choses l'esprit de Royer-Collard, il signale des contrastes, sans peut-être remarquer qu'on en aurait pu apercevoir en lui d'analogues. Avec la différence de l'âge, avec une autre nature d'esprit, il offre aussi ce trait saillant d'être invinciblement attaché aux résultats généraux de la révolution en n'étant à aucun degré révolutionnaire, et de n'aimer l'égalité qu'à la condition de la liberté.

Bien moins encore que Royer-Collard, il était appelé par position à prendre parti pour la société moderne, pour la société de la révolution. Des nobles souvenirs qui illustrent le nom de Malesherbes, sa famille semblait touchée presque uniquement du plus tragique de tous, de celui qui a immortalisé la fin d'une si belle vie, et c'est par une preuve éclatante d'indépendance et de courage d'esprit que Tocqueville débuta dans la vie, lorsque, se souvenant que le sang d'un philosophe libéral coulait dans ses veines, il se décidait à considérer son temps sans parti-pris et à ne contracter d'engagemens qu'envers la vérité. Le plus sûr libéralisme est sans aucun doute celui qui n'a été inspiré ni envenimé par aucun ressentiment contre la restauration, par aucune part d'héritage dans les passions de la révolution. Tel était le libéralisme spontané, désintéressé, pour ainsi dire philosophique de Tocqueville. Il n'en résultait pas que ses opinions fussent destinées à nourrir uniquement un travail de cabinet; ses lettres nous apprennent combien, avec un esprit si calme, son âme était ardente, quel besoin d'activité il unissait au goût de la méditation, enfin quel feu d'ambition échauffait ce contemplateur des choses humaines. Aussi, dès qu'il put disposer de son temps, au lieu d'étudier la société dans les livres, voulut-il l'observer dans sa forme la plus récente sur de lointains rivages, et son voyage aux États-Unis ne fut pas une visite à New-York, une conversation cherchée outre-mer, mais une exploration directe et active de tout le

(1) Voyez la *Revue* du 1er juillet 1861.
(2) Lettre à M. Freslon, t. II, p. 442.

champ de la réalité. C'était une idée fort simple, à ce qu'il semble, et cependant elle n'a été conçue et exécutée que cette fois. Encore aujourd'hui, quoique les événemens achèvent de compromettre l'Amérique dans l'opinion de l'Europe, elle est un des objets les plus dignes de l'attention de quiconque se fait une juste idée du grand rôle de la démocratie dans les destinées futures du monde.

Tocqueville avait de lui-même aperçu ce point capital dans notre siècle, et il en avait fait l'idée fixe de ses études et de sa vie. Les traditions de sa famille et son éducation le portaient à considérer avec impartialité et même avec bienveillance l'histoire et la société du passé : il admettait que l'état aristocratique pût avoir des avantages qui manquaient à l'état démocratique, et les défauts de ce dernier ne lui échappaient pas; mais le regardant comme irrévocable, comme nécessaire, il concluait de ses critiques l'obligation de le corriger, de l'améliorer, non de le dénoncer incessamment et d'en désespérer sans retour. Par là il se montrait plus raisonnable et plus résolu que plusieurs de ses devanciers. L'esprit comme le résultat de son travail sur l'Union américaine peuvent être résumés dans quelques mots qui sont presque des citations.

L'établissement et l'organisation de la démocratie, tel est le grand problème de notre temps. Les Américains n'ont point donné de ce problème une solution qui soit définitive et universelle; mais ils ont prouvé qu'il ne faut pas désespérer de régler la démocratie à l'aide des lois et des mœurs. Si d'autres peuples, leur empruntant cette idée générale, tentaient de se rendre propres à l'état social que la Providence impose aux hommes de nos jours, et cherchaient ainsi à échapper au despotisme et à l'anarchie qui les menacent, où sont les raisons de croire qu'ils dussent échouer dans leurs efforts? Ceux qui les y condamnent ne leur laissent d'autre refuge que le despotisme d'un seul. A considérer l'état où déjà sont arrivées plusieurs nations européennes et celui où toutes les autres tendent, il semble en effet ne se trouver plus de place que pour la liberté démocratique ou le despotisme des césars. La Russie et les États-Unis paraissent offrir les deux types politiques connus de la société moderne. Si donc on ne réussit à fonder enfin parmi nous des institutions démocratiques, et si l'on renonce à donner à tous les citoyens des idées et des sentimens qui d'abord les préparent à la liberté et ensuite leur en permettent l'usage, il n'y aura d'indépendance pour personne, mais une égale tyrannie pour tous. Si l'on ne réussit à fonder parmi nous l'empire paisible du plus grand nombre, nous arriverons tôt ou tard au pouvoir illimité d'un seul. Voilà les conclusions de l'ouvrage de Tocqueville sur l'Amérique, le résumé de ses opinions tel qu'il l'écrivait lui-même en 1840.

C'est à peu près vers ce temps qu'il s'était lié avec Royer-Collard, et que ces deux esprits entraient dans une mutuelle confiance. On aperçoit cependant le point de dissidence qui les séparait. Royer-Collard, plus sceptique et plus ombrageux, ou seulement plus âgé et tourmenté des souvenirs de la révolution, ne pouvait se défendre d'une vague croyance à l'impossibilité pour un gouvernement d'exister dans l'ordre, et même d'exister de façon quelconque, au sein d'une société démocratique : il saluait avec respect le principe de l'égalité des droits, il aimait trop la justice pour ne pas voir avec joie prévaloir ce principe dans les mœurs et dans les lois; mais il s'effrayait presque aussitôt de ses conséquences pour le gouvernement, de ses dangers politiques, et, peu confiant dans les compromis qu'il conseillait lui-même pour associer l'ordre et la liberté, les vieilles conditions et les conditions nouvelles de la stabilité, il prophétisait à chaque instant la ruine de ce qu'il édifiait. Aux faits qu'il observait mieux que personne, il déclarait qu'ils étaient à la fois nécessaires et impossibles, et condamnait également tout retour vers le passé comme une chimère et toute foi dans l'avenir comme une utopie. Tocqueville, n'eût-il eu d'autre raison pour différer en ceci que d'avoir quarante ans de moins, ne pouvait prendre pour point de départ cette extrémité sans issue. Quand Royer-Collard daignait admettre qu'il restait au monde un avenir, sous quels traits se le représentait-il? « Je ne sais pas l'avenir, écrivait-il à M. de Barante en 1833, si ce n'est que la face de notre terre sera renouvelée, que ce qui commande obéira, ce qui a dominé servira plus ou moins, plus tôt ou plus tard; quand je serais bien plus jeune, je ne voudrais pas aider à la métamorphose ni en prendre ma part. » Ce renoncement ne pouvait convenir à un esprit libre d'antécédens, exempt de regrets, confiant en lui-même, agité et entreprenant, et qui se proposait précisément pour étude et pour devoir de participer à ce renouvellement et de diriger cette métamorphose. Aussi la conclusion du grand ouvrage de Tocqueville était-elle il y a vingt ans : il faut organiser politiquement la démocratie.

Dix ans après, des événemens mémorables avaient prouvé peut-être que cette organisation était encore plus difficile qu'on ne l'avait cru, mais non qu'elle fût moins nécessaire. Les convictions de Tocqueville pouvaient être attristées, non ébranlées. Le devoir était aussi grand, quoique l'espérance fût moindre. Son premier ouvrage avait pour conclusion : « l'Amérique prouve que la démocratie peut être organisée. » Restait à savoir si elle pouvait et comment elle pouvait l'être en France. Le moyen de le savoir autrement qu'en étudiant ce que l'ancien régime et la révolution avaient fait de la France? Ce fut le sujet du second ouvrage de M. de Tocqueville.

Il voyait sinon le plus grand vice de la société française, au moins l'un des principaux obstacles qu'elle offrît à l'établissement d'un gouvernement libre et stable, dans ce nivellement social qui a enfanté la centralisation. Il lui paraissait que de ce côté la démocratie civile n'était propre qu'à exercer et à subir, quelquefois en même temps, le despotisme. Ce caractère saillant de notre organisation sociale avait été observé et jugé il y a longtemps, et par personne il n'a été décrit avec plus de vivacité et de sévérité que par Royer-Collard. Nul n'a plus déploré cette uniformité administrative qui assimile le pays politique à une plaine nue, où ne se voit ni asile, ni défense, ni hauteur, ni rivière, et sur laquelle la force organisée du gouvernement manœuvre comme une garnison sur une esplanade. Tocqueville offrait avec son prédécesseur un point commun; il puisait presque tout en lui-même, recevait peu des autres, et prenait la peine de découvrir pour son compte ce qu'on avait trouvé avant lui; c'est même une des sources de l'originalité de son ouvrage sur les États-Unis. Le trait est encore plus frappant dans son autre livre. Il s'était abstenu, pour le faire, de lire ce qu'on avait écrit sur le même sujet. La littérature politique de la restauration, si riche et si féconde, est comme non avenue pour lui, ce qui l'expose à trouver neuf ce qui ne l'est pas, mais ce qui lui donne sur ses idées les moins originales un droit de propriété joint à un accent de conviction qu'il n'aurait pas sans cela. Il a pu redire, en le rajeunissant par l'à-propos et par la forme, tout le vieux thème des accusations contre l'alliance de la centralisation et de la démocratie. Ses lettres contiennent encore sur ce point les réflexions les plus justes et les plus variées. On ne voit nulle part qu'il eût souvenir ou connaissance des discours où, sous des formes diverses, Royer-Collard avait redoublé ses attaques contre cet abus de l'unité politique et législative dont il faisait l'œuvre commune de la révolution et de l'empire; mais voici ce que Royer-Collard n'aurait pas appris à Tocqueville. Quoique le premier ne pût ignorer que l'histoire tout entière de la France et de la royauté fût celle d'une longue marche vers l'unité nationale et gouvernementale, il avait encore vu de ses yeux les variétés et les disparates de l'ancien régime. Ces corporations diverses, ces institutions locales, ces priviléges particuliers lui avaient fait l'illusion de quelque chose de réel, alors que ce n'était depuis longtemps que de vains simulacres. Il n'ignorait pas que tout cela était miné comme l'ancien régime; mais il déplorait l'explosion qui avait tout détruit à la fois. Il savait pourquoi l'ancien régime avait péri et pourquoi il avait dû périr, il trouvait de la démence à vouloir en rien rétablir; mais il regrettait qu'on n'en eût rien sauvé. Il allait quelquefois chercher dans ses ruines, non des

débris à relever et des monumens à reconstruire, mais des exemples à suivre dans les constructions nouvelles. Tout au moins conseillait-il de tenter de reproduire par d'autres moyens quelque chose du vieil esprit dont il se figurait que nos pères étaient animés. Tocqueville ne lui eût pas même laissé cette illusion, et son dernier ouvrage a eu pour résultat d'établir que l'ancien régime avait été aussi centralisateur que les régimes qui l'ont suivi, que la révolution et l'empire n'avaient fait sous un certain rapport qu'achever et manifester son ouvrage. A l'égard de la politique, je ne connais rien de plus sévère pour le gouvernement de l'ancienne France que le dernier ouvrage de Tocqueville : il lui enlève son dernier mérite apparent.

C'est une question intéressante, et malheureusement difficile à résoudre, que celle de savoir comment il aurait terminé son livre, qui, on le sait, n'est pas fini. Dans le premier volume, il montre fort bien comment l'ancien régime devait aboutir à la révolution. Dans les volumes qui lui restaient à faire, il aurait eu à montrer comment devait finir la révolution. Il est impossible de se représenter avec certitude quelle eût été sa solution. Les deux fragmens, seuls terminés, que M. de Beaumont a publiés sont des plus remarquables; mais ils caractérisent parfaitement certaines époques, ils ne servent en rien à préjuger les époques futures. Quand je relis une lettre qu'il écrivait au mois de septembre 1857, je crains bien qu'à ce moment encore il ne se sentît dans l'impossibilité de trouver le remède au mal qu'il déplorait. Il dit bien : « Je suis réellement persuadé qu'au-delà de cet horizon où s'arrêtent nos regards se trouve quelque chose d'infiniment meilleur que ce que nous voyons. » Et je suis prêt à dire comme lui; mais, toutes les fois que je lui ai parlé de la conclusion de son ouvrage, il m'a répondu plutôt en homme qui compte la trouver qu'en homme qui la possède. Et c'est pour cela qu'il serait digne de quelque noble esprit de notre temps de reprendre son œuvre où il l'a laissée, et de nous conduire où il nous aurait conduits. Ce qu'il a publié de son dernier ouvrage ne changeait ni n'ajoutait rien au premier, sinon que les faits caractéristiques de notre société, démocratie et centralisation, plongeaient leurs racines plus profondément qu'on ne croyait dans le passé, et que par conséquent ces résultats, bons ou mauvais, des siècles, avec lesquels la sagesse politique avait à compter, étaient d'autant plus consistans, d'autant plus vivaces, qu'ils étaient plus naturels et plus historiques. Ainsi les dernières méditations de Tocqueville n'avaient pas simplifié sa tâche. Il pensait toujours que la démocratie était la forme donnée de la société moderne, et qu'elle avait une force d'impulsion qu'on pouvait tout au plus ralentir, jamais arrêter.

Il n'avait pas cessé de croire qu'elle avait des défauts ou des vices, tant essentiels qu'accidentels, les uns provenant des événemens, les autres de sa nature, qui lui rendaient difficile de fonder ou de recevoir, de soutenir ou de conduire un gouvernement éclairé, régulier, stable, surtout dans la modération et dans la liberté. Enfin l'expérience, en lui montrant encore plus clairement ces obstacles, était loin d'avoir affaibli en lui le désir de les vaincre, et rien assurément ne l'avait ramené à s'accommoder plus paisiblement du honteux refuge que la faiblesse aimerait à chercher dans l'absolutisme. Entre ces données, dont il ne voulait retrancher ni éluder aucune, comment aurait-il su résoudre ou seulement poser le problème?

IV.

On a comparé ingénieusement ce problème à l'énigme du sphinx. Le siècle qui s'écoule a quelque chose de la beauté et de la cruauté de l'être merveilleux et terrible qui menaçait OEdipe de son fatal secret. « Devine, ou meurs! » telle est l'alternative qu'il semble signifier tour à tour aux gouvernemens qui s'élèvent ou se soutiennent encore. Et quoique les événemens quelquefois nous en distraient ou nous en dispensent, la faiblesse et l'irréflexion peuvent seules expliquer comment il se fait que tout esprit sérieux, je dirais presque toute âme de bon citoyen, s'occupe d'autre chose que de cette question redoutable. Le silence ne la supprime pas, les faits l'ajournent, et souvent l'aggravent en l'ajournant; mais, à la fuir ou à la craindre, on ne la rendra pas moins pressante et moins périlleuse, et il n'appartient qu'à l'égoïsme excusable de la vieillesse de se tranquilliser en la déclarant insoluble.

Sans essayer ce que Tocqueville n'a pas fait, je voudrais cependant non pas en donner la solution, mais au moins en réduire la difficulté à ses termes véritables. Je n'ai pas jusqu'ici amoindri la question; j'ai montré les plus grands esprits effrayés de sa gravité. Il n'y a que la témérité, l'ignorance ou la passion qui la pourraient méconnaître; mais je trahirais ma pensée, si, laissant aux idées cette forme absolue que leur prêtent volontiers dans la discussion les esprits d'une forte trempe, je donnais à supposer que je crois la raison, dans la recherche de l'horoscope social, entourée de toutes parts d'impossibilités et condamnée au désespoir. L'on peut dire tout le mal qu'on voudra de la prévoyance humaine, et la menacer de tous les mécomptes imaginables; mais, à moins que le monde ne finisse, l'humanité, c'est-à-dire la société, ne périra pas. Lorsqu'on dit qu'elle va périr, c'est une manière de parler, et les effets

de style ne sont pas des raisons. Rien n'est plus commun cependant que de s'y méprendre, et non-seulement les grands écrivains comme Royer-Collard sont dupes de leur propre éloquence, mais les esprits vulgaires prennent les phrases au pied de la lettre. Même en politique, on peut se payer de mots,

Et toujours bien mangeant mourir par métaphore.

De quelques traits satiriques que l'on poursuive la civilisation moderne, ses avantages positifs sont fort goûtés de ceux qui les révoquent en doute : ils ont passé dans leurs habitudes au point de les rendre ingrats et inattentifs; mais cette civilisation n'en est pas moins puissante et féconde. Si l'on considère la société dans son entier, c'est-à-dire dans le sort qu'elle procure à tous les individus qui y participent, il n'est pas sûr que, dans les neuf dixièmes au moins de leur vie, les hommes à aucune époque aient joui des biens que promet l'état social au point où ils en jouissent depuis quarante-cinq ans; la félicité publique est certainement en progrès dans toute l'Europe. Le monde n'a pas vu de longtemps des troubles civils accompagnés de crimes et de maux aussi odieux que ceux qui ont noirci le règne des jacobins. Il n'a pas vu de guerres aussi destructives et aussi terribles que celles qui ont fini en 1815. Qui cependant oserait soutenir que de 1789 à 1861, à prendre les choses dans l'ensemble, l'espèce humaine ait été plus malheureuse, plus outragée, plus opprimée que pendant les premières soixante-douze années qu'on voudra prendre dans l'histoire de l'Europe? Certes on n'a manqué ni de mauvais gouvernemens, ni de révolutions, ni d'anarchie, ni de despotisme, et cependant l'état nouveau des sociétés, ou, si on l'aime mieux, la civilisation moderne, qui n'a pas suspendu son cours, a tempéré ou compensé les malheurs inséparables de tant de luttes et de variations. L'humanité, malgré tout, ne se croit pas en déclin; elle ne rougit pas d'elle-même et ne se plaint pas du malheur d'être née. On ne veut de là conclure qu'une chose : c'est que l'état plus ou moins démocratique des sociétés modernes est un état où, tout compensé, le mal ne prévaut pas. Si donc on veut consulter non telle ou telle philosophie politique, non l'esprit de système ou de parti, non le raisonnement ou la rhétorique, mais l'expérience vulgaire, le sentiment intime et involontaire, la notoriété publique, le sens commun en un mot, on n'abordera pas le problème politique du siècle dans un inexorable esprit de mélancolie et de misanthropie, mais au contraire avec une conviction toute faite sur le bien-être social en général, et sans autre préoccupation que le désir d'ajouter plus de sécurité et plus de dignité à la jouissance

des biens pour ainsi dire inévitables que la civilisation apporte naturellement aux nations modernes.

Dans cette disposition d'esprit, abordons, après les grands observateurs que nous avons cités, l'examen de la démocratie. Cet examen est nécessairement comparatif. Dans les jugemens plus ou moins sévères qu'on en porte, il y a toujours un parallèle tacite entre elle et une société formée sur d'autres erremens. En signalant ses faiblesses, ses travers, ses fautes, tout ce qu'elle a trop ou trop peu, on se forme presque toujours dans l'esprit le type d'une société toute classée à laquelle on attribue toutes les qualités qui manquent à la première. Mais ce type existe-t-il? Cette société, où est-elle, et quand a-t-elle été? Je souscris presque à tous les reproches que Royer-Collard adresse à ses contemporains; je ne saurais pourtant le suivre quand il semble insinuer que les enfans ne les ont pas hérités de leurs pères. Je repousse la condamnation comparative. La société démocratique a, je le veux, les défauts qu'on lui impute; mais il ne s'ensuit pas qu'elle les ait parce qu'elle est démocratique, ni que la société aristocratique n'en eût point de pareils ou de plus grands, ni même qu'il y ait eu avant nous une société aristocratique. Si le nouveau régime doit périr parce qu'il n'a pas les vertus de l'ancien, pourquoi donc l'ancien, qui, dit-on, les avait, serait-il tombé? Lorsqu'on l'examine sans prévention, on n'y voit point que, par rapport à la politique, à l'intérêt social, il offre dans les mœurs, les opinions, les caractères, une supériorité décourageante pour le présent. Un homme élevé avant 1789 dans une famille excéptionnelle par les croyances et la moralité, et qui trouve en lui réunies la force de la raison, la liberté de l'esprit, l'indépendance du caractère, la sévérité de la conscience et la dignité des goûts et des habitudes, un homme en un mot comme Royer-Collard, aimait à se figurer que la société du passé était riche de ses pareils, et il semble quelquefois le supposer tout en reconnaissant ailleurs qu'elle méritait sa chute. Cependant, si on lui demandait où il trouve l'existence et surtout l'influence de ces hommes d'élite, refusés, dit-on, à la société démocratique, que répondrait-il? Quels sont, au XVIIe siècle, ces hommes fiers et généreux semblables à l'Alceste de Molière, ce modèle idéal dont Montausier n'était que la faible et pâle copie? L'abbé de Saint-Cyran et Arnauld seraient, avec d'autres traits, de ces hommes de choix dont on doit envier la force, l'esprit, la vertu : eh bien! ils ont vécu dans la persécution ou l'exil. Fénelon avait au plus haut degré les grandes qualités aristocratiques jointes à des talens encore plus rares : la disgrâce, les mécomptes, les dégoûts, voilà son partage. Beauvilliers et Chevreuse sont d'honnêtes gens, des hommes sérieux et dignes : quelle a été leur influence et en quoi

la société s'est-elle aperçue de leur passage dans le gouvernement? Saint-Simon avait beaucoup d'esprit, de la probité, de l'honneur et des principes inflexibles : il a vécu dans l'impuissance, l'obscurité et la mauvaise humeur. On pourrait continuer cette énumération : on verrait que ceux qui ont uni aux traits de l'esprit et du caractère qu'on peut appeler aristocratiques des qualités et des opinions civiques n'ont la plupart du temps été que des mécontens inutiles, et pour tout dire je suis convaincu que des Fénelon et des Beauvilliers, des Chevreuse et des Saint-Simon auraient joué dans notre société démocratique un beaucoup plus grand rôle qu'ils n'ont fait dans la société du XVIIe siècle. L'égalité des droits, et cela n'a rien d'étonnant, ce semble, promet au mérite plus d'influence et d'empire que le régime des priviléges. Enfin, si la société ancienne était aristocratique, ce que j'ai peine à admettre, on ne prouverait pas aisément par les faits qu'elle fût pourvue de tout ce qu'on refuse à la nouvelle, et quand on aurait bien établi, ce qui n'est pas très difficile, que celle-ci ne s'élève pas beaucoup, on n'aurait nullement démontré qu'elle fût tombée de plus haut. Cela peut prouver seulement qu'elle n'a pas monté.

Ainsi ne cherchons point à parer le passé pour enlaidir le présent. Il serait trop facile de rétorquer contre les sujets de Louis XIV ou de Louis XV tous les reproches adressés à nos contemporains. Ne forgeons pas une aristocratie de convention pour lui immoler une démocratie d'ailleurs médiocre. Celle-ci ne mérite assurément pas qu'on la flatte; mais quand on lui reproche d'être la démocratie, on veut apparemment faire entendre qu'on lui préfère un autre ordre social. Lequel alors? Est-ce l'aristocratie de Versailles, celle d'Espagne, celle de Venise? Non, apparemment. Est-ce une aristocratie imaginaire? Cela serait permis, mais puéril. Veut-on enfin parler de l'Angleterre? Il y aurait bien des choses à dire, et l'Angleterre n'est pas aristocratique comme on l'entend; j'admets pourtant qu'elle le soit, et je dis que le mérite de son aristocratie n'est pas d'en être une, mais d'être l'aristocratie britannique. L'aristocratie étant tout autre chose ailleurs, ce qu'elle est en Angleterre, elle le doit nécessairement au caractère national et aux institutions.

C'est donc attacher trop d'importance aux mots que d'employer ces mots d'aristocratie et de démocratie comme des noms propres de choses identiques, et il faut, quand on les emploie, s'abandonner moins aux généralités et s'attacher davantage aux faits. Il faut surtout se garder d'assertions qui impliqueraient le contraire de ce qu'on pense. Royer-Collard écrit quelque part : « Notre bourgeoisie est un corps fort respectable et qui conduit bien ses propres affaires; mais il ne lui a pas été donné de gouverner les affaires publiques. »

Qui donc les gouvernera? pourrait-on demander; sera-ce une noblesse? Mille fois non, se serait écrié Royer-Collard. Que veut-il donc dire? Le voici : « Le remède, s'il y en a, je ne le sais pas, ou il serait pire que le mal. » Ainsi il n'est pas sûr qu'il y ait du remède, ce qui signifie que le jour peut venir où il n'y aura plus ni gouvernement, ni affaires publiques, en d'autres termes que le monde finira, ou bien qu'il y aura quelque chose de pis que tout cela, et l'on pourrait demander quoi. Ce sont donc là, j'en suis bien fâché, de vaines paroles.

J'y insiste parce qu'on entend tous les jours des pleureurs de la société qui, avec moins d'autorité que l'homme illustre qui fut notre maître à tous, se complaisent dans cette politique de Jérémie, et je n'hésite pas à dire qu'ici Tocqueville a raison contre Royer-Collard, et qu'il est dans le vrai et dans le pratique lorsqu'il soutient qu'il faut vivre et gouverner avec la démocratie, c'est-à-dire avec la société telle qu'elle est, et que le problème ne peut être insoluble. En fait, il est certain qu'il ne l'est pas, puisque la société ne disparaîtra pas de la terre. Le temps amènera infailliblement une solution, seulement il se peut que la solution ne soit pas la meilleure du monde. Quand cela serait, on en devrait avoir moins de surprise que de chagrin. Si le résultat de l'état démocratique des sociétés devait être un mauvais gouvernement, ce ne serait pas là dans l'histoire de France une grande nouveauté.

Mais nous ne nous résignons pas ainsi; il ne nous faut pas une solution quelconque, il nous en faut une bonne. Lorsqu'une nation a fait ce que la France a commencé en 1789, elle est engagée d'honneur à réussir, à se donner un gouvernement perfectionné qui la récompense de ses efforts et la dédommage de ses malheurs. Parce que nous ramenons dans de justes limites les inquiétudes que peut inspirer l'état nouveau du monde, nous ne conseillons pas une insouciante sécurité qui acquiesce à tout, tolère tout, excuse tout. La démocratie n'est pas cette monstruosité qui scandalise tant de bonnes âmes; mais enfin elle place le monde dans une situation nouvelle et inconnue : l'expérience manque ou n'est pas suffisante pour nous éclairer sur ses besoins, ses lacunes, ses difficultés, ses ressources; les applications historiques sont inexactes. La rencontre simultanée de l'accumulation sur un vaste territoire d'une population large et pressée avec les développemens extrêmes de la civilisation, la création de la grande industrie, le besoin général de la lecture, la rapidité extrême de la circulation et l'établissement de l'égalité des droits constituent quelque chose de neuf et d'inoui. Cette étude n'a pour but que de signaler l'importance des questions que suscite un tel état de choses, et nous concevons le sentiment dont la correspon-

dance de Tocqueville porte à chaque page l'expression poignante, éloquente, alors que, témoin des défaillances et des égaremens de la démocratie, il s'accusait « d'une grande et profonde tristesse, d'une de ces tristesses sans remède parce que, bien qu'on en souffre, on ne voudrait pas en guérir,... la tristesse que me donne une vue claire de mon temps et de mon pays. »

Ennemi du désespoir, j'aime cette tristesse, je la comprends, je la conseille; oserai-je dire que je la partage? Elle se concilie très bien avec un énergique désir de lutter contre le mal et de préparer à la démocratie un avenir meilleur que le sort qu'elle a fait jusqu'ici à la société française. Après *cette espèce d'hébétement créé dans la plupart des âmes en France par la terreur du socialisme*, je ne sais rien de pire que cette étrange indolence dans laquelle les classes qui devraient être éclairées attendent les faits à venir sans se soucier de les prévoir, ni de les régler, toutes prêtes à recevoir de l'imprévu l'inconnu.

La démocratie, en désignant ainsi la partie la plus démocratique de la société, est plus active, si elle n'est pas plus prévoyante. Au jugement d'observateurs très éclairés, il s'opère dans le sein des classes les plus laborieuses un mouvement continu qui, si l'on ne veut pas l'appeler progrès, se résout cependant en un accroissement sensible de besoins, de jouissances, d'exigences, de ressources. Leurs opinions, leurs sentimens, leurs mœurs, leurs travaux, leurs salaires se modifient. Quand le bien et le mal se mêleraient dans cette transformation en proportions égales, quand surtout le mal dominerait, ce ne serait pas une raison pour laisser les choses suivre leur cours sans l'observer, sans se demander où il conduit, et l'inertie morale de tout ce qui est en dehors de cette sphère d'action ne saurait être justifiée. J'étonnerais plus d'un lecteur, si je disais quel juge éminent, visitant, il y a quelques années, une de nos grandes villes industrielles, et frappé du progrès de la population ouvrière, a dit aux hommes des classes moyennes et conservatrices cette parole sévère : « Tout a marché ici, excepté vous. » Il y a déjà longtemps que la timidité ou la paresse nous endort sur le bord de ce fleuve qui coule en murmurant à côté de nous. Ce sommeil est à mes yeux une des principales causes des dangers que nous avons courus depuis trente ans. Cette aristocratique Angleterre, qu'on prétend si égoïste et si hautaine, est tout autrement préoccupée de la condition morale et matérielle du plus grand nombre. Point de session du parlement qui n'atteste un juste soin d'éviter ou de transformer le gouvernement de la démocratie, en acceptant son influence ou en régularisant son action.

Tout étant dit sur l'importance de la question, il y a trois solu-

tions qui ont eu ou qui gardent des partisans. La première, c'est que, tout le danger n'ayant apparu que depuis la démolition de l'ancien régime, toute réaction fait reculer le danger, et moins elle est limitée, plus elle est efficace. Tout ce qui dément ou rétracte la révolution rétablit l'ordre et assure la conservation. La seconde solution, c'est que le pouvoir absolu, quand il ne met pas la démocratie au défi, et que même, en la réprimant violemment, il a l'air de ménager ses intérêts, ses vanités et ses faiblesses, la trouve gouvernable et facile. La troisième est d'abandonner la démocratie à elle-même et de la laisser produire ses volontés et exercer ses forces comme elle l'entendra. De ces trois solutions évidemment grossières, aucune n'est sûre et définitive, aucune n'est morale, car toutes cherchent le bien par le mal. Aucune, si elle réussissait, ne donnerait autre chose qu'un provisoire, car tout ce qui est absolu et par conséquent extrême est passager. De cette première vue semble résulter clairement la nécessité d'une solution moyenne. Constituer la démocratie, c'est la modérer.

Ce que Tocqueville n'a pas dit, je ne me risquerai pas à le dire, et la présomption serait grande d'affirmer là où tant d'autres ont douté. Qu'il nous suffise d'avoir désarmé le problème de quelques-unes des pointes menaçantes dont le hérissent l'imagination des forts et la terreur des faibles. Limiter le mal et diminuer la difficulté nous a paru utile; guérir l'un ou vaincre l'autre, c'est autre chose, et la solution de l'avenir ne peut être légèrement donnée. Ce que nous pensons d'ailleurs, ce que nous croyons savoir n'est pas facile à dire : il n'est pas même toujours sûr de le faire autographier pour ses amis; mais, quelle que soit la solution, une chose est certaine, aucune n'est possible, s'il ne s'établit quelque intelligence entre les diverses classes de la société, entre tous les élémens de cette grande démocratie. Tant que l'ignorance, la crainte ou la méfiance les sépareront, il n'y a rien à faire, et le premier soin à prendre, c'est de chercher à se connaître mutuellement. L'œuvre demande plus d'un effort, et avant de rien espérer il faut que le besoin d'un tel effort soit senti. Il n'y a point de vérité politique qui ait quelque valeur tant que les esprits ne sont pas disposés à l'accueillir, à la soutenir, ou tout au moins à la chercher. La disposition des esprits, quelle est-elle? Tout est là. Voilà pourquoi il reste toujours à nous autres écrivains quelque chose à faire, puisque notre tâche ou plutôt notre ambition est d'agir sur les esprits. Si nous pouvons quelque chose, c'est cela. Efforçons-nous donc de les arracher à l'indolence, fruit de la lassitude et du découragement. Que la jeunesse surtout ait horreur d'une apathie intellectuelle qui ne convient qu'à l'impuissance. C'est à elle que je pensais sans cesse en lisant dans les lettres

de Tocqueville les confidences émouvantes de ces agitations intérieures, de cette avidité de savoir et d'agir, ou seulement de cette noble tristesse qui n'est point débilitante, parce qu'elle est incapable de résignation et d'oubli. Que ne puis-je seulement l'éveiller dans les âmes, cette tristesse stoïque, *qui ne veut pas être consolée*, et qui tôt ou tard enfante les travaux sérieux, les louables efforts, les fortes résolutions! Le bien est presque toujours difficile; la première condition pour faire le bien, c'est de trouver le mal insupportable. Qui que vous soyez, si vous n'avez pas abjuré jusqu'à la dernière syllabe du symbole de la foi politique de vos pères, s'il vous reste quelque souci de la dignité des nations et des individus, ne détournez pas un moment vos yeux de l'histoire de leurs malheurs, ne vous distrayez pas du spectacle orageux des mouvemens qui agitent l'humanité, n'assistez point passivement au cours des choses humaines comme à la marche des astres et des saisons, n'oubliez pas que le monde social est le royaume de la raison et de la volonté, et que le fatalisme de la mécanique céleste ne règne pas sur la terre. Rien n'arrive qui ne soit la suite de ce que des hommes ont ou pensé ou voulu, et abdiquer la pensée ou la volonté n'est encore qu'une manière de vouloir et de penser, la plus vile de toutes, et qui ne dégage d'aucune responsabilité. C'est donc une vaine prudence, une faiblesse inutile que de déposer tout soin des affaires humaines et de les abandonner à elles-mêmes, comme un mal sans remède ou une fatalité indifférente. On n'en sera pas plus à l'abri de l'atteinte des événemens, et les oisifs ne sont pas épargnés par les révolutions. Reprenez donc sans peur la pensée interrompue et l'œuvre inachevée de vos pères, et, munis d'une nouvelle expérience, avertis par de nouveaux dangers, attaquez avec courage tous les problèmes de l'avenir des sociétés. Faites-vous dans celle où le sort vous a placés une place indépendante des événemens, en pénétrant avec intelligence et avec sympathie dans les sentimens qui l'animent et dans les pensées qui la guident, en formant avec elle ces liens de solidarité morale sans lesquels tous les avantages de l'éducation ou de la fortune excitent l'envie et ne donnent pas l'influence. Contemplez en un mot la démocratie, puisqu'on appelle ainsi la civilisation moderne, en songeant que vous devez y vivre, qu'elle est l'affaire de tout le monde, et que ses destins sont les vôtres.

CHARLES DE RÉMUSAT.

MURILLO

ET L'ANDALOUSIE

L'histoire est féconde en contrastes : malgré les lois générales qui semblent régir les circonstances, l'homme leur échappe par la liberté, le génie par ses caprices. Velasquez et Murillo, contemporains, nés dans la même ville, pauvres tous deux et portés vers la peinture par un penchant précoce, tous deux entourés de professeurs médiocres et ne voulant plus d'autre maître que la nature, s'enfermant l'un et l'autre dans les musées de Madrid pour y copier les chefs-d'œuvre de l'Italie et de la Flandre, arrivent l'un et l'autre à un but si différent, que Velasquez se fait le chef de l'école de Madrid et représente toute la fierté castillane, tandis que Murillo retourne à Séville pour y jeter l'école de peinture dans une voie nouvelle et devenir l'image la plus populaire du charme andalou. Je me suis efforcé de dire combien l'originalité de Velasquez (1) a de puissance et d'affinité avec l'héroïsme espagnol; il me reste à montrer comment le talent plus doux de Murillo exprime le caractère particulier de l'Andalousie.

Au temps de Richelieu et de Louis XIV, quand les esprits cultivés songeaient à l'Espagne, ils la voyaient à la façon du grand Corneille, chrétienne, altière, chevaleresque, et le Cid était le type idéal autour duquel se jouait leur fantaisie. De nos jours, l'Espagne apparaît aux imaginations telle que les poètes romantiques l'ont peinte, pleine de parfums, de plaisirs, de poésie galante; c'est le pays

(1) Voyez, dans la *Revue* du 1er juillet, *Velasquez au Musée de Madrid.*

des orangers, des sérénades, des yeux noirs, et l'Andalousie est la terre promise vers laquelle s'envolent bien des rêves. En cela comme en toutes choses, les deux époques manifestent leurs tendances diverses : le grand siècle voulait admirer, le nôtre a besoin de jouir. L'Andalousie en effet a reçu tous les sourires du ciel. Les races diverses qui l'ont occupée s'y sont successivement amollies. Dans l'antiquité, les bords du Bétis étaient déjà réputés un lieu de délices. Les Ibères ne purent point les défendre contre les Vandales, qui s'y énervèrent aussi vite qu'à Carthage. Les Arabes à leur tour y perdirent leur férocité, ils oublièrent même les préceptes du Coran pour apprendre la douceur de vivre, le goût des arts, la culture des lettres et les raffinemens de la civilisation rapide. Les malheurs de l'Andalousie datent de la domination chrétienne. Le fanatisme des rois d'Espagne l'a dépeuplée à un tel point qu'il ne reste qu'un million d'hommes sur un sol qui nourrissait jadis huit millions d'habitans. Aujourd'hui Séville a gardé seule quelques-unes de ces séductions que la nature cesse d'offrir dès que la richesse et l'industrie humaine cessent de la féconder. Jaen et Murcie ne se souviennent plus qu'elles ont été des capitales florissantes. Cordoue, la ville des khalifes, est un amas de ruines entassées au bord du Guadalquivir; seule, la mosquée, entourée d'orangers gigantesques, atteste une grandeur dont les traces mêmes seraient effacées, si le culte catholique ne se fût choisi un abri sous ses mille colonnes. Grenade, tant pleurée par les Maures, a conservé sa plaine fertile, ses étés, que rafraîchissent les neiges éternelles de la Sierra-Nevada, ses jardins, arrosés par le Xénil et le Douro, et surtout les divines arabesques de l'Alhambra mutilé; mais la cité arabe n'est qu'une série de masures, les quartiers modernes le disputent en tristesse à nos villes de province les plus chétives, et les repaires que les gitanos se sont creusés au-dessous du Généralif ajoutent à ce tableau la touche suprême de la misère.

Pendant que les anciennes capitales arabes dépérissaient, l'heureuse Séville s'agrandissait, multipliant autour de la Giralda aux briques roses ses maisons, dont l'élégant atrium semble dérobé aux maisons de Pompéi. Sa prospérité avait la même source que celle de Venise, de Gênes, de Pise, — la navigation et le commerce. La rade de Cadix n'était point jugée alors un abri sûr pour les vaisseaux, qui remontaient le large Guadalquivir et s'amarraient aux quais de Séville. Séville était le port de l'Espagne sur l'Océan. De là partit Christophe Colomb avec ses caravelles; là furent débarqués d'abord toutes les dépouilles du Nouveau-Monde, puis les trésors plus durables qu'acquérait un trafic régulier. La richesse appelle les arts : bientôt Séville eut une école de peinture. La richesse ap-

pelle surtout le luxe, et Séville devint un séjour enchanté où se concentrèrent à la fois les traditions les plus efféminées de la chevalerie expirante, le côté choisi des mœurs et des usages arabes, quelque chose des pompes païennes sous le masque d'une dévotion accommodante, le bien-être cher aux marchands, l'indolence plus chère aux méridionaux, la mollesse amoureuse que le climat faisait pénétrer dans les veines, et par-dessus tout la passion des plaisirs. Séville n'était pas seulement le cœur de l'Andalousie, c'était l'Andalousie tout entière, telle du moins que se la figure le XIXe siècle, qui circonscrit son horizon poétique entre don Juan et Figaro. Jusqu'à quel point les œuvres des peintres qui ont précédé Murillo rappellent-elles le caractère du pays qui les a inspirées ou lui sont-elles étrangères, il est aisé de le dire en peu de mots : cet aperçu fera mieux ressortir ce que la physionomie de Murillo a de national.

Ce ne fut qu'au XVIe siècle que la peinture prit à Séville quelque développement. Auparavant les artistes avaient altéré les traditions byzantines plutôt qu'ils ne les avaient suivies, en y mêlant l'imitation du style gothique. On peut leur attribuer une partie de ces retables en bois peint qui surmontent encore les autels et ces vierges archaïques que les Espagnols appellent *les Madones de l'antiquité*, et qui sont à peu près ce qu'étaient les *Vierges de saint Luc* (1) dans les églises grecques. La plupart des peintres du XVIe siècle étaient prêts en même temps non-seulement à orner à la détrempe les voûtes et les murs des chapelles, mais à colorier les statues de bois ou de terre cuite, dont le goût a toujours été si répandu en Espagne, les buffets d'orgues, les catafalques, les décors de la semaine sainte: les plus habiles ne rougissaient pas de tracer des sujets sacrés à la douzaine sur des morceaux de serge, tableaux économiques qu'on exportait en Amérique, et sur les étendards dont se pavoisaient les vaisseaux. On trouvera dans les dictionnaires biographiques presque tous les noms de ces décorateurs, et les archives de la cathédrale nous apprennent même quels furent ceux qui travaillèrent au monument colossal qu'on y éleva pour les funérailles de Philippe II. Ce n'est point moi qui protesterai contre l'oubli dans lequel ils sont tombés; je laisserai même de côté Sanchez de Castro, le prétendu fondateur de l'école sévillane, qui donnait à la Vierge un chapelet et des lunettes; Alejo Fernandez, qui porta son art et ses leçons à Cordoue; Diego de la Barrera, qui peignit en 1522 les statues et les reliefs de la porte du Pardon à la cathédrale de Séville.

La science vint d'Italie et de Flandre. Luis de Vargas (né en 1502)

(1) On sait qu'en Orient on attribue à saint Luc toutes les Vierges d'un style ancien, œuvres des peintres byzantins.

avait étudié à Rome dans l'atelier de Perino del Vaga; Pedro de Villegas Marmolejo (né en 1520) avait, dit-on, visité l'Italie; Cespédès de Cordoue (né en 1538) avait travaillé avec les élèves de Michel-Ange. Ils rapportèrent, sinon les principes, du moins les procedés qui manquaient à leur pays; mais ils ne rapportèrent ni un talent propre à entraîner leurs contemporains, ni une autorité capable de leur imposer cette unité d'enseignement qui fait les grandes écoles. Ce qui reste des fresques de Luis de Vargas dans la cathédrale de Séville, son *Saint Christophe* notamment, nous montre qu'il n'était, auprès des Italiens, qu'un honorable écolier. En même temps des peintres flamands qui vinrent s'établir à Séville, Pierre de Champagne et François Fruttet, offraient deux appâts nouveaux : le coloris, qui devait ravir une race portée vers ce qui est éclatant, et le réalisme, auquel les esprits étaient disposés par la richesse et l'habitude des jouissances. De ces influences opposées naquit, non pas la lutte, mais un mélange assez confus, dont les peintres andalous ne cherchèrent point à sortir. L'indifférence est douce à pratiquer, tandis que la conviction ne s'acquiert que par un difficile effort. Chaque artiste, selon sa préférence, le plus souvent au gré du hasard qui lui offrait un professeur, se trouvait plus près ou plus loin des écoles italienne ou flamande. Même entre le maître et l'élève les traits de ressemblance sont si rares, la tradition est si faible, qu'il est clair que la plupart des jeunes peintres se hâtaient d'apprendre un métier afin de gagner leur vie. La foire ou *feria* de Séville, dont il sera question plus loin, encourageait la médiocrité et récompensait les impatiens encore mieux que nos expositions. C'est ainsi que l'art devient une industrie; à parler juste, ce ne fut guère autre chose à Séville. Cependant, sur la foule des faiseurs, quatre figures se détachent, qui ont mérité l'attention de la postérité, et que j'appellerai plus particulièrement les prédécesseurs de Murillo : ce sont Las Roelas, Pacheco, Herrera et Zurbaran.

Le licencié Juan de Las Roelas, né vers 1560, étudia en Italie. Malgré le silence des biographes, ses œuvres dénotent que ce fut à l'école vénitienne et non pas à l'école romaine qu'il s'attacha. Bien supérieur à Luis de Vargas et à Cespedès, il ne peut être jugé qu'à Séville, parce que là sont restés ses principaux tableaux. Je n'irai pas aussi loin que Céan Bermudez, qui le place à côté des Palma et du Tintoret; mais il est impossible de ne pas regarder avec une estime sérieuse la *Bataille de Clavijo*, qui est à la cathédrale, et le retable qui surmonte le maître-autel de San-Isidoro. Ce vaste tableau, qui représente la *Mort de saint Isidore*, archevêque de Séville, est composé avec une aisance et dessiné avec une noblesse qu'ignorent les peintres espagnols. Aussi est-il inutile

de chercher par quel côté Las Roelas trahit le caractère andalou. Il n'est qu'un imitateur et le représentant le plus louable de l'influence italienne.

Francisco Pacheco, qui croyait suivre Raphaël parce qu'il avait en sa possession un dessin au lavis de ce grand maître, n'était qu'un poète ingénieux et un critique. Quoiqu'il ait peint beaucoup, les Espagnols eux-mêmes avouent que ses conseils valaient mieux que ses tableaux, et qu'il était plus propre à raisonner sur les belles choses qu'à les créer. Armé d'une stérile correction, méthodique, bel esprit, il eut de son vivant une grande réputation, parce qu'il était riche, hospitalier, aimable. Il attirait autour de lui les jeunes artistes, et leur prodiguait des leçons plus goûtées que fécondes. Nous avons vu que Velasquez s'en trouva si mal satisfait qu'il chercha d'autres professeurs, tout en devenant son gendre. Ce que Pacheco a laissé de curieux, c'est son livre intitulé *Arte de la Pintura*. C'est un érudit, et l'érudition n'a point de patrie.

Au contraire, Herrera et Zurbaran, natures indépendantes parce qu'elles étaient plus vigoureuses, nous frappent par quelques traits qui ont la saveur du terroir. Francisco de Herrera, dit *le Vieux*, pour le distinguer de ses fils, était âpre, brutal, insociable; il mit en fuite par ses violences ses élèves et ses propres enfans. On comprend qu'un tel homme n'avait dû accepter ni le joug de l'enseignement, ni la méthode, ni l'imitation des étrangers. Il porta dans la peinture une audace insolente qui lui tint lieu de style, une fureur de pinceau qui le fit coloriste, une trivialité diabolique qui constitua sa principale originalité. Ses compatriotes racontent plaisamment qu'il faisait préparer ses toiles par sa servante, et qu'elle y étendait les couleurs à coups de balai. Il est vrai qu'ils le comparent ensuite à Michel-Ange, dont il n'est que la caricature. L'*Apothéose de saint Herménégilde* et *le Jugement dernier*, qui fut composé pour la paroisse de San-Bernardo à Séville, sont ses meilleures productions. C'est sans doute ce *Jugement dernier* qui a motivé un rapprochement ridicule avec le peintre de la chapelle Sixtine. J'ai parlé de la mollesse andalouse, dont Murillo nous offre le reflet, et cependant je ne craindrai pas d'ajouter que Herrera exprime l'emportement de la race et une certaine barbarie qui se cache sous des habitudes douces, car on sait que la nature humaine est complexe, que l'indolence des habitans du midi recouvre un feu prompt à jaillir, que les passions sont parfois chez eux frénétiques, la vengeance implacable, le meurtre fréquent. Les danses et les guitares n'empêchent point le voyageur qui parcourt l'Andalousie de remarquer que les esprits ne haïssent point ce qui est trivial, ni les bouches ce qui est grossier. Enfin personne n'ignore que c'est à Séville que

les courses de taureaux sont surtout goûtées; c'est là que la foule montre la joie la plus ardente, lorsque ses yeux boivent le sang dont l'arène est couverte, lorsque des chevaux dérobés à l'abattoir y traînent leurs entrailles fumantes. Un tel spectacle, qui aurait fait sourire de pitié les bestiaires d'un amphithéâtre romain, et qui fait rougir aujourd'hui les Espagnols éclairés, accuse plus hautement que je ne prétends le dire des tendances brutales et un reste de férocité. Par ce côté, Herrera se fait reconnaître comme Andalous.

Zurbaran, fils d'un laboureur de l'Estramadure, vécut à Séville, et y fut le meilleur disciple de Juan de Las Roelas; mais il n'apprit de lui que la pratique du métier, et s'éloigna aussitôt des traditions italiennes pour se faire réaliste, à l'exemple de la plupart des peintres de la Péninsule. Ses abbés, ses chartreux, ses moines innombrables, montrent comment il copiait la nature, un froc toujours posé sur son mannequin. Toutefois Las Roelas ne lui avait point inspiré en vain le respect de la correction et d'une ordonnance sage. Sa célèbre *Apothéose de saint Thomas d'Aquin*, qui est au musée de Séville, les quatre tableaux qu'on a vus à Paris, et qui ont été rachetés par M. le duc de Montpensier, en sont la preuve. Zurbaran, homme d'effort, de volonté, de labeur, comme s'il tenait toujours la charrue, traduit cependant une poésie austère qui appartient à tout le moyen âge, mais qui resta plus longtemps le privilége de l'Espagne. Zurbaran était pieux autant que Luis de Vargas, qui se flagellait et couchait dans son cercueil. Les œuvres de Zurbaran sont des pages d'une ferveur rude et naïve, où se révèlent la vie monastique, la gravité sombre des cloîtres, leur sécheresse plutôt que leur mélancolie, la dureté de l'ascétisme plutôt que l'onction de la foi. Murillo, qui sera aussi un peintre religieux, représentera un aspect nouveau du catholicisme et les formes attrayantes que lui a données l'ordre d'Ignazio de Loyola. Ainsi Herrera et Zurbaran, les seules physionomies originales parmi les aînés de Murillo, loin de moissonner le champ qu'il doit parcourir, le lui laissent intact. Ils ont été inspirés par des tendances opposées qui sont déjà le souvenir d'un autre âge, tandis que Murillo est le représentant de la société moderne, de ce que j'appellerais la jeune Andalousie.

Bartolome Esteban Murillo naquit à Séville en 1618. Il montra de bonne heure un goût très vif pour le dessin. Son père, qui était pauvre, le plaça chez Juan del Castillo, leur parent. Un tel maître n'aurait pu lui enseigner que le coloris sec et l'art ingrat qu'il tenait lui-même de Luis Fernandez; mais un jour Castillo alla se fixer à Cadix, et Murillo demeura abandonné à ses seules ressources. Obligé de vivre de son pinceau avant d'avoir appris à s'en servir, le jeune homme imita la plupart de ses contemporains; il se fit

peintre de pacotille et travailla pour la *feria*. « La *feria*, dit M. Antoine de Latour, qui aime Séville en fils adoptif et la fait si bien connaître, la *feria* est un quartier de brocanteurs où tous les jeudis s'étalent et se vendent dans la rue toute espèce de choses. Il s'y vendait autrefois des tableaux. Aujourd'hui de tableaux point, mais de piquantes scènes de mœurs, les peintres en trouveraient encore. Du temps de Murillo, on disait, et l'on dit encore du nôtre à Séville, à propos d'une méchante toile : peinture de *feria*. C'est là qu'on travaillait à grands coups de pinceau, et le vieil Herrera devait se plaire à ces ateliers en plein air. Il arrivait plus d'une fois que l'artiste achevait de peindre le saint pendant que le dévot acheteur en débattait le prix, et que par exemple le saint Onuphre se changeait sur place en saint Christophe, Notre-Dame du Carmel en saint Antoine de Padoue. » Pour comprendre le prodigieux débit de tels chefs-d'œuvre, il faut savoir qu'ils se payaient à peine quelques piastres et ne pouvaient suffire à la ferveur des fidèles, surtout dans les possessions du Nouveau-Monde. Les armateurs en chargeaient leurs galions, sûrs d'écouler cette marchandise, avec des bulles et des indulgences, parmi les populations converties du Mexique ou du Pérou. Je n'ai pas besoin de montrer quelle influence exerçait sur les peintres cette industrie de barbouilleurs. Murillo acquit de cette façon la rapidité de main que ses biographes admirent et que je déplore. Il s'accoutuma au poncif en reproduisant le même sujet; il se prépara à peindre plus tard, sans se lasser, tant de répétitions, en jetant par milliers sur des carrés de serge blanche ces madones qui écrasent la tête d'un serpent, et qu'on nommait *Notre-Dame de Guadalupé*.

Murillo atteignait ainsi l'âge de vingt-quatre ans. L'émulation fit jaillir l'étincelle. En 1642, Pedro de Moya revenait de Londres, où il avait travaillé auprès de Van-Dyck pendant six mois. Telle était la faiblesse de l'école de Séville, qu'elle jugea merveilleuse la nouvelle manière de Moya, qui n'avait fait que ce court apprentissage. Murillo du moins sentit tout ce qui lui manquait pour mériter le titre de peintre. Dès lors son ambition fut de voir l'Italie et peut-être la Flandre, afin de pénétrer les secrets véritables de l'art. Il acheta une grande pièce de toile, la découpa, la prépara lui-même, couvrit chaque morceau de vierges, d'enfans Jésus, d'ornemens; puis il porta sa pacotille à la *feria*. Il réunit une petite somme, et partit aussitôt pour Madrid. Là, il fut accueilli par le grand Velasquez, plus âgé que lui de vingt ans, favori de Philippe IV, mais qui n'oubliait point que lui aussi était parti de Séville pauvre et obscur. Velasquez dissuada Murillo d'entreprendre un dispendieux voyage, puisque les palais de Madrid possédaient autant de productions des maîtres ita-

liens ou flamands que la Flandre ou l'Italie. Il lui ouvrit les collections royales, lui procura des travaux lucratifs, ne lui refusa ni les secours ni les conseils. Après deux ans d'études assidues, Murillo revint à Séville. Ni l'amitié de Velasquez, ni les espérances de fortune que lui offrait Madrid ne retinrent l'enfant de l'Andalousie. La triste capitale fondée par Philippe II, ses environs désolés, son ciel rigoureux, ne servaient qu'à lui faire regretter plus vivement le climat enchanteur de sa patrie, ses jardins dignes de l'Orient, les promenades du Guadalquivir, les monumens qui étaient les titres de noblesse de Séville, et surtout la vie facile, enjouée, qui rendait douce même la misère. Murillo eut surtout la sagesse de reconnaître qu'il ne serait qu'un artiste de second ordre à côté de Velasquez, tandis qu'au milieu de ses compatriotes il tiendrait le premier rang.

En effet, dès son retour il entreprit de peindre pour le couvent de San-Francisco onze tableaux dont personne ne consentait à se charger, parce que la confrérie n'offrait qu'un prix modique; il obtint un tel succès qu'aussitôt les peintres les plus goûtés du temps, Herrera le Jeune et Valdès Leal, furent dédaignés. Ce fut un concert unanime de louanges et une abondance singulière de commandes. Il n'eut qu'à choisir parmi les travaux qui se présentaient. Dès lors il connut l'aisance, la célébrité, et pendant trente-sept ans les églises, les monastères, les palais de la noblesse, les maisons des riches particuliers s'emplirent de ses œuvres. Trois ans après son retour de Madrid, en 1648, il épousa une noble dame de Pilar, doña Beatrix Cabrera y Soto-Mayor. Elle avait du bien, et lui donna trois enfans. Le reste de sa vie fut sans nuage, car ni son bonheur, ni sa popularité, ni son talent ne se démentirent. En 1660, se souvenant peut-être des épreuves qui avaient entouré ses débuts et voulant assurer à ses successeurs les secours qui lui avaient manqué, il fonda une académie de peinture. L'état ne fut pour rien dans cette institution, que la générosité des peintres soutint seule. Murillo y donnait régulièrement ses leçons, posant lui-même les modèles. Il mourut en 1682 des suites d'une chute. En peignant chez les capucins de Cadix son *Mariage de sainte Catherine*, il était tombé du haut d'un échafaudage. Forcé de revenir à Séville, il languit quelque temps, expira le 3 avril, et fut enterré dans l'église de Santa-Cruz, où il avait coutume de faire ses dévotions.

Murillo est aujourd'hui en France l'objet d'un certain engouement. Les tableaux rapportés d'Espagne après les guerres de l'empire, les collections formées par le roi Louis-Philippe, par M. Aguado et d'autres particuliers, ont attiré l'attention sur l'école espagnole, jusqu'alors peu connue. Les tableaux de Velasquez man-

quaient à ces collections; Ribeira, qui appartient à l'école italienne, devait être écarté : Murillo a donc remporté facilement la palme sur ses compatriotes. Il s'est trouvé à la mode, de même que Boucher et Watteau, méprisés pendant un demi-siècle, de même qu'Hobbema, que notre génération a voulu découvrir avec la joie du navigateur qui prend possession d'un îlot non exploré. Or l'oubli crée une seconde naissance, et chez nous on confond volontiers ce qui est nouveau avec ce qui est beau. Murillo fut porté aux nues, ses toiles furent payées à l'égal des toiles des grands maîtres : le musée du Louvre en sait quelque chose.

D'un autre côté, si vous interrogez les artistes, vous sentirez qu'ils font peu de cas de Murillo, car, bien qu'ils lui reconnaissent de l'habileté et du charme, ils ne voient chez lui ni la force qui leur impose, ni la science et l'ensemble de qualités originales qui les attachent. C'est pour éviter cet excès contraire qu'il convient de ne point séparer Murillo de l'Andalousie, d'abord parce qu'il est une expression du génie de son pays et tire de ce rapprochement un intérêt nouveau, ensuite parce que c'est en Andalousie que sont restées ses plus belles œuvres. Ce que possède le Louvre ne peut être compté, si l'on considère ce que possède le musée de Madrid; mais les Madrilègnes eux-mêmes confessent que Murillo ne doit être jugé qu'à Séville. Pour moi, je suis séduit par les dons aimables de ce peintre, et sa figure m'apparaît toute sympathique, sans que je me dissimule ses défauts. J'ai étudié ses tableaux avec un plaisir très vif, mais je n'ai ressenti ni une admiration aveugle, ni même ce qu'on appelle proprement de l'admiration : ce sentiment n'est dû qu'aux maîtres. Velasquez est un maître, Murillo est un bon peintre; l'un a du génie, l'autre n'a que du talent. Les critiques auxquels Murillo inspire de l'enthousiasme, et surtout les historiens de la Péninsule, me pardonneront donc si je n'adopte pas les rites solennels qu'ils ont établis autour de leur idole. Par exemple, afin d'égaler Murillo à Raphaël, on lui prête *trois manières* successives, comme si la puissance de se transformer à ce point n'était pas le privilége des âmes supérieures. Je cherche en vain ce qu'il y a de réel sous d'aussi pompeuses divisions, à moins que la première manière de Murillo ne réponde à l'époque où il ne savait que badigeonner des morceaux de serge, sa seconde manière à l'époque où il se formait en copiant les chefs-d'œuvre de l'Escurial, et sa troisième à celle où il possédait enfin l'art de peindre. Or tout écolier a parcouru ces trois phases. De même, lorsqu'on veut distribuer en trois catégories distinctes les tableaux de Murillo, et qu'on dit : « Celui-ci est du genre *chaud*, celui-là du genre *froid*, cet autre du genre *vaporeux*, » je crains que la classification ne porte sur la variété des sujets et sur

l'inégalité d'exécution, c'est-à-dire sur des accidens, et non pas sur les intentions de l'artiste et sur ses théories nettement appliquées. Il serait plus vrai de dire : « Tel tableau est mal composé et d'un dessin médiocre, telle vision est peinte avec vigueur, telle scène est rendue avec mollesse et semble perdue dans les nuages. »

La nature de Murillo est peu complexe et se prête mal à tant de subtilité. C'est un homme d'instinct et non de volonté, de sentiment et non de système. Son inspiration est facile, coulante, imprévue; on l'eût fort étonné en lui demandant de rédiger sa doctrine. Peintre par tempérament, il travaillait comme l'oiseau chante, sans effort, sans but, par plaisir. On sent dans toutes ses œuvres ce laisser-aller qui est une des formes du bonheur, mais qui doit dérouter les critiques armés d'instrumens de précision. Même lorsqu'on connaît la plupart des œuvres de Murillo, il est difficile de se faire de sa personnalité une idée bien nette, et cette difficulté est un attrait de plus. Tandis que la figure de Velasquez, cet Arabe-Castillan qui ne manque pas de sécheresse ni de dureté, s'accuse par un relief puissant, la physionomie de Murillo l'Andalous apparaît indécise, lointaine, un peu effacée. Cela tient peut-être à l'insouciance de son pinceau, à la promptitude de ses conceptions, à l'absence de concentration surtout, de même que sur la cire du sculpteur l'empreinte d'une pierre gravée est d'autant plus vague que l'on a moins fortement appuyé. Cela tient aussi à certaines contradictions que les mœurs de l'Andalousie peuvent seules expliquer. Par exemple comment admettre tant d'éclat riant, tant de grâce sensuelle, tant de volupté chez un peintre religieux? car Murillo est un peintre exclusivement religieux, et l'on ne comptera pas, à côté de toiles innombrables inspirées par la religion et la Bible, quelques polissons déguenillés qui furent la récréation ou le gagne-pain de sa jeunesse, et qui ne donnent pas la mesure de son talent. Le petit mendiant dans un rayon de soleil que nous avons au Louvre est un échantillon de ces sortes de peintures, qui sont beaucoup plus rares qu'on ne le suppose; les musées de Madrid et de Séville n'en possèdent pas une seule.

Pour mieux comprendre Murillo, je cherche un de ses portraits, mais non pas celui qui est à Madrid : ce portrait représente déjà l'homme âgé, le fondateur d'académie, le professeur qui pérore, pose les modèles devant ses écoliers et tourne au pédant, si l'on en jugeait par la mine triste, scolastique, que lui a donnée l'honnête et médiocre Tobar. Combien est différent le portrait que Murillo a peint lui-même, portrait célèbre que le roi Louis-Philippe avait fait acheter à Séville, et qui a été reproduit fréquemment! Là Murillo est jeune, brillant, ardent. Ses couleurs sont vives; le sang court et fait

palpiter l'épiderme; un reflet de soleil échauffe la peau sans lui ôter sa fleur délicate. Le front, couronné de cheveux noirs et soyeux, est assez haut, bombé, semé de petites bosses intelligentes, au modelé lumineux, qui se retrouvent plutôt chez les Andalouses que chez les Andalous; ce trait féminin ne surprendra personne. Les yeux sont noirs, pénétrans, pleins de feu et de passion, pleins de passion surtout. Le bas de la figure est moins louable, ce qui est fréquent aussi à Séville, où les plus beaux visages pèchent par la bouche et le galbe du menton. L'ensemble de l'impression, c'est l'ardeur, l'intelligence, la sensualité. Un tel tempérament était retenu par le frein de la religion, par la tyrannie de l'inquisition, et surtout, dans un temps où le clergé et les ordres possédaient tant de richesses et disposaient de presque toutes les commandes, par la tyrannie de l'intérêt bien entendu. Que Murillo fût dévot, cela n'est point l'objet d'un doute. Jusqu'à quel point se livra-t-il à l'amour et aux plaisirs, je l'ignore, car les détails manquent sur sa vie privée; mais je sais, parce que je le vois dans ses œuvres, que ses tendances, ou contenues, ou dissimulées, ou satisfaites, se sont épanchées dans les tableaux religieux. De là les langueurs, les tendresses béates, les extases, de là les Vierges d'une beauté si humaine, les enfans Jésus d'une grâce plus charnelle que divine, les anges qui auraient désespéré Boucher et son école, les saints et les moines qui ressemblent à des amoureux et qui adorent avec une ivresse terrestre la croix, la Madone ou le Christ. La passion se répandait par ces ouvertures permises: c'est ainsi que parfois dans les couvens le mysticisme procède du bouillonnement secret des sens. A ce point de vue, Murillo, le plus religieux des peintres par le sujet, est un des plus païens par le sentiment. Chez lui, la forme parle plus haut que l'idée, parce qu'elle emprunte ses charmes à la nature, à la beauté trop persuasive, à la chair, ou du moins à une certaine volupté discrète et contenue que la dévotion comporte, quand elle est jeune, accorte, bien constituée.

Telles sont les réflexions que le portrait de Murillo conseille, et, si l'on n'oublie pas quelles étaient alors les mœurs religieuses de l'Andalousie, on reconnaît combien il était l'homme de son temps. Je croyais, comme tout le monde, que l'Italie méridionale était le pays où le paganisme antique avait laissé le plus de traces, et où ses pratiques s'étaient mêlées de la façon la plus étroite aux dogmes du christianisme; mais Naples est à l'Andalousie ce que Port-Royal est au catholicisme : c'est en Andalousie qu'il est juste de s'écrier que les saints sont partout, Dieu nulle part. Et quels saints! quelles idoles grossières! quels jouets que de grands enfans habillent, déshabillent, parent à leur gré! Toutes les statues sont peintes ou at-

tifées jusqu'au grotesque, comme pour célébrer un carnaval perpétuel. Partout saint Joseph, avec son manteau de brigand, son feutre galonné qui ferait croire qu'il va jouer le rôle de Gessler; partout saint Jacques en costume de tournoi, saint Michel en costume de chasse! N'ai-je pas trouvé notre saint Louis en bas de soie, avec des bottes molles, soigneusement cirées, et un haut-de-chausses bouffant que lui envieraient les troubadours de nos pendules? Ici l'enfant divin devient une poupée de cire, là les madones semblent prêtes à partir pour le bal. La grossièreté de certaines représentations prouve que la superstition a étouffé non-seulement la piété vraie, mais le respect. On voit à Cadix, dans l'église de San-Domingo, la Vierge de grandeur naturelle, en bois peint : elle est sur une chaise longue, les jambes étendues, présentant au spectateur les semelles de ses souliers, les deux mains croisées sur le ventre, dans une attitude qui ne permet pas d'ignorer que c'est la sage-femme qu'elle attend. Ce mélange de fétichisme et de cynisme ne refroidit pas les âmes, il les prépare plutôt à l'intolérance et seconde les fureurs de la persécution. Le contact des Juifs et des Maures convertis a excité vivement les passions religieuses en Andalousie. Il n'est pas de pays où l'inquisition ait fait couler plus de sang, où les auto-da-fé aient été plus magnifiques. Les arts sentirent aussi le joug d'une institution qui voulait tout gouverner par la terreur. Les boutiques des marchands, les ateliers des peintres étaient soumis à une surveillance rigoureuse. Malheur à qui eût osé tracer des beautés profanes, cessé de mettre son talent au service de la foi, ou même représenté les sujets sacrés sans se conformer aux règles qui étaient imposées aux artistes! Parmi les inspecteurs nommés par l'inquisition, on cite Pacheco, le beau-père de Velasquez. D'ailleurs les peintres étaient parfois rattachés au clergé par des liens directs : Alonzo Cano, Cespedès, les deux Garcia étaient chanoines; Las Roelas et Ferrer, licenciés; Fernandez de Castro avait une prébende au chapitre de Cordoue. On comprend que dans une société ainsi surveillée il n'y eût pas de place pour les sujets empruntés à l'histoire profane, et surtout à la mythologie.

La sévérité s'était relâchée au temps de Murillo parce que la dévotion avait remplacé peu à peu le fanatisme. L'influence des jésuites, si grande en Espagne, fut acceptée avec un goût particulier par les habitans de Séville. Les principes accommodans, la pénitence facile, beaucoup de plaisirs permis, tous les directeurs aimables, un culte riant, des églises ornées avec une magnificence inconnue, des pompes mondaines pour charmer les sens, un relâchement opportun pour gagner les rebelles, une séduction qui pénétrait les secrets de la vie privée, qui n'aurait peut-être pas voulu

tolérer les passions, mais qui en profitait, en un mot toute la politique des bons pères s'adaptait à souhait au caractère andalous. En même temps les imaginations étaient doucement échauffées par des récits et des inventions nouvelles, miracles, jolies légendes, apparitions, visions, extases. Sainte Thérèse ne s'y méprit point quand elle vint habiter Séville pendant deux ans et y fonder un couvent de carmélites presque en face de la maison où Murillo devait plus tard mourir. Ce n'est donc plus la foi robuste du moyen âge ni l'austérité des cloîtres que Murillo représente, c'est la *dévotion aisée* que décrivait si bien Pascal, c'est le *merveilleux* de fraîche date qui glorifiait non pas la religion, mais quelques-uns de ses ministres en Espagne, et qui consacrait des ordres nouvellement fondés. Voilà pourquoi Murillo peint si souvent des moines en extase, devant lesquels s'ouvre la profondeur des cieux, des franciscains qui reçoivent les baisers du petit enfant Jésus, ou des dominicains étreignant le crucifix avec tant d'ardeur que le Christ s'en détache pour les embrasser, des prêtres qui tiennent un cœur enflammé que le Christ perce délicatement d'une flèche, la Vierge qui descend sur un nuage pour apporter à un évêque la chape qu'elle a brodée, des anges qui font la cuisine d'un prieur à la stupéfaction des convives qu'il avait oubliés, ou bien des séraphins espiègles qui changent en roses et en lis les coups de discipline qu'un saint essayait de s'appliquer. Il est certain que Murillo ne choisissait pas de pareils sujets, mais qu'ils lui étaient dictés par les corporations. C'est ainsi que, dans le traité de Pacheco sur l'art de peindre, la partie qui concernait les représentations sacrées avait été rédigée par plusieurs jésuites de ses amis. Peintre de religion, Murillo était surtout le peintre des religieux, servant leur ambition, illustrant leurs innocens mensonges.

Il serait plus inutile qu'attrayant de décrire avec ordre toutes les œuvres d'un artiste qui a été fécond, inégal, et s'est beaucoup répété. Il y a de lui à Madrid plus de cinquante tableaux dans les collections publiques seulement. Séville en possède un plus grand nombre encore; j'en compte vingt-deux dans le petit musée de la rue de l'A B C, et les églises ne sont pas moins riches, la cathédrale surtout. Ajoutez une centaine de toiles qui ont été emportées d'Andalousie, soit de force, soit à prix d'argent, et qui sont dispersées dans toute l'Europe. Supposez une autre centaine de productions moins importantes ou de portraits qui sont enfouis dans les châteaux, dans les chapelles, dans les maisons de l'Espagne, et vous ne vous exagérerez point la prodigieuse facilité d'un artiste qui, en cela comme en bien d'autres choses, fait contraste avec Velasquez. Je choisirai donc parmi ses œuvres les plus remarquables ou les plus significa-

tives, moins pour les décrire que pour en traduire l'impression.

Lorsqu'on veut mesurer la vigueur et la science d'un peintre, il faut considérer d'abord ses tableaux d'histoire. C'est là que se développent les qualités grandioses, l'art de composer, le style; c'est là que se trahissent les esprits médiocres. Murillo a tracé deux vastes pages, tirées de l'Ancien et du Nouveau-Testament. Il représenta pour l'hospice de la Caridad, à Séville, *Moïse faisant jaillir l'eau du rocher* et *Jésus-Christ multipliant les pains et les poissons.* Ce sont deux pendans, deux cadres qui s'étendent en longueur afin de contenir plus de personnages. Au centre de la première composition, Moïse prie pour remercier le Seigneur qui fait couler une onde abondante; Aaron contemple avec étonnement le miracle. Tous deux sont isolés au milieu des Hébreux, qui semblent ne pas les voir, s'agitent, admirent, causent, boivent, se groupent avec la liberté d'un jour de marché. Ce drame terrible qu'on appelle la soif, Murillo ne l'a pas compris; l'élan de reconnaissance d'un peuple arraché à la mort, il n'y a pas songé; l'inspiration sublime du prophète qui dispose de Dieu et de sa puissance, il ne l'a pas rendue. Il a fait quelque chose de clair, d'intéressant, d'agréable, mais sans accent, je dirai même sans intelligence, puisque la grandeur du sujet lui a échappé. Un instinct heureux et une souplesse aimable ne remplaceront jamais l'énergie de conviction, le sentiment concentré, l'interprétation noble et complète. Otez Aaron et Moïse, dont l'expression est incertaine et qui ne tiennent par aucun lien à l'ensemble, vous aurez un vaste tableau de genre que vous pourrez intituler : *Halte à la fontaine.* Vous blâmerez encore, il est vrai, le rocher, dont les ombres trop noires font un trou au milieu du tableau; vous vous plaindrez de l'absence de perspective, vous ne verrez pas sans surprise cet enfant sur un cheval, que Murillo a placé au premier plan; mais ensuite vous regarderez avec plaisir des scènes diverses, intimes, d'un mouvement vrai, pris sur la nature, les femmes qui remplissent leurs vases et leurs chaudrons, la mère qui désaltère ses enfans, le chien qui boit auprès d'eux. La couleur générale est charmante, quoique la toile ait besoin d'être nettoyée et revernie: les tons présentent ces relations gaies et fleuries dont Murillo possédait le secret. Évidemment le pathétique et le style ne l'ont pas même préoccupé un instant. Dès qu'il a eu, par conscience, achevé les deux personnages sacrés, il s'est dérobé à la gravité du sujet et s'est mis à peindre avec délices les épisodes, la vie familière, les types réels, parce que tels étaient ses goûts, telle était la mesure de ses forces. Aussi, dans *la Multiplication des pains,* la partie la plus louable, ce n'est ni le Christ, qui tient les pains sur ses genoux et bénit les poissons qu'un enfant lui présente, ni les apôtres

qui l'entourent, ni même le paysage et la foule qu'on aperçoit dans un lointain vaporeux : ce sont des femmes assises à terre qui regardent et attendent.

Si l'on poursuit l'analyse des productions qui s'écartent peu à peu du genre historique proprement dit, on remarquera que les personnages accessoires sont souvent mieux traités que les personnages principaux. Dans *l'Adoration des Bergers*, par exemple, qui est à Madrid, la Vierge n'exprime rien autre chose que la sollicitude maternelle, et ce sont les pâtres, grossiers, couverts de peaux, appuyés sur leurs bâtons, qui attirent l'attention. De leur côté est la chaleur du coloris, la vigueur des teintes, le luxe des détails, la complaisance non avouée de l'artiste. La *Sainte Élisabeth de Hongrie*, qui est au musée de l'académie de San-Fernando à Madrid, présente le même défaut. Élisabeth, tout en pansant ses pauvres, a un air froid, distrait, étranger à l'action. Elle parle à une vieille femme qui l'admire avec autant d'indifférence que si elle faisait ce métier depuis vingt ans. La tendresse, la charité ardente, l'héroïsme qui surmonte tant de dégoûts, tel était le vrai sujet, et Murillo ne paraît pas s'en être douté. Il s'est intéressé et il nous intéresse bien plus au teigneux dont la tête se penche sur un bassin, au blessé qui s'est assis pour défaire les bandages de sa jambe, au boiteux qui s'éloigne dans l'ombre, au petit gueux qui se gratte la tête avec une grimace de singe. Cela n'empêche pas que l'ensemble de la composition n'ait de l'air, de la largeur. Dans le fond, on aperçoit une salle de palais et le festin qu'a quitté la pieuse reine. Tout est raisonnable, avec d'excellens morceaux d'exécution, notamment les nus, qui sont d'une facture commune, mais d'un beau coloris. Le musée de Séville offre une scène du même genre, *Saint Thomas de Villeneuve distribuant ses aumônes*. On prétend que Murillo parlait de cette œuvre avec une préférence marquée. En effet, le saint, mitré et portant la crosse d'évêque, est admirable d'abandon, de bonté, d'humilité, et en même temps de noblesse, chose plus rare chez Murillo. La main qui tend l'aumône est aussi aristocratique que les mains de Velasquez. La lumière, qui passe derrière la tête à la faveur d'une colonne isolée, produit une délicieuse harmonie avec la mitre blanche, dont les reflets sont plus chauds sur un fond gris argenté. En arrière de la colonne, un autre rayon du jour glisse sur la table de travail et sur les livres, pour tomber sur une jeune femme assise à l'écart, à qui son enfant montre la pièce de monnaie qu'il a reçue. C'est le côté intime, gracieux, où Murillo excelle. Les têtes sont modelées à contre-jour, avec un contour lumineux, et les plans sont maintenus dans une ombre égale et dorée. En avant, un homme à genoux, appuyé sur une main, implore son bienfaiteur. Il est vu de dos, en

raccourci, et posé avec une grande hardiesse. On sent qu'il est boiteux, et le mouvement des jambes est si naïvement éloquent qu'on n'a pas besoin de regarder la béquille déposée auprès de lui. Cette conception audacieuse a été récompensée par un grand bonheur d'exécution. Certainement Murillo n'a rien fait de plus fort comme étude du nu, de mieux dessiné, de plus vigoureusement peint. Une telle figure, presque digne de Van-Dyck, suffirait à expliquer la prédilection du peintre.

Je n'ose rien dire de *la Leçon de la Vierge*, à genoux devant sainte Anne, qui lui apprend à lire, parce que la même scène a été retracée par Philippe de Champagne. Il est vrai que Philippe de Champagne a rehaussé le sujet par le style, donné peu d'importance aux personnages, et peint un très bel intérieur, tandis que Murillo a eu le tort de choisir des proportions trop grandes, de ne donner d'expression ni à la Vierge, qui écoute mal, ni à sainte Anne, qui ne paraît point parler. Cette mollesse, qui ne rencontre pas le but, interpose un nuage entre l'idée du peintre et les yeux du spectateur. Je critiquerai plus librement *l'Enfant Jésus jouant avec un chardonneret*. La Vierge est une ménagère de Xérès ou de Ronda, qui dévide sa laine, assise à terre, un fichu de bure sur les épaules. Saint Joseph est bien le menuisier qui rentre au logis, sa journée finie, et fait jouer son fils, petit blondin, rose, espiègle, qui serre dans sa main le pauvre oiseau, et lutine son chien qui le guette. Cette façon de présenter la sainte famille approche trop du ridicule pour ne pas nuire à la religion. Les imitateurs de Murillo ne s'arrêteront pas sur la pente : j'ai vu à Cadix la sainte Vierge cousant pendant que son fils balaie. De tels modèles d'humilité, acceptables peut-être dans un catéchisme, sont fâcheux en peinture.

Autant le talent de Murillo est écrasé par une vaste composition historique, autant il est libre et enchanteur devant une petite toile, où l'histoire devient presque du genre, où la finesse des figures tient lieu de style, où l'effet général doit charmer plutôt que saisir. Certes la *Vision d'Ézéchiel* par Raphaël montre quelle grandeur d'inspiration peut trouver place dans un cadre exigu; mais cette grandeur n'est point nécessaire, elle est un trait de génie, et les talens inférieurs se tirent à moins de frais de difficultés qui sont moindres. Paul Delaroche, à la fin de sa carrière, réduisait à de semblables proportions la peinture religieuse. Murillo l'a fait rarement, et toujours avec succès. L'histoire de *l'Enfant prodigue*, série de tableaux qui est partagée très inégalement entre la collection de M. de Salamanca et le musée de Madrid, en est une preuve. L'*Éliézer à la citerne* séduit plus encore; mais, comme à l'ordinaire, c'est dans les personnages accessoires que réside la séduction. Éliézer et Rébecca

méritent peu d'être regardés; le fond du paysage est insignifiant, les chameaux horribles; au contraire les jeunes filles qui puisent de l'eau et restent étrangères à l'action sont quelque chose d'exquis. Des pâtes claires, transparentes, dorées, rappellent Jean Bellin ou Palma le Jeune, tandis que l'attitude et les lignes des figures ont un air de famille avec le Poussin. On ignore à quelle époque fut peint l'*Éliézer*; peut-être est-ce à Madrid, où ce tableau est resté, et où Velasquez ne laissait pas son jeune compatriote manquer de commandes. Dans tous les cas, Murillo avait connu dans les palais royaux une partie des admirables œuvres du Poussin, récemment achetées à Rome. Enfin *le Martyre de saint André*, que les Espagnols ont placé dans le salon d'Isabelle, c'est-à-dire parmi la fleur de toutes les écoles, est une des toiles les plus petites et certainement les plus brillantes de Murillo. L'apôtre est crucifié, sous les murs de Patras, au milieu d'une affluence considérable. Je ne connais aucune composition du peintre de Séville qui soit aussi nourrie, aussi cherchée, aussi vive. Il y a malheureusement beaucoup de sous-entendus, parce que l'artiste a eu recours à ces vapeurs, qu'elles soient poussière ou rosée, qui enveloppent les contours, suppriment une partie de la ville, du paysage, et font entrevoir comme en rêve la scène qu'il a représentée. Ce vague poétique laisse plus de champ à l'imagination, tout en flattant les regards par des tons doux et célestes. Les nuages qui descendent jusque sur la tête du saint sont du moins expliqués, car les anges lui apportent la palme, et un rayon de la gloire divine vient frapper son visage. Néanmoins, si l'on approfondit l'impression que ce tableau produit, on reconnaît que toute la puissance, toute la magie est dans la couleur. Le style, le pathétique n'existent pas; le saint paraît s'étendre sur un lit de roses, tandis que ses bourreaux s'entretiennent avec un air de bonté, tandis que la foule souriante semble assister à une fête, tandis que la nature elle-même n'offre rien que d'aimable, et l'atmosphère rien que d'enivrant. C'est le *martyre facile*, s'il est permis d'employer ce mot.

Pour trouver le vrai Murillo, il faut se souvenir qu'il est Andalous. De même que sa race vit par les sens et pour l'amour, de même il est réaliste et ne peut séparer son idéal de la volupté. D'une part copier la nature, de l'autre exprimer les tendresses de l'âme et ses extases efféminées autant que pieuses, voilà son double rôle. Il est tour à tour sur la terre et dans le ciel, tour à tour peintre du vrai et peintre des rêves. Si l'on veut savoir comment il faisait les portraits, qu'on examine les trois têtes qui sont dans l'angle de la plus petite des deux *Conceptions*, au salon carré du Louvre. Parmi ses études, je citerai *l'apôtre saint Jacques, saint François de Paule*, tous deux à Madrid, l'un bien posé, large de facture,

héroïque, l'autre onctueux, plein de charité; son *petit saint Jean*, son *Christ enfant avec l'agneau*, réunis ou séparés, et copiés sur ces beaux enfans andalous dont les yeux sont expressifs avant l'âge, dont l'air déjà sérieux cache la fougue précoce. Murillo était père : qui peut dire combien de fois ses deux fils ont posé devant son œil attendri? Ses *Vierges* sont partout; je ne parle en ce moment que de celles qu'il représente assises, tenant l'enfant Jésus, et qui reproduisent un modèle à peu près constant, car Murillo était peu épris de la variété. Les plus vantées sont la *Vierge aux langes*, qui avait été payée 100,000 francs par le roi Louis-Philippe, et la *Vierge au rosaire*, qui est à Madrid. On a vu à Paris la *Vierge aux langes;* je ne la décrirai donc point, bien que je l'aie retrouvée récemment à Séville dans le palais de San-Telmo. La *Vierge au rosaire* lui est bien supérieure en beauté, et c'est, si je ne me trompe, le chef-d'œuvre de Murillo. Ce jour-là, il a eu son heure de génie et s'est élevé au-dessus de lui-même. La noblesse et la suave pureté des lignes s'allient à la richesse du coloris, et l'Andalouse de Séville n'a plus servi seule de modèle, mais bien aussi quelque madone de Raphaël. L'enfant-Dieu est admirable de grandeur et de majesté. Son œil dilaté, plein de rayons, commande à l'univers; son petit corps piétine les genoux de la Vierge et se redresse en maître. En même temps le cou de la jeune mère et ses mains sont admirablement étudiés; quoique ennoblie par l'artiste, la nature s'y montre tout entière. Le plus souvent Murillo ne s'écarte pas du type dont il s'est pénétré : il ne pouvait même s'en défaire quand il cessait de peindre des vierges. Il donne par exemple les mêmes traits à *sainte Justine* et à *sainte Rufine*, patronnes de Séville, lorsqu'il les représente soutenant la Giralda, la tour arabe qui sert de beffroi à la cathédrale. Cette monotonie n'empêche pas le tableau d'être un de ses meilleurs.

Ce que les monastères demandaient surtout à Murillo, c'étaient des apparitions miraculeuses, propres à exalter leur saint patron. Ce que les églises lui commandaient plus souvent encore, c'étaient des *conceptions immaculées*, car ce dogme plaisait principalement à la piété des Espagnols. Dans l'un et l'autre cas, l'artiste avait son plan fait et des procédés très simples. S'agissait-il d'une apparition : il représentait un moine ou un évêque à genoux; la Vierge et le Christ se montraient à lui dans leur gloire, et la Vierge présentait au moine soit un vêtement brodé de sa main, soit une fleur, ou bien elle lui donnait son fils à baiser, ou bien elle lui révélait quelque mystère sur lequel il voulait écrire un traité. Si le tableau était petit, il n'y avait ni anges ni nuages; s'il était grand, de petits chérubins portaient la Vierge et des nuages enroulés remplissaient le

cadre; s'il était très grand, le nombre des anges augmentait et de nouveaux nuages s'amoncelaient encore. Au contraire s'agissait-il d'une *conception :* la Vierge, vêtue d'une robe blanche et d'un manteau bleu, est au centre d'une auréole lumineuse, les pieds posés sur le croissant de la lune. Selon la dimension de la toile, elle est seule, soutenue par quelques chérubins, ou par une armée de chérubins; en même temps les rayons et les nuées diminuent ou s'étendent. On ne saurait dire combien de *conceptions* l'artiste a peintes, non pas avec un égal succès, mais évidemment avec une égalité parfaite d'humeur et d'imagination. C'est ainsi que les imprimeurs tirent sans se lasser mille épreuves de la même page. Murillo ne s'est jamais complétement défait des souvenirs de sa jeunesse et des habitudes de la *feria.*

Parmi les *apparitions,* on admire *saint Bernard en extase devant la sainte Vierge.* Sa tête est belle, et les yeux caves, les plis qui sillonnent les joues en contractant la bouche, lui donnent un véritable accent d'ascétisme. Le froc blanc est d'un éclat, d'une souplesse de ton, d'une harmonie que Zurbaran, le peintre des frocs par excellence, n'a point atteintes. Derrière le saint, la table, le banc, l'écritoire, la crosse, les livres ouverts, sont exécutés avec un soin digne des Flamands. La Vierge découvre sa mamelle et la montre à saint Bernard en la pressant du doigt, allusion à quelque docte écrit sur ce sujet. Ce tableau est dans le salon d'Isabelle, non loin du *saint Hildephonse,* archevêque de Tolède, œuvre du même genre, mais plus distinguée. *Saint François d'Assise,* dont les macérations sont converties en fleurs par le Christ et sa mère, qui lui apparaissent, est une composition originale, bien différente des atrocités qu'on prête aux peintres espagnols, et que le doux Murillo eût été incapable de jamais tracer. Il a donné à saint François une expression si amoureuse, une extase si sensuelle, qu'on cherche derrière les nuages s'il n'y a pas une Andalouse à son balcon. Les amours, je voulais dire les anges qui accompagnent la Vierge, sont les plus jolis espiègles du monde; ils chantent, rient, voltigent, font la culbute et bombardent le saint avec les roses qu'ils tiennent à pleines mains. Au musée de Séville, on voit *saint Félix de Cantalicie* berçant dans ses bras le petit Jésus, que la Vierge vient d'y déposer. L'enfant-Dieu est rose, frais, beau comme le rêve d'une jeune mère, c'est l'éclat du printemps, avec une teinte de délices mystiques. A quelques pas, un *saint Antoine* tient un lis, tandis que l'enfant Jésus, assis sur sa bible, le caresse. Un amant ne fait pas des yeux plus langoureux à sa maîtresse. Je citerai enfin le *saint Antoine de Padoue,* immense cadre qui remplit une des chapelles de la cathédrale de Séville, et qui est vanté surtout parce qu'il est

immense. Cependant Murillo ne s'est pas mis en frais d'invention pour le remplir; il a même abusé des ténèbres confuses qu'il emploie d'ordinaire, autant pour abréger sa tâche que pour faire ressortir les parties lumineuses. Saint Antoine est très beau; les bras qu'il étend ont une grande éloquence, et font deviner que c'est la violence de la prière qui a produit le miracle.

Je ne crois pas qu'il soit nécessaire d'analyser les *conceptions* de Murillo. Celle qui est au Louvre est une des plus grandes : on peut, d'après elle, se figurer les autres. Il y en a de plus belles cependant, où la Vierge touche davantage et est mieux peinte, car le visage de la madone du Louvre semble avoir été achevé avec un pinceau malpropre. Deux des *conceptions* du musée de Madrid, celle qui est à Séville et qu'on appelle *la Perle*, m'ont paru préférables. Le trait commun des œuvres de ce genre, où l'artiste a mis toute son âme, c'est d'exprimer la volupté. Peut-être Murillo sentait-il vaguement combien une pareille matière est délicate; du moins il représente la Vierge aussi jeune que possible, afin que son âge annonce la chasteté, la candeur, l'ignorance du mystère qui s'accomplit. Malgré ce début prudent, il est bientôt entraîné sur la pente qui lui est chère. Il met tant d'ivresse dans les yeux humides et brillans de la jeune fille, tant de désordre dans sa chevelure, tant de feu sur ses lèvres, tant de plénitude dans son sein qui se soulève, tant d'aspiration passionnée dans toute son attitude, qu'au lieu de sauver le sujet, il en tire toutes les conséquences. Il s'oublie, cède à son tempérament, et par là se montre véritablement inspiré; il atteint même un assez haut degré de poésie réaliste. Les petits chérubins qui entourent la Vierge contribuent, par leur pétulance folâtre, à nous transporter dans l'Olympe plutôt que dans le paradis. Certes le jour de la conception il dut y avoir fête au ciel; le malheur veut que, si l'on changeait les attributs des anges, si l'on mettait entre leurs mains, au lieu de palmes ou de fleurs, des arcs, des flèches et des colombes, on aurait tout le cortége de Vénus. Ces délices de dévotion sensuelle plaisaient aux contemporains du peintre; l'Andalousie se reconnaissait dans une religion ainsi traduite, et la Vierge était adorée comme si Dieu n'existait pas. L'inquisition n'avait garde de s'émouvoir de ce qu'approuvait l'ordre de Jésus. Les moyens étant sanctifiés par le but, le trouble des sens profitait au salut des âmes. C'est pourquoi Murillo a fait tant de *conceptions*.

J'ai parlé plusieurs fois des types andalous que Murillo rend avec tant de fidélité. Comme la race actuelle est composée d'élémens très divers, il est nécessaire d'ajouter quel est l'élément qu'il a choisi, car il y a les Ibères aux traits secs, accusés, anguleux, les gitanos

au teint olivâtre, au front busqué, aux cheveux plus noirs que le plumage du corbeau, les Arabes aux grands yeux fendus, au teint plombé, à la barbe rare, tandis que leurs lèvres découvrent de magnifiques dents blanches. Or ces trois types sont encore faciles à reconnaître parmi les hommes et parmi les femmes; ils offrent plus de dureté, mais plus de noblesse, et prêtent par conséquent à ce dessin plus ferme qui fait le style. Murillo les écarte, il est attiré par un type plus commun, adouci, un peu effacé, mais charmant, où il se reconnaît lui-même, type que j'appellerai andalous et national par excellence, puisqu'il ne se rapporte à aucune race définie avec certitude, type vandale peut-être, si nous savions ce qu'étaient les Vandales, car il est singulier que ce soient eux qui aient laissé leur nom à l'Andalousie. Aujourd'hui on rencontre à chaque pas dans les rues de Séville des figures qui semblent détachées des cadres de Murillo. Ses Vierges sont à peine idéalisées. Les yeux sont noirs, moelleux, avec des paupières étoffées, de longs cils, des ombres portées, des teintes olivâtres qui les font ressortir. Les sourcils sont fins; mais ce n'est pas le divin trait de pinceau des madones de Raphaël. Le front andalous est la partie du visage la plus originale : accidenté, délicat, plein de saillies qui font jouer la lumière, de modelés favorables à la peinture, des ombres légères se promènent sur les surfaces. Les cheveux, bien plantés, forment un encadrement piquant. Les tempes présentent un creux harmonieux plus foncé, qui prête à l'effet et repousse en avant le reste du front. Murillo a copié si exactement la nature qu'il ne l'a même pas corrigée. Le visage andalous a ce défaut que le nez est en général mal fait, la bouche vive, mais sans caractère, le menton peu régulier. Un peintre de style aurait complété ce type; les habitans d'Urbin ressemblent peu aux créations de Raphaël; les Vénitiennes ont rarement l'ampleur de formes et les cheveux dorés que leur prêtent les peintres vénitiens, et ce n'est ni aux Florentines ni aux Milanaises que Léonard de Vinci a emprunté ses figures creuses et un peu byzantines. Chaque artiste, parmi ceux qui sont sensibles à la grâce féminine, s'est composé son idéal. Murillo a reproduit le type national à son aise, par plaisir, avec une incroyable facilité, mais sans y rien ajouter.

Les vieilles femmes me fournissent un argument de plus. En Andalousie, le passage est subit de la jeunesse à la maturité. Les races fortes, grandioses, comme dans le nord de l'Italie jusqu'à Rome, les visages que soutient une construction noble résistent au climat, se transforment et acquièrent une beauté nouvelle. A trente ans, à quarante ans, les femmes y règnent encore dans leur plénitude, de même que la fleur se change en beau fruit. A Séville, la race est petite, grasse, mais sans ampleur, les traits n'ont pas d'architecture,

les lignes n'ont pas de fermeté. Tout est charme, fraîcheur, duvet, fleur de jeunesse, éclat d'un jour, c'est-à-dire que tout dépend des chairs. Dès que les chairs se fatiguent, la laideur apparaît : les femmes ont dix ans pour être belles et cinquante pour être vieilles. Vous ne verrez point, ainsi qu'en Italie, des mères qui semblent les sœurs de leurs filles et les écrasent de leur splendeur sereine. Les Andalouses, dès que leurs filles ont quinze ans, leur passent le sceptre et se font leurs suivantes. Elles prennent de la duègne le rôle et le visage, elles semblent abdiquer jusqu'à la dignité de mère, car en tous lieux elles cèdent le pas sans vergogne, se placent dans le fond des loges ou sur le devant des voitures, et assistent avec une discrétion impassible aux intrigues que leurs filles nouent et dénouent. Murillo a copié ses vieilles femmes sur le vif; elles sont décrépites, sans élévation, par exemple dans les tableaux de *Sainte Élisabeth* et de *Saint Thomas de Villeneuve*, où elles servent uniquement de repoussoir.

Les types virils ne sont pas empruntés moins fidèlement à l'Andalousie. Le Christ et saint Joseph, qui se ressemblent si fort qu'on commence par les confondre (je crois même que pour Murillo le père de Jésus-Christ ce n'est pas le Saint-Esprit, mais saint Joseph), sont des Andalous de pur sang. Ils sont beaux, et la barbe cache la partie la moins irréprochable du visage; leurs yeux sont veloutés, leurs cils ressemblent à de longues franges, les bouches sont sanguines et appétissantes, tous les contours sont moelleux. Une douceur efféminée et je ne sais quelle langueur sont répandues sur l'ensemble des traits, langueur peu chrétienne, qui ne laisse de ressort ni pour l'héroïsme ni pour la souffrance. Les saints et les moines, qui sont le plus souvent sans barbe, présentent plus de caractère. Murillo s'est inspiré du type sec et osseux commun dans la patrie de don Quichotte : il l'a pris bien construit, avec le nez aquilin, la joue cave, l'os frontal saillant, le menton aux tons bleus, l'œil un peu évasé et plus propre, par cette forme, à exprimer l'extase. Il lui est arrivé de copier des modèles abominables, dignes de Ribeira; mais en général ses extatiques sont beaux, et la fermeté de leurs traits corrige heureusement le regard trop enivré, le sourire trop caressant qu'ils adressent à la Vierge ou au Christ. Quant aux gueux, aux infirmes, aux petits mendians, Murillo les prenait dans la rue, et cependant leur image est adoucie. Velasquez avait une étreinte autrement puissante lorsqu'il fixait sur la toile ces types nationaux.

Je crois que les plus grands admirateurs de Murillo se contentent de vanter son coloris et ne défendent que faiblement son dessin. Le dessin est en effet maniéré à un point qui surprend chez un peintre qui s'attache à la nature. Avec des qualités si heureuses, il n'échappe

même pas toujours à la vulgarité, qui me paraît plus fâcheuse que des doigts mal finis, des bras contournés, des plis lourds ou des draperies qui voltigent de la façon la moins vraisemblable, car si les fautes n'enlèvent pas à une œuvre son caractère, la platitude du dessin le tue. Murillo est un des coloristes qui perdent le plus à être gravés parce qu'il dessine mal. Il est équitable de rappeler que son éducation avait été très imparfaite, et que plus tard sa facilité fut son plus grand ennemi. S'il produisait beaucoup, il travaillait peu; il improvisait sur la toile, se fiant aux hasards du pinceau plutôt qu'à cette préparation laborieuse et féconde à laquelle nous devons tant d'esquisses et tant de dessins des maîtres. La postérité doit regretter que l'école de Séville ait quitté la voie où elle avait d'abord été engagée. Les premiers élèves des Italiens avaient pratiqué la peinture à fresque; assurément aucun procédé n'était plus favorable aux pages religieuses qui devaient couvrir les églises. Murillo, avec sa main rapide, son coloris charmant, eût réussi dans ce genre; il y eût surtout profité beaucoup, forcé d'arrêter à l'avance sa pensée et de tracer sur des cartons savamment étudiés les compositions qu'il fallait faire passer vivement sur l'enduit. En cela, du reste, il semble avoir agi avec son insouciance accoutumée, car lorsqu'il orna la salle capitulaire de la cathédrale de huit médaillons, il les fit sur toile, sans essayer d'imiter Cespedès, qui avait peint à fresque dans la partie inférieure de cette même salle huit compartimens rectangulaires d'un ton agréable et d'un assez bon dessin.

Le sentiment de la couleur fut pour Murillo un don de naissance. Tous les peintres voient bien la nature : combien ils diffèrent, lorsqu'ils essaient de l'interpréter à l'aide des couleurs! Alors se découvrent les impressions personnelles, les harmonies plus secrètes, les joies plus intimes, les délicatesses plus rares qu'ils voudraient traduire. Quel musicien ne sait trouver des mélodies? Cependant tel compositeur a des mélodies plus originales, plus suaves, plus pénétrantes, qui affectent plus richement le système nerveux. Il en est de même de la couleur, qui est la musique des yeux, dont les tons offrent des gammes exquises, dont la lumière, inégalement distribuée sur les corps, doit former des accords délicieux. Le coloris de Murillo est d'ordinaire empâté, consistant, plutôt que vigoureux; dans les noirs et dans les nus, il couvre bien ses toiles, qui ont résisté au temps, comme celles de Titien. Cependant ses figures présentent parfois une apparence de trouble et de saleté. J'ai cherché à me rendre compte de ce défaut en m'approchant. J'ai vu dans les chairs blanches des coups de pinceau lancés par l'artiste pendant qu'il peignait des cheveux noirs ou les ombres des modelés; j'ai vu des traits fins et multipliés, des retouches lâchées par l'improvisa-

teur, qui épuisait les restes de sa palette. Il obtenait ainsi des tons mieux fondus et plus d'harmonie; mais il n'évitait pas une certaine malpropreté d'épiderme qui atteste la hâte. Dans les œuvres exécutées avec soin, ces taches disparaissent, le coloris devient plus pur, plus solide, plus sérieux. Les clairs-obscurs de Murillo sont d'un aspect particulier : ils ne sont ni dorés comme ceux de Titien, ni ténébreux comme ceux de Ribeira, ni transparens comme ceux du Corrége. Ils empruntent à la race brune de l'Andalousie des teintes bilieuses qui font une opposition mélancolique avec la blancheur laiteuse et mate des parties claires. Je parle surtout des figures de femmes : dans les figures viriles, il y a plus de convention. On sait déjà combien les anges de Murillo respirent la grâce et l'amour lutin : ils rappellent le matin de la vie, les heures d'oubli, la frivolité joyeuse et les rêves d'un âge qui porte encore dans ses yeux un reflet du ciel. Le charme païen du pinceau contribue à produire cette impression, autant que la naïveté des mouvemens ou l'expression des visages. Dans les vêtemens et les accessoires, le coloris a de l'éclat, quelquefois de la violence; il a aussi ces tons neutres qui ressortent par les oppositions, ces effets assourdis qui se fondent par leur douceur même. Comme tous les hommes qui sont guidés par l'instinct plus que par la science, Murillo peut se tromper grossièrement, il peut aussi rencontrer des inspirations exquises. Le tableau de *Sainte Justine et sainte Rufine* est un modèle dans ce genre de coloris.

Jusqu'à quel point la couleur de Murillo peut-elle être comparée à la couleur des maîtres? Les meilleures toiles de Murillo sont mêlées, dans le salon d'Isabelle, aux chefs-d'œuvre de toutes les écoles et soutiennent mal ce contact redoutable; elles ont quelque chose de chaud, de séduisant, mais de commun. Rien ne nuit plus à Murillo que le voisinage de Velasquez, car il n'a pas, comme le peintre de Philippe IV, ce pinceau aristocratique, ce coloris imposant à force de vérité, ce frissonnement de l'air qui circule autour des personnages, ces touches fières, ces tons fins et choisis, qui chantent, mais n'éclatent pas, discrets s'ils sont vifs, éteints s'ils sont crus, vigoureux s'ils sont neutres, puissans par juxtaposition, pleins de valeurs relatives, d'assonances, et d'une poésie naturelle comme les vers de Shakspeare. Auprès de Velasquez, le coloris de Murillo a un air roturier, de l'épaisseur, un parfum de sacristie, des reflets qui ressemblent plutôt à la lumière d'une lampe qu'à la blancheur radieuse du jour. Dans l'art, les dons naturels sont beaucoup; mais l'effort seul les transforme en qualités supérieures. Velasquez, dira-t-on, n'a pas connu ce labeur plus que Murillo, et d'ailleurs le génie espagnol est apathique par tempérament, violent par boutades, indolent par habitude, paresseux par plaisir. Aussi faut-il ajouter

que Velasquez était doué plus hautement, et qu'il a pu sans peine prendre place parmi les princes de l'art, tandis que Murillo n'est qu'un peintre habile, plein de charme, auquel on ne peut refuser beaucoup de talent; mais ce talent n'est pas de premier ordre.

L'école même de Murillo semble confirmer notre jugement, car il a eu une école nombreuse, prolongée; l'académie qu'il a fondée à Séville n'a vécu que de ses inspirations. Cependant aucun peintre remarquable n'est sorti de son atelier, ses élèves n'ont appris qu'à l'imiter, ou plutôt à le contrefaire. Nunez de Villavicenzio, Meneses Osorio, Philippe de Leon, Gutierez, obtinrent quelque faveur, non parce qu'ils montraient des mérites nouveaux, mais parce qu'ils s'appropriaient si bien la manière de Murillo que tout le monde s'y méprenait. Thomas Martinez, qu'il faut distinguer des douze artistes du même nom, apprit de Gutierez les procédés d'un facile plagiat. Michel de Tobar, qui n'avait que quatre ans lorsque Murillo mourut, se mit plus tard à le copier de façon à tromper les amateurs. De tels succès sont la condamnation du maître, parce qu'ils prouvent que son originalité n'est pas assez relevée, que sa science est très accessible, que les secrets de son coloris sont peu profonds, qu'il a des qualités trop faciles à conquérir par le vulgaire. Ce qui lui est personnel et ce qu'aucun de ses élèves n'a pu lui dérober, c'est la grâce poussée jusqu'à la volupté : eux, au contraire, ont été poussés par l'esprit d'imitation jusqu'à la plus fade platitude. Pour s'en convaincre, il suffit de jeter un regard sur *les Polissons* de Villavicenzio et sur *la Vierge* de Tobar qui sont au musée de Madrid. La Vierge garde de blancs moutons qui lèvent amoureusement vers elle leur bouche ornée d'une rose; voilà le dernier mot de l'école.

Depuis deux siècles, les habitans de Séville n'ont pas cessé d'admirer et de copier leur peintre favori; tous ceux qui apprennent l'art de peindre sont nourris dans ce culte. Ne parlez pas aux Andalous de Velasquez : c'est un transfuge, il s'est fait Castillan, et l'on ne connaît point ses œuvres; mais si vous demandez quel est le plus grand peintre de l'Espagne et de l'Europe, cent mille voix vous crieront que c'est Murillo. L'Andalousie devait bien cette reconnaissance au peintre qui l'a illustrée, qui a traduit fidèlement ses séductions, immortalisé les traits de sa race, et qui demeurera le représentant du caractère national.

BEULÉ.

LE GARDIAN

DE LA CAMARGUE

SOUVENIRS DES MAREMMES DU RHONE.

I.

A l'embouchure du Rhône et dessinée par les sinuosités du fleuve, s'étend une région célèbre dans tout le midi pour la sauvage étrangeté de ses aspects : c'est la Camargue. Avant d'y conduire le lecteur et de lui faire connaître les habitans par un épisode tiré de leur vie même, on nous permettra de dire quelques mots du théâtre où s'est passée la simple histoire que nous voulons raconter. Ici comme dans certaines terres vierges, la nature et l'homme sont unis par des liens dont on comprendrait mal la puissance, si la description ne venait compléter le récit.

Ce pays n'a pas toujours été abandonné à cette sorte d'état sauvage dont le spectacle nous étonne en pleine civilisation. De belles et actives cités s'y élevèrent; les Saintes-Maries, Aigues-Mortes, jouirent longtemps du mouvement et de la prospérité d'un véritable port de mer. Bientôt cependant les inondations et les atterrissemens du Rhône vinrent changer les conditions de la contrée et ruiner à la fois son agriculture, son commerce et son industrie. Touchant au terme de son cours, non moins bizarre et désordonné que celui du Nil, le grand fleuve venu des Alpes charrie des débris d'origine diverse, qu'il abandonne sur le sol riverain avant de disparaître dans la mer. Ces débris, qui, enlevés souvent aux montagnes de la Suisse, ont traversé les calmes eaux du lac de Genève, puis les gouffres du Dauphiné, viennent s'amonceler près de la Méditerranée avec les dé-

tritus d'animaux et de végétaux en décomposition. Ainsi s'est formé peu à peu le terrain exceptionnel de la Camargue. Ce terrain offre de singuliers contrastes. Un épais bourrelet de limon qui borde le delta du Rhône y donne les plus riches produits : on ne rencontre que champs aux épis d'or, vertes prairies, arbustes aux fruits veloutés, sur cette terre d'alluvion si féconde qu'elle permet souvent de faire dans la même année deux récoltes; mais pénétrez dans l'intérieur de l'île de la Camargue, et le plus sévère des spectacles attristera vos regards. Vous serez en face d'un marais immense. Un étang profond, l'étang de Valcarès, en occupe le milieu. Quelques landes sablonneuses ou de sombres *pinèdes* (bois de pins) coupent seules çà et là cette plaine verdâtre à demi liquide. Et pourtant dans ce triste paysage il y a encore un charme étrange, qui naît de la majesté des lignes, du calme partout répandu, de ce silence ininterrompu qui est une des harmonies du désert.

Tout dans la Camargue montre l'action puissante de la nature en travail. Les dépôts de la mer et ceux des fleuves y sont sans cesse mêlés et confondus. Pendant l'hiver, les étangs, grossis par les pluies, inondent la plaine et vont se rejoindre à la mer; pendant l'été, des flaques d'eaux stagnantes infectent le pays de miasmes délétères. Pierres et cailloux sont inconnus sur cette terre plate et grise. Les plus petites fleurs ont un cachet bizarre qui les distingue des fleurs de même espèce venues en d'autres pays. Le feuillage des marguerites, des camomilles, des asters, si léger d'ordinaire et si frêle, devient lourd et glauque dans le sable limoneux et salin de la Camargue. En retard de bien des siècles sur la marche de la nature, cette contrée étrange rappelle les premières plages arborescentes qui apparurent sur notre globe à peine refroidi.

Le contact de la mer donne à la Camargue un autre caractère original. Comme si elle voulait disputer au Rhône son empire et ensevelir le delta sous ses flots, la Méditerranée bat sans relâche ses côtes sablonneuses. S'infiltrant dans les pinèdes, elle y décore de lambeaux de varechs les troncs résineux des conifères; caressant les roseaux de ses vagues écumeuses, elle les parsème de flocons d'une blancheur de neige; en s'évaporant sur le sable, elle y trace les dessins bizarres de ses efflorescences salines; rosée des prairies paludéennes, elle les embellit de perles cristallines. Son passage se trahit partout, ici par des miasmes pernicieux, là par d'âcres parfums, plus loin par des dépôts salins, ailleurs par des algues séchées. Au sommet des *piniers* (pins), la mer accroche les rubans d'argent de sa mousse marine, sur la berge des chemins elle fait éclore, comme un tapis de neige, la blanche irruption de ses squammosités, et, comme d'immenses linceuls, des bassins d'eau salée

s'étendent de loin en loin sur le sol, où serpentent en tout sens des rigoles et des digues. La Camargue en un mot est le royaume du sel : l'air, l'eau, les plantes, le sol, les *roubines* (canaux qui distribuent les eaux du Rhône), tout en est imprégné.

La principale récolte de ces savanes aqueuses ou *rozelières*, comme on appelle ces prairies paludéennes, consiste en *sagnes* (joncs) et en *rollets* (roseaux). Excellente nourriture pour les bestiaux, ces plantes servent aussi à former la toiture et les cloisons des *mas* (chaumières), à fabriquer des chaises, à faire d'immenses paillassons pour garantir de la pluie les *camelles* ou tas de sel et préserver des efflorescences salines les terres nouvellement ensemencées. La saunaison apporte chaque été le mouvement et la vie sur ces landes incultes, qui fournissent à la France son meilleur sel.

La population est digne du pays. Elle est faite pour la lutte sous deux formes différentes, la lutte hardie et la lutte patiente. C'est tantôt à dompter des animaux à l'état sauvage, tantôt à braver pour la récolte du sel les émanations d'un sol délétère, que l'homme doit s'employer. Moustiques altérés de sang, pléiades de sauterelles jaunâtres, oiseaux de marais silencieux comme des ombres, reptiles venimeux s'enroulant dans la fange, rappellent sans cesse à l'habitant de la Camargue les forces de la nature qui pèsent sur lui, et auxquelles son honneur est d'opposer un invincible courage. Ici paissent des taureaux sauvages enfoncés jusqu'au poitrail dans les joncs des rozelières; là galopent des chevaux farouches, la crinière en désordre, sur la terre durcie par le sel. Chose étrange, ces taureaux de la Camargue sont tous d'un noir d'ébène, et la robe des chevaux est au contraire d'une parfaite blancheur.

Au milieu des taureaux règne le *gardian*. C'est un pâtre chargé de les surveiller, comme l'indique son nom, et il accomplit cette tâche avec le concours d'un bœuf des plus pacifiques, le *dondaïre* ou bœuf sonneur, dont le collier de bois porte une large clochette. Par quel moyen mystérieux ce bœuf paisible impose-t-il sa volonté à ses turbulens compagnons, que jamais sa sonnette ne trouve rebelles? C'est un de ces mille secrets de la nature qu'on remarque sans pouvoir les expliquer. Quant au gardian, il a pour toute arme un trident de fer. Monté tout le jour sur sa blanche cavale, dormant la nuit à la belle étoile, coiffé d'un mouchoir que recouvre un vaste chapeau de feutre, vêtu d'une blouse de peau, les jambes nues et le teint hâlé, l'athlétique gardian de la Camargue rappelle les sauvages cavaliers des pampas américaines. Ces hommes indomptables aiment leur vie indépendante et rude. On les voit tantôt lancer audacieusement à travers les marais leurs cavales frémissantes, tantôt passer comme un éclair sur la lisière d'une pinède, escortés d'un

noir troupeau qui les suit en mugissant. Ils sont connus et redoutés des farouches animaux dont la garde leur est confiée. A leurs cris stridens, on voit accourir de tous les points de l'île des bandes tumultueuses de chevaux et de taureaux qui bondissent autour d'eux. Le gardian est le véritable roi de la Camargue.

Tout autre est l'existence du *saunier*. Enfermé l'hiver dans une petite masure devant les bassins déserts, l'été il devient le chef d'une armée de travailleurs. A l'opposé des gardians, les sauniers, enchaînés aux bords de leurs salines, ne connaissent d'autres joies que celles de la famille et du foyer. Une bande d'enfans rachitiques et pâlis par les fièvres jouent au soleil devant les portes de leur demeure. La vue de ces misérables familles est d'une navrante tristesse. Des privations de toute sorte, la monotonie de leur existence, les maladies qu'amène le voisinage des marais, feraient de ces pauvres gens les créatures les plus à plaindre du monde, si à côté d'eux on ne trouvait des êtres plus malheureux encore, les douaniers, qui sont condamnés à végéter sur cette plage aride, sans connaître même les douceurs de la vie de famille.

Tel est l'aspect général, telle est la population de la Camargue. Qu'on veuille bien nous suivre maintenant dans une des parties les plus sauvages de cette région, dans une île formée au sud de la Camargue par deux bras du Rhône, — le *Rhône-Mort* aux eaux lourdes et jaunâtres, le *Petit-Rhône* aux flots tumultueux et rapides. Aucun hameau ne dessine sa silhouette dans cette partie de la Camargue : une sombre pinède s'y étale au bord de la mer; la solitude des marais n'y est troublée que par le vol alourdi des oiseaux aquatiques; les traces des sabots des *palusins* (taureaux) et des *aïgues* (chevaux) sont les seules empreintes qui se voient sur les sables. Là un sol mouvant et des miasmes putrides ne permettent pas de récolter sans danger les plantes aquatiques qui se balancent sous le souffle du *marin* mugissant (1). Aussi dans le pays désigne-t-on cette île inculte, malsaine et déserte sous le nom caractéristique du *Sauvage*. Au milieu du Sauvage se trouve une lande vraiment désolée : un grand salin y étend les cases blanches de ses damiers réguliers; une pauvre masure de saunier s'élève sur le bord, et à travers un bouquet de pins rachitiques un petit poste de douaniers apparaît sur la dune voisine. Cela s'appelle le *rode du Sansouïre* (le lieu salin) (2). Le souvenir d'un épisode assez rare dans la vie monotone des populations de la Camargue, l'amour d'une saunière pour un gardian, recommande cette humble masure à notre attention.

(1) Espèce de sirocco.

(2) On entend aussi par *sansouïre* les efflorescences salines qui forment des taches blanchâtres sur le sol. Elles abondent dans les maremmes de la Camargue.

Dans les premiers jours de l'hiver de 1840, par une bise glacée qui faisait craquer les branches sèches des pins dans les pinèdes et frémir les roseaux sur les marécages, une famille de sauniers vint s'installer au rode du Sansouïre, qui, à cause de ses miasmes pernicieux et de ses chétifs revenus, avait été abandonné. Les nouveaux sauniers étaient de pauvres gens qui avaient travaillé à des rizières sur le bord du Rhône. Des inondations survenues dans ces parages avaient emporté tout à coup, avec la récolte du propriétaire, la demeure et le gagne-pain des ouvriers. Après s'être demandé avec désespoir ce qu'ils allaient devenir sans abri, sans ressources et sans travail, ils avaient accepté comme un bonheur inespéré l'emploi de sauniers au rode du Sansouïre. Un jeune ménage et une vieille femme, la mère du mari, composaient toute la famille.

Grand et maigre, le saunier, nommé Berzile, avait ce teint plombé qui annonce l'influence du mauvais air. Il était déjà courbé par le travail, et ses mains, bien que fortes et calleuses, tremblaient comme celles d'un vieillard. Sa vieille mère elle-même était réduite par la fièvre à un tel état d'émaciation qu'on ne l'appelait que *Fennète* (diminutif de femme). Quant à la jeune épouse, elle avait reçu le surnom de *Caroubie*, sans doute à cause de son goût prononcé pour le fruit indigène du caroubier, et aussi parce que sa taille élancée et la couleur rougeâtre de ses cheveux rappelaient la teinte propre aux gousses de cet arbre. Ayant fait péniblement la route à pied, chargée de quelques hardes et d'outils indispensables, après s'être égarée souvent au milieu des marécages, la pauvre famille arriva exténuée et grelottante au Sansouïre. Quelle ne fut pas sa surprise et sa joie de trouver la masure ouverte et égayée par un bon feu de bouse (1), sur lequel flambaient de petites branches de pin! Sur la table était disposée une collation, dont des *muges* et des *cabotes* faisaient les principaux frais; un *picou* (alcarazas) d'eau douce, le bien le plus précieux de ces parages salins, invitait à se désaltérer, tandis qu'un *gabian* (mouette) familier sautillait autour de la famille, comme pour lui faire les honneurs du logis.

Les sauniers hésitaient pourtant à prendre place à la table servie, lorsque la porte s'ouvrit doucement, et un jeune homme maigre et pâle apparut sur le seuil. C'était un des douaniers du poste voisin. Affaibli, presque brisé par une existence automatique, le jeune douanier avait appris que de nouveaux sauniers allaient s'établir au Sansouïre. Il faudrait avoir vécu longtemps avec un ou deux camarades fiévreux et taciturnes pour comprendre le bonheur qu'avait

(1) On se sert des bouses de taureaux comme de mottes dans ces pauvres landes, privées de bois.

entrevu dès ce moment le pauvre douanier. Il avait salué d'avance des amis dans les hôtes inconnus du Sansouïre. N'allait-il pas retrouver une famille, une voix de femme à entendre, des compagnons de misère à consoler? Mais si la chétive masure du rode n'allait pas convenir aux sauniers! Elle avait quelque chose de lugubre qui pouvait bien empêcher les nouveau-venus de s'y installer, et, désireux de rendre le séjour du Sansouïre aussi agréable que possible, Alabert (c'était le nom du douanier) s'était efforcé de nettoyer, de raviver la maisonnette, de transformer la pauvre masure en une joyeuse demeure.

Les premières semaines que la famille du saunier passa au Sansouïre furent marquées pour elle par bien des journées laborieuses; mais les nouveau-venus ne s'en plaignirent pas : le travail régulier représentait pour eux le vrai bonheur. L'été arriva, et un beau matin Caroubie donna le jour à une petite fille. Alabert fut son parrain, et il l'appela *Manidette* (fillette). Les sauniers n'eurent jamais d'autre enfant; Manidette fut donc très choyée par la pauvre famille, dont elle était l'âme et la joie. On craignit plusieurs fois de la perdre, et comme l'affection se développe souvent en raison de la sollicitude qu'inspire l'être aimé, la frêle santé de Manidette accrut encore la tendresse qu'on avait pour elle.

A six ans, elle fut très malade. Caroubie la tenait sur ses genoux : il lui semblait que la mort ne viendrait pas la prendre dans ses bras, et elle la serrait convulsivement sur son cœur. Toute blanchie et ridée, Fennète se penchait sur ce pauvre petit être, comme pour lui insuffler le peu de vie qui lui restait. La bonne aïeule priait le ciel de prendre ses jours en échange de ceux de l'enfant bien-aimé. Assis devant le foyer, Berzile regardait avec angoisse sa mère, qui demandait à mourir et dont la mort ne voulait pas, son enfant, qui voulait vivre et que le trépas menaçait. C'était un jour d'hiver terne et pluvieux; un triste feu de bouse s'éteignait sous les ondées qui tombaient par rafales, la girouette grinçait sur le toit, les aïgues hennissaient dans les pinèdes en secouant leur crinière mouillée, et les taureaux beuglaient en piétinant la lande. En ce moment, la porte de la masure s'ouvrit, et le douanier Alabert, à petits pas et retenant son souffle, entra dans la salle basse. Ses habits étaient trempés, et il tenait à la main une coquille appelée dans le pays, à cause de sa forme, *oreille de madone*. — La mer étant fort agitée ce matin, dit-il à voix basse à Caroubie pour ne pas tirer l'enfant de l'assoupissement où il était plongé, je suis allé voir sur la plage s'il ne s'y trouverait pas quelque oreille de madone pour porter bonheur à votre Manidette. — Et Alabert donna à la jeune femme le joli coquillage.

— Ah! merci! s'écria-t-elle en le posant bien vite sur la bouche de son enfant. Dis à la Vierge que tu souffres et prie-la bien, murmura-t-elle en se penchant vers Manidette; elle t'écoutera si tu sais parler à son oreille.

L'enfant répéta d'une voix faible les mots prononcés par sa mère, tandis que le contact de la nacre fraîche et polie rendait un peu de fraîcheur à ses lèvres brûlantes. Caroubie reprit la coquille, et la porta à l'oreille de l'enfant. Personne n'ignore l'espèce de murmure confus qui s'élève d'un coquillage lorsqu'on l'applique contre l'oreille. La fièvre de la pauvre enfant accrut beaucoup ce bruit, et, comme bercée par les sons mystérieux qu'elle entendait, Manidette s'endormit doucement. Sa mère tenait toujours le coquillage sur sa petite oreille chaude et veloutée. Hissés sur la pointe du pied, Berzile, Alabert et Fennète s'approchaient avec précaution pour tâcher de lire sur le visage de la jeune malade la réponse de la Vierge. Le sommeil de l'enfant se prolongea, ses nerfs se détendirent peu à peu, sa tête alourdie se dégagea, et au réveil on la vit sourire, puis se mettre à jouer avec sa belle coquille rose. Les souhaits de la pauvre famille venaient d'être exaucés : l'enfant était hors de danger, et chacun s'agenouilla pour remercier la madone.

Le salin, qui avait rapidement prospéré par les soins de Berzile, occupait trop le mari et la femme pour qu'ils pussent jamais quitter le Sansouïre. Affaiblie par son grand âge, Fennète se traînait péniblement et n'abandonnait plus guère la salle basse où d'une main tremblante elle tenait encore le sceptre du ménage; c'était donc Alabert qui promenait Manidette au bord de la mer pour chercher des coquilles, au fond des pinèdes pour cueillir des bruyères, ou sur la lande pour tâcher de trouver des cailloux ronds et polis. Il lui apprit à lire, à écrire, à compter, tout ce qu'il savait enfin. Quand elle eut douze ans, il la conduisit chaque semaine aux Saintes-Maries pour y entendre le catéchisme.

Ce fut sous l'égide de cette calme et pure tendresse que Manidette grandit doucement. Dans les campagnes, l'amour d'un homme de trente-cinq ou quarante ans pour une jeune fille de quinze paraîtrait une dérision. « Il serait son père » est un argument sans réplique. Les sauniers continuèrent donc à laisser en toute sécurité leur fille sous la garde d'Alabert. Le douanier avait d'abord suivi avec un intérêt tout paternel le développement de Manidette, qui d'enfant joyeuse et insouciante était devenue peu à peu une jeune fille modeste et réfléchie. Il avait espéré l'aimer comme une sœur. Un jour vint cependant où cette illusion ne lui fut plus permise, et il soupira profondément en se demandant où aboutirait son amour. Manidette le regardait comme un second père : la demander en mariage, c'était se couvrir de ridicule. Qu'étaient devenus les doux momens où,

prenant la petite fille dans ses bras, il l'emmenait jouer au soleil sur le sable brillant? Les courses de taureaux avaient depuis longtemps remplacé les promenades sur la lande et les jeux au fond des pinèdes. Véritables événemens dans la vie paisible de la Camargue, les courses de taureaux sont l'origine de presque tous les mariages du pays, car c'est là que les jeunes gens vont choisir leur fiancée. Manidette entrait dans sa seizième année; c'était le moment de lui chercher un mari, et comme la surveillance du salin empêchait les sauniers de mener leur fille à ces fêtes, ils étaient enchantés qu'Alabert pût l'y accompagner. Chemin faisant, Manidette racontait à Alabert ses soucis et ses peines; mais il ne s'agissait plus d'un bouquet à cueillir ni d'un panier de jonc à remplir de coquilles : le chagrin maintenant, c'était la crainte de ne point paraître assez belle, et Alabert sentait bien que cette coquetterie n'était pas à son adresse.

Le genre de beauté de Manidette ne pouvait plaire aux paysans. Une harmonie parfaite dans les lignes et une douceur infinie dans la physionomie faisaient le plus grand charme de son visage. Trop frêles pour s'occuper au salin, ses mains étaient restées douces et fines, et comme elle lisait avec plaisir le petit nombre de volumes qu'Alabert parvenait à lui procurer, qu'elle brodait elle-même ses parures, qu'elle parlait peu et à voix basse, qu'elle glissait sans bruit en marchant, qu'à la levée du sel elle ne se mêlait jamais aux danses ni aux chants des ouvriers, on ne l'appela plus que la *doumaiselette* (petite demoiselle).

Les douaniers ne restent guère que quelques années au même poste, et l'occasion se présenta souvent pour Alabert de quitter le Sansouïre; mais, attaché à ce pauvre sol depuis la naissance de Manidette, il avait demandé chaque fois la grâce d'y rester. Tout en s'étonnant de cette singulière constance, ses supérieurs n'eurent garde de l'en dissuader. Alabert se disait que, loin de Manidette, il ne pourrait goûter aucun bonheur, et pour rester auprès d'elle il n'hésita pas à faire le sacrifice de son avancement.

II.

On était à la fin du printemps; la saison d'été s'annonçait belle. Berzile avait ajouté déjà un second manége au salin. C'était un dimanche; il devait y avoir une *muselade* (1) au *téradou* (2) (terrain)

(1) Opération qui consiste à serrer le museau des veaux, lorsqu'ils sont arrivés à un certain âge, dans une espèce de pince de bois qui, en les empêchant de téter, leur laisse la possibilité de paître dans les marais. C'est un sevrage d'un nouveau genre.

(2) Dans ce pays désert, privé de hameaux et de villages, on nomme *téradou* la lande, le salin, le rode, le terrain enfin sur lequel on vit. Au lieu de se partager en communes, la Basse-Camargue est toute divisée en téradous.

du Radeau, et pour s'y rendre Alabert et Manidette cheminaient sur le sable argenté qui, comme un tapis moelleux, s'enfonçait sous leurs pas. Les *croix d'amour* (crucifères) étincelaient sur les *queirels* (petits chemins qui longent les tables des salins); de belles grappes de salicore sortaient de terre; un parfum résineux s'élevait des pinèdes. Les *tardones* (canards sauvages) s'appelaient dans les marais, les oiseaux de mer sur le rivage, et les corneilles sur les grands pins. Cette matinée vermeille avait coloré les joues de Manidette, et une certaine langueur répandue dans ses yeux indiquait qu'elle n'était pas insensible aux beautés qu'à son réveil étalait la nature. Le douanier la contemplait avec amour. — Je me trouverai heureux tant que je serai seul à l'aimer et qu'elle n'aura donné son cœur à personne, se disait-il. — Et comme il connaissait les pensées les plus secrètes de Manidette aussi bien que les moindres lignes de sa beauté, un éclair d'espoir brilla dans ses yeux, car il lui semblait que cette âme tranquille ignorerait à jamais les tourmens de l'amour.

La jeune saunière et le douanier étaient arrivés à la pinède qui sépare le Radeau de la lande du Sauvage. Le soleil montait dans les cieux, et les pins dessinaient leurs ombres sur le sol aride. On était déjà loin du Sansouïre. A la vue des bruyères qui tapissaient de bouquets blancs et roses le sable de la forêt, Manidette, avec une joie d'enfant, se mit à courir çà et là pour admirer et cueillir les agrestes fleurettes. Heureux d'échapper à une de ces fêtes où il tremblait toujours que Manidette ne trouvât un fiancé, Alabert suivait la jeune fille sans lui rappeler que l'heure de la muselade approchait. Tout à coup, à l'instant où, rouge de plaisir, Manidette se relevait avec son tablier plein de fleurs, un taureau furieux apparut à travers les arbres. Arrivant par bonds désordonnés, les flancs haletans, les yeux sanglans, la queue frémissante et les naseaux couverts d'écume, il se dirigeait vers la jeune fille. Lorsque celle-ci l'aperçut, une pâleur livide couvrit son visage. Aucun moyen de salut, pas même la fuite. Les hautes bruyères qui s'entrelaçaient à ses pieds l'emprisonnaient dans un étroit labyrinthe. Adossée contre un tronc d'arbre, elle attendait, immobile et glacée d'effroi, le taureau, qui s'avançait en beuglant. Alabert ne vit l'animal furieux que lorsque son souffle brûlant effleura la poitrine de Manidette. Une large barrière de pins et de buissons épineux le séparait du palusin. Par un effort désespéré, et pour tâcher d'attirer sur lui la colère du taureau, il poussa un cri strident en agitant convulsivement son mouchoir; mais rien ne put détourner le taureau, qui, après avoir regardé le douanier d'un air farouche, s'élança tête baissée vers la malheureuse enfant. En ce moment arrivait comme un éclair un gardian monté sur son aïgue. Il repoussa vigoureusement l'animal d'un coup de son trident de

fer. La douleur fit faire volte-face au taureau, qui fondit aussitôt sur le pâtre; mais ce dernier, qui se tenait sur ses gardes, le reçut sur son trident. L'arme entra profondément dans les naseaux de l'animal, qui s'enfuit plein de rage, laissant après lui un rouge sillon.

Immobile et glacée, Manidette était restée appuyée contre le grand pin. Sautant à bas de sa cavale, le gardian l'enleva comme une plume, la prit en croupe et partit avec elle.

— Où allons-nous? dit Manidette tremblante.

— A la muselade, où vous vous rendiez sans doute, répondit le cavalier d'une voix rude. La muselade allait commencer, lorsque j'ai entendu le cri du douanier, et j'ai lancé ma cavale dans cette direction, pensant bien qu'un *coureur* (taureau qui a déjà servi aux courses) s'était jeté dans la pinède.

Manidette et le gardian avaient à peine échangé ces quelques mots qu'ils arrivaient au Radeau. Cet endroit, choisi pour la muselade, forme un immense cirque sablonneux entre la pinède du Sauvage et la mer. Mouillé par les flots qui, agités par le mistral, déferlaient sur la lande, un troupeau de taureaux surveillés par des gardians à cheval et maintenus par des dondaïres se pressait sur le rivage. On remarquait au milieu les *vedels* (veaux); héros de la journée, ils semblaient comprendre le danger qui les menaçait et se serraient avec crainte contre leur mère. Certains d'entre eux, déjà grands et forts, regardaient d'un œil farouche la multitude éparse sur la lisière de la forêt. Pour assister au spectacle de ce singulier sevrage, on était accouru de bien des téradous de la Camargue, et depuis la veille des familles entières campaient sur la plage. Couvertes de tentes posées sur des cercles, les charrettes, rangées en ligne, formaient une barrière derrière laquelle on pouvait se mettre à l'abri en cas de danger.

Après avoir déposé délicatement Manidette à terre et l'avoir recommandée aux soins des curieux qui se pressaient autour de la jeune fille encore toute tremblante, le hardi gardian s'était élancé au galop vers le noir troupeau qui attendait frémissant l'opération de la muselade. Coiffé d'un mouchoir rouge, comme pour braver l'armée farouche qu'il commandait, le corps libre dans une blouse blanche et flottante, les jambes serrées dans d'étroites guêtres de cuir, bien assis sur sa selle et le trident au poing, soit qu'immobile il maintînt du regard les taureaux dans les rangs, ou que, rapide comme l'éclair, il poursuivît au loin un vedel furieux, Bamboche (c'était le nom du gardian) dessinait vigoureusement sur le ciel ou sur la lande sa mâle silhouette. Manidette n'avait plus d'yeux que pour l'intrépide cavalier; elle ne remarquait pas Alabert, resté en arrière, et qui, les habits déchirés, les pieds meurtris et le visage

ensanglanté par les broussailles, attachait de loin sur elle un triste regard.

La muselade venait de commencer; les vedels, touchés légèrement par le trident d'un gardian à cheval, sortaient de la *manade* (troupeau), tandis que d'autres gardians, debout au milieu du cirque, les attendaient, les renversaient sur le sable en saisissant leurs cornes naissantes, et plaçaient le *musel* sur leurs naseaux. Dès que l'opération était finie, l'animal secouait son mufle si étrangement emprisonné, puis il s'enfuyait dans la pinède, où sa mère le rejoignait en beuglant. Les femelles, les yeux hagards, abritaient les derniers vedels contre leurs flancs haletans, et chaque fois qu'un gardian venait en toucher un nouveau, leurs longs mugissemens retentissaient dans les airs. Quelques-unes même, suivant leurs petits au milieu du Radeau, les léchaient tendrement, et regardaient avec menace les gardians qui les entouraient.

Dédaignant le premier acte de la muselade, où ne figurent que les plus jeunes vedels, Bamboche buvait sec et plaisantait avec une belle et provocante cabaretière qui faisait joyeusement circuler le *piquepoul* autour de la petite charrette. — Voilà le moment venu, dit le jeune gardian quand il vit qu'il ne restait à museler que de belles génisses et des vedels forts et trapus. — Pleins de méfiance et arrivés à l'âge où ils sont le plus dangereux, ces jeunes taureaux menaçaient de leurs cornes solides et pointues tous ceux qui les approchaient. C'était à Bamboche que devait revenir l'honneur de les museler.

Les paysans de la Camargue aiment à ce point les taureaux qu'ils ne manquent jamais, quoi qu'il arrive, de prendre fait et cause pour eux. Si un gardian est blessé, c'est un maladroit, il n'a que ce qu'il mérite, dit-on, et on le raille au lieu de le plaindre; mais si, pour sauver sa vie, il blesse grièvement le palusin qui le menace, c'est une indignation générale : — Pauvre bête! quelle barbarie! s'écrie-t-on. Avec Bamboche, on n'avait jamais à redouter aucun accident de ce genre. Habile, souple, doué d'une force herculéenne, il mettait si rapidement le taureau sur le flanc, que personne n'avait le temps de trembler pour l'un des deux adversaires. Avec lui, on était sûr que les opérations difficiles de la ferrade ou de la muselade se termineraient toujours d'une façon satisfaisante, et que dans les courses de taureaux, après avoir fait passer la foule par mille émotions diverses, il la laisserait aussi enchantée de son adresse que de la valeur des palusins.

La sécurité est le plus grand plaisir que puisse procurer à ses spectateurs le héros d'une scène dangereuse. Aussi chaque muselade de Bamboche était-elle accueillie par des applaudissemens fré-

nétiques. Lorsqu'après avoir terrassé le dernier taureau, Bamboche, remontant sur son aïgue, vint recevoir les félicitations des spectateurs, toutes les jeunes filles se rangèrent sur son passage et battirent des mains. Toutes parlaient à la fois, c'était à qui obtiendrait une parole ou un regard du beau gardian. Seule silencieuse, Manidette n'était pas la moins émue. Calme et digne, Bamboche recevait froidement cette ovation. Habitué aux amours faciles, il dédaignait les naïves agaceries des fillettes. Il n'accorda un peu d'attention qu'à la belle cabaretière. Satisfaite de cette préférence, la sémillante Paradette présenta un verre d'alicante au gardian, qui le vida d'un trait. — A la santé de nos amours! dit-il, et, suivi de son dondaïre, il partit comme un trait.

Cependant, la muselade étant finie, chacun s'apprêta à revenir. On harnacha les mulets, on attela les baudets aux charrettes; les femmes relevèrent leurs jupes, les hommes reprirent leurs bâtons, les fillettes s'entassèrent dans les chariots, les enfans dans les corbeilles d'ânes, et on se mit en route. C'était un singulier coup d'œil que celui de ces caravanes se dirigeant de tous côtés au milieu des landes et des pinèdes, où, à défaut de sentier tracé, les regards exercés des paysans cherchaient de légers indices parmi les joncs et les bruyères.

Alabert avait rejoint enfin Manidette. Ils marchaient d'un bon pas vers le Sansouïre. Le douanier était triste et pensif, et la jeune fille tournait souvent la tête, comme si elle eût cherché à découvrir quelqu'un au milieu des marais.

Au sortir du téradou théâtre de la muselade, et sur la lisière de la lande du Sansouïre, on rencontre le Maset, pauvre masure composée de deux pièces : une espèce de hangar qui sert d'écurie et une cuisine ornée d'une énorme cheminée où rôtirait un bœuf. C'est là que les propriétaires de la manade donnent aux gardians le dîner traditionnel qui termine la journée de la muselade ou de la ferrade. Il fallait passer devant le Maset pour retourner au Sansouïre; Alabert et Manidette y arrivèrent à la nuit tombante. La carriole de Paradette était dételée devant la porte. On venait, non de se lever de table, puisqu'on ne s'y était pas assis, les chaises étant un luxe inconnu dans ces masures, mais on avait achevé la dernière miette de pain et bu la dernière goutte de cognac. Les joues des gardians étaient violacées, leurs yeux étincelans. Séparé de ses grossiers compagnons, qui répétaient en chœur des refrains cyniques, Bamboche était accoudé avec Paradette sur le rebord de la fenêtre basse ouverte sur la lande. Manidette devina qu'ils se parlaient d'amour; elle pâlit soudain, et comme elle chancelait, Alabert lui proposa d'entrer au Maset, afin d'y prendre un peu de repos.

— Tiens, voilà la saunière au châle vert! s'écria en ce moment même Paradette. Elle est si maigrelette qu'elle disparaît sous ce fichu comme un moustique sous une feuille.

Elle allait continuer sur ce ton, mais Bamboche l'interrompit. — Tu sais bien, lui dit-il gravement, que je n'aime pas qu'on plaisante les honnêtes filles; celle que j'ai sauvée le matin ne doit pas être raillée le soir sous mes yeux.

Manidette remercia le gardian par un regard expressif et s'éloigna tristement, appuyée sur le bras d'Alabert. Depuis ce jour, Manidette resta pensive. Élevée dans une atmosphère sereine, ne comprenant le bonheur que dans le calme et l'ordre, elle se demandait quel charme singulier pouvait exercer sur elle une nature impétueuse et violente comme celle du gardian. Elle s'efforçait de l'oublier, et regardait son amour comme un crime. Trop sensée pour ne pas apprécier tous les obstacles qui la séparaient de Bamboche, elle se disait d'ailleurs que jamais, petite, grêle et pâle comme elle était, elle ne saurait plaire à ce rude enfant du désert, et pour la première fois elle regretta que la Providence ne lui eût pas donné une beauté fraîche et puissante comme celle de Paradette.

Un matin pourtant, Manidette reprit gaiement sa place à la croisée; son aiguille ne s'arrêta plus dans ses doigts; un doux sourire revint animer ses lèvres. Berzile et Caroubie, qui l'avaient crue souffrante de l'effroi causé par l'attaque du taureau le jour de la muselade, rendaient grâce au ciel de son rétablissement, tandis que, persuadé que la raison avait enfin triomphé d'un amour dont il avait mesuré les progrès avec une jalouse sollicitude, Alabert ne se possédait pas de joie. Seule, la vieille Fennète hocha la tête. — La santé de l'âme est comme celle du corps, dit-elle; lorsqu'on fait mystère du remède en même temps que de la maladie, c'est qu'il se passe quelque chose de grave.

Fennète ne se trompait pas. Ayant compris que l'amour s'allume, grandit et s'éteint dans le cœur sans que la volonté puisse jamais en alimenter ni en modérer la flamme, Manidette venait de se résigner à accepter franchement celui que le gardian avait fait naître dans son cœur. Seulement elle l'acceptait sans espoir de mariage. Elle se traçait courageusement une vie d'abnégation, et retrouvait dans cette résolution même le calme de son esprit et la quiétude de son âme. Désireuse de sanctifier sa passion par un de ces actes qui, pour les âmes pieuses, sont d'indissolubles liens, Manidette avait résolu d'aller jurer fidélité au gardian sur l'autel des Saintes-Maries.

La tradition prétend que, chassées par les Juifs après le crucifiement de Jésus, Marie Salomé, Marie Jacobé et Marie-Madeleine, montées sur une mauvaise barque, traversèrent la mer, et vinrent aborder en Camargue, à l'embouchure du Rhône. Madeleine alla

pleurer ses péchés dans le désert de la Sainte-Beaume; restées en Camargue, les deux autres Maries y prêchèrent le christianisme, et firent bâtir au bord de la mer un oratoire dans lequel elles furent enterrées. Un prince chrétien, pour mettre leurs cendres à l'abri de toute profanation, fit construire sur l'emplacement même de leur petite chapelle une église qu'il fortifia et entoura d'épais remparts. Cette église, la première élevée dans les Gaules, est celle des Saintes-Maries. Placée dans une chapelle au-dessus du chœur, une châsse y renferme encore les os des deux Maries. Le 25 mai de chaque année, on va adorer en pèlerinage ces saintes reliques, qui ce jour-là seulement sont descendues sur l'autel. Il suffit, assure-t-on, de toucher avec foi la sainte châsse pour être guéri de tout mal et voir ses vœux exaucés. On comprend dès lors que de tous les points de la Camargue paralytiques et fiévreux aillent aux Saintes-Maries demander la santé, en même temps que femmes et filles y prient pour leurs enfans ou leurs fiancés.

Se rappelant que, pour se les rendre plus favorables, il est d'usage d'offrir un *ex-voto* aux saintes, Manidette ouvrit son armoire, y prit un joli coquillage et l'enferma dans un petit sachet pour le déposer sur leur autel. Trésor le plus précieux de la pauvre demeure, cette coquille était l'oreille de madone qu'Alabert avait autrefois trouvée près de la mer, et qui, croyait-on, avait sauvé Manidette. La jeune fille attendit ensuite avec impatience le 25 mai.

Le grand jour arriva enfin. Manidette n'avait parlé de son projet à personne. Alabert avait été obligé de partir la veille en corvée pour Aigues-Mortes; mais la jeune fille ne fut pas fâchée d'accomplir seule et libre l'acte qui allait donner à jamais son cœur au gardian. Vêtue de ses plus beaux habits, elle annonça au point du jour à ses parens son désir d'aller en pèlerinage aux Saintes-Maries. Les sauniers firent bien d'abord quelques objections : c'était bien loin, la chaleur menaçait d'être forte; la lande du Sansouïre était déserte... Elle eut réponse à tout. Son grand chapeau de feutre la garantirait du soleil, son picou rempli d'eau fraîche la désaltérerait en route; si la lande était solitaire, elle n'y ferait pas de mauvaise rencontre, et puis l'isolement n'était à craindre que jusqu'au Maset. Après avoir dépassé cet endroit, elle trouverait certainement des pèlerins allant aux Saintes-Maries, et elle se mettrait sous leur sauvegarde. Enfin ne fallait-il pas aller prier pour toute la famille et pour le salin, qui commençait à prospérer? Cette dernière raison décida les sauniers. Berzile donna un grand bâton à sa fille, et Caroubie entoura son picou d'une *tourtiliado* (gâteau en forme de couronne et parfumé à l'anis). — Encore si Alabert avait été ici pour t'accompagner! dit-elle en embrassant sa fille.

Fennète s'approcha de Manidette, et, se penchant à son oreille :

— Je ne te demanderai pas le nom de celui que tu aimes, dit-elle à voix basse; mais souviens-toi que lorsqu'on va faire un vœu d'amour, c'est pour la vie. La route est longue : tu réfléchiras, mon enfant.

Troublée de voir une partie de son secret devinée par son aïeule, Manidette s'enfuit toute rougissante, tandis que, ne pouvant supposer que sa petite-fille, si sage et si réservée, se fût éprise d'un gardian, la vieille femme souriait à l'idée qu'avant peu le rode compterait un saunier de plus. « Raisonnable comme elle est, Manidette aura choisi quelque bon ouvrier des salins, disait-elle. Justement il me semble que sa tristesse a coïncidé avec l'absence de Pierrotte, le premier camelier, qui est parti malade pour son village. Elle va certainement demander son rétablissement aux Saintes-Maries. Tant mieux; c'est un bon garçon, je sais que Manidette lui plaît, et comme il n'a pas son pareil pour glaiser une table ou pour disposer une camelle, le salin prospérera rapidement avec lui. »

Heureuse de cette pensée, Fennète reprit joyeusement son balai de bruyère, pendant que, toute confuse, Manidette s'empressait de tourner l'angle du Sansouïre.

III.

Manidette marchait vite, elle eut bientôt perdu le rode des yeux. C'était la première fois qu'elle se trouvait ainsi seule dans la campagne, et elle éprouva d'abord un certain effroi à parcourir ces plaines nues, où le bruit de ses pas, sans rompre le silence, s'amortissait dans le sable; mais bientôt, heureuse de pouvoir penser sans contrainte à celui qu'elle aimait, elle ralentit sa marche et se prit à rêver. On était au printemps. Comme il arrive souvent à cette époque de l'année, de pâles nuages s'élevant de la mer montaient vers le soleil, dont ils tempéraient l'ardeur, et donnaient au rivage ces reflets d'opale qui en font le plus grand charme. Les lignes de l'horizon se fondaient dans le ciel, les teintes un peu crues des marécages s'adoucissaient sous des vapeurs légères, la nature semblait s'entourer d'un poétique réseau, et Manidette se sentit émue aussi bien par la majesté de ce paysage grandiose que par les pensées d'amour qui agitaient son cœur. Elle arriva ainsi devant le Maset. La fenêtre où elle avait vu Paradette causer et rire avec le gardian était fermée. La masure était redevenue triste et silencieuse; mais l'image de Bamboche animait ces murs déserts. Comme si elle dût y revoir le beau gardian, la jeune fille s'assit en face de la croisée. La moitié du chemin était faite, et pour se reposer elle resta là quelque temps. Le soleil envoyait déjà sur la lande ses feux les plus éclatans. Depuis le Maset jusqu'à l'horizon, une nappe d'un sable gris et fin étincelait devant elle. Aucun arbre, aucune pierre,

aucun insecte ne rompait l'uniformité de ce tapis d'argent, sinon les parcelles innombrables qui le composaient, et qui brillaient séparément comme autant de rivales. Fascinée par les lointains lumineux, l'âme de Manidette semblait flotter en même temps que son regard sur la surface éblouissante. La jeune fille tressaillit soudain : elle venait d'apercevoir, à demi enterrée dans le sable, une grosse perle bleue. Elle avait bien vite reconnu dans cette perle un des ornemens dont Paradette aimait le plus à se parer. Manidette ramassa la jolie perle, la fit reluire au soleil, la rapprocha de son visage et l'éloigna tour à tour. Cette perle, d'un beau bleu de turquoise, la charmait. A ce jeu dangereux, un vif sentiment de coquetterie finit par s'emparer de la pauvre fille. — Qui sait, dit-elle, si avec de tels atours je ne paraîtrais pas aussi jolie que Paradette? — Et, d'une main approchant la perle de son oreille, elle prit de l'autre son picou pour s'en faire un miroir. Penchée sur le vase rustique, elle tâchait de saisir dans la mignonne image qui se dessinait sur les flancs humides de l'alcarazas l'effet que produisait la blancheur de son teint rehaussée par la perle, lorsqu'un cri poussé tout à coup derrière elle lui fit lâcher le picou, qui tomba à ses pieds. Il ne se brisa pas, mais l'eau se répandit et s'en alla glisser sur le sable comme un ruisseau.

Manidette n'était pas revenue de son effroi, que, montée sur sa carriole, Paradette se trouvait à deux pas du Maset. « Eh! reprit la cabaretière en sautant à terre, ne vous gênez pas, la fille; mais, ajouta-t-elle en s'emparant de la perle et en la replaçant à sa boucle d'oreille, apprenez, ma mie, que pour juger de l'effet d'une parure, il faut qu'elle soit complète. » Et, balançant la tête avec coquetterie, elle écouta complaisamment le cliquetis que produisit la boule de verre en frappant sur le collier formé de perles semblables qui décorait son cou. — Je pensais bien que c'était ici que j'avais perdu ma boule bleue, ajouta-t-elle : aussi venais-je l'y chercher en allant aux Saintes-Maries; mais vous, comment se fait-il que vous l'ayez trouvée? Pour venir au Maset, il faut y avoir perdu quelque chose ou y attendre quelqu'un. Or comme je ne connais que Bamboche qui puisse y donner des rendez-vous, il faut donc que vous soyez venue ici pour dérober mon bijou, ou pour m'enlever le cœur du gardian, dit-elle en s'animant à sa propre colère.

— Je suis partie ce matin du Sansouïre pour les Saintes-Maries, et si je suis au Maset, c'est pour m'y reposer, répondit la jeune saunière d'un ton ferme. J'ai trouvé votre perle par hasard, et je comptais vous la faire remettre par quelque pèlerin; mais je croyais qu'il m'était permis, avant de la rendre, d'essayer si le bijou d'une jolie fille pourrait m'embellir.

Regrettant de s'être emportée aussi injustement et flattée de la

modestie de la jeune saunière, Paradette employa le tutoiement comme signe de réconciliation. — Si tu aimes les bijoux, dit-elle d'un accent radouci, il te serait bien facile d'en posséder. Je ne t'avais jamais regardée de près; tu me parais bien plus jolie que de loin, et je suis sûre qu'il se trouverait des cameliers et même des gardians qui seraient heureux de pouvoir t'offrir de belles perles.

— Manidette rougit. — Ce n'est pas comme cela que je l'entends, dit-elle; je ne porterai jamais que les bijoux que m'aura donnés mon travail.

— Alors, ma pauvre fille, tu pourrais bien n'en posséder que lorsque tes cheveux seront blanchis, reprit Paradette en riant, car, frêle comme tu es, tu ne peux gagner bien gros... Mais il se fait tard; veux-tu monter dans ma carriole? Nous irons ensemble aux Saintes-Maries, et tu verras, ajouta gravement la cabaretière, que Paradette sait respecter les idées d'une honnête fille.

Manidette hésitait. Il ne lui paraissait guère convenable de voyager avec la cabaretière. D'un autre côté, elle craignait de froisser sa susceptibilité au moment même où ses paroles méritaient une marque de confiance. Cette pensée triompha de ses scrupules, et elle consentit à faire une partie de la route avec Paradette; mais quand on fut près des Saintes-Maries, la jeune fille se sépara de sa nouvelle amie pour faire à pied le reste du chemin.

La ville des Saintes-Maries présentait ce jour-là un pittoresque spectacle. Bien des pèlerins arrivés de la veille campaient déjà sur le rivage, d'autres s'étaient arrangé un abri sous les remparts, quelques-uns, comme dans une demeure ambulante, s'étaient installés dans leur charrette sur la place même de la ville. Transportées des bords de l'étang de Valcarès aux Saintes-Maries, les tentes de quelques pêcheurs blanchissaient sur une aire voisine de l'église. A travers les fentes de la toile déchirée se voyait une pauvre petite famille rachitique qui attendait des saintes la santé et la force. Non loin de là, des *gitanos* déguenillés, au teint bronzé, aux cheveux crépus, s'emparaient d'un petit coin du sol pour y planter leur marmite, unique bien de cette peuplade nomade, tandis que le cri aigu et lamentable d'un avorton à demi caché par des lambeaux de couverture annonçait que le rétablissement d'un pauvre estropié était le but du voyage. Monté sur un reste de rempart, un saunier maigre et pâle tremblait au soleil, pendant que, rouge et haletante, sa femme suait à grosses gouttes à l'ombre de son chapeau de feutre. Tous deux, dans une période bien différente de la fièvre, psalmodiaient par avance le cantique qu'ils devaient entonner dans l'église. Jaunis, racornis, sans cheveux et sans dents, quelques vieux douaniers, courbés sur un bâton, erraient dans les rues en attendant le moment favorable pour demander aux saintes la guérison de leur

sciatique. On voyait là des paysannes venues des villages les plus éloignés du Bas-Languedoc et de la Provence, les unes couvertes du large feutre de Montpellier, d'autres coiffées de la *cagnotte* des Cévennes, celles-ci portant le casaquin de Nîmes, celles-là vêtues de la grosse bure de Castres, quelques-unes abritées sous le chapeau coquet des Niçoises, mais le plus grand nombre embellies par le fin corset et le ruban des filles d'Arles. Le sable de la plage était devenu un immense hôpital où chacun campait de son mieux. Des charrettes, sur lesquelles des cerceaux supportant une toile formaient une tente comfortable et portative, indiquaient les plus riches des pèlerins.

La ville des Saintes-Maries n'est pas seulement visitée par les malades : on y rencontre une population alerte et pimpante qui apporte avec elle la joie et le plaisir. C'est la jeunesse accourue des villages bâtis sur l'autre rive du Rhône. Puis des colporteurs, promenant les éventaires les plus variés, sont échelonnés dans les rues, et pendant que les uns offrent aux dévots des médailles, des cierges ou des chapelets, d'autres tentent fillettes et garçons par des colifichets et des bijoux.

Lorsque Manidette arriva devant les Saintes-Maries, la cloche sonnait lentement la messe. Se faufilant sans peine, grâce à sa taille mignonne et souple, parmi les estropiés, Manidette arriva, son cierge en main, tout près du chœur. C'est là que s'élevait jadis l'oratoire des deux Maries. Une crypte en marque la place, tandis qu'au-dessus, dans une chapelle supérieure, est établie la châsse qui contient les reliques. Entre la crypte et la châsse se trouve le sanctuaire sur lequel on vient de si loin s'agenouiller et prier.

Les chaînes qui retenaient la châsse se déroulant tout à coup, la relique descendit dans le chœur. Le moment des souhaits était arrivé, et tour à tour de pauvres invalides, de malheureux enfans perclus et des jeunes filles timides vinrent toucher la châsse. « Saintes Maries, exaucez mes prières! » disaient les uns; « saintes Maries, guérissez mon fils! » s'écriaient les mères; « saintes Maries, acceptez mon vœu! » murmuraient les jeunes filles. « Assistez-nous, protégez-nous! » répétaient en chœur de nombreux fidèles, pendant que d'autres suspendaient leurs *ex-voto*. Manidette avait accroché dans la chapelle des saintes le petit sachet qui contenait l'oreille de madone, et, se prosternant au pied de l'autel : « Vous qui m'avez sauvée de la mort, dit-elle en joignant les mains, recevez, avec mes actions de grâces, la confidence de mon cœur. J'aime Bamboche le gardian, et je jure sur vos cendres de lui être fidèle! » Elle resta quelque temps recueillie, puis, relevant la tête : « Maintenant que je sois damnée si je manque à mon serment! » reprit-elle avec exaltation. Elle se releva. Ses yeux s'étant habitués au demi-jour de la

chapelle, elle put distinguer dans la pénombre une vieille femme qui marmotait des prières entre deux ifs. A l'un de ces ifs pendillaient une multitude de scapulaires bénis sur le tombeau des saintes, sur l'autre brûlaient des cierges de toute grandeur.

— Voilà pour les vivans et voici pour les morts, lui dit tout bas la vieille femme en lui montrant les deux ifs; l'un est l'emblème de l'espérance, l'autre celui du souvenir.

Manidette choisit un petit scapulaire de drap noir sur lequel était brodée en blanc une naïve image représentant les saintes Maries. — Il ne me quittera plus, pensa-t-elle en le suspendant à son cou, car il me rappellera sans cesse les mystérieuses fiançailles qui m'ont liée à Bamboche.

Une grosse chandelle rousse dominait le second if, et comme la jeune fille s'étonnait de cette flamme rougeâtre brûlant au milieu de la blanche clarté des cierges : — Celle-là, lui dit la vieille femme d'un ton de mépris, c'est la neuvaine du gardian.

— Quel gardian? demanda vivement Manidette.

— J'ignore son nom, reprit la vieille; mais je sais qu'il ne hante guère les églises, et qu'il sert mieux le démon que le Seigneur.

— Alors pourquoi ce cierge? reprit Manidette.

— Il paraît qu'il n'a jamais connu ni père ni mère, ajouta la vieille, devenue plus expansive depuis que la jeune saunière lui avait donné une pièce d'argent en échange du scapulaire. Ne sachant pas s'ils sont vivans ou morts, il fait dire chaque année une messe et brûler neuf cierges pour le repos de leur âme. Il y a une couple d'années qu'il vint exprimer ce désir à M. le curé; je l'entrevis comme il sortait de la sacristie : c'était un beau garçon d'une vingtaine d'années, bien découplé, brun, leste et d'air résolu. Chaque année, à la veille de la fête des saintes Maries, nous trouvons ses neuf chandelles et le prix de la messe sous le tronc des pauvres.

— Tenez, dit Manidette en donnant à la vieille le cierge mignon qu'elle tenait à la main, je désire qu'il achève de brûler à côté de la grosse chandelle du gardian. — La jeune fille ne mettait plus en doute que ce gardian ne fût Bamboche, et elle sortit tout émue de l'église.

Le soleil descendait vers la mer, les pèlerins retournaient chez eux chargés de chapelets et de médailles. Sur la place, de bruyans groupes de filles et de garçons se disposaient à la danse. C'était le moment de partir, et Manidette se mit en route. Le cœur joyeux et le pied leste, elle marchait de ce pas égal et rapide qui indique l'accomplissement d'un projet longtemps médité. Elle se sentait fière d'avoir donné irrévocablement son cœur au beau gardian. Tout entière au charme de ses pensées, elle glissait légèrement sur le sable

et sans regarder les rubans de feu que déroulait le soleil en se couchant dans la Méditerranée, sans se laisser effrayer par les évolutions des aïgues et des palusins qui bondissaient dans les marais, elle avançait, les yeux fixés sur la lande, comme pour mesurer l'espace qu'il lui restait à parcourir. Elle n'aurait point aperçu Bamboche, qui se trouvait assis sur la lisière d'un petit bois de pins, si un mystérieux avertissement du cœur ne lui eût fait tourner les regards de son côté. Le gardian était soucieux. Au timide salut de la jeune fille il répondit par une brusque question : — Avez-vous vu le *Sangard*? demanda-t-il.

— Pécaïre! répondit Manidette toute confuse, je ne sais pas même ce que c'est que le Sangard.

— Vous ne connaissez pas le Sangard? reprit le gardian, le plus beau taureau de la Camargue! On l'a surnommé le roi des marais, et j'étais fier de l'avoir dans ma manade. Lorsqu'on nous voyait arriver ensemble dans les courses, on applaudissait d'avance, car on savait bien qu'excepté Bamboche, tout le monde reculerait devant lui. Sangard n'a peur ni du trident ni du dondaïre. C'est le seul palusin qui ait une étoile blanche au milieu du front. Cette étoile est la marque d'un coup de trident que je lui donnai pour le renverser à sa ferrade. La plaie saigna abondamment, et les poils y repoussèrent blancs. Voyez-vous, doumaïselette, le gardian et le taureau qui ont lutté ensemble ressemblent à deux hommes qui se sont battus en duel : ils ont mesuré leurs forces, ils s'aiment et se respectent d'une certaine façon qui ne ressemble à aucune autre. Eh bien! hier, aux arènes de Nîmes, ce taureau que j'aime comme un ami a été tellement criblé de *banderillas* par des *toreadores* espagnols, qu'il s'est échappé en mugissant, et que Drapeau, mon dondaïre, n'a pu le retrouver encore. Sangard est annoncé pour une course qui doit avoir lieu dimanche à Aigues-Mortes. De toute la Camargue, on doit aller nous voir courir ensemble. Manquer au programme, c'est manquer à l'honneur. On dira que j'ai peur. Si Sangard ne se retrouve pas d'ici à dimanche, vous pouvez prier Dieu pour moi.

Et, sans attendre la réponse, Bamboche enfourcha son aïgue. — Allons, Drapeau, en route! dit-il en se tournant vers un grand bœuf pacifique qui paissait dans le marais voisin. Et il s'éloigna dans la lande.

Quelques instans plus tard, comme elle approchait du Maset, Manidette vit une lourde masse noire se dessiner parmi les joncs, tandis que, sinistre comme un râle, un sourd beuglement interrompait le silence des landes. Elle pensa au Sangard et s'avança avec précaution vers le marécage. C'était bien en effet le taureau favori de

Bamboche. Il releva la tête et montra aux dernières clartés du jour la touffe de poils blancs qui, comme un croissant de neige, se détachait sur l'ébène de son front. Comme un géant blessé, le roi des pinèdes semblait attendre la mort. Le sang et la sueur ruisselaient sur ses flancs; couverts d'une épaisse écume, ses naseaux se soulevaient sous un souffle inégal. Plein de rage, il se tordait sur les roseaux en les teintant de gouttelettes de pourpre ou de flocons blanchâtres. Tournant un œil sanglant vers Manidette, il se mit à mugir avec force. La jeune saunière aperçut bien vite sur sa croupe les banderillas, qui, enlevées d'ordinaire après la course, ne font aux taureaux qu'une piqûre légère, mais qui, restées cette fois dans les chairs, les avaient labourées cruellement. Elle hésitait à s'approcher de l'animal irrité; mais celui-ci s'accroupit et fixa sur elle un regard tranquille. Manidette se décida dès lors à avancer vers le colosse. Elle fit timidement quelques pas et se hasarda à mettre la main sur son échine hérissée. Le Sangard ne bougea pas, et, encouragée par son attitude, elle essaya, en le flattant de la main, d'enlever doucement les banderillas. C'était une opération difficile, mais ses mains délicates en vinrent à bout. A diverses reprises, la jeune saunière imbiba son mouchoir avec l'eau fraîche de son picou, et lava les blessures du Sangard, qu'elle pansa avec des herbages; puis elle déchira son tablier et en fit des bandes pour assujettir le pansement. La fraîcheur et le suc onctueux que renfermaient les compresses aromatiques calmèrent les douleurs du palusin. Cependant la soirée menaçait d'être humide, une nuée de moucherons bourdonnait dans les airs, et Manidette craignit que ses soins ne fussent perdus, si le Sangard passait la nuit à la belle étoile. Avec quelques caresses données à l'animal guéri par ses soins, elle réussit à se faire suivre du taureau jusqu'à l'étable du Maset, où il entra sans difficulté.

Lorsqu'elle se remit en marche, Manidette crut apercevoir une ombre humaine s'allonger sur le sable. Effrayée, elle se mit à courir vers le Sansouïre. Assise devant la porte de la masure, toute la famille attendait son retour avec impatience. Alabert, qui était allé à sa rencontre, revint au rode en même temps que la jeune fille y arrivait tout essoufflée. Après avoir expliqué, non sans hésitation, la cause de son retour à une heure si tardive, en disant qu'elle s'était égarée dans les landes, Manidette parla longuement de la belle messe des Saintes-Maries, de l'affluence des pèlerins, et termina en annonçant la course de taureaux qui devait avoir lieu à Aigues-Mortes le dimanche suivant; mais elle ne fit aucune allusion à son vœu, ni à Bamboche, ni au Sangard.

— Te voilà quasiment mariée, ma fille, lui dit Fennète à voix basse en lui donnant le baiser du soir; les saintes béniront le choix

de ton cœur. Je sais respecter un secret, et je ne te parlerai plus de ton engagement mystérieux; mais rappelle-toi que je suis vieille, et qu'avant de mourir je voudrais connaître celui à qui tu as donné ton cœur.

Pour toute réponse, Manidette cacha sa tête dans le sein de son aïeule. La jeune fille ne dormit pas, elle pensait au moyen de retourner au Maset, aux soins à donner au Sangard, à l'espoir de le guérir avant le prochain dimanche.

Le lendemain, comme elle allait sarcler quelques herbes dans le jardin potager pour ses lapins, elle posa sa corbeille à terre et s'assit sur un petit tertre qui dominait le jardin. Le temps était clair, on apercevait de là le Maset, et, tout en essayant de distinguer la petite bicoque au milieu de la lande, la jeune fille se mit à chercher un prétexte pour s'y rendre. Elle était là encore, immobile et songeuse, lorsqu'Alabert passa, la carabine sur l'épaule. Il s'arrêta devant elle. — Si vous vouliez aller jusqu'au Maset, lui dit-il d'un ton de voix assez naturel, quoique un peu tremblant, vous y trouveriez des herbes apéritives bien meilleures pour vos lapins que les choux et les poireaux. De plus, les rollets et les sagnes que vous pourrez rapporter remplaceront avantageusement le son et l'avoine que vous leur prodiguez un peu trop largement peut-être.

La jeune saunière alla bien vite faire part à sa mère de ce conseil, et quelques minutes après, sa corbeille sur la tête, elle se dirigeait prestement vers le Maset. Elle trouva le Sangard en voie de guérison. Elle appliqua de nouveau des simples sur ses blessures, elle lava ses naseaux avec de l'eau fraîche, elle passa le peigne sur l'extrémité soyeuse de sa longue queue. Le taureau, qui se sentait redevenir vigoureux et superbe, regardait sa libératrice avec des yeux dilatés par la reconnaissance. Cependant le colosse flairait à grand bruit la corbeille que Manidette avait posée à terre. Il n'eut pas de peine à en ôter le couvercle, et il eut bientôt englouti les quelques poignées de son et d'avoine qu'elle renfermait.

Comme elle revenait joyeusement, elle aperçut de loin le douanier appuyé contre une camelle. Ses yeux étaient rougis par les larmes, et il lui fit signe qu'il avait à lui parler. Elle posa son fardeau à terre et s'assit sur un tertre. Il l'eut bientôt rejointe, et lui prenant la main : — Vous avez juré aux saintes Maries de n'aimer que Bamboche, lui dit-il d'un accent ému; vous voilà donc comme sa femme, et qu'il vous épouse ou non, vous ne devez jamais vous marier avec un autre. Je n'ai plus de conseils à vous donner, ajouta-t-il avec mélancolie, et puisque vous voilà la fiancée du gardian, je vous prie d'oublier tout ce que j'ai pu dire de malveillant sur son compte; mais, en donnant son amour à un homme on peut conserver son amitié à un autre, n'est-ce pas, doumaïselette? Celui qui vous a

bercée dans ses bras, qui pour vous voir grandir n'a jamais voulu quitter le Sansouïre, celui qui n'a aimé que vous enfin réclame votre confiance et votre affection. Pourquoi m'avez-vous caché la courageuse entreprise de guérir le Sangard? Avec la fièvre de l'anxiété, je suis allé vous attendre au Maset. Vous seriez perdue de réputation, si l'on savait que vous soignez le taureau de Bamboche; mais je ferai si bonne garde que nul ne pourra vous en voir approcher. Comme autrefois je guidais vos pas et préservais votre faiblesse sur le sable des landes, je voudrais aujourd'hui pouvoir vous suivre et vous protéger dans une vie nouvelle. Que voulez-vous que je devienne, si je n'ai pas la consolation de vous aider à être heureuse?

Manidette s'était levée, et, reprenant sa corbeille d'une main, elle tendit l'autre à Alabert. — Vous serez toujours mon meilleur ami, lui dit-elle. C'est vrai, j'aime Bamboche, qui ignorera peut-être le serment qui me lie à lui; mais il me reste à vous apprendre qu'il est digne de mon amour.

Et, sans se douter de la torture qu'éprouvait Alabert, elle lui raconta l'histoire mystérieuse du cierge de l'église des Saintes-Maries et les détails de sa rencontre avec le gardian dans la lande. La jeune saunière et le douanier marchaient lentement vers le Sansouïre, et pendant que la fillette parlait avec animation, Alabert écoutait silencieux et surpris. — Vous m'aiderez à guérir le Sangard, vous m'accompagnerez dimanche à Aigues-Mortes, et je vous aimerai comme un frère, dit Manidette en embrassant Alabert sur le seuil de la masure.

La jeune fille était déjà entrée dans la maison, que, pâle et tremblant, le pauvre douanier restait toujours immobile à la porte. — Hélas! pensait-il, faudra-t-il me priver aussi des innocentes caresses qui depuis sa naissance ont fait ma félicité?

Cependant, rétabli par les soins attentifs de Manidette, le Sangard était redevenu le fier palusin qui faisait trembler toute la Camargue sous son farouche regard. Son poil luisant avait repris le reflet de l'ébène polie, l'étoile blanche brillait d'un nouvel éclat sur son front, son œil lançait des jets de flamme, ses naseaux fumaient sous l'ardeur de la jeunesse, ses flancs robustes reposaient sur ses jarrets de fer. Il mugissait, non plus de douleur, mais d'impatience et de regret. Le roi des pinèdes était retrouvé; impétueux, courroucé, il labourait de son vaste pied le sol humide de l'étable.

Le samedi soir, la porte du Maset s'entr'ouvrit doucement, et Manidette apparut sur le seuil. Apaisé tout à coup, le colosse regarda la jeune fille avec une singulière expression de tendresse, tandis que sa queue se livrait aux évolutions les plus folles. La jeune saunière avait son tablier rempli de rubans; elle en décora les cornes du tau-

reau, puis ouvrant la porte : — Te voilà libre, mon beau Sangard, lui dit-elle. C'est demain course à Aigues-Mortes, soutiens l'honneur de Bamboche.

Sangard, qui, quelques minutes auparavant, ne pensait qu'à aller retrouver les marécages de son agreste royaume, maintenant immobile au milieu de l'étable, hésitait à la quitter. Étonnée, Manidette l'encourageait de la voix, lorsque soudain le galop d'un cheval et la sonnette d'un dondaïre retentirent dans la plaine; un bruit de pas inégaux et lourds se faisait entendre en même temps. C'était Bamboche et Drapeau qui conduisaient la manade à Aigues-Mortes pour la course du lendemain. La vue de ce noir troupeau qui se rendait au combat fit jaillir du feu des yeux du Sangard. Il partit comme un trait et alla se joindre à la manade; mais comme la nuit était sombre, le gardian ne vit pas que le roi de la lande reprenait sa place à la tête de son armée sauvage. Pour recruter quelques taureaux de plus, la caravane parcourut ainsi les pinèdes et les marais. Grossissant sans cesse et galopant dans le silence de la nuit, cette lourde cohorte, conduite par un seul gardian, avait un aspect fantastique. Pendant quelques minutes, un bruit confus de pas interrompit le silence des landes, puis le désert reprit son calme, et la nuit sa tranquillité.

IV.

Bien que située en dehors du delta du Rhône, Aigues-Mortes peut être considérée comme la capitale de la Camargue, car la nature qui l'entoure offre les caractères étranges et monotones qui appartiennent à l'île provençale. Isolée au milieu d'une plaine marécageuse toute sillonnée de canaux, Aigues-Mortes ne possède en fait de route qu'une longue chaussée élevée sur des étangs profonds. Une sorte de tour, appelée *la Carbonnière*, qui faisait partie des fortifications de la ville, s'élève au milieu de la chaussée, à un quart d'heure d'Aigues-Mortes. C'est en quelque sorte la porte du territoire de cette ancienne cité. Cernée de tous côtés par des marécages saumâtres, des lacs salés et des canaux de navigation qui, comme les fils d'un écheveau embrouillé, s'enchevêtrent sous ses murs, Aigues-Mortes, avec l'immense tour qui la domine et les remparts épais qui la protégent, semble avoir arrêté la marche du temps sur ses créneaux. La vie s'écoule égale et tranquille dans cette cité endormie. Les agitations du siècle ne franchissent guère ses remparts. Pâles, mélancoliques et ravagés par les fièvres, les habitans d'Aigues-Mortes semblent porter sur leurs traits le triste reflet des marais verdâtres et monotones qui les entourent. Un seul divertisse-

ment a le privilége de les arracher à leur torpeur habituelle, et la physionomie attristée de la ville change tout à coup quand revient l'époque des courses de taureaux.

Aigues-Mortes s'éveilla donc joyeusement un matin sous un vif soleil d'été. Les filles se firent belles, les jeunes gens se réunirent sur la grande place. De bonne heure, des chariots de toute forme défilèrent sur la chaussée en s'avançant vers les remparts. Partis à l'aurore de leurs téradous et vêtus de leurs plus beaux habits, des paysans arrivaient tumultueusement aux portes de la ville, tandis que des groupes bruyans se formaient çà et là pour attendre les retardataires. Aussi loin que l'œil pouvait s'étendre, on distinguait, comme des points noirs roulant sur le sable des landes, ces petits chars à deux roues appelés *taps* dans le pays, et qui sont les voitures des notables de la contrée. Chargées de femmes et d'enfans, de vieilles aïgues trottinaient sur le bord sablonneux des marais, pendant que, montés par des gardians, leurs fringans rejetons franchissaient les rozelières avec la rapidité d'une flèche. Au lieu des pèlerins estropiés ou fiévreux des Saintes-Maries, c'était une population agile et pimpante qui arrivait joyeusement dans de petits bateaux sur le canal, en chariots sur la route, ou pédestrement par la lagune.

La course était déjà commencée lorsque Manidette et Alabert arrivèrent à Aigues-Mortes. Ce n'est pas sans peine que la jeune saunière et le douanier purent se glisser entre les *cabâous* (1) serrés les uns contre les autres et s'installer sur une charrette occupée déjà par de nombreux spectateurs, parmi lesquels se faisait remarquer la sémillante Paradette, assise à côté d'un beau hussard tout fraîchement venu de Lunel. Plusieurs taureaux, plusieurs gardians avaient déjà paru dans l'arène; mais Bamboche ne s'était pas montré. Le regard perçant de Manidette l'avait cependant découvert, perdu et caché volontairement au milieu de la foule. Le gardian ignorait que le Sangard eût rejoint sa manade. Humilié de ne pouvoir jouter avec son taureau favori, il se tenait à l'écart, sombre, immobile; il regardait au lieu d'agir. Tout à coup on annonça un taureau appelé l'Enfer, bête farouche et vindicative qui était la terreur des paysans de la Camargue. Le hautbois donna le signal d'une joute. Bamboche ne put résister plus longtemps à ses instincts de dompteur. Il sauta dans l'arène, et d'unanimes applaudissemens le saluèrent. Aveuglé par la fureur, l'Enfer fondit presque aussitôt tête

(1) On entend par *cabâous* le matériel des mas et de toute propriété rurale, tonneaux, pressoirs, charrettes, etc. Les cabâous, disposés en barrière, servent à marquer l'enceinte du champ de course. Une seule issue est ménagée pour laisser entrer et sortir les taureaux.

baissée sur Bamboche, qui, impassible, l'attendait à une extrémité de l'arène. Personne ne respira; mais le gardian avait si justement calculé le moment où l'animal arriverait sur lui, que, sans changer de place, il prit dans sa main gauche la corne qui l'effleurait, appuya fortement dessus, et, saisissant un des larges pieds de l'Enfer dans sa main droite, obligea l'animal à s'étendre tout de son long sur le sol. L'enthousiasme des spectateurs ne se fit pas attendre. Ce furent des trépignemens, des bravos frénétiques qui interrompirent la course pendant un quart d'heure. — Pécaïre! il pouvait être tué! dit Manidette en frissonnant, et, tirant de son sein le scapulaire des saintes, elle fit à voix basse une courte prière. Drapeau vint en ce moment chercher l'Enfer, qui, confus et humilié, semblait un bloc de granit noir gisant au milieu de l'arène.

Le geste de la jeune saunière n'avait pas échappé au gardian. — Sans qu'il y paraisse sur son visage, Manidette sait mieux aimer que bien des femmes, se dit-il d'un air songeur en caressant le bon dondaïre, qui agitait sa sonnette pour faire relever l'Enfer.

Les courses se succédaient. Après avoir terrassé l'Enfer, Bamboche avait encore réduit à l'impuissance quelques autres taureaux; mais le Sangard ne paraissait pas. Le moment de la dernière course était venu. Bamboche, décidé à sortir de l'arène, s'était placé près du chariot où s'était assise Manidette.

— Dans l'arène, Bamboche! dans l'arène! criait-on de tous côtés. Appuyé contre le chariot et comme paralysé, Bamboche ne bougeait pas. La timide jeune fille eut alors un de ces élans que donne seul l'amour. Sautant à bas de la carriole et s'approchant du gardian : — Descendez dans l'arène, lui dit-elle à l'oreille, car le Sangard est revenu; il s'est joint cette nuit à la manade. — Il suffit de ces quelques mots pour changer la physionomie du gardian. De sombre et farouche, elle devint rayonnante. Quelques instans après, le gardian, debout au milieu du cirque, déployait sa ceinture écarlate, et, comme un étendard, la faisait flotter dans les airs. Au lieu de remonter sur la carriole, Manidette s'assit bravement sur un des bancs qui entouraient l'arène.

— Vous êtes folle! lui cria dédaigneusement Paradette.

— Celle qui se met sous ma protection est moins folle que celle qui renie mon courage, riposta Bamboche.

Les amateurs se groupèrent en peloton sous l'estrade du hautbois; les gardians prirent leurs tridens et se rangèrent de chaque côté de la porte; un silence solennel se fit dans l'assemblée, et tous les regards se tournèrent vers la porte de l'étable. Le Sangard s'avança fièrement.

En voyant arriver si beau et si paré le taureau favori qu'il croyait

mourant au fond de quelque marais, Bamboche eut une sorte d'éblouissement. Comme pour se montrer à l'assemblée entière, le Sangard marchait lentement autour du cirque, élevant de temps en temps la tête, remuant la queue et respirant largement. Arrivé devant Manidette, il s'arrêta et fit entendre un long mugissement. — Elle est perdue! s'écria-t-on; mais, à la grande stupéfaction de la foule, la jeune fille lissa de ses petits doigts le poil de velours du Sangard, le flatta de la voix et renoua les rubans autour de ses cornes, tandis que, comme un chien fidèle, le colosse lui léchait les mains. — Je comprends tout, se dit Bamboche; c'est Manidette qui a sauvé mon beau Sangard.

Cependant le tambourin faisait entendre son roulement martial, et le hautbois ses sons aigus. Les deux champions s'étaient placés face à face dans la lice. Immobile et comme cloué au sol, le Sangard fixa ses yeux ardens sur ceux de son adversaire. Le pied leste, le corps souple, prêt à suivre chaque mouvement du taureau, Bamboche, pour l'exciter, fit tournoyer comme un nuage rouge sa ceinture au-dessus de sa tête. Ils restèrent ainsi quelque temps à se mesurer du regard. Le gardian prit le premier l'offensive; poussant un cri provocateur, il s'élança vers le Sangard, et avant que l'animal s'y fût préparé, il arracha à son front la grande cocarde qui le décorait.

— Bravo! cria la foule, et l'on se pencha avec curiosité sur les cabâous pour voir celle à qui le gardian offrirait le trophée. Plus d'une fillette se flattait en secret de lui plaire assez pour mériter cet hommage. A la surprise générale, il se dirigea vers la petite saunière, à laquelle personne ne pensait.

— Vous seule la méritez, lui dit-il en posant la cocarde sur ses genoux.

Tout heureuse, Manidette piqua la rosette à son fichu; mais ce n'était là qu'un prélude : il fallait enlever un à un tous ses rubans au taureau. Allant, venant, sautant, rampant autour du Sangard, Bamboche semblait jouer avec le danger. Comme sur un tremplin, il rebondissait sur le sol de l'arène, et chaque fois que les spectateurs effrayés criaient : *Es mort!* il répondait en jetant de nouvelles cocardes à Manidette. Il arriva enfin un moment où, privé de tous ses rubans, le taureau se trouva noir et nu dans le cirque comme il était au sein des marais. Dès que Drapeau eut ramené le Sangard, chacun descendit dans l'arène pour applaudir et admirer de plus près le vainqueur; mais Bamboche se déroba brusquement à cette ovation.

Quelques jours après, Manidette avait dirigé comme de coutume sa promenade du côté du Maset. Bamboche était là, il semblait l'attendre. Elle voulut s'éloigner; mais le gardian lui prit la main :

— Doumaïselette, lui dit-il d'une voix douce et grave, vous devez être surprise que j'aie quitté Aigues-Mortes sans vous dire un mot d'adieu; mais il suffit de peu pour perdre une honnête fille, et ce que j'ai à vous dire ne doit être entendu que de vous.

Manidette, toute tremblante, gardait le silence. Bamboche étala son manteau sur le sable du sentier. — Asseyez-vous, reprit-il, vous devez être lasse.

La jeune fille obéit sans répondre. Resté debout, Bamboche la contempla quelques instans avec un mélange de tendresse et de respect. — Doumaïselette, dit-il enfin, le meilleur de mon âme, c'est-à-dire mon estime et ma reconnaissance, vous appartient à jamais, car c'est vous qui m'avez rendu le Sangard. Au lieu de vous conduire en femme faible et timide, vous avez agi comme l'homme le plus courageux; aussi ne sais-je comment vous remercier. Je n'ai rien de plus précieux que mon amitié, c'est pourquoi je vous l'offre; je ne l'ai encore donnée à personne. Je ne sais comment vous dire cela, doumaïselette; mais je n'aurais point osé vous aimer comme j'ai aimé jusqu'ici les autres jeunes filles. La tendresse que vous m'inspirez est toute nouvelle. Je vous le dis en toute franchise, pour que vous m'aidiez, vous qui êtes raisonnable et bonne, à en comprendre la nature. Le sentiment qui m'entraîne vers vous est si étrange que moi, le galant gardian, comme on m'appelle, je ne saurais dire si vous êtes belle ou laide; mais ce que je sais bien, c'est que votre doux visage me plaît entre tous. Vous êtes jeune et frêle, et cependant j'ai pour vous le respect qu'on a pour une mère; vous êtes femme, et j'ai pris avec vous le ton franc et libre d'un camarade; je ne vous ai vue que trois fois, et il me semble que je vous connais depuis l'enfance. Quelle est donc cette affection mystérieuse qui fait de moi un homme nouveau? Pouvez-vous me le dire?

Et Bamboche fixa ses regards sur Manidette, attendant sa réponse. Aussi tremblante que les feuilles de la clématite qui frissonnaient sous le vent du soir, la jeune fille roula dans ses doigts la frange de son châle, et, baissant les yeux, elle resta silencieuse.

— Je sais qu'une honnête saunière ne peut guère parler d'amour à un gardian qui n'a ni feu ni lieu, reprit Bamboche d'un air pensif, et que d'ordinaire elle choisit pour mari un riche et tranquille saunier. Aussi, ajouta-t-il en faisant un effort sur lui-même, je crois bien que l'amitié est tout ce que je peux vous demander. — Et il s'arrêta encore, interrogeant la jeune fille du regard.

La lune était montée dans les cieux, sa pâle lueur avait peu à peu dissipé les teintes rosées que garde si longtemps l'atmosphère dans les belles nuits d'été; les marais avaient repris leurs tons verdâtres, les étangs leur blancheur, et les pinèdes leur sombre aspect.

— Adieu, Bamboche! dit Manidette toute troublée, et, croisant son petit châle sur sa poitrine, elle fit quelques pas vers la masure du Sansouïre.

— Il doit y avoir une ferrade le 1er juillet au téradou du Brézimberg, promettez-moi d'y assister, dit le gardian en la retenant par la main.

— J'y viendrai, répondit simplement la saunière; puis, se dégageant doucement de l'étreinte du jeune homme, elle se mit à glisser d'un pas léger jusqu'à la porte de sa demeure. Bamboche siffla son aïgue, qui paissait au milieu d'un marais voisin, et, s'élançant sur sa croupe, il partit pour aller retrouver ses taureaux au val de Psalmodi.

Manidette ne dormit guère, elle se répéta cent fois les paroles de Bamboche : elle hésitait, tant elle était heureuse, à en comprendre le véritable sens; mais une crainte venait bientôt refouler sa joie. Cette crainte qui la rendait silencieuse sous les regards de sa mère et lui faisait renfermer dans son cœur son secret d'amour comme une faute, cette crainte qui la faisait pleurer de longues heures dans sa chambrette, c'était celle de l'opposition que ses parens feraient à son mariage. — Ils aimeront mieux me voir mourir fille dans un coin du Sansouïre que de me marier à un gardian, pensait-elle.

Le 1er juillet était cependant arrivé. De grand matin la jeune fille, debout devant son petit miroir, peigna ses longs cheveux, qu'elle arrangea en fins lisérés sous sa blanche coiffe, elle brossa soigneusement son petit châle; puis, toute pensive, elle descendit devant la porte. Il était encore de bonne heure; la ferrade ne devait commencer qu'à midi, et comme le Brézimberg n'était éloigné que d'un kilomètre du Sansouïre, Manidette, voyant que le moment de partir n'était pas encore venu, s'assit sur le seuil de sa demeure et regarda le ciel avec inquiétude. Le soleil ne devait pas briller ce jour-là. De lourds nuages chassés par un vent aigu couraient dans l'espace comme de gigantesques flocons d'écume, tandis qu'une teinte grisâtre s'élevait sur toute la campagne. Enveloppé d'épaisses vapeurs, l'horizon ne laissait rien percer sous ces voiles; ternes et sans reflets, les objets dessinaient vaguement leur profil sur un sol détrempé.

Debout sur les quéirels du salin, Berzile et Caroubie fermaient les écluses, étendaient de vastes paillassons sur les tables, abritaient les camelles sous des remparts de joncs, tâchaient enfin de mettre la récolte à l'abri de l'orage qui menaçait, tandis que, se traînant péniblement en dehors du logis, Fennète allait retirer les poissons du vivier et renfermer les volatiles. Préoccupée d'une seule idée, Manidette ne voyait rien de ce qui se passait autour d'elle; son imagination la transportait au Sauvage, à la ferrade, près de Bambo-

che, et si elle redoutait l'orage, ce n'était que pour lui. Elle se leva soudain, et, courant à sa grand'mère pour lui montrer une grande nuée qui s'élevait de l'horizon et s'avançait vers le rode : — Voilà le marin qui souffle, lui dit-elle. Voyez les nuages, ils viennent tous de la mer, ils passeront sur notre tête; mais ce ne sera qu'un *marin blanc* (1).

— Dieu t'entende! dit la vieille saunière; mais je comprends, ajouta-t-elle tristement en regardant la toilette de la jeune fille : tu veux aller à la ferrade, et c'est pourquoi tu ne trouves pas que le marin soit mauvais. Écoute, Manidette; assez de mystères comme cela : j'ai deviné une partie du secret de ton cœur le jour de ton pèlerinage aux Saintes-Maries; mais aujourd'hui je veux tout savoir.

Et la vieille saunière s'arrêta résolûment devant sa petite-fille.

— Pécaïre! dit Manidette, intimidée par le regard scrutateur de son aïeule, que pourrais-je vous dire? J'aime, il est vrai, un honnête garçon; mais je ne suis pas encore certaine qu'il puisse m'épouser.

— Jésus! que me dis-tu là? s'écria Fennète en levant les bras au ciel. Je voudrais bien savoir quel est le saunier qui ne s'estimerait pas heureux d'épouser la doumaïselette du Sansouïre!

— Mais si ce n'était pas un saunier? insinua Manidette.

— Ah! ce n'est donc qu'un simple camelier? reprit Fennète. Et tu crains qu'il ne puisse venir ici à cause des engagemens qui le lient à un autre salin. Rassure-toi, ton père est encore, Dieu merci, assez valide pour surveiller le rode pendant longtemps encore, et, bien que je sache qu'il désire te garder près de lui et s'aider d'un gendre, il consentira à ton départ, puisque telle est ta destinée. Tu nous reviendras dès que ton mari sera libre, et, fille du saunier du Sansouïre, tu seras à ton tour la saunière de céans.

Manidette baissait la tête; de grosses larmes roulaient dans ses yeux.

— Tu ne me réponds pas! Ce n'est donc ni un saunier ni un camelier? Serait-ce un simple ouvrier leveur de sel? demanda la vieille femme avec un certain dédain. Parle donc; tu me fais mourir. Serait-ce par malheur quelque *chapeau noir?* Pécaïre! voilà ce que c'est que d'envoyer les jeunes filles dans les villes et les fêtes. Qui m'aurait dit que Manidette, si simple et si modeste, voudrait quitter son téradou pour aller habiter derrière les noirs remparts d'Aigues-Mortes ou les tristes rues des Saintes-Maries, et remplacer ses parens par un notable qui les reniera?

(1) On appelle ainsi un temps couvert, où les nuages immobiles dans l'atmosphère ne se heurtent point les uns contre les autres et n'amènent pas de pluie.

Manidette releva fièrement la tête. — J'aimerais mieux me noyer au fond du Valcarès, dit-elle avec vivacité, que de changer ma coiffe de saunière contre un bonnet de dame, mes souliers ronds contre des brodequins de soie, mes marécages et mes pinèdes contre de tristes murailles! Sacrifier ma liberté! Ah! ma *grand*, vous ne le pensez pas!

Fennète respira. — Eh bien! qui aimes-tu donc? demanda-t-elle d'un ton radouci.

— Alabert vous dira le nom de mon fiancé, dit Manidette en s'enfuyant.

Sa carabine sur l'épaule, le douanier passait en effet en ce moment devant la masure. La vieille femme l'interrogea d'un regard anxieux. — Je comprends que Manidette n'ait pas eu le courage de le nommer elle-même, dit Alabert. — Et, prenant dans ses mains la main de Fennète, il soupira profondément. — Nous n'y pouvons plus rien, dit-il, comme pour la consoler d'avance; apprenez donc sans trop de chagrin que notre chère doumaïselette a donné son cœur au gardian Bamboche.

Quelques minutes s'écoulèrent sans que la vieille saunière, surprise par cette nouvelle, pût prononcer une parole; puis, se levant et serrant convulsivement le bras d'Alabert : — Vous vous trompez! Manidette ne peut aimer ce coureur de landes, dit-elle d'une voix sourde. Non, le fiancé de notre enfant ne peut être cet histrion, qui, sans sou ni maille, va jouer sa vie contre quelques bravos! Non, vous dis-je, cet homme sans asile, qui couche ici ou là, sur l'herbe ou dans la fange, pêle-mêle avec ses taureaux, qui est sans Dieu et sans famille, sans demeure et sans nom, ne peut être aimé de notre doumaïselette!

— Tenez, dit Alabert en montrant du doigt la pinède du Sauvage, regardez là-bas, et vous verrez si je dis vrai. — Glissant sur le bord d'un marais, Manidette, son petit châle enflé par le vent, marchait rapidement vers le Brézimberg. Sans mot dire, la vieille femme la suivit des yeux jusqu'aux chariots qui, blanchissant dans le lointain, annonçaient l'emplacement de la ferrade.

— C'est vrai, dit-elle d'un accent étouffé.

En ce moment, Berzile et Caroubie rentrèrent pour déjeuner.

— Malgré le mauvais temps, Manidette a voulu assister à la ferrade, dit le saunier en se mettant à table.

Fennète regarda Alabert et mit un doigt sur ses lèvres.

— Ce ne sera du reste qu'un marin blanc, reprit Berzile; la fête sera très belle, et je ne suis pas fâché que Manidette y soit allée. Pierrotte, le camelier du salin de Badou, doit s'y trouver. Ils reviendront sans doute ensemble, car je dois m'entendre avec lui pour la fin de la saison. Ma fille ne paraît pas lui déplaire. C'est un brave

garçon, laborieux et docile. Buvons à la santé de tous les deux, *grand!* ajouta-t-il en tendant son verre à sa mère.

— Vous savez bien, mon fils, que cela porte malheur de trinquer à des amours que l'église n'a pas encore sanctifiées, dit Fennète d'une voix creuse en repoussant tristement son gobelet.

— Les vieilles femmes sont toutes superstitieuses, grommela Berzile. Tiens, Caroubie, dit-il en présentant la bouteille à sa femme, tu es plus jeune, et tu ne dois pas avoir de si tristes idées; bois au mariage prochain de ta fille.

— Il faudrait savoir d'abord si Pierrotte plaît à Manidette, répondit Caroubie en écartant doucement le toast proposé.

— Tu refuses aussi, reprit le saunier surpris; eh bien! Alabert, ce sera vous alors qui célébrerez avec moi les fiançailles de votre filleule, ajouta-t-il en faisant passer un verre au douanier.

— Je ne connais pas Pierrotte, dit avec hésitation Alabert, et on ne boit qu'à la santé de ceux qu'on aime.

— Puisqu'il en est ainsi, dit le saunier piqué au vif, c'est Manidette elle-même qui tranchera ce soir la question, et nous verrons ce qu'une honnête fille pourra objecter contre un projet qui peut assurer son bonheur.

Et il vida d'un trait la rasade destinée au douanier.

V.

Il était près de midi lorsque la jeune saunière arriva au Brézimberg. Malgré le marin blanc, qui, comme une fumée bleuâtre, suspendait ses nuages à quelques pas du sol, de nombreux spectateurs étaient déjà réunis sur le téradou. Les cabâous des mas voisins, les chariots et les taps dessinaient, comme pour les courses, un cirque sur la lande; seulement, selon l'étrange coutume des ferrades, le troupeau de taureaux en formait lui-même une partie. Pressés les uns contre les autres, surveillés par quelques gardians à cheval, les *bioulés* (jeunes taureaux) se tenaient immobiles. Un brasier incandescent et quelques fers à marquer se voyaient au milieu de l'arène.

Steppe entouré de marécages profonds, le Brézimberg étend sa nappe de sable entre la mer et la pinède du Sauvage. C'était au milieu de cette lande grisâtre, où de loin en loin rougissaient quelques salicores et fleurissaient de rares tamarix, que l'enceinte de la ferrade avait été formée. Mornes comme le ciel qui les enveloppait, les spectateurs silencieux s'abritaient de leurs vêtemens; mais, apportant l'humidité de la mer, les exhalaisons des marécages et les émanations des étangs, le vent funeste du marin perçait les plus lourdes étoffes, s'appesantissait sur les membres et frappait les esprits de

cette étrange torpeur qui, avant-coureur des fièvres, rappelle la néfaste apathie que provoque le sirocco. Venant tout à coup changer les conditions de l'atmosphère et remplacer une chaleur ardente par des brouillards humides, le marin est le plus grand fléau de la Camargue; il affaiblit le corps, ronge les murs, oxyde les métaux et répand sur la campagne un voile de tristesse. Chaque bruit paraît sinistre sous ces lourds nuages, qui viennent ramper comme des ombres sur la terre. La mer gronde avec furie sur la rive, le vent siffle aigrement dans les pinèdes, les cris des gabians retentissent comme une trompette d'airain dans les nues, le murmure des roseaux qui plient sur le marais ressemble à des gémissemens, et les beuglemens des taureaux ont la sonorité du tonnerre.

Éclairé par la pâle lumière du marin, enveloppé de nuages comme de voiles de deuil, le cirque du Brézimberg offrait un aspect presque funèbre. Roulés dans leurs capes et leurs feutres rabattus sur les yeux, les gardians tenaient avec méfiance leur trident en arrêt. Nulle musique ne retentissait sur l'estrade, car il n'y a point de hautbois dans les ferrades. Au lieu du spectacle joyeux de la course, c'est un travail dangereux pour lequel il faut garder toute sa présence d'esprit.

Le notable à qui appartenait le troupeau des bioulés, ayant regardé sa montre, se leva debout sur son tap, et donna l'ordre de commencer. Bien qu'il fût accouru au Brézimberg des gardians de tous les téradous, le propriétaire ne s'adressa qu'à ceux de sa manade, les seuls auxquels il eût le droit de commander; mais soit que, connaissant mieux que personne la force de leurs bioulés, ils n'osassent les attaquer, ou que l'influence du marin eût paralysé leurs membres, aucun ne bougea. Malgré de nouveaux ordres, les gardians se regardèrent d'un air significatif.

— Il vente du malheur, dit l'un d'eux à voix basse en secouant ses épaules glacées; descendre aujourd'hui dans l'arène, c'est risquer d'attraper deux morts, celle qui vient des cornes des bioulés et celle qui vient du marin.

— Sans *labeck* (vent du sud-ouest) pour donner du courage, la ferrade est trop dangereuse, dit un autre.

Ce fut donc vainement que le propriétaire des taureaux gesticula, encouragea et promit aux gardians un bon pourboire. Anxieuse et oppressée par le marin, la foule attendait en silence; mais l'espoir éclaira tout à coup les visages, un certain frémissement de joie courut dans la morne assemblée; les gardians se rangèrent devant leur troupeau; les fers furent placés dans le brasier ranimé. Comme s'ils eussent compris que l'heure du supplice approchait, les bioulés mugirent sourdement, et le cœur de Manidette battit bien fort, car, monté sur son aïgue, Bamboche venait d'apparaître sur la lisière du

Brézimberg. Sautant lestement à bas de sa cavale et se débarrassant de sa cape, le jeune gardian descendit dans l'arène, tout aussi fringant que si l'humide marin n'eût pas terni le ciel.

— Il faut donc que ce soit un étranger qui fasse votre ferrade? cria-t-il aux gardians confus. Est-ce gagner loyalement vos gages que de refuser de marquer au chiffre de votre maître les bioulés de sa manade? Attendrez-vous qu'ils soient adultes? Vous savez bien pourtant qu'il est plus facile de renverser un vedel qu'un bioulé, et un bioulé qu'un palusin. Avant tout, un gardian doit se faire respecter de son troupeau. Comme les hommes, les taureaux ont de la mémoire, et ceux-ci, se rappelant plus tard votre lâcheté, pourraient bien vous en rendre victimes. Si c'est le marin qui vous paralyse, je vais vous montrer comment on triomphe à la fois des nuages malsains et des bioulés récalcitrans.

Et il s'élança vers les taureaux. « Les fers! » cria-t-il d'une voix tonnante. Ayant saisi brusquement un de ces animaux par les cornes, il le renversa sur le flanc au moment même où un gardian accourait, un fer rouge dans les mains. Ce dernier appliqua l'instrument sur la cuisse du bioulé, qui se débattit en beuglant. Lorsque Bamboche le rendit à la liberté, il s'enfuit vers la pinède, portant à tout jamais gravées dans ses chairs fumantes les initiales de son maître.

Si la peur est contagieuse, le courage l'est plus encore peut-être. Électrisés par l'exemple de Bamboche, les gardians se décidèrent peu à peu à poser leur cape, à descendre dans l'arène et à terrasser les bioulés. Armés de leurs tridens, quelques vieillards restèrent seulement autour du troupeau pour y maintenir l'ordre. Terrifiés par le traitement qu'ils voyaient infliger à leurs compagnons, les bioulés haletans regardaient le brasier avec angoisse. Pour les faire sortir des rangs, il fallait les piquer fortement; mais, arrivés dans l'arène, ils y retrouvaient toute leur ardeur, et furieux, écumans, ils s'y débattaient avec violence contre ceux qui voulaient les terrasser. Ce fut bientôt une véritable mêlée, où l'on vit rouler dans la même poussière les lourdes masses des taureaux et les corps agiles des gardians. Le sourd mugissement des animaux se mêlait aux cris aigus des hommes, tandis que l'appel strident « les fers! les fers! » annonçait à chaque minute le renversement d'un nouveau bioulé.

Après deux heures de cette lutte acharnée, où Bamboche à lui seul fit plus de besogne que tous les autres gardians réunis, le propriétaire satisfait remonta sur son tap et annonça que la ferrade était finie. Il restait bien encore quelques taureaux, mais on les avait déjà jugés trop forts l'année précédente pour être marqués sans danger, et le maître comprit que, s'il ne voulait exposer la vie de ses gardians, il devait en faire le sacrifice. Forts, trapus, la

queue fauve et le poil hérissé, ces palusins appartenaient à l'espèce la plus farouche; ils regardaient l'arène d'un œil sanglant, et courbaient vers le sol, comme pour les aiguiser, leurs cornes effilées et aussi dures que des épées d'acier.

Chacun, croyant donc la ferrade terminée, se disposait à regagner son téradou. Les spectateurs secouèrent leurs vêtemens, trempés par cette humidité lourde propre au marin, et qui est mille fois plus dangereuse que l'eau de pluie; les gardians rattachaient sur leurs corps transis leurs habits déchirés par les cornes des bioulés; d'autres étanchaient le sang de quelques blessures; le brasier s'était éteint. Bamboche se rapprocha de Manidette. Celle-ci avait déjà quitté le tertre sur lequel elle s'était assise, et elle arrangeait sur ses épaules les plis de son petit châle. En voyant venir Bamboche, elle lui tendit la main. Le gardian avait pris une grande résolution; il voulait, par un coup d'audace, sortir ce jour-là même de cet état de pauvreté qui lui interdisait de prétendre à la main de la saunière.

— Donnez-moi le baiser des fiançailles, doumaïselette, dit-il avec un accent d'énergique confiance, car je vous jure qu'avant que le *labeck* ne souffle, j'aurai acquis la plus belle manade du Sauvage; je serai riche, et l'on ne me refusera plus votre main.

Émue, surprise, Manidette tendit sa joue à Bamboche, qui, par une timidité toute nouvelle pour lui, osait à peine l'effleurer de ses lèvres. S'élançant alors dans l'arène, le jeune homme ralluma le brasier éteint, y mit chauffer des fers portant la lettre B, puis s'approcha du propriétaire des bioulés. — Maître, dit-il en arrêtant son cheval, pensez-vous qu'il soit juste de reconnaître le coup de main que j'ai donné à votre ferrade?

— Certainement, répondit le notable, et je t'aurais déjà offert une bonne récompense, si je ne savais que ta coutume est de refuser en pareil cas.

— C'est vrai, et je ne demanderais certes rien, si j'étais libre comme je l'ai été jusqu'à présent, répliqua Bamboche; mais j'aime une jeune fille, et je ne puis l'épouser, si je n'ai quelque bien. Sage et délicate, elle n'a pas craint d'exposer sa réputation et sa vie pour me rendre un grand service : à mon tour, ne dois-je pas savoir faire quelque chose pour elle?

— Que désires-tu donc? Si ta demande est raisonnable, je suis prêt à te l'accorder.

— Voulez-vous me donner tous les bioulés que je parviendrai à terrasser et à marquer à mon chiffre? reprit Bamboche en montrant les taureaux qui avaient été épargnés comme trop dangereux.

Le notable regarda le gardian avec surprise. — J'y consentirais de grand cœur, mon pauvre garçon, lui dit-il; mais c'est ta vie, pé-

caïre, que tu jouerais ainsi, et j'aurais un remords de t'accorder cette faveur.

Et comme le gardian insistait : — Qu'il soit donc fait selon ta volonté! dit le propriétaire, curieux, malgré lui, de voir comment Bamboche allait s'y prendre pour dompter les farouches palusins.

— Les fers! les fers! cria aussitôt le jeune gardian, et, nouant sur sa tête un foulard rouge, il prit son trident et enfourcha son aïgue, qui hennit et secoua sa blanche crinière comme pour s'animer au combat.

Depuis longtemps, la foule avait quitté la lande du Brézimberg. Les taps glissaient déjà sur le sable de la plage, les grandes roues des chariots commençaient à tracer leurs sillons sur les roseaux des marais; les piétons suivaient les quéirels d'un pas rapide, les ânes trottinaient sur la berge des canaux, les gardians tâchaient d'apaiser au milieu des pinèdes les bioulés nouvellement marqués. Escortée d'un brillant état-major, Paradette avait repris en riant les rênes de sa charrette : seuls, immobiles comme un rempart d'ébène, les taureaux, fascinés, fixaient d'un œil farouche le brasier qui se rallumait sous le souffle du vent; mais, comme ces traînées de poudre qui s'enflamment instantanément sur tout leur parcours, la nouvelle qu'une ferrade de palusins allait être tentée par Bamboche courut soudainement sur tout le Brézimberg. Les taps interrompirent leur course, les chariots s'arrêtèrent, les piétons s'assirent; cabaretiers, gardians, notables et sauniers, tous enfin voulurent assister à un spectacle imprévu.

Une sourde lueur, déchirant soudain les nuages, éclaira le Brézimberg. Comme s'il eût attendu ce rayon lumineux pour commencer le combat, Bamboche s'assujettit sur sa selle, prit d'une main son trident, de l'autre un fer rouge; aiguillonnant un palusin, il le fit sortir du troupeau, et, l'ayant amené au milieu de la lande, il l'y poursuivit à outrance. Comprenant parfaitement son rôle, le cheval du gardian manœuvrait autour du taureau sans avoir besoin d'être dirigé par les rênes, ni par la voix, ni par l'éperon. Sa nature sauvage lui faisait aimer cette chasse énergique. Il voyait dans ce taureau un ennemi dont son maître voulait triompher, et avec un admirable instinct il bondissait, se cabrait ou s'arrêtait tour à tour. L'aïgue et le gardian ne semblaient faire qu'un seul être.

Lancé à fond de train, Bamboche, le trident en avant, fondit sur le taureau, l'atteignit à l'épaule et l'abattit sur le sable. D'une main il le tint ainsi immobile, tandis que de l'autre il appliquait le fer sur ses flancs. Cette manière hardie d'attaquer le taureau à cheval et de le renverser d'un coup de trident émut vivement les spectateurs. Le taureau furieux risquait d'éventrer Bamboche en se rele-

vant, et tout le monde l'engageait à renoncer à ce moyen d'attaque dangereux et inusité.

— Un palusin terrassé, au lieu de songer à se venger, ne pense qu'à fuir, répondit-il en montrant l'animal, qui, marqué, sanglant et plein de rage, bondissait vers les pinèdes pour y cacher sa honte; puis il recommença la chasse. Jusqu'à la nuit, sans recevoir la moindre égratignure, Bamboche aiguillonna, poursuivit, fatigua, ramena et marqua des palusins.

— Vous avez bien gagné votre manade, Bamboche, lui dit le notable en lui serrant la main, et même quelque chose de plus. Aussi je vous offre de grand cœur Drapeau pour la conduire. Ce sera mon cadeau de noce.

— Drapeau est mon plus vieil ami, je l'accepte avec reconnaissance, dit Bamboche.

— Ici, Drapeau! cria le notable au bœuf paisible, qui, immobile près du brasier, ressemblait à un énorme chien de garde.

Le massif animal accourut aussi vite que le lui permettaient ses lourdes jambes et l'ample fanon qui se balançait sur sa poitrine.

— Je n'aurai jamais le courage de lui imprimer le fer, dit Bamboche en caressant la bonne bête, qui, sans appréhension, s'approchait du fer rougi.

— Aimes-tu mieux entailler ses oreilles comme le font certains propriétaires? demanda le notable en présentant à Bamboche une gigantesque paire de ciseaux.

— Non, répondit le gardian en regardant les longues et soyeuses oreilles du dondaïre, qui, comme deux ailes de velours, se dressaient de chaque côté de sa tête. Puis, prenant les ciseaux : — Voilà la seule marque qui convienne à cet ami pacifique, ajouta-t-il. — Et, s'agenouillant près de l'animal, il découpa un large B sur son poil épais. Drapeau ne bougea pas plus qu'un terme, et, comme s'il eût compris qu'au lieu d'être son simple gardian, Bamboche devenait son maître, il lui lécha les mains dès que l'opération fut terminée.

— Va, bon Drapeau, va maintenant rallier ma manade, dit Bamboche avec cet accent intraduisible d'un homme qui goûte pour la première fois la joie de la propriété.

Bien que la nuit s'avançât, que le marin devînt de plus en plus âpre, et que les vêtemens des paysans fussent aussi mouillés que s'ils eussent été trempés dans l'eau, personne ne paraissait songer au départ. Des groupes d'hommes s'étaient formés sur la lande; des bavardages de femmes s'étaient établis de charrette à charrette. Si ce n'eussent été la bienveillance et la joie qui rayonnaient sur chaque visage, on eût cru à quelque complot. Il y a dans le triomphe d'un homme intrépide un prestige qui charme et attire la

foule. Chose triste à penser, le bonheur et le succès intéressent toujours plus que l'infortune et la souffrance. Si la ferrade eût échoué, on aurait certainement compati au malheur de Bamboche; mais on n'aurait pas songé à le dédommager de son échec. Propriétaire de la plus belle manade du Sauvage, il inspira un certain orgueil de terroir, et pendant qu'assis près de la jeune saunière il recevait l'aveu de son amour, la population tout entière décida qu'on lui offrirait le Sangard comme gage d'admiration et d'amitié.

— Le Sangard est le père des bioulés que Bamboche vient de marquer si courageusement; il est juste qu'il le possède aussi, disaient les uns.

— Il y a assez longtemps que Bamboche nous rend service aux ferrades et nous amuse aux courses pour qu'à notre tour nous nous cotisions pour lui donner son taureau favori, disaient les autres.

— Dût-il nous coûter cent écus, nous ne devons pas hésiter à acheter le plus beau des palusins pour l'offrir au plus courageux des gardians, ajoutaient ceux-ci.

— Qu'on aille donc vite chercher le Sangard! cria-t-on de tous côtés.

Envoyés dans plusieurs directions, des gardians, aidés de leurs dondaïres, ne tardèrent pas à revenir escortés du roi des landes. Une députation de paysans l'amena à Bamboche. — Je puis donc le marquer aussi à mon chiffre? dit le jeune gardian, dont l'œil s'enflamma à la vue du Sangard. Merci! ajouta-t-il avec émotion en tendant la main à ses amis.

— Accepte-le sans le marquer; il te connaît trop, il voudra se venger. Prends garde, l'heure est mauvaise; il est sur son terrain, tu es fatigué, il a trop d'avantages sur toi.

Le brouillard et les sombres heures de la nuit tombaient ensemble sur le sol; on ne distinguait plus les objets à travers la brume opaque. Monté sur son aïgue, malgré les instances que faisaient les paysans pour le retenir, le jeune gardian, armé d'un fer rougi, aiguillonna du trident le Sangard et disparut avec lui dans les profondeurs de la lande, où, comme un rempart sinistre, le marin élevait ses nuées grisâtres. Accroupie près du brasier, Manidette semblait puiser dans sa chaleur le courage de ne pas mourir d'angoisse. Quelques minutes qui lui semblèrent des siècles s'écoulèrent ainsi. Personne n'osait respirer. Tout à coup un bruit sourd retentit du côté de la pinède, et des cris étouffés demandant « les fers! » se mêlèrent à des beuglemens terribles. Les paysans quittèrent rapidement leurs chariots et leurs taps, abandonnèrent leur âne ou leur aïgue pour se porter au secours de Bamboche, tandis qu'armés de fers, les gardians se précipitaient dans la direction d'où partaient

les cris. Seule, Manidette n'eut pas le courage de les suivre. Après avoir vainement essayé de se lever, elle retomba sans force près du brasier qui s'éteignait sous l'humidité du marin, puis elle reprit chancelante le chemin du Sansouïre; mais elle put encore entendre les cris joyeux qui célébraient la dernière victoire de l'intrépide gardian.

Un mois s'était à peine écoulé qu'un joyeux carillon annonçait un mariage aux habitans des Saintes-Maries. Dès les premiers tintemens de la cloche, les paysans des téradous voisins s'échelonnèrent par groupes sur le bord des marais pour voir passer le cortége nuptial. — Pourvu que le marié ne nous renie pas maintenant qu'il est devenu *chapeau noir!* disaient les uns. — Il est capable d'aller à l'église en tap et en veste ronde, ajoutaient les autres. — Je suis sûre que Manidette aura encore son châle couleur feuille-morte et sa coiffe à grands tuyaux, disait d'un ton méprisant Paradette, qui, accourue avec la foule et au bras de son hussard, arrangeait coquettement sur ses épaules un beau cachemire nîmois.

Le cortége arriva enfin du Sansouïre. Monté sur son aïgue, qui, plus ardente que jamais, piaffait joyeusement, coiffé d'un foulard rouge donné par Manidette, son écharpe écarlate enroulée autour de sa taille, Bamboche ouvrait la marche. Venait ensuite le chariot de Berzile, recouvert d'une toile neuve. Dans le fond, sur deux chaises, droites et sérieuses comme deux saunières de vieille date, étaient assises Fennète et Caroubie, tandis que Manidette se tenait debout à côté de son père. Cet usage des jeunes fiancées de ne pas s'asseoir en allant à l'église a pour but de montrer qu'elles n'ont pas été élevées dans la nonchalance, et qu'elles savent triompher de la fatigue. La jeune fille portait encore le bonnet un peu fripé, la petite robe d'indienne et le châle vert de la saunière; seulement des bouquets de fleurs de sambuc, mêlés aux rubans de sa coiffe et attachés à son fichu, annonçaient en elle la nouvelle mariée. La manade du gardian, le Sangard en tête avec Drapeau fermant la marche, escortait le chariot; les génisses, les bioulés, les vedels, tous suivaient d'un pas égal. A la gauche de la carriole, les hôtes pacifiques du Sansouïre se pressaient au contraire en colonne effarée. C'était l'agneau timide de la doumaïselette, sa cigogne familière, le chat du foyer, la vieille aïgue aveugle du salin. Cette coutume de faire suivre jusqu'à l'église les animaux qui ont partagé la vie des fiancés est d'une simplicité patriarcale. Les villes, les villages et les hameaux ont pour leurs noces le luxe des équipages, celui de la robe de l'épousée, des cierges qui brûlent sur l'autel, et jusqu'au nombre des invités; les maremmes de la Camargue ne

connaissent pour leurs noces que l'escorte du bétail : point de coups de pistolet, de dragées, de repas, de danses, de farandoles ni de fêtes sur ces humbles steppes, mais un long cortége d'animaux, peut-être plus dévoué et plus fidèle que celui des hommes.

Arrivé devant les Saintes-Maries, Bamboche mit pied à terre, et, traçant devant le pont de la roubine une large raie sur le sol, il rassembla d'un côté sa manade, de l'autre le troupeau du Sansouïre. Le chariot s'arrêta au milieu. Le gardian s'approcha de Manidette. — Doumaïselette, dit-il en montrant du doigt les bêtes paisibles du rode, voici le moment des adieux. — La jeune saunière sauta lestement à terre; tirant de sa poche une tourtiliado, elle l'émietta sur le sol; puis, ne pouvant retenir ses pleurs, appuyée sur le bras de son père, elle entra dans l'église.

Au moment où la foule recueillie priait les saintes pour le jeune couple, un bruit de pas résonna sur les dalles, et Alabert en tenue de voyage vint s'agenouiller dans un coin de la chapelle. La cérémonie terminée, on le vit placer sa carabine sur l'épaule et se remettre en marche, les yeux remplis de larmes. — Il est étrange qu'Alabert ait reçu l'ordre de changer de poste le jour même du mariage de la saunière du rode, dit une vieille femme en suivant le douanier des yeux. — Il va à Frontignan, ajouta un camelier; c'est bien loin, mais on prétend qu'il a demandé à quitter la Camargue.

Après la messe, Bamboche, qui était remonté sur son aïgue, prit Manidette en croupe, et, ralliant de la voix ses taureaux, il partit au galop. Ce fut vers le soir seulement que, sa femme serrée contre son cœur, sa manade bondissant sur la route, et le labeck caressant son visage, le gardian arriva, triomphant et joyeux, à son téradou.

Ainsi fut menée à bonne fin une entreprise que l'amour seul pouvait tenter et faire réussir, le mariage d'un gardian et d'une saunière, fait à peu près sans exemple dans les annales de la Camargue. Aujourd'hui le téradou de Bamboche est un magnifique domaine dont les taureaux sont renommés dans tout le pays. Comme toute saunière de race, Manidette y tient fort convenablement son rang. La voix stridente du gardian fait encore trembler les taureaux dans le marais, et son poignet vigoureux abat, comme autrefois, les bioulés dans l'arène; les paysans sont fiers de trinquer avec lui, mais aucun d'eux n'ose plus le tutoyer. Enfin Bamboche a fait de son vieux aïgue un cheval d'attelage, qui le traîne magistralement dans son tap aux courses et aux ferrades.

Mme Louis Figuier.

ROMANCIERS

ET

ÉCRIVAINS CONTEMPORAINS

Mme CHARLES REYBAUD.

Le grand botaniste Linné avait eu l'heureuse et poétique idée d'une horloge ou calendrier des fleurs. L'année tournait dans un cercle de couleurs et de parfums : les mois se reconnaissaient aux groupes de couleurs harmonieusement assortis, et des parfums aux aromes subtils donnaient la date des jours. La nature faisait sentir ses révolutions par ses influences les plus secrètes, et laissait raconter son histoire par les plus gracieux et les plus frêles des êtres sortis de son sein. Je suis étonné que quelque fin dilettante, quelque voluptueux amateur de littérature, n'ait pas eu une idée analogue à celle de Linné, et n'ait pas essayé de tracer le plan d'un calendrier de lectures. Le bon Charles Lamb, ce délicat gourmet de vieille littérature, qui a connu et épuisé les plus secrets plaisirs de l'amateur de livres, a eu vaguement une idée pareille; mais son esprit ne s'en est pas emparé fortement, et il l'a laissé s'envoler. Il vous dira bien quelle lecture vous paraîtra la plus savoureuse dans une vieille chambre d'auberge, quelle autre convient en diligence, quel humoriste il est agréable d'ouvrir une heure avant le dîner, près du feu d'une cuisine brillante et luisante comme les intérieurs hollandais, ou de quel vieux poème il est doux d'occuper son esprit aux longues heures du soir, devant un pot de bière luthérienne; mais

ses observations, qui sont toutes très judicieuses et très fondées, ne sont que des observations de détail, comme celles d'un homme qui tourne dans un cercle de lectures étroit et restreint. Il n'a même pas entrevu l'idée du calendrier de lectures que nous demandons. Il est très vrai cependant que les livres ont leurs saisons, et correspondent à telles périodes de l'année et même à telle époque d'un mois déterminé, comme ils correspondent aux diverses dispositions de l'esprit, et qu'on ne peut pas plus les lire avec profit en dehors de leur saison naturelle qu'en dépit de la disposition d'esprit qu'ils réclament. Allez donc lire les *Méditations* de Descartes lorsque l'attention vous fait défaut, ou bien essayez de prendre plaisir aux *Provinciales* lorsque votre esprit est troublé par quelque souvenir absorbant ou hanté par quelque fantôme. Il ne me semble guère moins absurde de lire indifféremment toute sorte de livres à n'importe quelle époque de l'année, à moins d'y être contraint par les obligations du dur métier de critique.

Il faudrait varier ses lectures selon les mois et les jours, comme le fidèle varie ses prières selon les offices qu'il doit suivre ou les saints patrons qu'il veut implorer. Aux longues soirées de l'hiver conviennent les lectures prolongées et sérieuses, la sévère métaphysique, les enchantemens de l'éloquence, les émotions fortes et soutenues de la grande littérature dramatique. Aux journées de printemps molles et tièdes se rapportent naturellement toutes les tribus des lyriques et des élégiaques. Aux mois d'automne conviennent les livres des sages revenus des illusions de ce monde, mais qui de ces illusions ont gardé au moins le sourire, les *Essais* de Montaigne, les comédies de Molière, le *Don Quichotte*, le *Wilhelm Meister*, à la condition de réserver expressément pour les jours de pluie et de brouillards les livres de ceux de ces sages qui se sont trop abandonnés à leur verve morose ou à leur misanthropie, les *Voyages de Gulliver* par exemple, ou les romans de Voltaire. Pour les mois de l'été, je n'oserais recommander qu'un seul grand poète, l'Arioste. L'été est la saison favorable pour goûter à loisir ses belles inventions, l'exubérante fertilité de son imagination puissante, et cette plénitude de bonne humeur qui fait de sa poésie un vrai cordial. C'est dans la saison où l'on se sent heureux de vivre et de contempler autour de soi l'opulence de la vie qu'il faut lire cette œuvre, inondée, comme la nature en été, d'une lumière riche, claire, triomphante, cette œuvre pleine aussi de frais ombrages et d'asiles discrets. A l'exception de ce grand poète, les lectures qui conviennent à la saison d'été doivent être d'une nature calmante et douce; un peu de frivolité même ne leur nuirait pas. La saison invite au repos, aux plaisirs faciles; les livres qu'on peut ouvrir sans préparation, dont on peut se détacher

sans peine pour les reprendre une heure après, qu'on peut traiter en bons compagnons et en connaissances aimables, sont donc les bienvenus. Nous désirons volontiers que rien dans nos lectures ne nous rappelle, même de loin, les fatigues de l'étude ou les émotions que nous avons pris si souvent plaisir à éprouver. Ce serait maintenant une peine pour nous que de trop admirer, de trop sentir, de trop penser. C'est la saison des romans sans prétention philosophique ou sociale, des histoires d'amour, des récits qui peuvent remplacer la conversation d'un ami et faire passer agréablement les lourdes heures de la journée. Une gracieuse histoire d'amour ou un récit de piquantes aventures remplira bien mieux le *far niente* des mois d'été, sera bien mieux en harmonie avec la vie de loisirs mondains qu'on y mène, que le plus beau poème. Quel livre aimeriez-vous à lire sous les ombrages d'un grand parc et à laisser entr'ouvert sur le banc de gazon où vous vous êtes assis? Quelque sentimentale aventure, j'imagine, plutôt que quelque ouvrage trop austère, qui pût faire croire qu'un pédant était assis à la place que vous venez de quitter. L'été est donc la vraie saison des romans, et parmi les romans, ceux qui n'ont aucune prétention philosophique, politique et sociale, qui sont écrits selon le précepte : *ad narrandum, non ad probandum*, seront surtout les préférés.

Il y a bien longtemps que je cherchais l'occasion d'entretenir les lecteurs de la *Revue* des romans de Mme Charles Reybaud, ou, pour mieux parler, — car je n'ai pas à leur présenter une inconnue, — de rappeler à leur souvenir les récits ingénieux et variés de cette femme spirituelle et sensée. L'occasion attendue s'est présentée enfin avec l'arrivée des mois de la belle saison. Les romans de Mme Reybaud sont une de ces lectures qui calment et qui reposent, une des mieux appropriées à cette période de l'année où l'homme, lassé des luttes de sa profession et quelquefois des orages de son cœur, vient demander à la vie un peu de répit et à la nature un peu d'ombre. Emportez-les, comme nous l'avons fait nous-même, à la campagne, au bord de la mer, aux eaux de France ou d'Allemagne, et vous verrez quelle douce compagnie ils vous tiendront et quels bons remèdes contre l'ennui ils sauront vous fournir. Ils vous donneront juste le genre d'émotions que vous réclamez, des émotions qui n'aient rien d'excessif et qui ne troublent pas le repos que vous cherchez. Ils vous entretiendront d'aventures et de sentimens qui sont les aventures et les sentimens de ceux qui vous approchent; ils vous raconteront le roman non de héros exceptionnels et au-dessus de la moyenne ordinaire de l'humanité, mais le roman des hommes et des femmes qui passent devant vous et avec lesquels vous causerez ce soir. Au sortir de la vie active, des luttes de pas-

sion et d'intérêts que vous avez eu à soutenir, ce ne serait pas pour vous, j'imagine, un grand plaisir que d'être obligé de supporter la société d'un héros de roman ou de drame tyrannisé par ces mêmes passions que vous voulez fuir; il n'est personne certainement qui regardât comme un délassement de passer une semaine avec une Clarisse Harlowe en chair et en os, ou d'écouter les plaintes de quelque inconsolable Childe Harold. Avec Mme Reybaud, vous n'avez à craindre aucun péril de ce genre; ni ses héros, ni ses héroïnes ne sont tyranniques et absorbans, et leurs sentimens sont de ceux que vous seriez heureux de partager, quel que soit le besoin de *far niente* de votre cœur et de votre esprit.

De tous les romans contemporains, les romans de Mme Reybaud sont peut-être ceux qui répondent le plus exactement à l'idée que nos pères se faisaient de ce genre de littérature. Ils avaient sur ce point des idées aussi simples que les nôtres sont compliquées, ils avaient même quelque préjugés assez bien fondés que nous ne partageons plus, peut-être à tort. Dans leur pensée, un roman était tout simplement un récit d'amour ou d'aventures, mais surtout d'amour, dont les personnages étaient pris dans le milieu ordinaire de la société, et qui n'avait d'autre but que d'amuser. Nous avons changé tout cela; nous avons fait du roman une chaire et une tribune, un moyen de vulgarisation et de propagande des idées. Nous avons voulu qu'une histoire d'amour nous invitât à réfléchir sur les lois du mariage, que la description d'un caractère nous présentât le résumé de toute une classe de la société, qu'une idylle campagnarde fût un cours d'économie rurale, et une aventure d'atelier une dissertation concluante en faveur des classes ouvrières. Systèmes philosophiques, vieilles et nouvelles religions, problèmes politiques, il n'est rien que nous n'ayons cru pouvoir faire exprimer au roman. Là ne se sont pas bornées cependant nos prétentions. De ce genre autrefois dédaigné et réputé futile, nous avons voulu faire le premier de tous. Le roman est devenu un poème en prose qui prend les formes les plus diverses, et qui aspire à remplacer tous les genres, depuis l'épopée jusqu'à la simple idylle. Ce n'est pas nous qui blâmerons la transformation que le roman a subie de nos jours. Nous devons à cette révolution de nouveaux plaisirs et un certain nombre de chefs-d'œuvre; cependant nous ne pouvons nous empêcher parfois de regretter l'humble chrysalide d'où le brillant papillon s'est élancé. En se transformant et en s'agrandissant, le roman a beaucoup trop agi à la manière des parvenus; il a trop oublié son origine. Le souvenir de l'ancien genre s'est perdu au milieu des splendeurs de date récente. On a fait des poèmes, mais on a souvent oublié de faire des récits. Sous prétexte d'analyse et de poésie, on s'est dispensé d'être concis, rapide et net.

L'ancien roman, se réduisant au récit, était parfois un peu sec; nous avons remplacé cette sécheresse par l'exubérance des détails parasites. Pour trop vouloir apprendre les arts de peindre et d'analyser, nous avons presque désappris l'art de raconter.

C'est cet art quelque peu oublié que Mme Reybaud fait revivre parmi nous. Elle ne vise pas à la profondeur et à la philosophie, elle se contente d'amuser et d'émouvoir. Si la nature des passions et des sentimens qu'elle décrit est susceptible d'éveiller quelque réflexion, elle l'indique en passant et sans insister. Elle a pour les personnages qu'elle met en scène le même genre de discrétion que les personnes bien élevées portent dans les relations du monde; elle expose leurs aventures et leurs malheurs sans les commenter ni en rechercher les causes. Elle ne raconte que ce qui est apparent et extérieur, et n'essaie pas de surprendre les faits invisibles qui ont donné naissance aux péripéties qu'elle déroule. Elle est donc conteuse, et rien que conteuse; là est son originalité et son charme. Cet art de conter est chez elle un véritable don de nature qu'elle exerce naïvement; ce n'est pas le résultat d'un effort prémédité et d'une pensée systématique. Elle ne s'est pas dit que le récit devait être la trame et la substance même du roman; elle ne s'est pas donné pour tâche d'être avant tout concise et rapide, de subordonner ses autres facultés à cette faculté principale de conter. Si elle n'a aucun goût pour l'analyse et la description minutieuse des caractères, ce n'est pas par un parti-pris de sa volonté, c'est par une sorte d'instinct naturel qui lui est commun avec tous ses compatriotes. Comme presque toutes les natures méridionales, Mme Reybaud s'en tient aux apparences, aux surfaces, à l'action extérieure; le fait suit la pensée sans retard et sans hésitation, le geste accompagne la parole, l'accent marque la passion, l'aspect accuse le sentiment intérieur. Dès le début de son récit, les sentimens et les passions suivent la pente qui leur est indiquée par la fatalité des situations au milieu desquelles ils apparaissent, comme une source suit la pente des terrains sur lesquels elle doit couler. Dès leur entrée en scène, ses personnages se mettent en marche pour arriver au but qu'ils poursuivent sans dévier de leur route ou faire des haltes trop prolongées, qui retarderaient le dénoûment. A l'inverse de la méthode employée aujourd'hui, l'auteur ne raconte et ne décrit pas le caractère de ses héros pour faire comprendre leurs actes; mais il laisse raconter leur caractère par ces actes mêmes. C'est, dis-je, une vieille méthode; mais, si elle est vieille, elle n'en est pas moins bonne, car les écrivains d'autrefois n'en connaissaient pas d'autre, et elle est même la seule que puisse employer en toute sécurité l'écrivain qui se propose de narrer plutôt que de prouver, et qui prend la plume avec la pensée d'écrire un

roman qui soit un récit. Quiconque veut exceller dans cet art difficile du récit doit se garder de donner dans le travers contemporain, lequel consiste à décrire le caractère des personnages avant d'exposer leurs actions, et doit observer au contraire cette méthode à laquelle Mme Reybaud est restée constamment fidèle, qui laisse le caractère se former sous les yeux du lecteur par la lente accumulation des actes du personnage. La vérité morale ne perd rien d'ailleurs à l'observation de cette règle. Cachée pendant tout le cours du récit, elle se retrouve au dénoûment. Lorsque les passions sont allées jusqu'au bout d'elles-mêmes, ont révélé tout ce qu'elles contenaient en bien et en mal, la vérité morale apparaît pour sanctionner et pour conclure.

Le roman de Mme Reybaud, c'est donc le roman tel que le comprenaient nos pères, c'est l'ancien récit à la française, mais rajeuni et paré selon les modes nouvelles. Pour n'avoir aucune des prétentions du roman de date récente, il n'a cependant rien d'antique ni de suranné. Pour peu qu'on l'observe attentivement, on y remarque mille nuances qui accusent l'influence de doctrines littéraires qui étaient inconnues à nos pères. Dans les premiers récits de l'auteur par exemple, on sent l'influence des nouvelles écoles littéraires. Il s'y trouve une recherche quelquefois heureuse de la couleur locale et historique, qui accuse le voisinage des œuvres de l'école romantique. Une pointe de ce cosmopolitisme que nous portons tous en nous aujourd'hui se laisse aussi très distinctement apercevoir; l'imagination de l'auteur ne tourne pas dans le cercle restreint où aimait à tourner l'imagination des conteurs d'autrefois; elle est plus curieuse, plus ardente, plus mobile et voyageuse. Elle aime la poésie des temps passés, les paysages des contrées lointaines, les vieilles histoires dont les cloîtres conservaient le secret. Quoique la Provence soit avant tout sa terre natale et de prédilection, celle à laquelle elle aime toujours à revenir, celle qui l'inspire le mieux et qui lui a fourni ses plus belles histoires, — *Misé Brun*, *Clémentine*, *le Cadet de Colobrières*, *Mademoiselle de Malepeire*, — Mme Reybaud a fait plus d'une excursion à l'étranger et a gardé comme une teinte légère des mœurs et des passions qu'elle a traversées dans ses lectures. Elle a étudié l'Espagne et la littérature espagnole, et quelques accens de ces passions sérieuses et tenaces, inconnues aux populations légères et violentes de notre midi, se sont gravés ineffaçablement dans sa mémoire, qui en a été surprise et comme saisie. Son imagination provençale possède une sorte de sympathie instinctive pour tous les pays du midi; sans sortir de sa Provence, elle les a devinés et elle s'est plu mainte fois à en décrire les paysages et les mœurs. C'est ainsi que sont nés tous ses gracieux récits

des colonies françaises et espagnoles, *Mézélie*, *la Petite Reine*, *Sydonie*, *Madame de Rieux*. Son imagination a donc beaucoup plus voyagé que ne le croient certains lecteurs, et que nous ne le pensions nous-même avant d'avoir lu ses premiers romans; mais, chose remarquable, ses excursions se sont toujours bornées aux pays du midi. Sa curiosité s'arrête aux pays chauds qui lui rappellent la terre natale, et son talent n'a jamais eu aucun caprice pour les pays du nord, dont il semble ne pas comprendre la poésie. Aussi son œuvre, quand on la considère dans son ensemble, présente-t-elle à peu près l'aspect que devait présenter, il y a environ un siècle, avant que le cosmopolitisme moderne eût détruit la variété et la poésie des costumes, cette spirituelle ville de Marseille dont elle a gardé l'accent ineffaçable. Sur le port, mêlés à la population provençale, se promènent, comme de vivans échantillons de toutes les races méridionales, de riches marchands génois, des Espagnoles en mantille, des Mexicains et des créoles au teint bronzé, des marins grecs et même quelques Turcs en turban; mais on n'y aperçoit pas d'échantillons de la race blonde, ou si par hasard il s'en rencontre, ils restent à l'écart et ne se confondent pas avec cette population brune dont ils ne comprennent pas le langage et les turbulentes passions.

Le talent de Mme Reybaud est donc plus compliqué qu'on ne pourrait le croire d'abord, car à l'art de conter elle joint la curiosité et l'intelligence. Aussi cet ancien roman qu'elle fait revivre a-t-il perdu sous sa plume ce ton monochrome, ou pour mieux dire cette pâleur qui le distinguait trop autrefois. De légères couches de couleur locale étendues çà et là lui font un fard agréable qui rehausse sa physionomie. La nouvelle littérature lui a aussi comme enseigné certaines inflexions de voix et certaines habiletés de diction qui rompent la monotonie de débit qui lui était trop habituelle. Enfin la curiosité moderne et le cosmopolitisme contemporain lui ont fourni une variété de sujets qui lui était inconnue autrefois. C'est toujours l'ancien roman, c'est-à-dire une histoire sans prétention philosophique ou politique, mais l'ancien roman arrangé, embelli, composé selon les méthodes nouvelles et revêtu du costume du temps. Et non-seulement il porte notre costume, mais quelquefois même il fait des concessions à la mode régnante. Au début de sa carrière, Mme Reybaud ne craignit pas, je l'ai dit, de faire porter à ses premières œuvres quelques-uns des ornemens que l'école romantique avait alors mis en vogue, et vous retrouverez sans grands efforts la trace de cette influence dans *le Château de Saint-Germain*, *Elys de Sault*, *Espagnoles et Françaises*. Quoiqu'elle n'ait jamais affiché d'opinions politiques très marquées et qu'elle n'ait jamais fait de sa plume un instrument de prédication, cependant la plupart de ses

romans trahissent une influence libérale qui accuse le voisinage de 1830, et quelques-uns même, comme *Hélène*, une tendance radicale fort discrète, mais assez marquée. Enfin dans ceux de ses romans qui ont été écrits depuis 1848, on sent une certaine complaisance pour les nouvelles tendances littéraires. Sans accepter formellement la mode, elle lui a cependant obéi. Elle a sacrifié, avec le bon goût et la discrétion qui lui sont propres, aux doctrines du réalisme, et il y a tel de ses romans des dernières années, *Faustine* par exemple, qui n'est autre chose qu'une histoire comme on les aime aujourd'hui, une histoire réaliste, seulement écrite avec finesse, correction et sobriété.

Mais ce ne sont là que des détails qui n'altèrent ni ne modifient beaucoup l'essence de son talent et de sa nature. En dépit des influences qu'elle a subies, elle n'est ni romantique, ni philosophe, ni prêcheuse politique, mais conteuse. En dépit des excursions lointaines de sa curiosité et des milieux divers qu'elle a traversés, elle est restée Provençale. Conteuse et Provençale, voilà les deux caractères très marqués de son esprit et de son talent. Elle est Provençale des pieds à la tête, Provençale d'esprit, d'habitudes, de langage et surtout d'éducation. Son éducation vaut la peine qu'on s'y arrête un instant, car elle a laissé sur ses écrits une marque très profonde, et l'on peut dire même qu'elle lui doit tout ce qu'elle est devenue; elle lui doit et son tour d'esprit, et son goût des choses de l'intelligence, et la substance même des récits qu'elle a composés.

Elle a eu le goût des choses de l'intelligence, parce qu'on l'avait autour d'elle et parce que sa jeune imagination se trouva de bonne heure doucement stimulée par la conversation d'un père homme d'esprit et médecin distingué, le docteur Arnaud. Sans songer à devenir savante, la jeune fille se trouvait ainsi comme imbibée et pénétrée de littérature. « Je l'entendais parler de curiosités historiques, pour lesquelles il avait beaucoup de goût, de beaux-arts et surtout de peinture, et je me mis à lire les mêmes livres qu'il lisait, » nous écrivait-elle dans une lettre récente en réponse à quelques questions que nous lui avions adressées. Chez elle, les deux grandes influences souvent contraires et hostiles qui se disputent et déchirent l'esprit de l'enfant, — car l'esprit de l'enfant a ses révolutions et ses luttes quelquefois aussi douloureuses que celles de la jeunesse et de l'âge mûr, — l'instinct d'imitation et la curiosité, s'unirent sans querelle et grandirent sans trouble sous la protection de cette éducation paternelle, d'autant plus efficace qu'elle s'exerçait sans préméditation. Il n'y a pas eu chez Mme Reybaud de vocation littéraire à proprement parler, elle n'a connu aucune de ces circonstances déterminantes qui forcent l'esprit et lui imposent leurs dures conditions. Nulle voix ne

lui a crié : Tu seras écrivain. Non, elle s'est laissé glisser lentement et doucement sur la pente facile où son éducation l'avait placée. Rarement on est entré dans la littérature avec moins de préoccupations personnelles et de parti-pris; elle a écrit des romans à peu près comme on fait la connaissance d'un voisin que le hasard a placé à votre porte; on le voit passer si souvent qu'on finit par le saluer, et après un certain nombre de saluts on arrive à lui parler le plus naturellement du monde. Sa vie présente un tout petit détail qui est bien l'image fidèle de sa destinée littéraire : Mme Reybaud est très versée dans la connaissance de la langue et de la littérature espagnoles; mais ce n'est pas, comme on pourrait le croire, à un goût particulier pour l'Espagne et à un choix prémédité qu'elle doit cette érudition. De même qu'elle avait lu les livres dont parlait son père parce qu'elle l'en entendait parler, elle apprit l'espagnol parce qu'une de ses amies devait se marier en Espagne. Cet incident, qui présente, disons-nous, une image fidèle de sa destinée littéraire, fut en même temps, tout léger qu'il soit, la cause déterminante de sa vocation. Comme pour apprendre une langue il faut de toute nécessité faire des traductions, l'étude de l'espagnol fut l'occasion qui lui mit à la main cette plume élégante et facile qu'elle n'a plus quittée depuis lors. Sa vocation littéraire est donc des plus simples; il serait impossible d'y rattacher la moindre anecdote dramatique. Cette vocation est un fruit si naturel de son éducation qu'il est permis de supposer que, si l'auteur eût été élevé par un autre père, ses vives facultés n'auraient senti aucun désir de s'exercer sur des sujets littéraires; elles se seraient épanouies et auraient donné tous leurs parfums dans le milieu ordinaire de la vie et n'auraient été appréciées que de ceux qui l'auraient approchée et connue. Nous devons de la reconnaissance au docteur Arnaud, puisque, sans l'influence insensible qu'il exerça sur l'esprit de sa fille, nous aurions peut-être été privés de ces récits charmans qui ont occupé nos heures de loisir, et dont quelques-uns comptent au nombre de nos plaisirs intellectuels.

La seconde influence, celle qui a non plus déterminé sa vocation, mais qui, cette vocation une fois arrêtée, a fourni à son esprit les matériaux et la substance de ses écrits, c'est le pays même dans lequel elle est née. La plupart des histoires qu'elle a racontées sont des histoires provençales conservées par la tradition, des aventures restées célèbres dans telle localité, ou des anecdotes contemporaines de l'enfance de l'auteur recueillies dans les conversations du foyer domestique ou du voisinage. Même les plus récentes, comme l'histoire de *Faustine*, qui se rapporte par sa date à la fin du règne de Louis-Philippe, sont des anecdotes rapportées par l'auteur au re-

tour d'une visite à sa Provence bien-aimée. Ce sont là les meilleurs de ses récits; ils se distinguent par une physionomie originale et un accent particulier qui manquent à ceux de ses romans qui sont le résultat de ses lectures, comme *Espagnoles et Françaises*, *Mézélie*, *la Petite Reine*, *Madame de Rieux*. Ce que l'on doit louer principalement dans ces derniers, c'est cet art du récit qui n'abandonne jamais Mme Reybaud; soyez sûr cependant que s'il y a un personnage intéressant ou un épisode original dans ces histoires exotiques, c'est un personnage de la France méridionale ou un épisode provençal. Ainsi la meilleure nouvelle du recueil intitulé *Espagnoles et Françaises* est *l'Avocat Loubet*, histoire de cours d'assises du temps passé; ainsi le meilleur épisode de *Mézélie*, roman de la première manière de l'auteur, mais où ne manquent ni la variété, ni l'attrait, c'est le séjour de Mme d'Effanges et de ses filles chez leurs vieilles cousines d'Avignon. L'intérieur des vieilles demoiselles est peint avec cette science intime qui résulte d'une longue habitude. Partout dans ses récits on sent que l'auteur a son véritable domicile en Provence, et qu'elle n'a partout ailleurs, même à Paris, où elle a séjourné si longtemps, que des *pied-à-terre*. Comme elle connaît bien, d'instinct et d'habitude plutôt que d'observation attentive et d'étude patiente, ces vives et charmantes populations du midi parmi lesquelles elle a vécu, et comme elle les fait agir et parler familièrement devant nous! Ce sont parens, voisins et camarades dont elle nous dira les moindres particularités. Elle sait tous les détails du costume et de l'ameublement, le nom du chien, l'âge du chat, et par qui fut donné le singe qui gambade dans l'antichambre. Ce qui est plus précieux encore que ces mille détails amusans, ce sont les traits originaux du caractère de ces populations qu'elle nous présente sans prétention philosophique, et qu'elle nous fait comprendre ou reconnaître. Les voilà bien telles qu'elles sont, ces populations si mobiles en apparence, qui trompent l'observateur superficiel comme trompent certaines physionomies, ces populations qu'il ne faut jamais prendre au mot, et dont l'intempérance de langage dissimule admirablement les véritables sentimens; fines, rusées, pratiques sous air d'imprudence et de violence, sages sous air de folie; si humbles et si modestes, qu'elles semblent parfois presque basses, et cependant si bien armées de ce don que le vieux marquis de Mirabeau appelait le don terrible de la familiarité, si lentes et si paresseuses, et cependant si actives, — si pleines de déférence pour le rang, et cependant d'une individualité si opiniâtre. Vous retrouverez sans peine dans les récits de Mme Reybaud les contrastes qui distinguent ce pays de la tradition la plus inébranlable et des coups de main les plus anarchiques, vous y re-

connaîtrez surtout cette forte et solide empreinte que l'ancien régime y a laissée, cette empreinte qui se rencontre dans le caractère du méridional le plus démocrate, de celui qui se vante le plus bruyamment de ses opinions modernes. Tous les récits de Mme Reybaud sont en réalité des récits de cet ancien régime dont elle a pu voir dans son enfance les passions encore enflammées, les mœurs encore vivantes, et qui est entré pour une grande part dans son éducation. Ces vieilles histoires de couvent qu'elle nous raconte avec une connaissance si exacte, si circonstanciée, des lieux, des habitudes, des détails domestiques de la vie claustrale, elle les a presque vécues, ayant été élevée dans un vieux couvent par des carmélites que la révolution avait sécularisées de la veille. « Je connus ainsi, dit-elle dans la lettre que nous avons déjà citée, les détails de la vie religieuse et les pratiques traditionnelles dont aucun livre ne fait mention. Les nouveaux couvens n'ont nullement la physionomie des anciens. » *Le Cadet de Colobrières, Félise, le Moine de Chaalis*, sont nés de cette connaissance intime et pour ainsi dire de cette expérience de la vie claustrale, comme ses autres récits : *Misé Brun*, *Mademoiselle de Malepeire*, *le Cabaret de Gaubert*, *l'Oncle César*, sont nés de la tradition orale et populaire. Aussi la vie qui anime les romans de Mme Reybaud n'est pas cette vie ardente, personnelle, qui naît seulement de l'âme de l'écrivain; c'est le même genre de vie qui anime la parole transmise par la tradition, le récit oral.

Quoiqu'elle soit très libérale, l'ancien régime a donc fait presque tous les frais de poésie de ses romans. C'est à l'ancien régime que revient l'honneur de ses meilleures peintures et de ses plus intéressans personnages : la description du couvent des Annonciades, que la jeune Félise trouble de sa pétulance et scandalise de ses ardeurs; celle de la Roche-Farnoux, où trois générations languissent et se dessèchent comme des fleurs privées d'eau, en attendant la mort d'un vieillard qui s'obstine malicieusement à ne pas sortir de ce monde; celle du château de Colobrières, où la vieille famille des Colobrières meurt noblement de faim, et s'en console en se répétant que noblesse oblige et qu'oisiveté est le premier devoir d'un gentilhomme. Donnez de tels sujets de récit à quelque romancier contemporain, même doué de génie, mais qui n'ait pas reçu l'empreinte et comme le baiser de l'ancien régime expirant : il fera des récits aussi intéressans que ceux de Mme Reybaud, plus grands peut-être, mais à coup sûr moins vrais et moins exacts. Donnez à ce romancier l'histoire de *Misé Brun*, si vous voulez, et elle pourra lui fournir la matière d'un beau livre; mais il y a tel détail poétique qui naît de la vérité locale qu'il ne rencontrera jamais, par exemple l'horreur secrète qu'inspire à la jeune femme ce lourd chapelet, insigne de la

confrérie de pénitens dont son mari fait partie. Un romancier qui aurait vécu plus loin que Mme Reybaud de cette vie de la vieille Provence n'aurait jamais trouvé un pareil trait. Il aurait expliqué la répugnance de la jeune femme par des raisons plus sommaires, plus générales, plus banales, par des raisons qui pourraient s'appliquer aux Provençales d'aujourd'hui tout aussi bien qu'aux Provençales d'autrefois; mais le moyen par lequel cette répugnance se change en horreur, cette suprême goutte d'eau qui fait déborder le vase trop plein, cette flèche presque invisible qui va toucher et détruire les ressorts les plus cachés et les plus fins de l'affection, cet imperceptible *rien* qui triomphe de l'âme contre laquelle ont échoué les plus puissans assauts de la passion, voilà ce qu'un autre romancier n'aurait pas rencontré, parce que ce détail appartient non pas à la vie générale de l'âme, mais à la vie particulière qu'elle a menée à telle époque de la durée. L'âme humaine est semblable en effet à un vaste palais dont les galeries et les salles sont toujours ouvertes, et où les générations d'aujourd'hui peuvent se promener comme s'y sont promenées leurs devancières, mais dont les cabinets et les chambres particulières se sont fermés successivement après le départ de chaque génération. Celui qui, par héritage, par éducation ou par heureux hasard du sort, n'a pas en sa possession les clés qui ouvrent ces chambres ne peut avoir une idée exacte de la vie des générations qui les ont habitées; quelquefois même il arrive que ces clés se perdent et ne se retrouvent jamais. Mme Reybaud possède celle qui ouvre la salle où dorment les souvenirs de l'ancien régime provençal.

La biographie intellectuelle de Mme Reybaud peut, comme on le voit, tenir en quelques lignes. Elle a été élevée par un père homme d'esprit, elle a passé son enfance et sa jeunesse dans un pays riche en souvenirs historiques et en traditions romanesques, et elle en a ressenti l'influence poétique. Autour d'elle cependant, on n'était rien moins que bien disposé en faveur de cet ancien régime expirant, qui façonnait sa jeune imagination. Ses parens et ses amis étaient dévoués à la cause libérale et révolutionnaire, et leurs opinions devinrent et sont restées les siennes; mais, en femme sensée et finement pratique, elle a eu l'art de séparer ses opinions de ses émotions et les intérêts de son esprit de ceux de son imagination. Ses opinions libérales ne lui ont jamais inspiré un mot d'amertume ou de colère contre ces personnages de l'ancien régime dont son imagination aimait les vertus domestiques, les habitudes religieuses, et jusqu'aux préjugés si honorables et aux scrupules si noblement fondés, et sa familiarité avec ces mœurs d'un caractère plus noble que les mœurs nouvelles n'a cependant jamais eu le pouvoir de rabaisser dans son

estime la société nouvelle à laquelle elle appartenait. Mme Reybaud appartient pour ainsi dire à deux régimes de société, et elle a su faire bon ménage avec tous les deux; par son éducation et sa tournure d'imagination, elle appartient à l'ancien régime; par sa naissance, ses amitiés et ses opinions, elle appartient à la société issue de la révolution. Son père, le docteur Arnaud, était un libéral très déterminé. Parmi ses amis d'enfance et de jeunesse, nous rencontrons les noms destinés à devenir illustres de deux jeunes gens, inconnus alors, mais déjà enflammés de ces passions libérales qui devaient s'exprimer quelques années plus tard par des écrits historiques qui ont passé eux-mêmes à l'état d'histoire, tant ils sont intimement liés aux souvenirs des luttes de la restauration et de la révolution de 1830. Ces deux jeunes gens, originaires comme elle de la ville d'Aix en Provence, étaient MM. Thiers et Mignet. Depuis cette époque, les vicissitudes de la vie ont séparé ces trois compagnons de jeunesse et les ont jetés sur des rivages différens, mais leur amitié réciproque n'a point souffert de cet éloignement. C'est plaisir que d'entendre Mme Reybaud revenir sur cette période déjà lointaine de sa vie, tracer les portraits de ses jeunes amis, décrire la pétulante mobilité d'esprit, de gestes, de visage de M. Thiers, la gravité attentive et studieuse de M. Mignet, raconter quelque anecdote sur l'amitié naissante qui devait unir de liens si indissolubles l'Oreste et le Pylade du parti libéral. Elle les voit et les peint tels qu'ils étaient alors; ni les années, ni les changemens politiques n'ont diminué sa vive sympathie pour eux. On me dit que de leur côté ils ont conservé pour elle les mêmes sentimens qu'autrefois, et qu'ils ont su payer son affection de retour. Nous ne citerons qu'un fait que Mme Reybaud ignore probablement, mais qui se rapporte trop directement à notre sujet pour que nous le passions sous silence. C'est à l'intervention et à l'influence de M. Thiers que Mme Reybaud a dû ses premiers rapports avec ce recueil.

Pendant son ministère de 1835, M. Thiers sut trouver assez de loisir, au milieu des soucis politiques qui l'assiégeaient, pour penser à son amie de jeunesse, qui avait débuté dans les lettres depuis quelques années déjà, mais dont les premiers essais n'avaient pas attiré encore l'attention dont elle était digne. Lui, ministre tout-puissant, ne craignit pas un jour de se faire solliciteur pour elle : je dis justement solliciteur, car il n'existait alors aucun lien de sympathie politique entre la direction de ce recueil et M. Thiers. On courait le risque d'un refus, ce qui n'est jamais agréable, même pour ceux qui ne sont pas ministres; ce fut une admission qu'on obtint. Une nouvelle présentée par un ami officieux fut insérée dans la *Revue de Paris*, alors placée sous la même direction que la *Revue des Deux*

Mondes. Cette nouvelle, très originale de fond, très modeste de forme, intitulée *Lazarille*, fut, on peut le dire, le véritable début de Mme Reybaud dans la carrière littéraire. A cette nouvelle en succédèrent plusieurs autres, toujours heureuses, et révélant un talent de plus en plus sûr de lui-même. Aussi le succès ne se fit-il pas attendre, et Mme Reybaud fut-elle bientôt conviée à quitter ce théâtre de la *Revue de Paris* pour celui de la *Revue des Deux Mondes*, où elle débuta par le récit intitulé *la Petite Reine*. J'ai relevé avec plaisir ce petit incident, qui fait honneur à M. Thiers, et j'ai voulu le porter à la connaissance de Mme Reybaud, parce qu'il lui prouvera que cette sympathie que je lui ai si souvent entendu exprimer était méritée, et que, contrairement à ce qui arrive trop souvent, hélas! dans ce monde, où nous aimons par ignorance des êtres que nous devrions haïr, son amitié *avait raison* et ne se trompait pas d'adresse.

La carrière de Mme Reybaud a donc été aussi facile que sa vocation avait été naturelle et simple. Son talent s'est montré pareil à une source qui coule entre deux rives égales, sur un lit de sable fin et uni, avec une lenteur silencieuse. Cette source favorisée n'a rencontré aucun de ces pittoresques accidens de terrain qui pouvaient troubler son heureuse expansion; pas de ces cailloux qui roulent avec un bruit sec au fond de l'eau et rompent indiscrètement le silence qu'elle aimait à garder, pas de ces anfractuosités des rives qui arrêtent l'onde au passage et la font sangloter, pas de ces pentes dangereuses qui la précipitent en lui arrachant un de ces mugissemens pareils à un cri de désespoir, ou un de ces légers cris pareils à un cri de surprise et de folle terreur. Rien n'indique sa présence, et le promeneur passerait sans s'apercevoir qu'il est près d'un vif et frais courant de l'eau la plus limpide, n'étaient un miroitement lumineux et les images reflétées d'objets qu'on ne voit pas. Mme Reybaud a continué sa vie littéraire comme elle l'avait commencée, allant toujours d'un même pas et d'une même allure; il n'y a guère de phases, de périodes, de changemens de manières dans ce talent aimable. Ses romans ne sont pas le résultat des révolutions de sa pensée : aussi ont-ils tous un certain air de famille et ne se distinguent-ils que par des nuances légères. Ils ne tranchent pas l'un sur l'autre, et il n'en est aucun qui pourrait réclamer sur ses frères une supériorité orgueilleuse, qui oserait se donner le droit de les traiter avec trop de mépris. Dans cette nombreuse et presque patriarcale famille de romans, qui ressemble à une de ces vieilles maisons du temps passé, où le père et la mère présidaient chaque jour à une table de vingt enfans, il n'y a pas de ces disparates choquantes et de ces inégalités qui paraissent des injustices. Ils ont tous même bonne apparence,

même air de santé, même charme de visage, si bien qu'on est presque embarrassé de choisir. On peut prendre presque au hasard parmi ses héros et ses héroïnes, on est à peu près sûr de tomber sur une charmante fille ou sur un aimable garçon. Quelle pépinière d'heureux ménages seraient les œuvres de Mme Reybaud, si les héros et les héroïnes de romans pouvaient se marier! Il n'y a vraiment entre ses récits d'autre différence que celle du bien au mieux et du mieux au très bien.

Cependant, comme il arrive souvent, ce ne sont pas les aînés que sont les plus beaux, ni, je crois, les préférés de leur mère. Les enfans intermédiaires et surtout les derniers venus sont ceux qui ont été le plus chéris et qui sont encore regardés avec le plus d'amour. Il y a une éducation aussi pour la maternité, et ce ne sont pas toujours les jeunes mères qui sont le plus prodigues de caresses. Mme Reybaud, semblable en cela aux jeunes mères, a mieux aimé ses enfans à mesure qu'elle en a eu davantage, et ils lui ont coûté plus de joie à mesure qu'ils lui ont coûté moins de douleur. Elle-même nous a fait à cet égard sa confession. « J'apprenais l'espagnol, et naturellement je me mis à faire des traductions, par-ci par-là, de ce qui me frappait; puis j'écrivis de mauvaises petites nouvelles informes, puis un roman, un mauvais roman historique très bête, puis encore un autre roman historique qui ne valait pas mieux que son aîné; il n'en faut pas parler... Depuis mon début, j'ai toujours tâché de faire de mieux en mieux, et quand mes premiers livres me tombent sous les yeux, je me voile la face. » Mme Reybaud est injuste vraiment pour ces premiers livres : j'ai fait récemment la connaissance de plusieurs d'entre eux, et je les ai trouvés de très amusante compagnie, moins différens même de leurs cadets que l'auteur ne veut bien l'avouer. Et puis il faut dire pour leur justification qu'ils existent depuis plus longtemps que les autres; les grâces de l'enfance ont pu se flétrir et les rides se former. Cette remarque de détail une fois faite, j'accorde bien volontiers que les derniers romans ont une supériorité marquée sur les premiers. Les premiers n'étaient qu'amusans et gracieux, ceux de l'âge intermédiaire ont été pathétiques et émouvans, et les derniers venus sont tout à fait remarquables. Un progrès continu au sein d'une fécondité assez surprenante, telle est à peu près la formule du talent de Mme Reybaud. *L'Oblat* est le premier livre dans lequel apparaisse d'une manière sensible ce progrès continu, dont *Mademoiselle de Malepeire* et *l'Oncle César* sont les derniers termes. « De mieux en mieux » est, comme nous l'avons vu, la devise de Mme Reybaud, dont la carrière littéraire n'a pas connu ces irrégularités du talent qui sont si fréquentes chez la plupart des écrivains. Sa carrière littéraire est tout à fait conforme

à la logique et tout à fait conforme aussi à cette opinion qui, assimilant le métier d'écrivain à tous les autres, croit qu'on y devient plus habile à mesure qu'on l'exerce davantage, et que le dernier livre d'un auteur doit être nécessairement le meilleur. Cette opinion, qui est fausse pour la plupart des écrivains, se trouve vraie par exception pour Mme Reybaud.

J'ai dit que les récits de Mme Reybaud répondaient à l'idée que nos pères se faisaient du roman; cependant elle se sépare d'eux complétement sur un point essentiel. Nos pères exigeaient en effet du roman certaines conditions assez particulières, et qui ne répondent plus du tout à nos opinions d'aujourd'hui. Un roman pour eux n'était pas comme pour nous une peinture de la réalité, c'était une sorte d'histoire équivoque, hybride, à moitié vraie, à moitié fausse, une combinaison d'aventures qui pût créer à la fois la double illusion du réel et du chimérique. Ils voulaient que le roman fût *romanesque*, c'est-à-dire, dans leur pensée, excentrique et en dehors des lois obligatoires et rationnelles de la vie. Cette condition du romanesque était imposée non-seulement aux aventures des personnages, mais à leurs sentimens et à leurs caractères. Jamais ils n'auraient admis qu'un héros ou une héroïne de roman pût s'exprimer simplement comme tout le monde, remplir ses devoirs comme tout le monde, et qu'un caractère naturel et simple fût susceptible de rencontrer des aventures extraordinaires. Il devait y avoir dans leur tournure, leurs paroles et leurs sentimens une certaine exagération qui leur imposât la marque du romanesque, et les parquât dans une classe à part. Cette exagération était la ligne de démarcation qui séparait les personnages de roman des hommes et des femmes de la vie réelle. Une honnête femme ne pouvait être une héroïne de roman qu'à la condition d'être trop vertueuse. Un amant n'était digne de ce titre de romanesque qu'à la condition d'être fidèle ou coupable à l'excès. Il ne lui suffisait pas d'être malheureux, il fallait qu'il le fût jusqu'au martyre. En toutes choses, dans les plus petites comme dans les plus grandes, ils devaient dépasser les limites ordinaires qui bornent les actes et les sentimens de l'homme. Il leur était défendu d'admirer un site, de jouer du clavecin, de prier Dieu, de faire leur salut et surtout de se damner comme les autres mortels. Cette obligation bizarre imposée aux héros de roman jetait sur leurs personnes un voile équivoque, un je ne sais quoi d'immoral qui rejaillissait sur le genre même, et lui avait fait le mauvais renom qu'il avait chez nos pères. C'est qu'il y a toujours quelque chose de malsain dans l'exagération, quelque chose de coupable dans l'abus des vertus les plus dignes d'estime. Il est presque inhumain d'être trop vertueux, et même, quoique cela semble étrange à dire, presque immoral d'être

trop malheureux; cela vous place dans une condition exceptionnelle, que vos semblables ne comprennent pas, et qui les remplit de doutes et d'anxiétés. Aussi nos pères considéraient-ils un roman comme un mauvais livre, et, étant données les conditions singulières qu'ils lui imposaient, je ne saurais conclure qu'ils eussent tort.

De leurs idées, Mme Reybaud n'a accepté qu'une partie; elle a repoussé toutes celles qui tendaient à faire du roman un genre pernicieux et coupable. Comme eux, elle pense qu'un roman est avant tout un récit amusant, qui vise non à instruire, mais à faire passer tranquillement de douces heures et à occuper les loisirs laissés par les devoirs de la vie. Comme eux, elle pense qu'un roman doit être une histoire d'aventures et d'amour, surtout d'amour, et que l'inattendu et l'imprévu doivent y dominer. Comme eux enfin, elle veut qu'un roman soit une histoire exceptionnelle, et, comme ils disaient naïvement, une de ces histoires qui ne se rencontrent pas tous les jours, par exemple l'histoire d'une demoiselle noble, exaltée par la solitude, les chimères et les mauvaises lectures, qui épouse un paysan, et qui, au lieu de l'homme naïf qu'elle a rêvé, ne trouve qu'un rustre tout au plus digne du coup de couteau dont elle l'honore dans un accès d'indignation et de mépris trop justifié, ou celle d'une honnête bourgeoise qui s'éprend d'un capitaine de voleurs, et ne découvre la profession de son amant que lorsqu'elle le voit monter à la potence. Mais elle a refusé de donner à ses héros et à ses héroïnes ces exagérations de sentimens et de langage qui les sépareraient des hommes réels. Chez elle, le romanesque s'arrête aux actions et aux aventures de ses personnages, il n'atteint ni leur caractère ni leur cœur. Ses héros traversent des aventures exceptionnelles, mais ils parlent et pensent comme tout le monde; ils sont vertueux sans emphase, simples, sensés, naturels, honnêtes dans leurs allures, mesurés dans leur langage; ils n'ont pas l'air de savoir le rôle qu'ils jouent. On peut dire d'eux en toute vérité qu'ils sont des héros de roman, et qu'ils n'en sont pas plus fiers pour cela. Aussi n'y a-t-il dans ses romans rien qui rappelle cette quasi immoralité que nous trouvons dans les romans qui enchantaient nos grand'mères, rien de ces vapeurs malsaines qui s'exhalent de sentimens affectés et exagérés. Un jour que je l'interrogeais sur le but moral qu'elle s'était proposé en écrivant certains de ses romans, elle me répondit : « J'ai vu dans la vie que le vice est aimable, et que la vertu est ennuyeuse, et j'ai voulu donner à la vertu tous les attraits du vice. » Nous lui rendons ce témoignage, qu'elle a très fidèlement et très heureusement rempli le programme qu'elle s'était tracé.

Et cependant, — contradiction qui peut amener à réfléchir sur les lois qui régissent l'art, et bien faite pour dérouter les consciences

honnêtes qui ont déjà répondu oui avec empressement au programme de Mme Reybaud, — les plus remarquables de ses récits sont ceux qui racontent les folies sinistres et les crimes de l'amour. Au milieu de cette nombreuse famille de jeunes héros et de jeunes héroïnes, à la physionomie assurée et modeste, au cœur sage et tendre, qui ont tous l'air de ne pas mieux demander que de ne pas être des personnages de roman, quatre personnages se font distinguer par ces signes particuliers qui révèlent les êtres prédestinés au malheur, à la passion, et, pour tout dire, voués au roman. Donnons au lecteur leur signalement, afin qu'il puisse aller droit à eux, s'il en éprouve le désir, et qu'il puisse les reconnaître au milieu de la foule de leurs frères et de leurs sœurs. Le premier est un jeune gentilhomme, résultat d'une faiblesse maternelle, dont le visage doux et résigné s'illumine d'un rayon languissant semblable à l'agonie d'une espérance, le moine de Chaalis; — le second, une jeune religieuse du couvent des Annonciades, fille d'un gentilhomme supplicié pour avoir obéi aux suggestions homicides d'un amour criminel, l'ardente Félise, qui entend chanter dans ses veines la sinistre musique du sang paternel. Cette autre est Misé Brun, la belle bourgeoise, dont les passions, jusqu'alors sommeillantes, s'éveillent pour ne plus se rendormir le jour où elle fait la rencontre d'un chef de bandes dont elle ignore le nom redouté. Enfin se présente la dernière et la plus étrange peut-être, la jeune baronne de Malepeire, âme vaine, imagination chimérique, troublée par la solitude et chauffée à blanc par les lectures dangereuses, qui, par un coup de tête insensé, s'unit à un paysan, se punit de son erreur en assassinant son mari, et finit ses jours dans la condition de servante. Les quatre récits où sont racontées les tristes histoires de ces personnes tranchent sur tous les autres d'une manière remarquable; je les recommande spécialement à l'attention de ceux de nos lecteurs qui ne les connaîtraient pas encore, et au ressouvenir de ceux qui les connaissent. Ce sont quatre beaux récits, non plus seulement intéressans et amusans comme les autres œuvres de l'auteur, mais d'une lecture instructive, en ce sens qu'ils engagent à réfléchir et à rêver sur les passions de l'âme, et qu'ils peuvent ajouter quelque chose à nos connaissances psychologiques. Dans la douloureuse histoire du moine de Chaalis, on peut étudier l'impuissance des âmes prématurément brisées, leur résignation sans lumière et sans joie, toute semblable à un visage de saint qui aurait perdu son nimbe lumineux par un accident dont Dieu seul aurait le secret, et cette indifférence qui fait que tout suaire leur est bon pour s'y coucher et ensevelir leur léthargie morale. Lisez aussi l'histoire de Misé Brun, si vous voulez connaître vraiment les angoisses d'une honnête femme qui se sent progressivement envahie par le fléau de l'amour, et l'as-

pect particulier que prend la passion chez une âme vertueuse : ce n'est pas un incendie comme chez les âmes païennes et mondaines, ou chez les cœurs fiers et sans frein; c'est une lente et irrésistible inondation. Des flots de rêveries coupables montent sans bruit, baignent l'âme et la détrempent, ruinent sa base, ébranlent sa solidité, détachent une à une ses résistances, jusqu'à ce qu'enfin elle s'affaisse et s'écroule. Les terreurs, les angoisses, les pressentimens de Misé Brun, ses conversations avec son confesseur le père Théotiste, ses prières impuissantes, composent un tableau des plus pathétiques, et auquel on peut donner le nom de dramatique, quoiqu'il n'y ait en scène qu'un seul acteur visible.

Mais le plus beau de ces récits est sans contredit *Mademoiselle de Malepeire;* c'est à mon avis le chef-d'œuvre de l'auteur, et il s'en est fallu de bien peu que ce petit livre ne fût tout à fait un chef-d'œuvre. Mme Reybaud a surmonté la très grande difficulté de ce sujet, qui est des plus heureux, mais qui est aussi des plus scabreux : elle a su rendre intéressante une héroïne qui n'est pas, qui ne pouvait pas être sympathique un seul instant. Nous nous intéressons à elle sans pouvoir l'aimer, ni la haïr, sans nous sentir le droit de la mépriser, par un sentiment compliqué, mélange de curiosité et de compassion, plus élevé que la curiosité cependant, et moins doux au cœur que la compassion. Le lecteur ressent à cette lecture quelque chose de la stupeur qui s'empara de la noble assistance le soir fatal où Madeleine de Malepeire déclara en face de sa famille et de son fiancé que *l'abbat* Pinatel était son amant et l'époux de son choix. Cette variété bizarre de *l'amour de tête*, ce sentiment semblable à un *calcul* lentement formé, cette exaltation d'un esprit vain, raisonneur et médiocre, échauffé par les lourdes vapeurs de lectures dangereuses ou trop fortes pour lui, cette générosité sans grandeur d'un cœur aride, ont été décrits par Mme Reybaud avec une grande finesse et une intelligence remarquable. Elle explique et fait suivre à merveille tous les mouvemens illogiques et désordonnés de cette âme étrange. Ce qui augmente encore l'effet dramatique de ce beau récit, c'est que la passion, qui en fait le ressort principal, n'a en elle-même rien de sérieux; elle n'est qu'une simple sottise, une illusion, une vapeur colorée de l'esprit, et cependant les conséquences en seront forcément plus désastreuses que celles de l'erreur la plus sérieuse. Le roman est aussi composé avec plus d'art, plus de souci des effets, plus de préoccupation des détails pittoresques que l'auteur n'en apporte d'ordinaire dans ses récits, dont le principal caractère est une facilité cursive. La narration est bien coupée et bien répartie entre les deux conteurs, le vieux marquis et le curé Lambert; la description de la vieille servante morne et taciturne qui cache sous

ses traits flétris par le désespoir, l'âge et la honte, la sépulture d'une beauté depuis longtemps éteinte, le vieux portrait au pastel, la passion posthume qu'il éveille dans le cœur du jeune homme, composent un début des plus heureux, qui fait naître dans l'esprit du lecteur cette inquiétude et cette curiosité craintive qu'éveille la présence du mystère. Si les romans de Mme Reybaud étaient condamnés, ce qu'à Dieu ne plaise, à être oubliés de ceux qui nous succéderont, et qu'on me demandât quel est celui que je voudrais sauver de l'oubli, je nommerais *Mademoiselle de Malepeire*, et après celui-là je demanderais grâce et faveur pour les trois autres que j'ai nommés : *Félise, le Moine de Chaalis* et *Misé Brun*.

Mademoiselle de Malepeire est l'œuvre capitale et tout à fait importante de Mme Reybaud, non-seulement parce que ce roman s'élève beaucoup au-dessus des autres au point de vue de l'art, mais parce qu'il tranche sur eux tous par la nouveauté de la passion qui y est analysée. Ses autres récits se bornent en quelque sorte à nous promener dans les régions déjà connues de l'âme humaine. Celui-ci au contraire explique un sentiment qui n'avait jamais été décrit auparavant. Ce sentiment est la découverte de l'auteur, c'est l'îlot ajouté par elle à la géographie des passions, la plante non décrite ajoutée à l'herbier des sentimens humains. Les romans de Mme Reybaud révèlent en général une connaissance positive et étendue des passions, bien qu'un peu sommaire et élémentaire. On y trouve un excellent résumé des caractères généraux et des effets les plus fréquens des passions, un résumé de tout ce qui a été dit sur elles de plus certain et de plus pratique; mais ce résumé n'ajoute aucune observation nouvelle à la somme des connaissances acquises sur ce vaste et inépuisable sujet. *Mademoiselle de Malepeire* au contraire est un chapitre inédit du grand livre qui est toujours en cours de publication. Là l'auteur ne s'est pas contenté de promener le lecteur dans des campagnes qui sont celles de tout le monde, elle l'a fait entrer dans un petit domaine réservé qui est à la fois sa conquête et son titre de gloire.

Mme Reybaud n'a jamais écrit que des romans. Femme sage et avisée, elle s'est dit sans doute que l'ambition était souvent une mauvaise conseillère, que succès modeste, mais assuré, valait mieux que triomphe incertain, et qu'en littérature comme dans la vie, un bon *tiens* valait mieux que deux *tu l'auras*. Elle a été de cet avis qu'on devait toujours faire les choses qu'on avait appris à faire, et qu'on était sûr par conséquent de bien faire. Comme Candide, elle a cultivé son petit jardin sans souci du parc ou de l'enclos du voisin; mais, plus sage que le héros de Voltaire, elle n'a pas eu à subir, avant d'adopter cette résolution, les tristes désenchantemens d'une

expérience chèrement acquise : elle n'a pas acheté par les échecs et les défaites d'une témérité punie le droit de rentrer dans son jardin, car elle n'en est jamais sortie. Cependant le démon de l'ambition littéraire a rôdé quelquefois autour d'elle, et je ne jurerais pas qu'irrité de tant de sagesse, il ne lui ait parfois chuchoté aux oreilles de perfides conseils. Elle n'est jamais sortie de son jardin, disons-nous; mais une ou deux fois elle s'est surprise à regarder par-dessus les murs. Un instant elle a caressé le désir de joindre à son titre de romancier celui d'auteur dramatique, et en cela elle ne faisait que partager une ambition qui tourmente presque tous ses compatriotes. Les méridionaux sont très portés à croire qu'ils pourraient réussir au théâtre, et c'est généralement du côté de la scène qu'ils portent tous les efforts de leur ambition. On croirait au premier abord que cette ambition doit être couronnée de succès, car ils ont en apparence toutes les qualités qui font réussir au théâtre. Leur conversation, pleine de verve et d'esprit comique, leur personne plein d'entrain et de vivacité vous prédisposent favorablement à l'égard de leurs tentatives; le rideau se lève, et bientôt il ne reste plus rien de vos illusions. Ce qu'ils ont de verve, d'entrain, d'esprit comique, de passion, semble absolument inhérent à leur être et ne pouvoir pas plus se communiquer que ne peut se communiquer la force ou la beauté. Ce don dramatique est une *propriété* de leurs personnes, ce n'est pas une faculté de leur esprit. C'est ainsi seulement que je puis m'expliquer leurs échecs dans le genre dramatique, qui, par un privilége particulier, semble être le domaine des populations plus froides et moins pétulantes du nord, les Champenois, les Parisiens, les Normands. Mme Reybaud a bien des qualités qui conviennent à l'auteur dramatique : elle possède la rapidité, la bonne humeur, la verve; elle possède à un degré éminent le don de rendre visibles par l'action et le débit les plus secrètes nuances de sa pensée, le don de *jouer*, de *représenter* ses observations morales, de communiquer dramatiquement, pour ainsi dire, ses réflexions à son interlocuteur. Aurait-elle mieux réussi au théâtre que la plupart de ses compatriotes? Cela est possible, mais douteux. Elle aurait pu réussir à la longue, après un apprentissage toujours pénible, lorsqu'il n'est pas fait dans la jeunesse, peut-être après plusieurs échecs; c'eût été acheter trop cher un succès douteux. Elle-même semble l'avoir senti, car elle ne s'est pas fait prier pour condamner à l'oubli un *Sébastien de Portugal* que le comité du Théâtre-Français avait reçu à correction en 1845 ou 1846, et pour jeter au panier un essai de comédie moderne composé dans ces dernières années, et nous croyons qu'elle a sagement agi.

Certaines personnes, et je suis du nombre, je l'avoue, aiment à deviner un écrivain d'après ses œuvres, et cherchent volontiers dans les livres une image de l'auteur. Nous voulons croire que l'écrivain ressemble à ses écrits, et nous sommes douloureusement désappointés lorsque nous apprenons, lorsque nous découvrons que le miroir est infidèle, ou que l'image qu'il reflétait est obtenue par un art magique et ne répond à aucune personne réelle. Cette opinion, si honorable, si profondément enracinée dans le public, et qui est fondée sur les instincts les plus vrais de la conscience, mérite presque cependant de porter le nom de préjugé, tant elle reçoit de fréquens démentis; mais nous aimons à informer ceux qui partagent cette croyance, et qui n'ont pu s'en guérir malgré l'expérience, qu'ils n'ont à craindre avec Mme Reybaud aucune déception de ce genre. L'aimable Provençale est tout à fait la femme que laissent soupçonner ses romans, et l'idéal que le lecteur a pu se former de sa personne ne souffrirait, j'en suis sûr, aucune atteinte de la connaissance intime de la réalité. Spirituelle, sensée, familière, elle était digne de vivre dans la compagnie des bonnes gens qu'elle a mis en scène, et rien n'empêche de croire en effet qu'elle a vécu avec eux. Certainement elle a aidé la pauvre baronne de Colobrières à rapiécer ses vieilles robes, et donné en son absence des ordres à la Rousse pour le maigre souper de la famille; certainement elle a prêté la main à la réconciliation de la famille de Colobrières avec la famille Maragnon. Elle causait sans doute avec la tourière du couvent des Annonciades le jour où Félise vint frémissante frapper à la grille qu'elle avait cru ne plus voir s'ouvrir pour elle. Elle est, comme ses héros et ses héroïnes, modeste, patiente, sachant prendre la vie comme elle se présente et le vent comme il souffle. Pas plus qu'eux elle n'appartient à la race des abstracteurs de quintessence et des poursuivans de chimères. Elle sait combien le bonheur idéal est une friandise difficile à obtenir, et en femme pratique elle ne le conseille à personne et se borne à recommander le bonheur tout fait ou celui qu'on peut se faire avec les élémens qu'on a sous la main. La mélancolie lui est inconnue autant que la subtilité; il n'y a pas de malheur qui lui paraisse inconsolable : elle admet volontiers que les tristesses ont une limite, et qu'on ne doit pas plus porter éternellement un chagrin qu'on ne porte éternellement un deuil. Pour tout dire, sa personne est en si parfaite harmonie avec ses écrits, que nous n'avons pas hésité à tracer d'elle ce léger croquis, et à le donner comme la conclusion la plus naturelle et la plus logique à la fois des pages que nous lui avons consacrées.

ÉMILE MONTÉGUT.

DES AGENS

DE

LA PRODUCTION AGRICOLE

II.

PRÉPARATION DU SOL.

DRAINAGE, IRRIGATIONS, COLMATAGE.

I. *Drainage des terres arables*, par M. Barral, 4 vol., 1854-1860.— II. *Agricultural Drainage*, by T. Gisborne. — III. *Die Drainage*, von professor Stockhardt, Leipzig. — IV. *Manuel de l'Irrigateur*, par Villeroy et Muller. —V. *Traité pratique de l'Irrigation des prairies*, par Keelhoff.

On a montré, dans une étude précédente (1), que le rôle des engrais consiste à fournir au sol les élémens qui lui manquent, ou qui ne s'y trouvent point assez complétement dissous pour passer rapidement dans les tissus de la plante. L'espèce et la quantité des engrais doivent aussi varier avec la composition des terres. Il nous reste donc à étudier cette composition, avant de nous occuper des engrais *mixtes*, ou formés de matières organiques et minérales. Ces engrais, plus ou moins riches en substances organiques azotées, en débris ou déjections des animaux, ne peuvent accomplir les transformations qui les rendent assimilables par les plantes sans emprunter à l'air et à l'eau, interposés dans les interstices du sol, une grande partie de l'oxygène nécessaire à la fermentation. Si donc l'eau est stagnante dans le sous-sol, si l'air ne se renouvelle que difficilement dans l'épaisseur de la couche arable, voici en résumé

(1) Voyez la *Revue* du 1er octobre 1860.

les influences désastreuses dont les plantes et surtout les radicelles ont à souffrir. D'abord l'eau, qui remplit les interstices de la terre, en exclut presque la totalité de l'air indispensable à la respiration de ces jeunes organismes. Ensuite l'évaporation qui s'opère à la superficie du sol refroidit à la fois les racines, les feuilles et les tiges, et affaiblit dès lors l'activité végétative dans tous les organes de la plante. Les délicates spongioles qui terminent les extrémités radicellaires, placées ainsi dans des conditions anomales qui ne pourraient convenir qu'à des plantes aquatiques, se désagrégent : les cellules, devenues turgescentes, se disloquent en partie, elles tombent dans le liquide qui les baigne de toutes parts. L'eau, dont l'excès et la stagnation produisent tous ces désordres, enlève en pure perte aux engrais les substances solubles qu'ils contiennent, et ces nouvelles solutions aqueuses, loin de se montrer utiles à la végétation, sont beaucoup plus nuisibles aux radicelles que ne le serait de l'eau pure. Enfin les plantes dont les racines superficielles ont échappé à une immersion complète n'offrent, malgré une végétation parfois active, qu'une structure trop faible pour résister au poids et au choc des eaux pluviales, qui bientôt les renversent sur le terrain et compromettent la récolte tout entière.

Tels sont les dangers que le *drainage* et le *colmatage* sont destinés à combattre. Les principaux effets du drainage peuvent se résumer ainsi : dégagement des eaux souterraines, aération du sol, élévation de la température moyenne et assainissement des localités humides, résultats directs qui ont eux-mêmes pour conséquences de favoriser la végétation des plantes, d'accroître et d'améliorer les récoltes tout en les rendant plus hâtives, de préparer le sol à recevoir de riches engrais et des irrigations fécondantes. Quant au colmatage, il consiste, en des circonstances locales particulièrement défavorables, à changer, à l'aide de procédés très simples, la configuration des surfaces irrégulièrement ondulées, à transformer des vallées marécageuses, à combler les fonds bas, humides et malsains, au moyen d'un limon fertile ou de terres végétales entraînées par des eaux courantes bien dirigées, à obtenir ainsi une surface plane facile à cultiver, une couche arable parfaitement disposée à profiter de l'action des engrais mixtes (1). Déjà nous avons signalé ici même quelques-uns des remarquables avantages du drainage tubulaire (2); mais, en indiquant alors cette méthode comme une des plus grandes inventions agricoles du XIXe siècle,

(1) Le mot *colmatage* tire son origine du verbe italien *colmare*, combler, d'où dérive encore le nom de *colmates*, qui désignent les terres nivelées et assainies par ce procédé.

(2) Voyez la *Revue* du 15 octobre 1855.

nous nous sommes borné à décrire sommairement les résultats qui touchent à la production des céréales. L'utilité beaucoup plus générale de cette pratique, que nous envisageons ici au point de vue des engrais mixtes, dont elle favorise l'action, justifie les détails dans lesquels nous allons entrer.

I. — LE DRAINAGE.

L'utilité des pratiques relatives à l'assainissement des terres humides fut de très bonne heure reconnue. Les préceptes formulés du temps de Columelle remontent à l'année 42 de notre ère, et les conclusions si nettement déduites par Olivier de Serres de ses observations expérimentales, publiées depuis deux cent soixante ans dans son *Théâtre d'Agriculture*, ne peuvent laisser aucun doute à cet égard. On ne pouvait guère cependant généraliser l'application de ces traditions locales avant la découverte toute récente d'une méthode qui permît de mettre à la portée des propriétaires de terres argileuses en tout pays les élémens complets d'un drainage économique, d'établir ces manufactures de tubes en poterie moulés par l'action intermittente ou continue de machines dont on connaît aujourd'hui plus de cent modèles.

La cuisson à la température rouge des tubes argileux préalablement desséchés à l'air a pour effet de rendre l'union plus intime entre la silice (acide silicique) et l'alumine; l'argile (silicate d'alumine) se contracte, et après cette sorte de retrait ses particules, fortement adhérentes entre elles, ne peuvent plus être désagrégées par l'eau. Pour cuire les tubes, on les place debout dans des fours construits avec des briques ordinaires. C'est ainsi que les Romains, à Famars (1) et sur tous leurs campemens dans les Gaules, ont su fabriquer des conduits en briques creuses très résistans et destinés à différens usages, entre autres à l'écoulement des eaux de leurs habitations et de leurs salles de bains. On en retrouve encore de nombreux vestiges aux environs de Valenciennes, comme dans les ruines de ces thermes gigantesques où les eaux minérales étaient si largement utilisées par les Romains.

Le premier essai du drainage tubulaire en France paraît avoir eu lieu en 1845 sur la propriété de M. Lupin, dans le département du Cher; mais on devait cette innovation à l'Angleterre, et quelques années plus tard, vers 1850, nous reçûmes la mission d'aller étudier

(1) Village du département du Nord, dont le nom vient de *Fanum Martis*, lieu consacré à Mars.

le drainage tubulaire dans les usines spéciales et dans les fermes des trois royaumes de la Grande-Bretagne, où il avait pris un développement considérable (1). Les premières manufactures que nous visitâmes aux environs de Londres étaient encombrées de tuyaux en poterie qui offraient des embouchures larges de 10 à 30 et jusqu'à 36 centimètres. Ce n'étaient pas des engins agricoles; ils étaient seulement destinés à être adaptés aux maçonneries des maisons pour faire descendre les eaux ménagères dans les égouts ou *drainer* les habitations. On avait étendu à cette ancienne pratique, connue du temps des Romains, le nom nouveau de la récente invention rurale. En un mot, c'était un système de *drainage des villes* que nous avions tout d'abord rencontré, lorsque nous cherchions un *drainage des champs*. Toutefois nos observations sur ce point ne furent pas dénuées d'intérêt. Nous vîmes fonctionner d'abord les malaxeurs mécaniques qui opèrent le mélange intime des sables ou des cimens avec l'argile plastique, ensuite les puissantes presses, soit hydrauliques, soit à vis en fer, qui refoulent ces *terres corroyées* sur de fortes filières, et forment à l'instant un ou plusieurs gros tubes successivement coupés par un fil métallique à mesure qu'ils descendent de la filière, et enfin portés aux séchoirs. En voyant cette série d'opérations mécaniques, nous pûmes prendre une idée assez exacte des principes sur lesquels s'est établie depuis lors la fabrication des tubes du drainage rural.

L'utilité et l'importance du drainage ne pouvaient d'ailleurs paraître nulle part aussi grandes peut-être que dans les terres de la Grande-Bretagne. En effet, presque partout, en traversant les cultures plus ou moins soignées, les friches et les bruyères des trois royaumes, on voyait les raies du sol cultivé en *billons*, de même que les parties déclives des terrains incultes, accuser la présence d'eaux stagnantes retenues par les argiles du sous-sol ou maintenues par le niveau des ruisseaux, mares et pièces d'eau environnantes. A ces indices certains de la nécessité du drainage, il faut encore ajouter la grande difficulté que l'on éprouve en face d'un terrain trop dur : si l'on s'y prend trop tôt, l'on perd son temps, ses ustensiles et ses forces; si l'on attend trop tard, le sol détrempé est pâteux, les attelages s'y enfoncent, et dans les deux cas la terre reste en mottes qu'on ne peut briser. L'utilité du drainage est encore manifeste lorsque, les eaux stagnantes n'apparaissant pas à la super-

(1) A cette époque, bien que l'on désignât depuis très longtemps sous le nom de *drains* les canaux, tranchées, rigoles, que l'on creuse au milieu des marais pour faire écouler l'excès des eaux, le mot *drainage* n'était pas créé. Il ne se trouve pas dans le grand dictionnaire de Wilson, en 1833. On le rencontre pour la première fois dans le dictionnaire anglais-français de Léon Smith, publié en 1850.

ficie du sol, on peut, au moyen de sondages opérés à une faible profondeur, en reconnaître la présence sous l'épaisseur de la couche habituellement atteinte par la charrue.

Les résultats déjà obtenus en 1845 dans la Grande-Bretagne avaient permis d'observer que le drainage, en diminuant divers effets de l'humidité, rend certaines régions plus salubres, et qu'en élevant la température moyenne par la substitution même de l'écoulement souterrain à l'évaporation superficielle, il hâte les progrès de la végétation et la maturité des grains. A ces effets se joint l'action remarquable des argiles, qui, retenant les composés salins et ammoniacaux des eaux qui les traversent, cèdent plus tard à la végétation ces engrais solubles. Depuis l'époque où en 1850 M. Way démontrait expérimentalement la fixation des sels ammoniacaux et alcalins dans les argiles, les expériences de M. Barral, puis celles de MM. Cloëtz, Mangon et Millon, ont mis en lumière deux résultats des plus importans : 1° par suite du drainage et sous l'influence de la température moyenne plus élevée de l'air introduit dans le sol et des eaux infiltrées, les matières organiques altérables se décomposent et forment de l'ammoniaque et de l'acide azotique que les plantes peuvent absorber; 2° en raison de la porosité du sol, l'azote de l'air atmosphérique, introduit par les conduites souterraines, peut en partie s'unir à l'oxygène, former de l'acide azotique et du carbonate d'ammoniaque où les tissus des végétaux puisent une partie de leur alimentation, qui ne coûte rien au cultivateur.

Une fois l'utilité du drainage démontrée, quelles étaient les conditions les plus favorables à l'emploi du nouveau procédé agricole? En ce qui regarde la forme des tubes, on avait admis généralement en Angleterre que des conduits cylindriques à section circulaire, posés bout à bout au fond des rigoles, étaient plus économiques que des tubes à section elliptique ou que les conduits primitivement en usage, formés de deux pièces : une tuile plate recouverte d'une tuile courbe. On avait aussi reconnu que, dans les terrains où des tassemens inégaux sont à craindre, il faut consolider les joints à l'aide de courts manchons également en poterie dans lesquels s'engagent les deux bouts en contact des tubes, ainsi rendus solidaires et protégés contre les déplacemens et la flexion.

Parmi les nombreuses machines inventées depuis 1850, on accorde aujourd'hui la préférence à celles qui font sortir, suivant une direction horizontale, les tubes cylindriques en argile pétrie mécaniquement, épurée en traversant une grille métallique, puis moulée à son passage dans les sections annulaires de filières spéciales. Afin d'éviter la déformation des tubes, on recommande toujours de mélanger une assez forte proportion de sable fin qui diminue le retrait

de la pâte argileuse, d'opérer lentement et régulièrement la des siccation à l'air, puis la cuisson dans les fours où les tubes sont verticalement rangés (1). Quant aux diverses machines à mouler les tubes, toutes sont fondées sur l'emploi de filières semblables aux plaques des presses italiennes à macaroni.

La profondeur des rigoles au fond desquelles les tubes sont placés en lignes droites sous une inclinaison légère doit être telle que les ustensiles aratoires ne puissent l'atteindre, et que les racines des plantes cultivées ne puissent pénétrer entre les joints pour s'introduire dans les tubes, où elles occasionneraient des obstructions. Les tuyaux doivent être placés à une profondeur de 80 centimètres au moins, mais plus généralement de 1m 10 à 1m 30; dans quelques conditions exceptionnelles, on peut creuser les rigoles jusqu'à 1m 50 et même 1m 80. A mesure que la profondeur est plus grande, l'écartement entre ces rigoles s'accroît depuis 5 jusqu'à 20 mètres. Dans tous les cas, le diamètre intérieur des tubes varie de 30 à 35 millimètres. Les drains collecteurs qui reçoivent diagonalement ces tubes sont placés dans les petites vallées que forment entre elles les pentes du terrain. Ils doivent suffire à l'écoulement de toute l'eau amenée par les tubes et avoir un diamètre d'au moins 40 millimètres. Enfin plusieurs de ces premiers tuyaux collecteurs versent les liquides qu'ils contiennent dans une deuxième série de tuyaux collecteurs plus gros ayant de 50 à 60 millimètres de diamètre, et dont le nombre est proportionnel à la surface du terrain drainé. Un tuyau collecteur principal de 40 à 60 millimètres de diamètre suffit pour recevoir les eaux du drainage pratiqué sur une étendue maximum de 4 hectares. Pour drainer un hectare, en supposant des intervalles de 13 mètres et des rigoles à une profondeur de 1m 15, il faut environ 770 mètres de drains, représentant 2,333 tubes longs chacun de 33 centimètres.

Les détails que nous venons de donner ne sauraient dispenser au surplus de s'adresser à un ingénieur spécial pour obtenir un plan définitif comprenant les nivellemens du terrain, les résultats des sondages, l'étendue, le nombre et la profondeur des rigoles à creuser, et la direction des eaux à verser au dehors de la propriété; mais ils permettront de se rendre approximativement compte de la dépense probable du drainage à établir sur une propriété d'une certaine étendue. D'ailleurs, en ayant recours aux ingénieurs de l'état, soit directement, soit par l'entremise du Crédit foncier, récemment chargé de subvenir aux frais du drainage sur le fonds commun de

(1) Il n'est pas nécessaire d'ailleurs d'employer une argile réfractaire (ou résistante à une température très élevée); il suffit qu'elle ait une qualité plastique telle qu'on la puisse mouler facilement, et qu'après la cuisson les objets obtenus soient compactes, sonores et résistans à l'eau autant que les tuiles usuelles.

100 millions affecté à des prêts spéciaux, les propriétaires seront gratuitement informés des conditions plus ou moins favorables sur lesquelles ils pourront compter pour réaliser sur leurs domaines de pareilles améliorations. Dans certaines circonstances locales, heureusement assez rares, ils sauront que le sous-sol imperméable, formé d'un tuf trop rapproché de la superficie et difficile à entamer, occasionnerait des dépenses de main-d'œuvre trop considérables pour que l'opération pût être entreprise avec profit. Dans d'autres occasions où les pentes naturelles n'offriraient pas d'issues aux eaux en dehors de la propriété, ils reconnaîtront peut-être qu'il serait plus économique de percer les couches imperméables et de faire infiltrer au-dessous même de ces couches les eaux superficielles à l'aide d'une sorte de drainage vertical.

En 1850, le prix du drainage dans la Grande-Bretagne revenait de 3 à 4 livres sterling l'acre (de 185 à 246 francs l'hectare), en supposant les rigoles espacées à seize pieds (5 mètres). On estimait déjà que, dans des circonstances favorables, le prix de l'établissement du drainage peut être payé par l'accroissement de valeur du produit net d'une seule récolte obtenue sur un sol qui ne donnait jusque-là que de mauvaises plantes herbacées. En tout cas, les frais de premier établissement du drainage sont largement compensés par un intérêt annuel à la charge du fermier, qui de son côté gagne à cette amélioration un accroissement notable dans son revenu net. De pareils avantages, dès lors admis dans la Grande-Bretagne, fournirent les bases d'après lesquelles des prêts importans furent offerts aux agriculteurs et acceptés par eux avant que des sommes bien plus considérables encore fussent consacrées à de semblables opérations par des spéculations privées. Sur les 100 millions que le gouvernement anglais avait mis à la disposition des agriculteurs, 63 reçurent cette destination au bout de quelques mois, tandis que d'une somme égale consacrée en France par l'état et le Crédit foncier à la propagation du drainage, 100,000 francs à peine (moins de la six-centième partie) purent être consacrés à un pareil emploi! La raison principale d'une aussi grande différence entre la conduite des agriculteurs français et celle des agriculteurs anglais, c'est que ceux-ci ne furent astreints à fournir d'autres sûretés au trésor national que la garantie résultant de l'accroissement de valeur produit par l'amélioration agricole elle-même, tandis qu'en France l'hypothèque devait frapper sur la valeur foncière totale : or, parmi les propriétaires disposés à profiter de ces avances, il s'en trouva bien peu qui fussent en mesure d'offrir de telles garanties, exemptes de toute obligation légale antérieure. Il semble donc résulter de cette double épreuve que le seul moyen de donner dans une pareille voie la plus

vive impulsion à l'agriculture, ce serait de l'autoriser à offrir en garantie des sommes empruntées par elle la plus-value calculée sur des améliorations de toute nature, — drainage, irrigations, colmatage, — et d'avance appréciée par des ingénieurs compétens.

Outre les raisons financières, le drainage peut rencontrer des causes toutes naturelles d'insuccès. Dans certaines terres où l'oxyde de fer abonde, les eaux égouttées dans les drains y portent parfois des dépôts ocracés qui les engorgent; cet accident se manifeste surtout pour le drainage exécuté avec des tubes de faible diamètre. Un autre accident arrête quelquefois assez promptement l'écoulement de l'eau dans les drains, c'est l'introduction des racines entre les joints; il se forme alors dans le tube un amas chevelu de radicelles vulgairement désigné sous le nom de *queue de renard*, et tellement volumineux qu'il intercepte bientôt le passage. On doit donc éloigner les rigoles des arbres qui sont en bordure, ou arracher ceux-ci lorsqu'ils avancent dans l'intérieur du champ à drainer.

Les causes principales des dépôts ocracés ont été reconnues par M. Mangon dans l'action de l'air atmosphérique, qui rend l'oxyde de fer insoluble, et dans le dégagement du gaz acide carbonique entraîné par les courans d'air. Pour supprimer ce double effet défavorable, M. Mangon fit arriver toutes les embouchures des petits tubes au-dessous du niveau de l'eau dans les tubes collecteurs; on obtiendrait le même résultat sans doute en faisant déboucher ces derniers tubes seulement, au-dessous du niveau du liquide, dans les petits réservoirs ou *regards* interposés sur leur parcours, car alors le libre passage de l'air serait également intercepté. — Quant aux obstructions occasionnées par les racines des arbres en bordure ou des haies qui séparent certains héritages, on les combat d'ordinaire en interposant, entre les drains et ces arbres, des fossés profonds de 2 mètres au moins et remplis de pierraille. On suppose que les racines ne pourront traverser une couche de pierres qui n'offre pas sensiblement de substances assimilables par la végétation. Cependant il arrive encore souvent que peu à peu la terre végétale, venant à s'introduire entre les interstices des pierres ou des cailloux, y attire naturellement les radicelles, et que celles-ci, une fois engagées, continuent à se développer et traversent bientôt l'obstacle. Le mieux serait de maçonner ces fossés, au moins sur une de leurs faces, d'un mince ciment de chaux et de sable; la dépense serait médiocre, et ce moyen offrirait en tout cas les plus sûres garanties contre le passage des racines.

Le prix courant du drainage tubulaire dans les diverses contrées où de grands travaux de ce genre ont été entrepris a varié beaucoup, suivant que les circonstances locales (nature des terres,

écartement des *drains*, débouché des eaux, etc.) se sont trouvées exceptionnellement favorables ou défavorables; il a flotté entre les limites extrêmes de 85 francs à 1,500 francs pour l'assainissement complet d'un hectare. Toutefois, dans les conditions qui se rencontrent le plus généralement en Belgique, en France, en Angleterre et dans les différentes localités de la Saxe, de la Bohême et de la Prusse, les prix du drainage ne varient qu'entre des limites peu étendues; on en pourra juger d'après les résultats pratiques suivans, qui comprennent des opérations dirigées sur des terres argileuses et argilo-siliceuses plus ou moins compactes, les unes homogènes, les autres chargées de pierres dont il a fallu déblayer le terrain, d'autres enfin portant sur un sous-sol de tuf que l'on a été obligé d'entamer avec le pic.

En Belgique, la moyenne générale des prix est évaluée, dans un rapport officiel de M. Leclerc, à 201 francs 12 centimes l'hectare. Dans ce royaume, les travaux de drainage réalisés jusqu'au commencement de l'année 1858 s'appliquaient à 37,000 hectares. En France, à la même époque, on comptait déjà 69,000 hectares de terrains drainés. Les opérations d'un drainage tubulaire très soigneusement exécuté par M. Dufour, de 1850 à 1852, dans le département de Seine-et-Marne, sur 140 hectares de terres argilo-siliceuses à sous-sol argilo-calcaire de la ferme des Corbins, propriété des hospices, ont coûté en totalité 12,000 francs, ce qui représente un prix moyen de 85 francs 71 centimes par hectare. M. Dufour avait adopté pour les drains une profondeur moyenne de 1^{m} 10 à 1^{m} 20; les rigoles étaient creusées à des distances de 15 à 20 mètres les unes des autres. Un drainage exécuté de 1854 à 1856, sous la direction de M. Jacquemart, dans le département de l'Aisne, sur 109 hectares de terres argileuses plus ou moins compactes et difficiles à travailler, a présenté un prix coûtant moyen de 243 francs 18 centimes par hectare, la dépense la plus forte ayant été de 309 francs 66 centimes, et la plus faible de 198 francs 50 centimes seulement. — Chez M. Vandercolme, cultivateur dans l'arrondissement de Dunkerque, où l'on a substitué avec succès le drainage tubulaire à l'ancien système des fossés, sur seize pièces de terre argileuse composant une ferme de 31 hectares, le prix du drainage a été de 161 francs par hectare, et de 167 francs en y ajoutant les frais du nivellement et de la confection d'un plan spécial. M. Alby, ingénieur expérimenté, commença en 1850 un drainage dans le département du Tarn, qu'il continua sur une étendue de 17 hectares autour du château de Parisot, près de Dourgue. Le compte détaillé du prix auquel s'élevèrent les travaux dans l'une des terres où opéra M. Alby est cité par M. Barral comme l'un des exemples des prix

d'établissement du drainage en France. Il en résulte que sur cette pièce, de 1 hectare 55, où les drains furent espacés de 10 mètres et creusés à une profondeur minimum de 1m 25, le prix de toute l'opération a été de 210 francs pour un hectare. La fabrication des tuyaux avait eu lieu près du terrain, avec une machine prêtée au fabricant. Sans cette circonstance, le prix de revient se fût élevé à 219 francs. Enfin, si la fabrique eût été plus ou moins éloignée, il aurait fallu tenir compte des frais du transport des tubes et manchons, employés au nombre de 6,350.

Le prix moyen pour l'Angleterre et l'Écosse n'a pas dépassé 136 francs 10 centimes par hectare, tandis qu'en Irlande, où généralement la profondeur des rigoles est plus grande et l'écartement moindre, le drainage est revenu en moyenne à 296 fr. 50 c. — En Saxe, d'après le professeur Stockhardt, le prix moyen du drainage ne s'est élevé qu'à 153 francs 63 centimes par hectare, bien que les drains aient été rapprochés à 8m 50 de distance et creusés à une profondeur moyenne de 1m 13. Ce prix, si peu élevé dans de telles conditions, s'explique par le coût de la main-d'œuvre et du combustible, qui sont à très bon marché en Saxe. — Suivant M. Kreuter, les grands travaux de drainage exécutés en Bohême, dans les terres du prince Schwarzenberg, ont coûté de 158 francs à 223 francs l'hectare, l'écartement des drains étant compris entre 11 et 15 mètres, et la profondeur moyenne atteignant 1m 26. — Les prix du drainage en Prusse, d'après le même savant, ne dépasseraient pas en moyenne 228 fr. l'hectare.

De ces divers relevés, on peut déduire une moyenne générale de 264 francs, moyenne presque deux fois plus élevée que celle de l'Angleterre, où cependant le nombre des tubes employés par hectare est à peu près le même que chez nous : la différence tient surtout au prix du combustible et par conséquent des tubes en chaque localité, prix bien moindre en Angleterre qu'en France. Quant au résultat financier définitif ou au produit net d'une pareille amélioration agricole, on peut dire que dans toutes les circonstances favorables où les saisons ne s'opposent pas à l'accroissement normal des récoltes, et lorsqu'en même temps les cours commerciaux des grains et fourrages se trouvent convenablement rémunérateurs, l'excédant de production dans le cours d'une seule année suffit pour compenser les frais de premier établissement du drainage. Enfin, sauf d'exceptionnels insuccès qu'il eût été facile de prévoir, l'accroissement des produits annuels suffit pour payer l'intérêt et en quelques années l'amortissement complet des sommes avancées. A plus forte raison, ces résultats sont-ils rapidement acquis lorsqu'il est possible d'employer les eaux surabondantes du sol, écoulées par les drains,

à l'arrosage des terres en culture situées à un niveau inférieur. Ces terres profitent ainsi des substances nutritives entraînées en solution dans les liquides filtrés au travers des couches de terre végétale et des argiles du sous-sol. Et, chose remarquable, la pensée de cette utile application accessoire remonte encore au temps d'Olivier de Serres, qui l'exprima en termes formels et précis, alors que le nom du *drainage* moderne n'était pas inventé et qu'on y suppléait incomplétement à l'aide de fossés d'écoulement empierrés ou maintenus par des fascines alignées au fond des rigoles et recouvertes de terre. Voici ce que publiait Olivier de Serres sur l'irrigation des sols inférieurs par les eaux des terres assainies : « La terre est d'autant meilleure que, longtemps reposée sans pouvoir rien produire, engardée par les eaux, elle a fait amas de fertilité, outre lequel revenu, des eaux nuisibles éparses ramassées en un lieu se pourra former une source de fontaine telle grande et abondante qu'elle suffira pour l'arrosement des prairies. »

Si dans le cours de l'année 1860, exceptionnellement froide et humide, l'utilité de l'assainissement, de l'aération et de l'échauffement du sol par la voie économique du drainage a été manifeste à tous les yeux, l'année 1861, au milieu de ses alternatives extraordinaires d'un hiver rigoureux, de pluies diluviales, de grande chaleur et de longue sécheresse, excitant tour à tour des craintes et des espérances exagérées, aura pour les agriculteurs expérimentés les mêmes enseignemens, et doit conduire à de semblables conclusions. D'abord les blés, surpris par les fortes gelées dans le sol détrempé, dépourvus d'ailleurs du manteau de neige qui d'ordinaire les protége en cette saison, souffrirent plus ou moins dans leurs organes aériens et dans leurs racines çà et là dénudées. En quelques endroits, il fallut retourner à la charrue ces semences d'automne, afin d'y substituer les céréales moins productives du printemps. Dans le plus grand nombre des localités, les espaces vides purent se remplir, grâce au tallage des blés ou pousses nouvelles, entourant les premières touffes : les tiges se dressèrent nombreuses, serrées, surmontées bientôt de volumineux épis, et l'on crut pouvoir compter sur une abondante moisson. Cependant on n'était pas au bout des déceptions : des chaleurs tropicales, succédant tout à coup aux pluies surabondantes, amenèrent ce concours de l'humidité extrême et de la température élevée si favorable au développement des végétations cryptogamiques. En quelques jours, dans un grand nombre de régions agricoles, la végétation, luxuriante jusque-là, s'affaiblissait sous les étreintes d'un champignon d'une extrême ténuité, mais doué d'une faculté si prodigieuse de multiplication, qu'on ne pouvait traverser un champ de blé sans que les vêtemens fussent tachés et tout couverts de la

poussière rouge orangé du *rubigo vera*, vulgairement nommé *rouille* du froment.

L'habile directeur de la ferme de Grignon reconnut dans cette affection spéciale la principale cause qui réduisait à 20 ou 22 hectolitres de grain par hectare la récolte que dans les derniers jours de juin il avait évaluée, d'après la belle apparence des blés, à 35 hectolitres. Bien qu'un certain nombre de grandes exploitations aient été à l'abri des atteintes du mal, tout annonce maintenant que le déficit sur l'ensemble des récoltes de 1861 abaissera le rendement total au niveau des années moyennes, probablement même un peu au-dessous, au lieu de l'abondante production sur laquelle d'abord on avait cru pouvoir compter (1). Une certaine compensation nous est du moins acquise aujourd'hui que nous savons, à n'en pouvoir douter, depuis la rentrée totale de la moisson, combien le blé de 1861, récolté heureusement dans d'excellentes conditions, sera plus sec, plus pesant et de plus facile conservation que les produits obtenus en 1860 (2).

En exposant ces faits, nous ne croyons pas sortir de notre sujet, car nous voulions surtout faire remarquer qu'en certaines localités les influences du drainage auraient pu prévenir en grande partie les préjudiciables effets des intempéries de l'année 1861, si l'assainissement des terres se fût généralisé en France, où, sur 12 millions d'hectares, on en compte à peine 150,000 assainis. Le drainage eût égoutté le terrain avant les gelées intenses, et mis ainsi obstacle au rapide abaissement de la température comme au soulèvement de la terre par la congélation de l'eau. Plus tard il eût empêché le fendillement des terres argileuses par la sécheresse, et prévenu en dernier lieu la coïncidence de l'humidité extrême avec les fortes chaleurs estivales, coïncidence fâcheuse qui provoque le développement extraordinaire des cryptogames parasites. Cette dernière cause n'a pu d'ailleurs étendre que tardivement sa funeste influence sur les champs

(1) Déjà, supputant les chances probables d'une élévation dans le cours des grains, le commerce, débarrassé d'ailleurs des entraves qu'opposait naguère à son action l'instabilité des tarifs dits de *l'échelle mobile*, s'est fort activement occupé de combler le déficit, et dans le cours d'un seul mois, en août 1861, les quantités de blés et de farines importés en excédant des exportations dépassent pour la France 103 millions de kilogrammes. Aussi sous cette influence une baisse notable a-t-elle eu lieu sur la plupart de nos marchés après une première hausse, due sans doute à des appréciations exagérées.

(2) Nous aurions à noter encore une compensation importante d'un autre ordre, si nous entreprenions d'établir ici combien les chaleurs prolongées de la dernière saison estivale et les pluies douces survenues à temps ont été favorables à la maturité du raisin et ont préparé une juste réputation aux vins de France qui dateront de l'année des comètes de 1861.

de pommes de terre et sur les vignobles, et l'on n'a aucune diminution notable à signaler dans la production de nos vignes et de notre solanée féculente.

II. — LES IRRIGATIONS.

L'application accessoire des eaux évacuées par les drains à un arrosage utile nous conduit naturellement à décrire la méthode générale d'irrigation en grand des cultures. La tradition comme la théorie s'accordent à montrer les remarquables influences des eaux naturelles de bonne qualité sur la production agricole dans toutes les régions où, durant les sécheresses des saisons chaudes, la végétation devient stationnaire ou languissante faute d'une humidité suffisante dans l'air ambiant ou dans le terrain. Cependant toutes les eaux ne sont point également bonnes pour les irrigations. Il se rencontre parfois certaines sources dont il serait plus nuisible qu'utile de répandre les eaux sur les terres en culture, du moins directement; telles sont les eaux incrustantes, capables d'envelopper bientôt les racines de l'enduit minéral qu'elles déposent au contact de l'air. Lorsqu'elles doivent cette propriété malfaisante au carbonate calcaire, on peut les en débarrasser par un séjour assez prolongé dans de vastes bassins plats d'où s'exhale facilement le gaz acide carbonique qui tenait en dissolution le carbonate de chaux; dès lors celui-ci se dépose dans le bassin et peut être ultérieurement utilisé pour l'amendement des terres argileuses. Si la qualité incrustante dépend du *gypse* ou sulfate de chaux, dont les eaux contiennent parfois jusqu'à 2 millièmes, il faut, avant de les répandre en irrigation, soit y ajouter une masse assez considérable (trois ou quatre fois leur volume) d'eau douce, soit les mélanger avec des urines fermentées qui, en de faibles proportions (10 ou 15 centièmes), suffisent souvent pour décomposer le sel calcaire et faire déposer le carbonate de chaux produit de cette réaction. Le même composé ammoniacal (carbonate d'ammoniaque) que contiennent les urines putréfiées peut rendre propres aux arrosages les eaux ferrugineuses à réaction acide, qui sont plus ou moins chargées de sulfate de fer. Les eaux acides peuvent encore être améliorées en les faisant filtrer sur des marnes crayeuses. Enfin les sources trop froides, qui arrêteraient la végétation, s'améliorent lorsqu'on les fait préalablement séjourner dans de larges fossés ou dans des réservoirs où elles peuvent acquérir une température plus douce.

L'analyse constate la présence de 75 à 90 centièmes d'eau dans l'ensemble de toutes les plantes annuelles en pleine croissance, et

même de plus fortes proportions de sucs aqueux dans les plus jeunes organes comme dans les pousses nouvelles en voie de développement. Or, pour peu que les qualités de l'air ambiant deviennent desséchantes, une partie de l'eau, qui seule pouvait introduire dans la plante les substances nutritives du sol et qui rendait les tissus organiques turgescens et fermes, vient à s'évaporer, et laisse ces jeunes organismes amollis et fanés (1). Il est donc nécessaire de pouvoir disposer d'irrigations abondantes, ou mieux encore de prévenir les sécheresses par une submersion momentanée du terrain. Alors tout devient propice à une rapide végétation; l'élévation même de la température, si nuisible dans le premier cas, vient imprimer une activité plus grande à la vie des plantes. Quant aux moyens de réussir, dans un intervalle de temps peu considérable, à doter la France d'un système plus complet d'irrigation des terres arables, ils reposent évidemment sur l'emploi de grands capitaux. Le premier établissement exige en général de vastes emplacemens, des mouvemens de terrains très dispendieux, souvent des constructions massives, soit pour soutenir les terres en remblais, les parois des bassins ou les digues de retenue, soit pour construire les canaux de dérivation amenant à proximité des domaines irrigables les eaux des rivières prises à un niveau supérieur, soit enfin pour obtenir les eaux d'irrigation en les faisant surgir des profondeurs du sol par des puits forés qui vont atteindre les nappes d'eau, véritables rivières souterraines, interposées dans les sables entre les couches inclinées du terrain (2). Parfois aussi l'eau courante des fleuves ou des rivières doit être empruntée à un niveau inférieur, et dans ce cas il faut l'élever, soit au moyen de machines hydrauliques que fait mouvoir le cours d'eau lui-même, soit à l'aide des machines à vapeur. Ces conditions plus ou moins onéreuses, que les récentes institutions de crédit agricole permettront de surmonter, étaient également imposées aux peuples anciens, qui nous ont légué de beaux spécimens de leurs importans travaux dans ce genre. En admirant dans nos provinces méridionales ces remarquables effets des irrigations, Arago, préoccupé de l'aménagement des eaux de la France, s'écriait qu'on ne devrait pas laisser écouler à la mer une seule goutte d'eau douce sans la faire servir à la nutrition des plantes.

(1) Un très grand nombre de faits ont prouvé que la dessiccation suffit pour suspendre ou anéantir la vie de tous les végétaux et de tous les animaux, sans même qu'il y ait la moindre lésion, la moindre déchirure dans les tissus.

(2) Les puits forés, remis en honneur chez nous sous le nom de puits artésiens ou sources artésiennes, et creusés en si grand nombre dans notre province de l'Artois, étaient en usage dès la plus haute antiquité : ce sont eux qui alimentent les sources superficielles qui coulent dans les oasis de l'Égypte.

Jusqu'à présent, l'effet des irrigations s'est plus particulièrement manifesté dans l'arrosage des prairies et des diverses plantes fourragères : or l'accroissement de la production des fourrages est en rapport direct avec la production et la consommation de la viande; il doit en même temps amoindrir les chances de disette des grains en réduisant à de plus justes limites l'emploi, généralement exagéré dans nos campagnes, des nourritures farineuses. Les irrigations ouvrent donc une double voie à l'élévation de la puissance du sol : elles permettent de restreindre la culture des céréales qui l'épuisent et d'étendre la culture des plantes herbacées ou fourragères qui le fécondent.

Au reste ce ne sont pas seulement les eaux torrentielles des pluies écoulées par les vallons, les eaux des fleuves, des rivières lentes ou rapides, des sources naturelles, artificiellement jaillissantes ou recherchées dans les flancs des collines, qu'il s'agit d'aménager et de faire parvenir dans des canaux qui les distribuent en irrigations fécondantes. Il est encore d'autres ressources dont on devra tirer parti. Citons par exemple les eaux soutirées des terrains humides par la voie du drainage, et qui pourront servir, comme toutes les eaux douces, au dessalage des terrains chargés du résidu de l'évaporation des eaux de la mer, — puis celles qui, plus ou moins riches en substances minérales ou organiques assimilables par les plantes, s'écoulent en pure perte des usines, ou même vont répandre au loin l'insalubrité par les produits de leur fermentation putride et de leur évaporation spontanée. Enfin on peut utiliser les déjections animales liquides, qui de nos jours encore répandent des germes d'infection et de maladie dans certains grands cours d'eaux potables. En un mot on pourrait appliquer à l'arrosage et simultanément même à l'engrais des terres, suivant la nouvelle méthode Kennedy ou l'ancienne pratique flamande, toutes les eaux négligées ou actuellement nuisibles.

Une description succincte des moyens d'opérer ces irrigations spéciales mérite de fixer quelques instans notre attention. Tous les terrains que la mer, dans ses flux et reflux, dans les hautes marées ou les tempêtes, a périodiquement envahis retiennent de telles doses de sel marin, que toute végétation de nos plantes alimentaires ou fourragères y est devenue impossible. Les plantes marines seules peuvent y prospérer; mais les faibles produits qu'on en tire se bornent aux résidus de leur complète incinération; on obtient ainsi dans nos départemens méridionaux diverses *soudes brutes*, dites *naturelles*. A cette industrie peu lucrative, qui ne peut même en général offrir des soudes comparables à celles d'Alicante et de Ténériffe, on a substitué avec un grand avantage les cultures usuelles toutes les fois

que l'on a pu dessaler économiquement le terrain (1). On y réussit lorsque l'on dispose d'eaux douces provenant de cours d'eau, de bassins spéciaux, de canaux d'irrigation, ou même de l'égouttage de terrains drainés. Dans plusieurs de nos départemens méridionaux, on a recours à ces procédés; le mode d'opérer varie suivant les circonstances locales : si le sol à dessaler est en pente, il suffit de faire arriver l'eau douce en nappe superficielle ou par des rigoles parallèles à la surface (2); si le terrain est horizontal et le sous-sol imperméable à l'eau, on laisse séjourner celle-ci pendant plusieurs jours, puis on la fait écouler, afin qu'elle emporte avec elle la plus grande partie de la solution saline. Dans le cas où le terrain immergé peut laisser infiltrer l'eau jusqu'à une profondeur plus grande que la couche de terre arable, elle entraîne ou refoule dans les couches inférieures la solution salée, qui est plus pesante, et permet à la végétation de parcourir toutes ses phases. Il est vrai que, sous les influences ultérieurement réunies de l'évaporation spontanée et de la capillarité du sol, les liquides remontent à la surface et y ramènent une surabondante salure. Tels sont en effet les phénomènes qui se succèdent en de telles conditions, et qui nécessitent le renouvellement des mêmes opérations à des intervalles plus ou moins rapprochés.

C'est ici que le drainage tubulaire, établi à la profondeur où l'infiltration pénètre, enlève les plus fortes proportions du sel en dissolution et augmente les effets réels du dessalage. Cette action permanente du drainage peut prévenir le retour des efflorescences salines qui obligent à réitérer les irrigations d'eaux douces. Déjà l'on peut citer un assez grand nombre d'exemples d'assainissement des localités environnant les sucreries indigènes, les féculeries, les distilleries agricoles, et où naguère les eaux de lavage de ces usines s'accumulaient, chargées de substances putrescibles, en stagnation dans des fossés et des mares graduellement plus étendues et infectant l'air à de grandes distances. Cette fermentation putride elle-même, si nuisible dans de telles conditions, était un signe certain de la présence dans ces eaux de substances organiques assimilables par les plantes sous la forme de produits ammoniacaux, de gaz acide

(1) Les terrains autrefois assujettis aux envahissemens de la mer, sur les plages de la Belgique et de la France (dans les arrondissemens de Dunkerque, Calais, Boulogne et Saint-Omer), ont été définitivement débarrassés de l'excès de salure et conquis à la culture sur une étendue de 75,000 hectares, grâce aux persévérans travaux des puissantes associations des *Moëres* et des *Watringues*.

(2) Telle est en général la méthode d'arrosage au moyen de l'eau élevée mécaniquement ou par de simples ustensiles à bras, usitée en Égypte, dans l'Inde et en Chine, pour tous les terrains soumis à des irrigations périodiques.

carbonique, et toujours accompagnées de sels minéraux non moins utiles à la végétation. Toutes ces eaux des usines agricoles peuvent donc être utilisées au profit des cultures environnantes, à la condition qu'elles y seront dirigées au fur et à mesure de leur sortie des ateliers, et distribuées à l'aide de simples fossés munis de vannes, soit en nappes immergeant les terres avant les labours, soit par des rigoles d'écoulement continu pratiquées dans les champs, facilement entretenues et variées dans la direction. Il existe d'ailleurs d'ingénieux procédés, adoptés dans le plus grand nombre des distilleries agricoles, tels par exemple que le système Champonnois, qui, loin de laisser écouler et perdre ces résidus liquides, les retient au contraire engagés dans les pulpes, afin de rendre celles-ci plus nutritives. Les dispositions principales et les remarquables avantages de cette ingénieuse méthode de distillation au point de vue agricole ont été ici même précédemment exposés (1).

III. — LE COLMATAGE.

Il est enfin une troisième méthode à l'aide de laquelle on peut renouveler la surface du sol, la préparer à recevoir les labours et les engrais, et fertiliser ainsi des terres jusque-là improductives, qui même constituaient des centres d'émanations ou d'effluves paludéennes préjudiciables à la santé publique. L'assainissement et la mise en culture des marais, des vallées et de certaines contrées humides où se développent périodiquement des fièvres endémiques, peuvent être quelquefois économiquement opérés, de même que l'amélioration des terres sableuses en d'autre localités, par des voies différentes de celles du *drainage* et des simples *irrigations*. C'est à l'aide d'une ancienne pratique agricole, le *colmatage*, que l'on obtient ces importans résultats, dont l'Italie nous offrit les premiers et les meilleurs modèles.

Avant d'exposer les ingénieuses et faciles méthodes usitées dans l'établissement des *colmates* (terrains exhaussés et amendés par le colmatage), nous nous arrêterons un instant à définir les causes de ces affections sporadiques particulières qui, sur divers points du globe et dans quelques-unes de nos campagnes, déciment les populations. Ce n'est pas l'eau elle-même, ce ne sont pas non plus les vapeurs aqueuses seules, quelque abondantes qu'on les puisse rencontrer dans l'atmosphère autour des habitations, qui occasionnent de semblables maladies : en effet, les terrains marécageux, tant que

(1) Voyez la *Revue* du 1er novembre 1857 : *Sucreries et Distilleries agricoles*.

dure la submersion totale et quelle que soit l'étendue des nappes d'eau qui les recouvrent, n'occasionnent aucune affection endémiquement régnante. Ce n'est qu'à l'instant précis où, chaque année, l'évaporation superficielle met graduellement le sol à découvert que commencent aussi à se manifester les affections périodiques printanières, estivales ou plus ordinairement automnales, qui disparaissent en hiver.

Quelle est donc la véritable nature de ces émanations malfaisantes? Les uns y croient reconnaître l'influence de ces myriades d'êtres microscopiques vivans, qui naissent presque instantanément des terres chargées de matières organiques au moment même où, l'eau surnageante disparaissant, le libre accès de l'air permet à tous les germes flottant dans l'atmosphère ou latens jusque-là de se développer et de se multiplier. Dans leur ténuité prodigieuse, ces êtres sont entraînés çà et là par les vents, disséminés au hasard, et ils vont agir sur des populations plus ou moins bien disposées à souffrir de leurs atteintes. En présence des faits chaque jour plus nombreux que la science enregistre sur les réactions énergiques des fermens impondérables, de certaines végétations microscopiques ou de leurs imperceptibles séminules, cette opinion n'offre rien que de rationnel. Il est logiquement permis de se laisser guider par les analogies qu'offrent ces réactions morbides avec la funeste influence exercée par des parasites infimes sur les espèces animales et végétales vivantes. Les récens travaux de M. Pasteur donnent à cette théorie une nouvelle force en démontrant que les spores ou séminules répandus en nombres immenses dans notre atmosphère jusqu'à une grande hauteur produisent, suivant les milieux favorables, humides ou liquides, qu'ils rencontrent, les diverses mucédinées vaguement désignées sous le nom de moisissures, une foule de champignons vénéneux ou délétères, les êtres microscopiques végétaux et animaux qui constituent les fermens alcoogènes et les fermens qui déterminent la formation des acides acétique, lactique, butyrique, etc.

Il est une seconde opinion qui attribue la cause des affections paludéennes aux émanations gazéiformes, et plus particulièrement à l'hydrogène sulfuré (acide sulfhydrique) dégagé pendant la fermentation spontanée des débris organiques. Pour en juger, il ne sera pas inutile de citer ici le curieux exemple d'une sorte d'expérience comparative qui met en présence les deux opinions, et qui permet au moins de ranger la seconde au rang des préjugés dénués de preuves et même de vraisemblance. Chacun connaît la réputation d'insalubrité trop justement acquise des maremmes de la Toscane. Il suffit parfois de rester quelques instans après le coucher du soleil, durant la belle saison, dans ces vallées humides, pour contracter une de

ces fièvres paludéennes dont les sels de quinine n'enraient pas toujours à temps les accès. On comprend sans peine qu'à ce moment de la soirée où règne le mauvais air dans les maremmes, où sous le ciel pur de l'Italie le rayonnement terrestre abaisse si vite la température atmosphérique, les vapeurs aqueuses subitement condensées puissent précipiter vers le sol les corps légers enlevés pendant le jour par les courans ascensionnels de l'air échauffé; on comprend que les personnes exposées à recevoir ces corpuscules y rencontrent certains germes de maladie, de même que plusieurs fermens et les spores des champignons délétères déterminent des affections particulières sur les espèces végétales et animales; on s'explique enfin que l'homme soit plus vite affecté en raison même du refroidissement qui l'affaiblit, et dont il se défend moins bien en général que la plupart des autres animaux.

La seconde hypothèse, qui attribue aux gaz sulfurés la cause du mal, ne saurait, nous l'avons dit, aussi bien se soutenir : elle trouve en effet dans la même contrée une éclatante contradiction. C'est encore au milieu de ces maremmes, dans quelques vallées et sur les flancs des collines, que des émanations volcaniques lancées dans l'atmosphère par d'innombrables *suffioni* ou fumarolles répandent sur une étendue de plusieurs lieues un mélange de gaz, d'abondantes vapeurs aqueuses et d'argile délayée, — mélange à la température de 100 degrés et dans lequel l'hydrogène sulfuré domine au point d'attaquer en quelques instans l'argenterie, de noircir même jusque dans la poche du voyageur les cartes de visites glacées au *blanc d'argent*. Il y a là des quantités mille fois plus grandes peut-être de ce gaz dans un égal volume d'air respirable que dans les fiévreuses localités voisines (1), où l'analyse chimique en découvre à peine les traces; il y en a cent fois plus sans doute que dans certaines prairies insalubres de la verte Irlande, et cependant, — j'ai pu le constater moi-même durant un séjour de deux mois en automne dans les vastes usines établies (2) par M. le comte de Larderel, un de nos compatriotes, — les contre-maîtres, les ou-

(1) Aux environs de Pommerance, comme dans les autres contrées italiennes de *mal' aria* des campagnes de Sienne, de Rome et de Naples.

(2) Au nombre de dix, dans les lieux appelés Monte-Cerboli, Larderello, San-Frederigo, Castelnuovo, Sasso, Monterotondo, Lustignano, Serrazzano, Lago, San-Edvardo. L'ingénieux fondateur de cette industrie toute locale, qui produit annuellement plus d'un million de kilogrammes d'acide borique cristallisé, supprima tout emploi de combustible en empruntant la chaleur nécessaire pour l'évaporation des eaux acides aux vapeurs, perdues jusque-là, des *suffioni*. Il parvint ainsi à réaliser une brillante fortune. Décoré de l'ordre de la Légion d'honneur en France, il fut anobli en Toscane pour les services qu'il avait rendus au pays en y créant une source de richesses qui semble inépuisable.

vriers et leurs familles, vivent au milieu de ces émanations humides, et n'en éprouvent pas la moindre influence défavorable à leur santé. C'est que, dans ces vastes terrains où les roches sont graduellement désagrégées par les vapeurs chaudes et acides qui sans cesse les traversent, celles-ci ne laissent sur ces grandes surfaces dénudées aucune prise à la végétation, et détruisent sur leur passage tous les êtres organisés microscopiques qui foisonnent dans les terres moins tourmentées. Les gaz et les vapeurs, au lieu de constituer dans ce cas les agens d'insalubrité que redoutait la population ouvrière, apportent leur puissante influence antiseptique sur le théâtre de cette vaste exploitation manufacturière unique encore dans son genre.

Sans doute on ne saurait proposer des moyens semblables, ou seulement analogues, pour l'assainissement des vallées et des bas-fonds humides; mais du moins le procédé que nous allons décrire a-t-il pour résultat de supprimer les alternatives de submersion par les eaux, puis d'asséchement spontané, sous l'influence desquelles se développent certainement une foule de germes vivans, causes graves d'altérations morbides.

Durant les inondations périodiques des fleuves qui charrient des eaux troubles, les effets des irrigations se produisent naturellement, et il s'opère en outre une sorte de colmatage spontané qui parfois assure l'avenir des récoltes annuelles, soit par les eaux infiltrées dans le sol, soit par le limon fertile qui se dépose à la superficie; mais dans ces circonstances le sol ne s'exhausse que très lentement, car l'eau conserve toujours une vitesse qui maintient une grande partie de l'argile en suspension (1). On obtient des effets bien plus sensibles en maintenant à l'état de repos les eaux troubles pendant plusieurs jours, ou en augmentant les quantités d'argile en suspension. C'est en Italie que l'on rencontre les meilleurs et les plus nombreux exemples des applications du colmatage à l'assainissement comme à la fertilisation du sol. On doit citer au premier rang parmi ces grandes opérations celles qui ont définitivement assaini le val de Chiana, en Toscane. Des travaux non moins utiles ont permis d'exhausser et de niveler le fond des vallées de Sienne à l'aide des eaux pluviales rassemblées dans des réservoirs, chargées à bras d'hommes de matières argileuses, puis écoulées successivement dans les bas-fonds où leur dépôt terreux devait s'accumuler. En général, le colmatage s'effectue économiquement, lorsqu'on dispose d'un cours

(1) On a trouvé dans le Nil, pendant la submersion des terres, 13 millièmes de son volume de limon, et cependant la vallée du fleuve ne s'exhausse que d'environ 132 millimètres par siècle, ou d'un mètre en huit cents ans. Le Gange, qui renferme en moyenne moitié moins de limon, ou 66 dix-millièmes, a produit un exhaussement égal dans le même temps.

d'eau plus ou moins chargé d'argile en certaines saisons. La quantité de limon dans les eaux troubles, le nombre et la durée des crues annuelles forment les bases du calcul nécessaire pour évaluer la dépense et les effets du colmatage (1). Le terrain à colmater est préalablement entouré d'une digue en terre dépassant de un ou deux décimètres la hauteur de la couche qui doit exhausser le terrain. Si le sol était en pente, on devrait établir de nombreuses digues transversales, afin de retenir le dépôt sur toutes les parties du champ. Le colmatage produira d'autant plus vite les effets qu'on en attend que l'eau s'élèvera à une plus grande hauteur. Aussi élève-t-on les digues ou levées jusqu'à 1 et même 2 mètres.

Dans le midi de la France, on sépare le terrain que l'on se propose de colmater en espaces graduellement rétrécis, à l'aide de petites chaussées hautes de 70 ou 75 centimètres, et dont l'élévation diminue de 8 ou 10 centimètres à mesure que l'on s'éloigne davantage du point d'entrée de l'eau, afin que celle-ci remplisse successivement les intervalles ou bassins formés ainsi, et se déverse uniformément en nappes débordant l'une après l'autre toutes les chaussées (2). De quelque façon que l'on s'y prenne pour submerger le terrain à combler, soit par l'eau stagnante, soit par un courant continuel très ralenti, on doit se préoccuper des moyens de faire plusieurs fois, pendant la durée d'un colmatage complet, changer les points d'arrivée et de sortie des eaux, car sur les premiers ce sont toujours les parties les plus chargées de sable qui se déposent, et les plus ténues se dirigent vers la sortie; les changemens de direction compensent ces effets, et régularisent l'épaisseur ainsi que les propriétés de la couche de limon.

On voit qu'en définitive l'industrie bien entendue du colmatage consiste à profiter de toutes les circonstances locales pour faire transporter économiquement par les eaux troubles le limon qui doit améliorer les terres, en s'interposant dans les sables ou recouvrant les graviers d'une couche végétale fertile, qui souvent peut assainir la contrée en la débarrassant des bas-fonds où le séjour périodique des eaux stagnantes et les alternances de la dessiccation du sol occasionnaient des maladies endémiques.

(1) Il est d'ailleurs facile de s'assurer expérimentalement des quantités de limon que les eaux peuvent apporter sur les terres : il suffit de puiser quelques litres au milieu du courant, puis de laisser déposer dans un vase l'argile que le liquide renferme.

(2) La Durance, pendant la durée de ses eaux troubles, tient en suspension jusqu'à 21 millièmes de son volume de limon; le Rhin en a donné près de 6 millièmes à Bonn, la Seine 14 dix-millièmes; après plusieurs jours de pluie, en novembre, la Marne y apporte de fortes doses d'argiles ferrugineuses par suite du lavage des minerais de fer de la Champagne.

C'est encore une sorte de colmatage et d'un haut intérêt pour l'agriculture, mais un colmatage naturel, qui s'opère lorsque les eaux, dans leur cours irrégulier ou par leurs vagues poussées au gré des vents, amènent ou abandonnent les alluvions des fleuves, lais ou relais de la mer, et par degrés exhaussent le sol, ouvrant ainsi de nouveaux horizons à la culture. Lorsque l'homme parvient à maintenir et consolider ces conquêtes à l'aide des endiguemens, il établit à demeure de riches cultures comme on en voit en Hollande, sur les bords de l'Escaut, où l'on désigne sous le nom de *polders* ces terrains conquis sur la mer; tels sont encore les terrains émergés qui portent aujourd'hui les belles cultures des comtés de Lincoln et d'York en Angleterre. On trouve un autre exemple de colmatage, et des plus remarquables, dans la formation de la couche arable d'une portion de l'île de Noirmoutiers, renommée parmi nos populations de l'ouest pour sa fertilité extrême. Là en effet, les terrains, retenus par des endiguemens, ont conservé leur puissance végétative depuis plusieurs siècles, à la seule condition de recevoir pour tout engrais, soit, à de longs intervalles, les *tangues* ou sables marins incrustés de sels calcaires et définis ici même (1), soit, à des intervalles de temps plus rapprochés, les algues marines abondantes sur ces côtes, et dont nous parlerons plus tard en traitant des engrais organiques et mixtes. Déjà la France possède plusieurs autres spécimens de terres conquises par des endiguemens sur les plages maritimes; les cultures, quoique peu étendues, que l'on a pu y établir montrent par leur végétation luxuriante que l'établissement des *polders* en France est, comme l'a fait remarquer dernièrement M. Hervé-Mangon, au nombre des entreprises les plus intéressantes et les plus lucratives que puisse entreprendre le génie rural.

On a vu, par cet exposé rapide de ces trois grandes opérations agricoles, le drainage, les irrigations et le colmatage, quelles immenses ressources elles peuvent offrir pour développer la production agricole en assurant l'action des engrais et la fertilité du sol. Deux d'entre elles contribueront aussi à détruire dans certaines régions assujetties aux développemens spontanés des affections périodiques les causes de cette insalubrité locale. Quant aux principaux moyens de réalisation, jamais les circonstances n'ont été plus favorables qu'en ce moment, au triple point de vue de l'abondance des capitaux, du personnel nombreux et exercé de nos ingénieurs tout prêts à diriger les travaux, enfin des débouchés largement ouverts aux diverses productions de la terre par l'accroissement des voies rapides et par le mouvement récemment imprimé aux échanges in-

(1) Voyez la *Revue* du 1er octobre 1860.

ternationaux. Nous avons mentionné aussi certains procédés anciens d'assainissement du sol comparables dans leurs effets avec le drainage et qui sont de nature à offrir encore une économie réelle, grâce surtout à plusieurs perfectionnemens dans l'établissement des rigoles, la confection des fascines et la direction des eaux. C'est ainsi que M. Becquerel, dans sa propriété de Châtillon-sur-Loing, en employant au lieu de tubes en poteries, des fascines formées de cotrets de saule marceau (substitués aux brindilles), est parvenu à établir en 1860 un système complet de drainage sur 25 hectares, au prix de 100 francs l'hectare, tandis qu'avec des tubes en argile la dépense, à superficie égale, se serait élevée à 200 ou 300 francs.

Ajoutons ici, en ce qui concerne le rôle des irrigations, que ce ne sont pas seulement les nombreuses usines, — multipliant dans nos campagnes diverses industries productives telles que les sucreries et les distilleries, les féculeries et les amidonneries, le rouissage perfectionné du chanvre et du lin, — qui peuvent fournir l'occasion de transformer en irrigations fécondantes les résidus liquides de ces opérations, résidus putrescibles, qui, chaque jour mieux utilisés, cesseraient de répandre l'insalubrité autour des usines rurales. Ce sont encore, et à un point de vue bien plus général, toutes les habitations agglomérées, depuis le plus humble hameau jusqu'à la plus grande métropole. Ainsi les projets d'assainissement des villes feront servir aux progrès de l'agriculture les liquides chargés de détritus organiques, qui, détournés des rivières et répandus sur les terres en irrigations fécondantes, rendront à plusieurs grands cours d'eau leur salubrité primitive. Cette question intéressante, qui se lie intimement à la grande question des engrais organiques et mixtes, est très digne à tous égards de fixer notre attention; elle nous offrira l'occasion de montrer en quel état sont les choses sur ce point en France et en Angleterre, soit dans les exploitations agricoles du *high farming* et de nos fermes, soit dans les villes, particulièrement à Paris et à Londres.

PAYEN, de l'Institut.

LES

ARTS DÉCORATIFS

EN ORIENT ET EN FRANCE

LES GOBELINS.

Il y a environ deux siècles, dans un quartier de Paris à peu près désert, au milieu de vastes prairies où les blanchisseuses étendaient leur linge lavé dans la Bièvre, s'élevait une teinturerie déjà célèbre en 1550. C'est là que Jean Gobelin et ses descendans, en teignant l'écarlate d'après les procédés orientaux, firent une fortune si brillante, qu'ils obtinrent des lettres de noblesse et s'allièrent bientôt aux noms les plus honorables de la magistrature. Ils cédèrent alors leur usine à des Flamands, qui aux ateliers de teinture joignirent une fabrication de tapis de haute et basse lisse. En 1662, Colbert acheta le bâtiment principal, nommé plus spécialement *Hôtel des Gobelins*, afin d'y établir *la manufacture royale des meubles de la couronne*. Il voulait donner à toutes les industries de luxe une perfection qui servît de modèle aux artisans du royaume, et leur montrât les efforts nécessaires pour maintenir dans un juste équilibre cette alliance de l'art et de l'industrie qui a marqué d'un caractère si original les travaux du moyen âge et de la renaissance.

Lorsque la manufacture des Gobelins fut créée, d'où venait-elle? où voulait-elle aller? à quelles influences fut-elle soumise? Elle eut pour mission, on n'en saurait douter, de conserver la tradition de ce grand art décoratif qui jadis ornait de ses tentures à personnages

les palais de Babylone, de la Perse et de Byzance, et fut introduit en France par l'Espagne, les Flandres et l'Italie. La richesse et la dimension des étoffes, l'éclat des couleurs, n'étaient pas les seules conditions recherchées : on voulait surtout représenter dans ce genre, comme le font de leur côté la peinture, la sculpture et la mosaïque, ces grandes scènes historiques ou religieuses qui rappellent les hauts faits des rois et des armées, des saints et des prophètes. Il fallait pour cela une pureté de dessin, une harmonie de composition et de nuances qui permît de placer cette industrie au rang des travaux d'art, et fît parfois confondre l'œuvre du peintre avec l'œuvre du tapissier. Les Gobelins cherchèrent encore à perfectionner cet art antique de l'Orient, exploité déjà par les grandes communautés religieuses du moyen âge, qui, les premières, au retour des croisades, avaient compris l'importance de ces étoffes décoratives. La tapisserie de haute lisse était ainsi depuis longtemps devenue un art français, lorsque le gouvernement en centralisa les divers procédés dans l'hôtel des Gobelins.

La création de la première manufacture royale de tapisseries remonte à l'année 1539. Les peintres et les architectes les plus célèbres furent appelés à diriger cette importante fabrication, dont le siége fut placé à Fontainebleau. Depuis ce moment, il est aisé de reconnaître, dans les produits de chaque règne, les influences diverses auxquelles durent se soumettre des artistes préoccupés avant tout de satisfaire le goût du souverain. Au XVIe siècle, le Primatice et son école cherchent volontiers à charmer le regard, sans prétendre au relief et au trompe-l'œil. Les artistes se souviennent alors qu'il s'agit non pas de tableaux, mais de tentures accrochées à la muraille, libres et flottantes, que les laines et les soies ont des couleurs spéciales, des éclats, des reflets particuliers, auxquels le goût et l'expérience doivent se soumettre. Raphaël, ainsi que le démontrent les cartons d'Hampton-Court, bien loin d'imposer au tapissier l'imitation servile de ses compositions magnifiques, acceptait au contraire toutes les conditions inhérentes au travail du tisserand et du teinturier. Il n'oubliait pas que dans cette fabrication il existe des effets spéciaux, étrangers à la peinture, résultant de la striure du tissu et des fils de soie, d'or ou d'argent, qui l'enrichissent; ce qui lui importait, c'était la grande tournure de l'ensemble, c'était l'effet produit, c'était enfin la pureté des lignes et l'harmonie des tons. Lorsque le dessin est irréprochable, lorsque la loi des accords de couleur est respectée, les effets de lumière, d'ombre et de relief ne sont plus qu'un accessoire dont l'art peut se passer. Les fresques anciennes, qui avaient pour but de décorer les murs sans tromper le regard, en sont une preuve évidente.

Jusqu'en 1560, la manufacture de Fontainebleau respecta les conditions véritables de l'étoffe et ne franchit pas ces limites du bon goût. Au XVIIe siècle, où le type français dans les arts prend une allure décisive, ce n'est ni par un sentiment bien puissant de la forme, ni par un coloris bien lumineux, ni par des lignes bien pittoresques que se distingue notre école, mais plutôt par l'arrangement, la méditation et le bon sens. L'influence du Poussin, de Lesueur et de ses élèves fait prédominer le dessin sur la couleur. On copie ces grands maîtres tels quels, au lieu de leur demander des cartons calculés pour la décoration des tapisseries. Dès lors les difficultés naissent, la grande tradition se perd. Lebrun et son école toute française, puis l'académie de gravure établie aux Gobelins et dirigée par Sébastien Leclerc, ne songent plus qu'à l'imitation servile et complète de la peinture à l'huile. Ils s'appliquent à faire oublier complétement le tissu, et on se demande à quoi bon prendre de la laine et du canevas pour arriver si péniblement et si aveuglément à un résultat que le pinceau obtient avec tant d'aisance par un procédé plus large et plus intelligent. Toutefois, sous Louis XV, on revient à des principes plus rationnels. Les porcelaines et les étoffes de la Chine et de l'Inde font irruption et éclairent les artistes sur les lois de la couleur; mais aussi on se jette dans l'excès contraire. La grande forme, le style élevé, le style royal, si nous pouvons ainsi dire, est abandonné. Les bergères remplacent les déesses, et si les conditions de l'étoffe sont respectées, le dessin a perdu de sa noblesse et de sa pureté. Après cette époque, où la décoration triomphe, mais où l'art élevé décline visiblement, une réaction se fait encore. Le XIXe siècle, avec ses fougues et ses emportemens, détruit tout, par la conviction profonde qu'il fera mieux que ses devanciers. Dès lors tout ce qui restait de traditions se perd, des sentiers s'ouvrent, sentiers trop souvent dangereux et mal connus. C'est là notre état actuel; il mérite assurément qu'on recherche la source du mal et qu'on essaie d'indiquer le remède, plus simple peut-être que nous ne l'avons cru jusqu'à présent.

I.

Dès la fondation de Byzance ou, pour mieux dire, dès que les Romains se mirent par leurs conquêtes en contact avec l'Orient, l'usage de la soie et l'art de tisser les étoffes ornées de figures et d'arabesques se répandirent surtout en Espagne et en Italie. Les modèles de la Perse et de l'Inde, venus par Constantinople et Trébizonde à Palerme, à Lucques, à Cordoue, Grenade, Venise et Gênes, en un mot dans toutes les villes d'Europe qui, dès le VIIe siècle,

étaient en relations avec le Levant, furent imités dans les siècles qui suivirent. Toutefois les copies n'atteignirent jamais la perfection de l'original.

Les plus anciens tissus de soie, mêlés d'or, de fil et de coton, aussi bien que les tissus de laine, les châles et les tapis, étaient brochés et souvent à sujets. Ces sujets, dont les bas-reliefs assyriens et perses peuvent donner quelque idée, représentaient des processions de personnages, des griffons, des licornes, des basilics, des salamandres, des lions ailés et autres animaux plus ou moins fabuleux de ce bestiaire oriental auquel nous avons emprunté nos animaux héraldiques. On y mêlait parfois des roues grandes et petites, puis des roses et des fleurs-arabesques; souvent aussi c'étaient des entrelacs de cordons et de lignes formant soit des dessins géométriques, soit des rayures de toutes proportions. Plus tard, lorsque le culte catholique s'établit sur les rives du Bosphore, les étoffes destinées à l'église furent ornées de scènes représentant la vie du Christ et des apôtres.

Après les étoffes égyptiennes retrouvées dans les tombeaux, les plus anciennes que nous connaissions sont celles du trésor d'Aix-la-Chapelle, servant d'enveloppe aux reliques envoyées à Charlemagne par le calife Haraoun. Quelques archéologues leur assignent, bien à tort selon nous, une date précise. A moins que cette date ne se trouve inscrite dans la trame même, il est impossible, d'après le dessin, de rien conclure. En effet, les modes en Orient ne varient pas comme en Occident. L'Inde et la Perse font encore les mêmes tissus et souvent les mêmes dessins qu'à l'époque sassanide. Les étoffes d'Aix-la-Chapelle, celles de l'évêque Gunther à Bamberg, de Cuthbert à Durham, puis les chapes des églises du Mans, de Chinon, de Metz ou de Bayonne, n'ont pas d'autre date, suivant toute probabilité, que celle de l'envoi. Elles étaient offertes en cadeau ou rapportées comme de belles étoffes neuves venant des fabriques d'Asie, et nullement comme des antiquités (1). N'oublions pas que les Romains à Byzance, de même qu'en Égypte et en Asie, avaient subi cette civilisation de l'Orient, si grande dans son imposante im-

(1) En voyant sur ces étoffes sassanides des aigles brodées, M. Lenormant y croyait retrouver les aigles romaines et remarquait que le prestige du peuple-roi ne s'était jamais effacé aux yeux des Orientaux. Il en voyait une preuve nouvelle dans l'aigle aux ailes éployées qui se trouve à la proue de la galère du sultan. Nous ne trouvons à cela qu'une légère difficulté : cette aigle du kaïk impérial est une colombe, symbole pour les Orientaux de rapidité et de bonne direction. Si imparfaite que soit cette sculpture, il n'est pas permis de s'y tromper; elle est d'ailleurs argentée, tandis qu'une aigle serait nécessairement dorée. L'aigle des étoffes sassanides, de même que les coqs, les lions, les guépards et autres animaux, appartient à l'Assyrie, à la Perse, qui la connaissaient bien avant l'invasion romaine.

mobilité, traversant les âges, comme les poésies d'Homère, sans en ressentir l'atteinte, toujours jeune, toujours vivace, toujours pleine de séve. Plus on l'étudie et plus on y reconnaît le type d'une originalité puissante et spontanée, qui a tout puisé en elle-même, sans rien emprunter au dehors. De là naît cette sublime harmonie qu'il n'est donné de rencontrer qu'en Orient : hommes et choses, monumens et paysages sont dans un accord parfait, que n'ont pu troubler les invasions des conquérans. Ils se sont succédé sur cette terre; mais, aussi loin qu'on peut s'enfoncer dans les profondeurs de l'antiquité, on voit que les vainqueurs se sont assimilés aux vaincus, au lieu de leur imposer leurs goûts, leurs mœurs et leurs idées (1).

On sait, d'après les auteurs arabes et persans, que les grandes manufactures d'étoffes de l'Asie joignaient à la beauté des dessins et des couleurs l'intérêt des scènes de la vie musulmane, et représentaient des chasses, des fêtes, des concerts, des danses d'almées, des combats et des festins. Makrizy raconte que la garde turque, s'étant révoltée, l'an 460 de l'hégire, contre le calife El-Moustanzer-Billah, mit au pillage son palais, et y trouva, parmi les tapis de soie et d'or de toute grandeur et de toute couleur, mille pièces d'étoffes qui présentaient la suite des différentes dynasties arabes, avec les portraits des rois et des hommes célèbres. Au-dessus de chaque figure étaient écrits le nom du personnage, le nombre d'années qu'il avait vécu, ainsi que les actions remarquables de sa vie. Les tentes du calife, les pavillons et les vastes salles de son palais étaient parés d'étoffes d'or, de velours et de satin, dont quelques-unes offraient, soit tissées, soit peintes, des figures d'hommes, d'éléphans, de lions, de chevaux et d'animaux de toute espèce. La plus riche et la plus curieuse de toutes les tentes de ce calife était celle connue sous le nom de *la Grande-Rotonde*. Il fallait cent chameaux pour porter les diverses parties de ce merveilleux édifice, avec les cordes, les meubles et tous les ustensiles qui formaient les accessoires; les parois de ce palais d'étoffe étaient couvertes de figures d'animaux et de peintures de la plus grande beauté. Cette rotonde, fabriquée vers la seconde moitié du xe siècle, avait cinq cents coudées de circonférence, et la confection en avait occupé, pendant neuf années consécutives, cent cinquante ouvriers.

Dans les archives du moyen âge, dans les comptes des trésors royaux comme dans ceux des églises, on trouve souvent ces ex-

(1) Le sire de Joinville, dans son *Histoire de saint Louis*, dit qu'il se tenait à Jérusalem, dès le temps d'Haraoun, des foires où tout l'Orient envoyait ses marchandises, que souvent les croisés dépouillèrent les caravanes chargées d'étoffes de soie et de pourpre, de draps d'or, de coussins de soie habilement brodés à l'aiguille et de tentes d'un grand prix, qu'ils rapportèrent dans leur pays.

pressions : « Une pièce d'étoffe de soie de samis vermeil, semée de paons d'or ou de lions, avec bordure de broderies *à lettres de Sarrasin.* » Le suaire qu'on trouve dans les tombeaux des rois et des évêques de cette époque est très souvent brodé de caractères arabes. Le musée de Cluny possède un bel échantillon de ces pièces à caractères orientaux. Cet antique usage d'envelopper les morts d'étoffes précieuses et d'étendre sur les cercueils des voiles de soie, d'or ou de cachemire, existe encore en Orient. Dans toutes les familles musulmanes, on brode à l'avance des étoffes pour les cas de naissance, de mariage ou de mort. Dans les fresques et autres peintures du moyen âge et de la renaissance, on voit continuellement les robes des anges, les nimbes des saints, les chapes des prêtres et leurs manteaux décorés de caractères cuffiques (1). Il est curieux de penser qu'un évêque prêchait contre les infidèles ayant sur sa poitrine ce verset du Koran : « Il n'y a de Dieu que Dieu, et Mahomet est son prophète. »

Les noms orientaux de ces étoffes, dont nos trouvères font sans cesse la description dans leurs poésies, nous indiquent si elles venaient de l'Inde, de la Perse, de Byzance ou de l'Afrique. Transportées d'Orient en Occident par le commerce, elles excitaient une telle admiration que parfois les chansons les représentent comme tissées par des fées, par des ouvrières fantastiques vêtues de longues robes de soie blanche. Dans les plus anciens romans, dans les vieilles légendes, ces tissus sont dépeints comme œuvre de magie : les uns donnent toute sorte de vertus et priviléges, tels que l'oubli des chagrins, l'invisibilité, l'invulnérabilité, l'amour et la constance; d'autres au contraire possèdent le fatal privilége de la robe de Nessus; quelques-uns, fabriqués sans doute avec l'amiante, puisqu'ils résistaient au feu, étaient tissés, disait-on, avec le poil de la salamandre.

Avant le xe siècle, l'Orient avait seul le monopole des soieries. L'Europe ne possédait, ni dans les arts, ni dans les sciences, les connaissances nécessaires pour établir utilement une fabrication de ce genre. C'est vers 980 que Florence, célèbre depuis dans cet ordre d'industrie, commence à fabriquer des tapis et des tentures, et pour cela elle fait venir de Constantinople non-seulement les ouvriers, mais toutes les matières premières. A peu près vers le même temps, on trouve en France des ateliers de tapisserie pour tentures destinées à la décoration des églises et des palais. En l'année 985, il existait dans l'abbaye de Saint-Florent de Saumur une fabrique où

(1) On appelle ainsi cette écriture arabe, inventée à Koufa, sur les bords du Tigre, et dont les caractères réguliers se prêtent admirablement à la décoration architecturale.

les moines tissaient des étoffes ornées de fleurs et d'animaux. Les moines historiens des XIe et XIIe siècles s'accordent tous pour vanter la beauté des tapis et des étoffes dont les abbés paraient leurs églises. En 1060, Gervin, abbé de Saint-Riquier, fit faire des tapisseries magnifiques par la manufacture qui, depuis trente-cinq ans, existait à Poitiers (1). A cette époque, les abbés étudiaient tout, les sciences aussi bien que les métiers, et plusieurs ont laissé un nom célèbre dans les arts. Saint Bernard, évêque de Hildesheim, Adélard II, abbé de Saint-Front en 1055, Herbert, moine de Reims, ainsi que Roger, l'abbé Quiney et tant d'autres, étaient peintres de manuscrits et de vitraux, architectes ou sculpteurs. La plupart suivirent la croisade, et par leurs rapports avec les couvens de terre sainte furent à même d'apprendre les secrets des arts et métiers. Miniatures de livres, dessins d'étoffes, de mosaïques et de fresques, modèles d'architecture, sciences de toute espèce, ont été conquis, conservés et développés par ces chercheurs d'or du moyen âge. Les toiles imprimées de la Perse et de l'Inde nous servirent de modèle pour dessiner et peindre nos tissus au moyen de bois gravés et imprégnés de couleur. Les plus anciennes publications sur l'art du teinturier ne laissent aucun doute à cet égard. Aussi, dès cette époque, essayait-on déjà de rivaliser avec l'Orient, car on trouve dans l'histoire des moines de Saint-Florent que le prince Jean, prisonnier des Turcs en 1396, donna entre autres choses au sultan Bajazid, pour payer sa rançon, une pièce de tapisserie de haute lisse, exécutée à Arras et représentant une des batailles d'Alexandre. Cette fabrique d'Arras existait au XIIe siècle et luttait avec celle de Saumur, son aînée. Ces draps de haute lisse, fabriqués à l'instar de ceux de Byzance et de Perse, étaient toutefois d'une infériorité marquée, et nos rois estimaient surtout ceux qu'ils recevaient d'Orient.

L'industrie flamande, stimulée par le patronage des luxueux ducs de Bourgogne, ces Orientaux de l'Europe, écrasa les autres fabriques françaises par sa supériorité. Arras devint le centre principal des manufactures de tapis. Aussi le nom de cette ville est-il resté à toutes ces tapisseries des XVe et XVIe siècles. En Italie, en Angleterre et en Allemagne, on les nomme encore *arazzi*, lors même qu'elles sont de Valenciennes, d'Audenarde, de Liége ou de Bruxelles. François Ier, à son retour d'Italie, fit venir de Florence, de Gênes et aussi des Flandres, des ouvriers qui, payés à la journée, recevaient les laines, les soies, les fils d'or et d'argent, les aiguilles et les métiers nécessaires au façonnage des grandes tapisseries. Cette première manufacture, établie, comme nous l'avons vu, à Fontainebleau, fabriquait

(1) Lettre de Guillaume, comte de Poitiers, à l'évêque de Verceil.

uniquement pour le roi des tapisseries de *haute lisse* (1) en broderie. Le Primatice surveillait ces travaux d'art, dont un de ses élèves, Sébastien Serlo, était directeur. Ils ne se préoccupaient, dans leurs compositions pour étoffes, que de la correction du dessin et de l'indication des couleurs, laissant aux tapissiers leur méthode simple de moduler les tons. Ils se seraient récriés sur ces aberrations qui prétendent, en concurrence avec les papiers peints, imiter non-seulement la peinture à l'huile, mais encore le cadre en bois doré et jusqu'aux clous et aux cordes qui l'attachent à la muraille.

Henri II continua d'encourager cette industrie naissante, et créa une autre fabrique à Paris, dans l'hôpital de la Trinité. Toutefois ce ne fut que par l'initiative de Henri IV que les manufactures de tapisseries devinrent une industrie nationale. L'édit de Nantes ayant fait cesser les guerres qui désolaient la France, l'industrie prit un nouvel essor. Le roi, avant de signer l'ordonnance qui instituait les manufactures de tapisserie, décréta l'établissement d'une fabrique de drap d'or et d'argent. Il avait attiré d'Italie d'habiles ouvriers dont le chef, nommé Turato, devait montrer à des tisserands français l'art de filer l'or avec la soie à la mode de l'Orient. Ce Turato, établi à Paris, rue de la Tixeranderie, dans l'hôtel de La Maque, par lettres patentes signées à Saint-Germain, au mois d'août 1603, faisait, dit un contemporain, « des pièces excellentes en rehaussement de fils d'or et d'argent, draps et toiles d'or frisé de toutes les façons et avec une grande naïveté, tant des estoffes que des estoffures. » On ne saurait imaginer la magnificence de ces étoffes de drap d'or. Aujourd'hui le luxe de la toilette consiste bien plus dans le changement continuel et la quantité que dans la beauté des vêtemens. Marguerite de Valois, le jour de Pâques fleuries, en 1571, à Blois, apparut à Brantôme avec une robe de drap d'or frisé, cadeau du sultan; elle avait quinze aunes et coûtait 9,000 francs. Ces draps d'or étaient des velours de soie ou de laine fine dont les rayures, les arabesques, les fleurs et les rinceaux étaient lamés d'or et d'argent.

(1) On appelle *lisses* les ficelles qui servent au tapissier à ramener d'arrière en avant les fils placés parallèlement les uns aux autres dans un même plan, et qui sont, à bien dire, la trame principale. Dans le métier de *haute lisse*, la chaîne est tendue verticalement comme les cordes d'une harpe; dans celui de *basse lisse* au contraire, elle est tendue horizontalement, et le tapissier est penché sur elle; il travaille d'ailleurs à l'envers comme au métier de haute lisse. Les tapisseries des Gobelins sont de haute lisse, tandis que celles de Beauvais sont de basse lisse. C'est la seule différence entre les deux fabrications, car le point du tissu est semblable. La trame est en laine pour les ombres, en soie pour les lumières. Le métier de haute lisse se prête à toutes les exigences du modèle le plus grand; il est donc essentiellement consacré à reproduire les tableaux d'histoire. En résumé, la manufacture des Gobelins représente la fabrication des tapisseries pour tentures du plus grand style. La manufacture de Beauvais représente la fabrication des tapisseries pour meubles : elle fut aussi fondée par Colbert en 1664.

Les Pays-Bas et les Flandres, alors soumis à l'Espagne, avaient emprunté à la civilisation arabe la plupart de ses secrets de fabrication. Beaucoup d'ouvriers musulmans étaient venus s'y établir, et quelques-uns furent attirés en France. A la même époque, Philippe III ayant chassé de ses états les restes des familles musulmanes tolérées jusque-là dans le royaume de Grenade, ces étrangers furent accueillis chez nous. Ils dotèrent nos provinces méridionales de plusieurs branches d'industrie. A Carcassonne, à Nîmes et autres lieux, ils créèrent des fabriques de feutre, de draps et de tapis. C'est à ces ouvriers experts que nous devons la fabrication des tapis dits *façon de Turquie*, qui a illustré la manufacture de la *Savonnerie*. Sous le règne de Henri IV, cette fabrique de tapis de Perse ou de Turquie, nommés aussi tapis du Levant, était placée au Louvre, à côté des ateliers où se faisait la haute lisse pour tentures. Louis XIII l'établit ensuite près de Chaillot, dans la maison de la *Savonnerie*, qui donna ainsi son nom à ce genre oriental, dont on a bien à tort changé le principe. Actuellement cette fabrication de tapis *façon de Turquie*, dits aussi *moquette* (1), est réunie à celle des Gobelins, qui est restée ce qu'on appelait jadis *façon de Flandre*, mais avec des complications de plus, c'est-à-dire que le tissu est toujours ras et strié comme un velours épinglé, au lieu d'offrir, comme la moquette, une surface épaisse et moussue.

Au palais des Tournelles se trouvait encore une autre fabrique de tapis de Flandre, qui, transportée plus tard rue de Varennes, a été de même réunie à celle des Gobelins. Elle s'appliquait surtout au paysage; le vert surabondait dans ses produits, et l'harmonie s'en ressentait trop souvent. A cette époque, où les vitraux et les fenêtres ogivales ne laissaient qu'à grand'peine entrer le jour dans les appartemens, il est difficile de comprendre comment on ne cherchait pas à éclairer les murs par des couleurs vives et claires, au lieu de ces sombres tentures, qui sont devenues le cadre obligé des histoires de revenans, de spectres et de magie, si multipliées au moyen âge.

Le système protecteur de Louis XIV encouragea hautement ces différentes fabriques, et Colbert, ayant proposé de réunir dans un même local tous les artistes qui travaillaient dans chaque industrie à l'embellissement des résidences royales, choisit pour cette communauté l'hôtel des Gobelins, qui prit le nom de *manufacture royale des meubles de la couronne*. Le peintre Lebrun fut le premier directeur nommé; Mignard lui succéda. Dans la liste des seize directeurs qui depuis deux cents ans ont dirigé cette manufacture, on

(1) Moquette, mocade et *kamokat*, tapis en usage au moyen âge et fabriqués à Damas. Le nom de ces tapis dérive du nom arabe de cette ville, Di-Mochk ou Dimachk, d'où l'on a fait moke ou mokette par corruption.

compte six peintres et six architectes. Il est curieux de voir, dans les pièces du temps, combien Colbert et ses prédécesseurs rencontrèrent d'obstacles pour introduire en France les procédés de fabrication des manufactures célèbres de Venise, de Florence, de Bruxelles et d'Orient. Cette opposition venait autant des magistrats que des habitans, et il fallut la volonté puissante du ministre pour empêcher le renvoi des ouvriers qu'on avait fait venir à grands frais de ces contrées dans l'unique pensée de développer l'industrie nationale. Toutefois, il faut en convenir, Colbert, né dans l'industrie, avait un sentiment de l'ordre réellement exagéré. Son esprit, tourné à l'exactitude mathématique, lui faisait tout ramener à l'unité. C'est ainsi que dans ses édits sur l'industrie il fixait jusqu'au nombre de fils dont un tissu devait se composer. C'était sans contredit pousser à l'absurde la manie réglementaire, et l'on peut dire, sans crainte d'être injuste, que de cette époque date la mortelle uniformité qui, entrée bientôt dans les académies et les instituts, eut une si malheureuse influence sur l'éducation de la jeunesse et les concours d'art, et détruisit, particulièrement dans l'architecture, ce sentiment du *beau pittoresque* dans les ensembles, ce charme de l'imprévu qui naît de la variété, et sans lequel l'art est impossible.

La manie d'uniformité dans les méthodes, en exigeant chaque jour une régularité plus grande de fabrication, a détruit ce libre arbitre qui donnait à l'œuvre son cachet d'individualité. Dès lors l'intelligence de l'ouvrier a disparu sous une méthode technologique invariable. Comme il arrive trop souvent dans les civilisations factices, on a voulu faire passer un art dans le domaine d'un autre. C'est ce qui est arrivé pour les étoffes. A partir du XVIIe siècle, on oublia complétement le tissu pour faire de la *peinture sérieuse*. Une école de dessin *d'après le modèle vivant et d'après l'antique* fut fondée aux Gobelins. Au lieu de s'en tenir à la fabrication d'une étoffe solide, destinée soit à être tendue, soit à être flottante, au lieu de calculer la couleur et l'ornementation pour le style et la proportion des appartemens, on ne songea plus qu'à faire des tours de force. Les artistes dont les cartons servaient de modèle aux ouvriers, trop préoccupés de leur œuvre, trouvèrent naturellement que la copie ne ressemblait pas à l'original, que l'imitation n'en était pas assez rigoureuse, que la gamme des tons donnée par la palette des laines et des soies était trop bornée, enfin que les tapissiers n'étaient pas assez peintres pour comprendre le modelé, pour rendre ce trompe-l'œil, cette imitation souvent forcée de la nature qui est le résultat de la peinture à l'huile poussée à sa dernière puissance. Pour produire cette énergie des reliefs, cet éclat des lumières, on poussa toutes les couleurs au noir, et c'est ainsi qu'on obtint ces tapisseries détestables n'offrant plus qu'un ton sale, des couleurs souillées,

effacées, *rabattues*, comme on dit en terme de tapissier, c'est-à-dire atténuées par du noir et privées par conséquent de cette fraîcheur de nuance qui est tout le charme d'une étoffe, car le véritable but à atteindre est précisément de conserver sous un dessin décoratif le caractère personnel de tissu souple et brillant, ce laisser-aller de la couleur qui ne cherche pas à dissimuler la trame, mais à montrer au contraire qu'elle est travaillée avec art et poussée au plus haut degré de perfection.

Toutefois il y eut un temps d'arrêt à ce système de haute école. Lorsque Colbert, en 1664, établit définitivement la compagnie des Indes, dont le génie de Richelieu avait déjà médité la création en 1626, notre commerce s'étendit jusqu'à la Chine. Bientôt les belles étoffes et les porcelaines de ces contrées nous arrivèrent et firent tout de suite l'admiration des artistes et de la cour. Aussi peut-on fixer à cette époque, c'est-à-dire au règne de Louis XV, le plus beau moment de notre fabrication de porcelaines et de tissus. La mode des chinoiseries, des toiles perses et indiennes, des soieries de Damas et de Lahore, des satins et pékins de la Chine brodés ou peints à la main, était devenue une sorte de fureur. Non-seulement les tissus et les bijoux, mais les éventails, les objets de toilette, et jusqu'aux formes des robes et aux coiffures, tout fut imité de l'Orient. La reine elle-même s'habilla comme une sultane, avec la poudre, les mouches, le rouge aux lèvres et aux joues, le noir au bord des yeux, l'aigrette et le turban sur la tête, le châle en ceinture et la robe à queue. Sous cette influence, les manufactures de Sèvres et des Gobelins firent des progrès rapides, surtout au point de vue de la couleur. Jamais ces produits du siècle de Louis XV ne furent dépassés. Les Watteau, les Boucher et leurs élèves étaient de véritables décorateurs. Les porcelaines et les tapisseries de cette école sont des modèles du genre. Nymphes et déesses, bergers et bergères, sont là dans tous leurs atours. Leur costume est-il rose, c'est avec du rose plus vif et du rouge que les plis et les ombres sont indiqués; est-il bleu clair, c'est par du bleu plus foncé : jamais on ne voit salir la couleur avec du noir, jamais d'ombre vigoureuse. On ne cherchait qu'à plaire aux yeux par la fraîcheur des tons, sans essayer de les tromper par des fonds sombres, des ombres violentes qui percent la muraille et donnent aux figures un relief qui les fait sortir de l'étoffe. Le style, il est vrai, était moins noble qu'au temps passé; mais le dessin n'en était pas moins pur, la scène moins bien composée, et la couleur, en restant harmonieuse, concourait avec les rideaux et les meubles à la décoration générale. En un mot, la condition première de laisser voir et comprendre le tissu était respectée. On pourrait faire à cette époque le reproche contraire à celui que nous adressons à la nôtre : alors la peinture à l'huile ressem-

blait à la tapisserie, tandis qu'aujourd'hui c'est la tapisserie qui est devenue de la peinture à l'huile.

En voyant l'espèce de langueur où végètent maintenant les manufactures de l'état, naguère si florissantes, on s'inquiète de la direction donnée à la fabrication par des établissemens fondés pour servir de types, qui ont pour mission de conserver la tradition, d'améliorer les procédés, de faire les essais, les innovations et les perfectionnemens que le progrès des sciences amène ou devrait amener, études qui seraient impossibles avec les seules ressources d'un industriel. C'est parce qu'elles doivent maintenir la succession de la pratique et les secrets du métier que les manufactures de l'état ont une si grande importance. Or ces établissemens, à la suite de tentatives sans doute ingénieuses, mais où se reconnaît l'absence des règles qui fixent le goût, sont entrés dans une voie fausse, et il est nécessaire d'indiquer ici où le péril a pris sa source. Une des grandes erreurs de notre époque, c'est de croire que les œuvres d'un artiste, statue, livre ou tableau, sont faites pour tous, que la plus grande expansion de ces objets développe l'art et le répand, que, l'art n'étant qu'une pensée, un sentiment exprimé concrètement, la matière la meilleure dans ce cas pour le représenter sera la plus voyageuse, la plus diffusible et la moins coûteuse, qu'en conséquence l'objet d'art reproduit en quantité par la mécanique et mis ainsi au niveau de tous servira par là même le progrès du goût. Soutenir cette opinion, c'est oublier que ce qui fait le mérite d'un tableau, d'une statue, d'un vase ou de tout autre objet, c'est le sentiment individuel, c'est la nuance que ne donnera jamais la machine reproductive, et qu'elle efface au contraire de plus en plus; elle a vulgarisé la chose, et c'est tout dire. Ainsi les réductions Colas, les moulages répandus dans le public peuvent être un moyen de moralisation, d'éducation, s'ils sont faits avec soin; mais ce n'est jamais de la sorte qu'on élèvera dans un pays le niveau de l'art. En offrant une interprétation qui n'est pas la vraie, qui manque de cette inspiration que l'artiste seul peut donner, on égare les instincts, on perd le sentiment. L'art industriel n'a jamais été si appauvri que depuis l'invention des machines. Pour les étoffes en particulier, l'emploi du tissage mécanique s'étend chaque jour davantage et en détruit tout le charme. Croyez-vous donc que cette régularité si absolue de la trame, que vous regardez maintenant comme le principal mérite de la constitution d'un tissu, en soit la vraie beauté? Et n'est-ce pas le contraire qui est le vrai? Que direz-vous par exemple de cette mousseline des Indes, tissée à la manière des toiles d'araignée, à mailles inégales et vaporeuses, où l'on sent la légèreté d'une main conduite par l'amour des belles choses? Ne voyez-vous pas qu'elle cherche à copier ces écharpes de brouillard qui semblent cacher au soleil levant les mystères des

vallées? En effet, dans l'Inde, cette mousseline porte le nom de *brouillard du matin*, et pour qu'elle ait toute sa valeur, il faut, en la mettant sur l'herbe, qu'elle se confonde avec la rosée.

Par fortune, l'Inde a résisté jusqu'à présent à l'influence de ses conquérans. L'Angleterre a bien tenté de faire admettre ses tissus de coton, mais ses essais successifs pour y naturaliser les cotons *longue soie* d'Amérique, bien supérieurs pour le travail des machines aux cotons d'Asie, n'ont heureusement pas réussi. Le coton dans l'Inde donne un duvet si court que les machines les plus délicates ne peuvent utilement le transformer, et cependant il est d'une finesse telle que sous les doigts des femmes indiennes il produit un fil aussi ténu que le numéro 540 des Anglais, leur numéro le plus fin, et produit justement, *à cause de ses imperfections et de l'inégalité de trame qui en résulte* (ainsi s'exprimerait un filateur à la mécanique), ces tissus souples, vaporeux et charmans, qui composent de si élégantes parures.

Dans ces contrées, où la chaleur exige le travail en plein air et individuel, la nature semble donc s'opposer à la création de ces filatures qui imposent aux ouvriers un labeur continu, à heure fixe, et par agglomération nombreuse dans un local étouffant. Malheureusement chez nous la fabrication manuelle ne peut plus suffire à ces besoins factices des populations, besoins excités par la mode la plus instable. Il ne faut pas croire néanmoins que l'achat des produits de l'industrie européenne par les Orientaux soit dû au bon goût de ces produits. En réalité, c'est l'abaissement excessif des prix qui cause cette préférence. Depuis cinquante ans environ qu'a commencé la lutte de la force mécanique contre la faiblesse humaine, l'Orient, malgré l'incontestable supériorité de son goût et de sa fabrication, a succombé peu à peu sous la puissance nouvelle de l'association, sous cette force des capitaux anglais et sous le bon marché des produits de la machine infatigable. C'est un affligeant spectacle pour celui qui aime l'art que la décadence de plus en plus rapide des habiles manufactures de l'Asie. Brousse, Alep, Damas, Constantinople, Kachan, Lahore, Cachemir et Madras, avec leurs belles étoffes, ne sauraient résister à ces cotonnades anglaises ou françaises aussi laides de dessin et de couleur que mauvaises de teinture et de qualité, mais dont les prix infimes tentent les acheteurs. Cet art merveilleux de l'Orient, déjà vieux lorsqu'Homère le chantait, disparaît aujourd'hui devant les médiocres productions de l'Occident. Les draps grossiers, les mousselines suisses, les toiles de Manchester et de Mulhouse, peintes de tant de couleurs ennemies, remplacent désormais ces admirables toiles perses, ces mousselines d'or et d'argent, ces velours et ces brocarts lamés des plus riches métaux, ces cachemirs si harmonieux et si souples. C'est en vain que les gou-

vernemens de la Perse et de la Turquie ont essayé de résister à cet envahissement destructeur; il leur a fallu plier devant la ténacité des commerçans, devant les menaces même des agens diplomatiques de ces nations qui s'intitulent volontiers les *protectrices de l'Orient.*

II.

A quelle époque ce funeste mouvement de transformation prit-il naissance? Il est facile de l'indiquer, et nous ne reculerons pas ici devant quelques détails techniques. Ce ne fut guère qu'à la fin du XVIIIe siècle que *l'élément scientifique* fut sérieusement représenté à la manufacture des Gobelins, et, chose étrange, les nouvelles théories chimiques, en ajoutant sans aucun doute plus de précision aux procédés de teinture, n'améliorèrent en aucune façon les résultats. Toutefois les encouragemens de l'administration supérieure ne manquèrent pas; on accorda des priviléges et des pensions à ceux qui apportaient quelques procédés inconnus, quelque perfectionnement nouveau. L'art de teindre le coton en rouge incarnat d'Andrinople fut plusieurs fois récompensé; mais ce n'était là qu'une méthode ancienne, renouvelée des Phéniciens: ce n'était pas une découverte. Il fallait aux savans de nouvelles recherches, il leur fallait un laboratoire pour faire des essais plus sérieux. C'est alors que la chimie s'installe dans la rue Mouffetard et y domine toutes les autres questions. Malheureusement, depuis que la teinture a fait par la science d'immenses progrès, elle a perdu toute solidité, tout sentiment de la nuance, parce qu'elle a voulu résoudre ce problème : remplacer les couleurs solides et invariables, mais chères, par des couleurs composées, d'un prix très inférieur, ainsi l'indigo de la Chine et de l'Inde par un bleu de Berlin détestable, le cobalt, le bleu lapis ou azur d'outremer par le bleu qui porte le nom de l'inventeur, M. Guimée, et ainsi de suite. Ces procédés ont fait, il est vrai, la fortune des fabricans; mais pense-t-on que les arts aient à s'en réjouir? Croit-on que le bleu de Guimée par exemple, lors même qu'il aurait toute la fixité désirable, puisse remplacer les nuances du lapis et du cobalt? Pour un œil exercé, c'est une note fausse à côté d'une note juste. L'habileté des chimistes a mis le comble aux discordances en fabriquant une quantité de rouges, de verts et de jaunes à bon marché. En partant de ce principe vrai, que le temps est un bénéfice, on a voulu le remplacer dans les longues préparations de teinture par des réactifs qui agissent vite, mais qui détruisent l'étoffe et manquent de tenue. Dans ces beaux pays d'Orient, où l'on croit à un lendemain, les travaux se font avec une sage lenteur, seule méthode qui permet d'obtenir la force et la durée.

Le reproche que nous faisons aux procédés de teinture, nous l'adressons aussi aux peintres, qui se servent intrépidement de ces couleurs sans se douter qu'elles sont mortelles pour le coloris. Suivant nous, la palette des peintres, beaucoup trop compliquée et surtout mal composée, est à refaire, à étudier de nouveau. De là vient ce manque d'ensemble qu'on remarque dans le coloris moderne, et qui ne se trouvait pas dans la peinture traditionnelle; alors la palette, limitée aux couleurs-mères, était la même pour tous.

On regarde comme un grand progrès à la manufacture des Gobelins l'amélioration apportée récemment aux couleurs dites *rabattues*. Au lieu de ternir les couleurs avec la composition appelée *rabat*, composition qui ressemble à de l'encre, on se sert aujourd'hui de couleurs bon teint qui sont complémentaires; on fait par exemple le rabat noir avec de l'indigo et de l'ocre rouge, et ainsi de suite. C'est un progrès sans doute; mais encore une fois ces teintes grises, ajoutées aux couleurs franches, jouent un rôle funeste dans la coloration des étoffes. Dans ce genre de décors, porcelaines ou tapisseries, les tons ne doivent être rabattus que par des couleurs franches d'une nuance plus haute ou plus basse. Ainsi le point essentiel, la condition indispensable pour faire de la couleur lumineuse et non pas de l'obscurité, c'est de rejeter absolument ces *mélanges complémentaires* qui donnent à l'ensemble un aspect triste et confus.

Le principe inverse, celui du *contraste des couleurs*, n'est pas moins important. Lorsque deux couleurs juxtaposées sont à des tons différens d'intensité, celle qui est plus foncée le paraît plus encore, et la couleur claire semble, de son côté, plus claire qu'elle n'est en réalité. Pour contre-balancer, pour équilibrer ces différences, il suffit d'ôter à chacune de ces couleurs son uniformité, sa monotonie, c'est-à-dire de lui donner plusieurs notes dans le même ton. Si c'est du rouge par exemple, que ce rouge soit à deux, trois ou quatre degrés d'intensité; dès lors il s'harmonisera toujours avec la couleur voisine, pourvu que celle-ci se comporte d'après le même principe.

Le directeur des teintures aux Gobelins, le savant M. Chevreul, a eu l'idée, cherchée depuis longtemps avec plus ou moins de succès, de faire pour la couleur ce qui a été fait pour la musique, une gamme d'harmonie, des tons servant de points de repère pour diviser ensuite en demi-tons, quarts de ton; mais la musique, cette expression déjà si haute de la poésie, est moins vague peut-être et plus facile à fixer que la couleur. Tracer à celle-ci des règles propres à obtenir des effets exactement définis nous semble bien difficile, et on ne pourra jamais, en tout cas, remplacer l'action libre de l'instinct. Ce qu'il faut pour la direction des teintures et le choix des accords, c'est un coloriste inné. Les dix cercles chromatiques de

l'habile chimiste, composés, le premier des couleurs franches, les autres des mêmes couleurs rabattues avec plus ou moins de noir (1), ne nous paraissent bons qu'à faire ces imitations de la peinture à l'huile qui offrent tant de prise à la critique. Le but a été de donner aux fabricans d'étoffes et de tapis le moyen : 1° de définir et de nommer les couleurs d'après une méthode précise et expérimentale, 2° de se rendre compte de leur mélange et des effets de leur contraste. Malgré les principes si bien présentés par le savant chimiste sur le contraste simultané des couleurs, sur le contraste successif et la neutralisation des couleurs complémentaires, nous pensons qu'il s'est trompé dans sa méthode de rabattre les couleurs à l'aide du noir. La théorie a prévalu sur l'observation directe. Cette adjonction du noir dans les couleurs franches arrive fatalement à perdre le coloris, à détruire tout sentiment de la couleur dans la fabrication des étoffes. Le noir, c'est la nuit, c'est l'absence de toute couleur. A notre sens, le noir n'existe pas avec la lumière, et l'ombre ne peut être que bleue et transparente. Avec le noir, vous salissez, mais vous n'harmonisez pas; vous anéantissez les couleurs, mais vous n'en créez pas. Euler a prouvé que la force, l'intensité, la hauteur d'une couleur dépend des vibrations de la lumière. Ainsi un rayon rouge faisant dix mille vibrations dans une seconde produira un rouge plus intense que le rayon rouge qui ne fait que cinq mille vibrations dans le même temps. C'est ce mouvement de la couleur sur elle-même qui est la base de toute harmonie, qui ôte la dureté, la monotonie, et permet de regarder sans confusion et sans fatigue l'assemblage de couleurs le plus compliqué. Dans les cercles chromatiques de M. Chevreul, on ne voit ni le rose, ni le bleu turquoise, ni le vert-de-gris, ni le lilas et la couleur de chair, ni une foule de couleurs franches que les fleurs nous montrent. C'est avec du noir qu'il compose ses gammes de couleurs, tandis que si nous avions à faire des cercles chromatiques, ce serait avec le blanc, c'est-à-dire avec la lumière intense, que nous composerions les nôtres. On le voit, la différence est grande. Avec du blanc et du rouge ou avec de l'orange, vous faites des roses de toute nuance; avec du noir et du rouge ou du bleu et du rouge, cela est impossible. Nous savons très bien qu'en dehors de ce cercle chromatique, on fait aux Gobelins les tons les plus fins. Chaque teinte a sa gamme de vingt-quatre tons, se dégradant du plus intense au plus pâle, du rouge vif par exemple au rose blanc. La dégradation en est même trop insensible; c'est là son défaut. Les trente séries produites par les trois couleurs primitives, le jaune, le rouge et le bleu, donnent

(1) Cercles chromatiques de M. Chevreul, exécutés par M. Digeon.

quatorze mille couleurs, dites indispensables pour les produits de Beauvais et des Gobelins. Le grand inconvénient à cette quantité de nuances plus ou moins rabattues, c'est le chaos qui en résulte. Comment se retrouver dans ces quatorze mille quatre cent vingt tons qui composent l'arsenal chromatique des Gobelins? C'est un combat véritable, une mêlée confuse où les nuances s'annulent et se détruisent en s'entre-choquant. Ainsi, au lieu de rabattre avec du noir, de salir les laines qui sont employées dans une tapisserie, laissez donc l'œil faire lui-même ce travail de complément en allant de l'une à l'autre des couleurs qui s'y trouvent placées.

Au lieu de cercles chromatiques, nous croyons qu'il serait bien autrement utile d'avoir des gammes d'harmonie, des séries de tons, disposées non pas seulement par série croissante et décroissante, mais par accord de deux ou trois tons qui sympathisent. Les ouvriers, pour peu que leur organisation s'y prête, deviendraient ainsi coloristes; ils apprendraient qu'un bleu clair sur un certain bleu plus foncé, un vert-de-gris sur un bleu lapis, produisent de ces harmonies dont la nature nous donne à chaque instant l'exemple. Que les rouges-amarante, garance ou écarlate soient mis à côté les uns des autres, puis corroborés par des oranges, des roses vifs et des jaunes, non pas les premiers venus, mais essayés pour produire l'accord; que certains bleus combinent leurs nuances avec des tons lilas et violets, et vous obtiendrez alors des effets d'harmonie bien plus agréables que ces effets de contraste violent, dont il faut être sobre. En outre les contrastes, grâce aux vibrations de chaque couleur, seront accordés, atténués, rabattus en un mot, sans rien perdre de leur pureté, sans s'éteindre et se salir, comme cela est inévitable avec le noir.

Dans toutes les productions de la nature, on retrouve toujours une loi suprême, *la variété dans l'unité*. De là cette merveilleuse harmonie des ensembles. Jamais vous n'y trouverez cette égalité implacable dans le ton qui, pour vos yeux mal exercés par notre froide lumière, semble la perfection idéale. Dans le ciel, si uni qu'il soit, combien de dégradations et de nuances! Dans ce gazon, le plus anglais que vous pourrez choisir, le plus dépouillé de mousses, de pâquerettes et de boutons-d'or, le plus uniforme en un mot, vous trouverez toute la gamme des verts réunie dans un indicible accord. Cueillez maintenant le premier venu de ces brins d'herbe, examinez-le de près, et dites combien de modulations vous apercevez encore dans les hachures de son tissu. Observez avec quel art sont disposées les nuances de cette reine-marguerite, dont la régularité est presque géométrique. Une violette, une capucine, qui de loin semblent bien unies de couleur, ont également toutes les

plus fines dégradations du même ton et vous montreront toujours la même loi présidant à l'accord. Si maintenant vous en regardez au microscope une minime partie, vous verrez aussitôt les détails infinis qui ôtent insensiblement à une couleur qui paraît *unie* sa sécheresse et sa dureté. C'est en cela, c'est dans ces *vibrations de la couleur*, que réside le grand secret mélodique, le charme et la vie. Maintenant, au lieu d'une fleur unicolore prenez-en une à deux tons, non pas contrastans, mais placés à chaque extrémité de la vibration et, comme on dirait en musique, à l'octave l'un de l'autre, par exemple ce géranium rose pâle avec sa large flamme de carmin foncé, ou bien cet œillet jaune jaspé de feu. Admirez quel heureux assemblage et par combien d'intermédiaires, par combien de vibrations ces deux nuances ont dû passer pour éviter un choc!

D'où nous est donc venue cette malencontreuse idée moderne d'ajouter du noir pour rabattre les couleurs des étoffes et obtenir des dégradations savantes, comme on dit aux Gobelins? Sans aucun doute, elle est due aux peintres, qui, ne trouvant pas de lien entre les diverses couleurs qu'on emploie, s'apercevant qu'elles étaient trop vives, trop crues, qu'elles se heurtaient au lieu de s'harmoniser, ont pensé qu'en les effaçant, en les ternissant avec du noir, on obtiendrait par cette adjonction uniforme un accord entre elles. On a voulu de même dans les tapisseries éteindre les lointains, sacrifier les accessoires pour laisser prédominer le sujet principal, comme si la décoration d'un vase ou d'un tissu n'était pas soumise à une autre loi, n'avait pas un but tout différent. Voilà le régime barbare à l'aide duquel, chez nous, on cherche l'harmonie. S'agit-il de décorations pour un palais, peintures, étoffes ou porcelaines, ce sont des méthodes équivalentes qu'on emploie. Chaque jour on s'enfonce davantage dans ce système faux et déplorable. Les manufactures de l'état semblent s'être posé ce problème : faire des tapisseries qui ne conservent plus trace de leur nature et qui soient au contraire une contrefaçon si matérielle de la peinture à l'huile que l'œil y soit trompé. Pour cela, le choix du tableau importe peu; cependant, comme il faut avant tout dérouter le public, on choisit plutôt les peintres-dessinateurs que les coloristes. Les Rubens, les Véronèse ou les Watteau rentreraient trop, par leurs tons clairs et fins, par leurs étoffes chatoyantes, dans les conditions essentielles des tissus. On pourrait, dans ce cas, prendre la reproduction pour ce qu'elle est réellement, pour une tapisserie, tandis que *la Pêche miraculeuse* de Raphaël, un portrait de Rembrandt ou *le Christ au tombeau* du Tintoret, en montrant le nu, forcent à vaincre des difficultés véritables et ne permettent pas de jouer avec la couleur, comme s'il s'agissait d'une draperie ou d'un vêtement.

Le premier mérite d'une étoffe consiste, il nous semble, dans la beauté du tissu, dans le velouté ou le moiré des reflets, souvent même dans la richesse des plis. Or un tableau en tapisserie, imitant, à s'y méprendre, une peinture à l'huile, ne remplit plus son rôle d'étoffe; il faut absolument le tendre sur une planche et l'encadrer comme l'original. A quoi bon alors se donner tant de mal pour faire avec de la soie et de la laine ce que l'on fait bien mieux et plus simplement avec un pinceau? On conçoit assurément la possibilité de dessiner une tête, une figure, au moyen de lignes droites; mais avec les cubes d'une mosaïque et les points de la tapisserie le trait, le contour ne saurait être ni rectiligne, ni régulièrement curviligne : il restera toujours dentelé. A une certaine distance, et lorsqu'on ne cherche que le décor, cet à-peu-près n'en vaut que mieux, particulièrement pour les fleurs et les ornemens, dont les contours n'ont rien d'absolu; mais si vous allez au-delà, si vous luttez avec la peinture d'art, vous vous attaquez dès lors à une impossibilité. D'un autre côté, la surface de la tapisserie, loin d'être plane et unie comme la planche ou la toile sur laquelle on peint, est cannelée par les fils de la chaîne, et ces cannelures sont elles-mêmes striées par les fils de la trame, qui leur sont perpendiculaires. Il en résulte que cette surface présente des parties saillantes qui réfléchissent la lumière et des sillons qui l'absorbent en partie; sur cette toile filamenteuse, les lumières et les ombres ne sauraient avoir la force, la transparence et l'éclat qu'on obtient par les procédés de la peinture à l'huile. Il est aisé d'observer combien la disposition superficielle des tissus qui composent les fleurs naturelles en fait varier les nuances, suivant le côté dont la lumière les frappe. Il en est absolument de même pour les étoffes, dont le grain ou la trame est plus ou moins marqué; c'est là ce qu'on appelle vulgairement le reflet. Ainsi, lorsque le jour frappe un satin blanc uni dans le sens de la trame, il paraît gris et bleu; dans l'autre sens, il est jaune cuivré. De deux plaques de cuivre semblables, polies dans deux sens contraires et exposées au même jour, l'une est rouge vif et l'autre est jaune pâle. C'est le cas peut-être ici de dire un mot sur les théories de la lumière, qui feront comprendre que ce n'est pas l'imagination qui nous entraîne à combattre le système suivi aux Gobelins.

III.

Depuis la découverte fondamentale de Newton, on sait que toute coloration est produite par une décomposition de la lumière blanche, décomposition qui s'effectue, soit par réfraction comme dans le cas

du prisme, soit par réflexion comme sur un corps opaque, sur une glace par exemple. Souvent même, lorsqu'un corps est à la fois opaque et transparent, les deux phénomènes de réflexion et de réfraction se combinent. Une feuille d'or très mince est jaune, puis, lorsqu'elle est vue *par transparence*, elle apparaît verte. Elle est jaune par réflexion et verte par transmission. Les expériences de Newton sur les combinaisons des couleurs sont infinies; d'autres savans les ont continuées avec succès. Ainsi la lumière telle qu'elle nous arrive du soleil sur la terre, toute blanche qu'elle est, se compose de rayons colorés qui peuvent se séparer, se disjoindre par la réfraction ou la réflexion. Lorsque la lumière traverse un prisme par exemple, elle est décomposée, c'est-à-dire que les rayons violets vont vers un point, les rouges vers un autre, et ainsi de suite. Les rayons sont donc, suivant les corps qu'ils frappent, différemment déviés; de là vient cette coloration si variée des corps. Il résulte de ces lois que la lumière est nécessaire pour que nos yeux soient affectés par les couleurs. Lorsque le soleil paraît, il crée absolument la couleur des arbres, des fleurs, des moissons, de tout enfin. On en trouve la preuve en éclairant une substance par certains rayons du spectre; dans ce cas, elle n'aura que la couleur de ces rayons et perdra celle que lui donnait la lumière composée, c'est-à-dire la lumière blanche. En été, les rayons de la lumière solaire n'ayant pas la même direction qu'en hiver et tombant perpendiculairement, les couleurs du prisme sont plus nettes, les corps mieux colorés. Il arrive ainsi qu'en Orient, sous la ligne ou bien sous le cercle polaire, les effets de couleur sont très différens, et l'on ne peut s'étonner que les peuples du nord n'aient pas, comme les peuples du midi, l'organe de la vision sensible aux nuances. Là se trouve l'explication de notre infériorité en ce qui est de la couleur et des fréquentes aberrations de la vue qu'on remarque chez nous (1).

La couleur n'est donc pas inhérente au corps qui la présente, elle n'existe réellement que dans et par la lumière même, et elle dépend sans doute en grande partie de la texture des substances qui réfléchissent ou réfractent les rayons. Les feuilles des arbres, par exemple, décomposent la lumière, absorbent la plupart des rayons

(1) Dans le nord, bon nombre de personnes sont affectées de *chromatopseudopsis*, c'est-à-dire de l'incapacité de distinguer les nuances. « Cette affection, dit le professeur Wartmann dans ses mémoires scientifiques, est beaucoup moins rare qu'on ne le croit généralement; non-seulement elle empêche de distinguer les couleurs, mais donne une appréciation imparfaite des objets. Cette affection atteint souvent les personnes qui doivent, par état, savoir distinguer les nuances. J'ai connu quatre peintres, deux papetiers, deux teinturiers, un fabricant de châles, un drapier et un émailleur, ne pouvant distinguer le vert du rouge et le bleu du vert. D'après certaines statistiques, le chiffre des personnes affectées de ce désordre serait de 1 sur 20 et de 5 sur 40. »

et ne réfléchissent que les verts. Si une fleur est rouge, c'est qu'elle ne renvoie que les rayons rouges. Par conséquent l'on peut dire qu'un corps n'est coloré qu'autant qu'il est éclairé et qu'il peut décomposer la lumière qu'il reçoit. Aux derniers jours de l'automne, lorsque les feuilles des arbres rougissent ou jaunissent, c'est que la nature intime de leur substance, la disposition de leurs fibres, présentent à la lumière des modifications qui déterminent des effets différens. Il en est de même de tous les corps. Ainsi les riches couleurs de ces coquilles nacrées ne sont dues qu'à la forme de leur surface, qui est striée et ondée par lignes excessivement serrées; ces rayures, en brisant le rayon lumineux, déterminent l'irisation et les tons d'opale qu'on y admire. Il est aisé d'en acquérir la preuve en prenant avec une cire noire très fine l'empreinte de la coquille; la cire, en adoptant cette forme, se trouve soumise aux mêmes effets. Les élytres ou fourreaux de certains insectes, leur carapace, grâce à des surfaces rayées, cannelées ou moirées, brillent des diverses nuances de l'arc-en-ciel. Les reflets métalliques des plumes de paon, des pigeons et des oiseaux-mouches, ainsi que des papillons, nous offrent d'admirables exemples des décompositions de la lumière. L'examen de toutes ces variétés serait une intéressante étude, car on n'a pas encore découvert la texture qui réfléchit telle ou telle couleur. Des observations assidues sur l'étoffe des fleurs, suivant qu'elles se modifient à chaque heure de leur courte existence, feront sans doute reconnaître un jour cette loi de coloration spéciale qui produit tant de nuances dans la même texture, suivant ses inclinaisons, ses inégalités, ses rétractions et dilatations, ses hachures droites ou croisées, enfin suivant l'âge de cette trame qui, dans les végétaux aussi bien que dans les animaux, vit, se développe et meurt. Choisissez une fleur du ton le plus uni, observez-la à toutes les heures du jour, suivez-la dans son développement, soit que la trame se contracte ou se relâche, qu'elle soit veloutée, satinée, striée, terne ou polie, selon ses plis, sa courbure, son exposition au soleil, et vous serez étonné de voir par combien de tons dans le même accord, par combien de modulations elle passera. Les fleurs sont des tissus merveilleusement disposés pour recevoir et décomposer le spectre solaire; on peut dire que c'est la toile sur laquelle le soleil combine ses nuances. Les Orientaux n'oublient jamais dans leurs étoffes cette observation de la texture des plantes, cette disposition de leurs nuances, ces modulations de la couleur, qui permettent de passer d'un ton à un autre ton sans secousse et sans dureté, si opposés qu'ils soient. Dans la nature, il faut en outre tenir compte de l'épaisseur de l'air qui estompe les ensembles et fait vivre pour ainsi dire la couleur, car on sait que toute substance qui éclaire produit des vibrations de l'é-

ther, des ondes lumineuses, tout comme le son produit des ondes sonores. Euler compare le soleil à une cloche immense dont les mouvemens, transmis par l'éther, agissent sur le nerf optique de la même façon que les vibrations de l'air sur le nerf auditif. L'éther vibre aussi d'une façon très variable, et ce sont là les différences qui produisent sous nos yeux des effets si divers et si multipliés.

En variant le grain des tissus par divers procédés de fabrication, par des glaçures, des écrasemens ou des redressemens en sens inverse, on obtient ces effets de moiré, de velouté ou de satiné, et tant d'autres reflets et jeux de lumière auxquels on ne réfléchit pas, et qui cependant modifient absolument la couleur générale de l'étoffe. La tapisserie elle-même subit jusqu'à un certain point ces variations de couleurs; comment alors avoir la prétention ridicule de reproduire des peintures à l'huile avec de semblables matériaux? Si à ces obstacles vous ajoutez le soin d'un choix tout spécial et brin à brin des laines et des soies, puis la nécessité de les teindre exprès pour certains tableaux, afin d'arriver à l'exacte imitation d'une vieille peinture, alors vous comprendrez comment on est conduit à des dépenses qui dépassent toute raison.

Lorsqu'on est du métier et qu'on sait avec quelle peine, au moyen de toutes les ressources de la peinture, on parvient à donner un aspect de vie à la tête qu'on cherche à reproduire, on se demande comment on a songé à faire de la peinture sérieuse avec ce procédé mécanique, ce travail fait à l'envers, aveuglément et sans que l'inspiration, l'élan ou l'imagination y puisse avoir la moindre part. Ah! si l'on nous offre simplement un spécimen d'adresse et de difficulté vaincue, rien de mieux : nous faisons accueil à l'exception, coutât-elle 100,000 francs et dût-elle être mangée aux vers l'année suivante; mais que l'exception soit le but unique d'une fabrique ou pour mieux dire de plusieurs fabriques, voilà ce qu'il faut blâmer sévèrement, car cette fausse direction a entraîné à sa suite toute la peinture des étoffes. Nous ne demandons pas pour cela qu'on supprime dans les tapisseries de tentures la représentation humaine et qu'on ne fasse que des fleurs et des arabesques. Les belles tapisseries assyriennes, byzantines, sassanides et européennes à certaines époques composaient des scènes de personnages traitées uniquement pour un but décoratif. Et c'étaient là, comme dans les vitraux des premiers temps, de belles pages où la couleur s'étalait aux yeux dans toute sa pompe.

Afin de ne pas être accusé d'injustice, expliquons bien notre pensée, car nous luttons ici contre l'admiration qu'excite chez la foule la peinture en tapisserie. Nous voulons surtout faire ressortir l'idée fausse qui préside à la fabrication des tissus en général, lors même

qu'il n'est plus question de portraits de souverains, et qu'il s'agit uniquement d'ornementation, de fleurs ou d'arabesques. Dans ce cas, c'est encore le relief, les ombres noires et vigoureuses, la peinture à l'huile en un mot qu'on prend pour type d'exécution. En effet, s'agit-il d'un simple tapis de plancher ou même de rideaux, la donnée, quoique bien différente, reste toujours dans la même voie. C'est un amalgame monstrueux de toutes les formes et de toutes les couleurs, c'est le désordre du travail à sa plus haute puissance. Il ne semble pas possible de faire, avec plus de talent d'exécution, rien de plus illogique, de plus laid que ce qui se fabrique aujourd'hui en tapis d'appartemens, de se donner plus de peine, de se créer plus de difficultés pour obtenir un plus détestable résultat. Le plus grand tapis à l'exposition universelle de 1855, placé dans la rotonde, représentait une forêt vierge; un escalier de pierre montait en spirale au milieu de pins-parasols à fleurs de rhododendron, le tout garni de singes, de tigres et d'oiseaux de toute espèce. Si ce tapis, dont la couleur était encore plus détestable que la forme, avait eu au moins pour destination un panneau de galerie, on eût pu le justifier comme *tableau;* mais il était composé et fabriqué pour être mis sous les pieds : il fallait écraser ce tigre rebondi, aplatir ce perroquet aux ailes déployées, marcher sur ces abîmes, sur ces cascades, sur cette mer agitée, sur les flèches aiguës de cette cathédrale gothique. Il est déplorable de songer que les Gobelins, la Savonnerie, Beauvais, Aubusson, toutes les fabriques d'étoffes, suivent également ces faux principes. Les produits de Beauvais sont cependant plus harmonieux que les autres; mais encore les noirs, trop dominans, salissent-ils l'ensemble. Ignorant complétement la loi des vibrations de couleur, on cherche à éteindre les tons criards au moyen du *rabat*. C'est toujours, nous le répétons, ce système de la nuit, de la pluie ou de la poussière qui harmonise bon gré, mal gré, des nuances bien accouplées, mais dont la crudité produit la discorde. Bref on fait du vieux, du terni, du passé, de la couleur de loques, pour mettre un peu d'accord dans cette absence de toute hiérarchie mélodique.

Les vrais dessins d'étoffes, ceux qui satisfont à la fois l'œil et le bon sens, sont les dessins plats, les fleurs-arabesques, les entrelacs géométriques, dont l'Inde et la Perse nous offrent de si parfaits modèles. Dans ces contrées où l'art se confond sincèrement avec le but industriel, on n'a jamais eu l'idée, comme en Occident, de faire du trompe-l'œil. Les peintres de fleurs, d'insectes et de nature morte ont atteint, par la finesse du trait, le charme de la couleur et la vérité naïve de reproduction, un degré de perfection qui dépasse tout ce que nous pouvons faire en ce genre. Les étoffes orientales repro-

duisent avec une science merveilleuse les couleurs, les étoffes et l'ornementation des fleurs. De tels artistes ont dans l'œil la géométrie des choses et savent en tirer le parti voulu. Un oiseau, une plante restent ainsi plante et oiseau tout en devenant ornement. Un tapis de pied n'est-il pas destiné à remplacer la mosaïque d'un parquet de bois ou de marbre, à simuler ces tapis de mousse et de gazons jonchés de fleurs, dont les prairies donnent la plus exacte idée? Tel est le but défini par les limites du goût. Le champ n'est pas moins vaste et moins inépuisable que les combinaisons de notes pour la musique ou les assemblages de lettres pour représenter les idées. Les lois de la couleur seraient-elles donc moins vraies que celles de la musique? L'harmonie ne doit-elle pas les régir également? Malheureusement l'ignorance de ces lois est si absolue dans tout l'Occident, que les leçons et les exemples restent incompris de nos fabricans, lancés comme ils sont à toute vapeur dans les voies du hasard. Malgré les merveilleux tissus que l'Orient avait déployés aux yeux de tous aux expositions universelles de Londres et de Paris, notre fabrication n'a pas su se les assimiler.

Devant toutes ces merveilles de l'art oriental, nous nous reportions aux grandes époques de l'histoire, aux richesses de Babylone et d'Alexandrie, à ces grandes batailles des Perses où l'éclat des costumes, des armes et des pierreries brille dans la poussière lumineuse du passé. La mémoire retrouve dans ces tissus charmans les vêtemens des bas-reliefs de Thèbes, de Ninive et de Memphis. Ce sont les mêmes gazes transparentes et constellées, les mêmes trônes, les mêmes palanquins, les mêmes éventails, et des bijoux aussi délicatement travaillés; c'est encore ce tapis merveilleux qu'Alexandre le Grand trouva dans la tente de Darius, et qu'il partagea entre ses lieutenans. Chaque morceau de la grandeur de la main, grâce aux perles et aux rubis dont il était brodé, représentait une somme fabuleuse. Devant l'imagination se déroule ainsi tout le luxe des splendeurs antiques. Dans ces contrées du soleil, le goût du beau est un sentiment inné. Rien n'est assez précieux; l'or couvre la soie, les pierreries couvrent l'or. Et qu'on ne croie pas que ce soit là une richesse lourde et abusive, que l'ornementation, faite au hasard, soit dessinée par le caprice, comme dans nos étoffes d'Europe. Non, l'art vaut ici plus encore que la matière; la science décorative la plus pure, le goût le plus exquis a brodé, découpé, soutaché, niellé ou ciselé ces entrelacs, ces fleurs, ces animaux, dont la complication infinie, mais toujours géométrique, met l'esprit en quête de la loi qui crée ces arabesques merveilleuses. Voyez quelle entente profonde de la couleur au milieu de ces éclats d'or et d'argent, de ces flamboiemens de pierreries, de ces associations de tons si divers! On sent là

le soleil de Bacchus et d'Ariane, on est saisi des rapports qui existent entre cette belle nature de l'Inde, ces oiseaux chatoyans, ces fleurs, ces insectes et les étoffes qui s'y fabriquent. La même cause ne doit-elle pas nécessairement amener des effets semblables? Les rayons d'un soleil et d'une lune inconnus à nos ciels brumeux sont ici reproduits par un art dont nous ignorons les secrets.

Tel est le grand privilége des pays du soleil : vivre en contact immédiat avec la nature dans tous ses développemens, dans toutes ses beautés. Comment alors le corps aussi bien que l'esprit ne recevraient-ils pas l'empreinte de ces splendeurs que le ciel leur envoie, que cette lumière seule peut donner? On retrouve ici ces robes du conte de Peau-d'Ane, couleur du soleil et de la lune, ces gazes étoilées de diamans et de saphirs comme le manteau d'une nuit d'été, ces étoffes lamées de vert pâle et d'argent imitant l'onde frémissante des lacs de Lahore sous les reflets nacrés de la lune. Ce sont toujours et partout ces teintes si fines auxquelles vient s'ajouter le chaud glacis du soleil, et dont le calice des fleurs a dévoilé le secret divin à ces yeux amoureux de la couleur. Ces étoffes de soie et d'or, si finement tissées qu'on n'en devine pas la trame, et qu'on les dirait peintes à la main sur un fond métallique, comme des manuscrits byzantins, viennent de Dapouta, et sont faites par les Hindous de Bénarès; ces châles et ces écharpes, du royaume de Cachemir, ces tapis en moquette de soie ou de laine, miracles de couleurs, de dessin, de tissage et de solidité, sont fabriqués par les Persans à Ellora, dans la présidence de Madras. Voyez dans ces trois petits tapis comme le rouge carmin prédomine, et comme la bordure orangée vient s'y joindre en accord du même ton, puis comme le fond rouge est lui-même modulé. Que de nuances dans cette gamme, et quel heureux contraste établissent ces marguerites et ces jasmins blancs semés sur le tout! Quel instinct merveilleux de l'équilibre entre les formes et les couleurs! Admirez comme cette loi de la hiérarchie est respectée, et comme par suite les yeux sont satisfaits de cette méthode, qui ne détruit ni la variété, ni la plus libre fantaisie, mais arrête l'anarchie et la discordance!

Les étoffes légères ne sont pas moins parfaites. Les tulles brodés dans le Moultan, les brocarts d'Agra, d'Ahmed-Abad et de Kirpour dépassent tout ce que le décorateur peut rêver de plus complet. Ici c'est une gaze de soie d'un bleu si tendre que les passiflores ou les pétales du lin, lorsqu'ils s'entr'ouvrent au premier rayon du soleil, peuvent seuls en donner quelque idée. Des fils d'argent cachés dans la trame étincellent de place en place, comme les lueurs phosphorescentes des lucioles ou des vers luisans. Là au contraire, c'est un épais brocart tissé en zigzag comme la feuille de fougère,

et dont un côté est fleur de pêcher, tandis que l'autre a la couleur du citron. Une large bande d'or sur le rose, une autre d'argent au revers forment les marges de chaque lé. Vous retrouvez là les tons si fins des azalées, des glaïeuls et des balsamines, avec leurs modulations et leurs vibrations, passant par les plus habiles transitions, sans effets criards, sans bizarreries mélodiques. Ces habiles tisserands connaissent à fond les effets que la lumière produit sur la trame, et y soumettent le grain de l'étoffe en l'élevant ou l'écrasant, en le disposant de biais, en carré ou en zigzag. C'est ainsi qu'ils arrivent à reproduire tous les reflets, tous les moirés, toutes les nuances changeantes des papillons, des insectes et des oiseaux. Voyez ce tulle d'or et cette mousseline du Bengale où se sont accrochées les ailes d'émeraude et de rubis des scarabées, des cantharides et des mouches de feu. Ne dirait-on pas la rosée, dont chaque goutte, traversée par un rayon du soleil levant, forme un véritable arc-en-ciel? D'autres étoffes, et ce ne sont pas les moins élégantes, restent unies et souples comme ces toiles d'araignée dont elles imitent la trame inégale et moelleuse. Ce sont véritablement des vapeurs tissées. L'imagination rêve déjà sous cette brume transparente les corps rosés des bayadères, leurs bras et leurs cous étincelans de pierreries, leurs cheveux enfermés sous le réseau de fleurs du stéphanotis, dont l'enivrant parfum reste encore sur ce vêtement impalpable.

Laissons de côté tout ce luxe écrasant d'or, d'argent, de velours et de cachemire, où l'étoffe succombe sous la broderie, ruisselante comme le métal en fusion. Malgré la beauté du travail, malgré la valeur considérable des matériaux, ces étoffes n'ont pas pour l'artiste le charme qui naît de la beauté dans la simplicité; mais les tapis, les simples étoffes de soie, de laine ou de coton, quels chefs-d'œuvre, et quels artistes que les gens qui les font! Pour qui sait voir, comme ce spectacle démontre l'ignorance profonde où nous sommes des lois de la couleur et de l'harmonie! Vous tous, fabricans, ouvriers et dessinateurs d'ornemens, étudiez et tâchez de comprendre ces lois naturelles, ce sentiment du beau qui marque de son timbre l'œuvre la plus légère. La moindre loque de ces pays est un modèle à étudier pour tous. Les lignes de ces arabesques, dans leurs savans méandres, composent parfois des dessins aussi bien applicables à l'architecture et à la peinture qu'à la broderie. Cet art du travail au métier et à l'aiguille a été dans tous les siècles chanté par les poètes : il n'a pas besoin d'or et d'argent pour être riche, comme le prétendent nos fabricans, afin de se dispenser de l'imiter. Il sait à peu de frais être magnifique, car le goût en fait toute la valeur.

Ce n'est pas tout. Les méthodes de l'Orient pour teindre les étoffes en différentes couleurs, les semer de fleurs et d'ornemens, prouvent à quel point on y est habile en chimie industrielle. Les procédés d'impression décrits par Pline sont exactement les mêmes que ceux qu'on emploie de nos jours. En Égypte, en Phénicie, où les Grecs venaient chercher les tissus de pourpre, de laine blanche et de lin, les objets de parure et les parfums, on était parvenu à teindre les étoffes des plus riches couleurs et avec une solidité, une fraîcheur de nuances dont rien n'approche. Cette pourpre de Tyr, si célèbre, ne se composait pas, comme on le croit généralement, d'une couleur unique, le rouge écarlate, mais d'un système de teinture à l'aide de couleurs animales produites par certains coquillages, et qui diffèrent entièrement de la couleur végétale. On comptait à Sidon et à Tyr neuf couleurs simples de pourpre, depuis le blanc pur jusqu'au noir, et cinq mélangées. Les conchylifères employés à ces teintures étaient de deux espèces : le buccin (*buccinum*) et la *pelagia* ou *purpura conchyle* proprement dite. Le premier se trouvait sur les écueils et les rochers, la seconde se pêchait à la ligne dans la mer. La coquille des deux mollusques est également roulée en spirale; mais celle du buccin est ronde, et l'autre pointue. Elles ont autant de circonvolutions que le mollusque a d'années. Ces coquillages étaient très abondans non-seulement sur les côtes de Phénicie, mais encore sur celles de la Méditerranée et de l'Atlantique. Les rives de l'Adriatique et de la Sicile donnaient le plus beau violet et celles de la Phénicie le ponceau le plus estimé (1). La couleur servant à la teinture était contenue sous forme de liqueur dans une glande ou vessie blanche placée au cou de ce mollusque et nommée *fleur*. Enfin l'éclat, la pureté des couleurs qu'on trouve aujourd'hui encore dans les étoffes de laine, de soie et de coton fabriquées à Tripoli, à Tunis ou au Maroc, prouvent que les traditions s'y sont conservées, et que les procédés anciens sont bien supérieurs à ceux de la science moderne. L'art de teindre est devenu trop scientifique. On emploie, comme en médecine, une pharmacie trop compliquée. Alors c'était une étude attentive de la nature et de ses produits qui révélait ces moyens précieux.

A l'exposition universelle de 1855, lorsque, sur la demande du jury et en présence des commissaires lyonnais, le directeur de la compagnie des Indes ouvrit ses caisses les plus précieuses, nous étions présent, et nous devons dire que ce fut de la stupeur qui se peignit sur les visages. Malgré leur vanité de fabricans, malgré l'or-

(1) *Ponceau*, du latin *puniceus;* vient de *punicum*, sous-entendu *malum*, grenade punique dont le rouge est éclatant.

gueil national, ils furent obligés de reconnaître que non-seulement ils étaient incapables de produire de semblables merveilles, mais qu'ils ne comprenaient même pas par quels procédés on pouvait les obtenir, comment il était possible, par le simple mécanisme d'un bambou, si ferme que puisse être la main qui le conduit, de confectionner des étoffes d'une façon si supérieure, si préférable à tout ce que produisent nos machines perfectionnées. C'est qu'une machine n'aura jamais cette science du coloris, cet art de rompre les nuances, de les opposer ou de les unir, de les employer par masses ou par rayures, que possède l'intelligence humaine. La brodeuse de Lahore ou de Constantinople, le teinturier et le tisserand de Brousse ou de Damas, le potier de Tébriz, le tapissier d'Ispahan ou de Chiraz, l'émailleur de Bagdad ou de Téhéran en savent plus long sur la couleur et la forme que tous nos chimistes, nos dessinateurs, nos peintres ornemanistes et nos fabricans ensemble. Ils ont pour eux la vraie science, celle des ancêtres, transmise dans le sang, si l'on peut ainsi dire. Nous avons beau composer des cercles chromatiques, faire des tables de couleurs pour servir de loi aux teinturiers, aux tisseurs d'étoffes ou de tapis; tout cela ne donne pas cette justesse, cette sensibilité qui font saisir la nuance qu'un œil privé du sentiment de la couleur ne saurait apprécier. Sans doute, sous le ciel froid du nord, la couleur arrive altérée; mais toujours est-il que nous ne savons guère associer deux tons sans qu'ils soient ennemis. Quoi qu'on ait justement dit du goût parisien, voyez encore combien, dans les étalages de nos magasins, les étoffes se nuisent entre elles. Au contraire, dans un bazar, dans une foule en Orient, malgré la bigarrure de ces vêtemens divers, de ces feredgés, de ces gandhouras, de ces cafetans et de ces abbaïls unis ou rayés, malgré l'éclat des broderies et les contrastes les moins calculés, l'œil admire et se repose, exactement comme sur un parterre de fleurs. C'est que la loi d'harmonie est observée là, instinctivement peut-être, comme le veut la nature.

Notre but, en insistant de la sorte sur le mérite des fabrications orientales, est de montrer que le succès des belles étoffes byzantines, sassanides et vénitiennes, si recherchées des antiquaires et des connaisseurs, ne tient aucunement à leur vieillesse, mais bien à leur supériorité réelle. Les tissus de l'Inde, de la Perse et de la Chine, fabriqués encore aujourd'hui comme ils l'étaient alors, en offrent la preuve évidente. Et qu'on ne s'imagine pas que ces étoffes, ces bijoux, ces meubles, en conservant toujours le même caractère, le même principe rationnel, manquent pour cela de variété. Est-ce que la rose, qui fleurit tous les ans, obéissant aux lois de sa constitution, ne varie pas de mille façons et n'offre pas des charmes toujours nou-

veaux dans sa beauté soumise? Est-ce que l'homme aussi n'a pas dans son visage et dans tout son être une disposition qu'il ne saurait enfreindre sans manquer aux règles du beau et sous peine de monstruosité. Et cependant, depuis le commencement du monde, où trouver deux êtres semblables? Quelle infinie variété! Quels attraits sans cesse renouvelés! C'est ce frein, ce sont ces lois respectées par quiconque a le sentiment du beau pittoresque que nous opposons énergiquement au dévergondage de nos modes, à l'instabilité de notre goût de plus en plus vicié par une civilisation pleine de troubles et d'inquiétudes. Oui, c'est encore, c'est toujours en Orient qu'il faut choisir nos modèles pour l'art décoratif. Comment un soleil qui dore les faisans de la Chine et de l'Himalaya, qui irise et change en reflets métalliques les plumes des colibris et des souimangas, tandis que le nôtre colore en gris nos oiseaux et nos insectes, comment ce soleil qui produit toutes les matières premières servant à la teinture, les eaux et les substances qui les rendent solides, ne donnerait-il pas à l'heureux habitant de ces contrées un sentiment de la nuance qui ne peut exister chez nous?

Les yeux font une étude involontaire, une gymnastique sous l'influence de la lumière, dont notre esprit ne se rend pas compte. Ce qu'on a tenté d'efforts depuis quarante ans pour imiter les cachemires sans réussir jamais prouve non-seulement la difficulté de l'entreprise, mais encore la mauvaise route qu'on a suivie. Malgré les machines, malgré la chimie, malgré les capitaux, ou, pour mieux dire, à cause de tout cela, nos produits restent plus inférieurs aux châles de Lahore qu'une symphonie de Mozart exécutée par l'orgue de Barbarie ne l'est à la même symphonie exécutée au Conservatoire; car si l'orgue manque de sentiment, de finesse et de nuances, au moins n'est-il pas toujours faux, et nous n'en saurions dire autant des tissus français. Il n'y a pas deux siècles encore, ces industries de l'Orient livraient à notre consommation et à notre admiration tout ce qu'il y a de plus exquis en étoffes, en broderies, en porcelaines, laques, marqueterie, damasquinage, niellure et autres objets de luxe, car à cette époque nous n'avions pour ainsi dire pas d'industrie, et ce fut en les copiant tant bien que mal que nous avons pu nous soustraire à cet impôt. Aujourd'hui ces traditions si anciennes et si précieuses de l'industrie orientale ne sont pas même chez nous le sujet d'une étude, d'une comparaison. Les fanfarons du nouveau, peu inquiets de savoir où est le bien, où est le juste, où est le beau, en concluent que « l'unique moyen d'apprécier l'état de civilisation des peuples est de comparer les prix de leur fabrication, et que cet examen entre l'Europe et l'Orient ne permet aucune discussion sur les avantages ou les inconvéniens des découvertes modernes.

— La plus belle mousseline française, ajoutent-ils, ne coûte que 2 francs le mètre, tandis que la belle mousseline de l'Inde se vend jusqu'à 10 et 15 francs. Il est donc évident que filer et tisser à la main, ce serait, en réduisant l'ouvrier à la misère, faire payer sept fois la valeur de la marchandise filée et tissée mécaniquement. » Établir entre ces deux étoffes une similitude, c'est exactement comme si on voulait prouver qu'un cachemire français étant moins cher qu'un cachemire de l'Inde, le premier est préférable au second. Que diriez-vous d'un individu qui soutiendrait qu'une copie de Rubens coûtant 100 francs est par cela seul préférable à l'original, qui vaut cent fois plus, et ajouterait imperturbablement qu'il en fabrique ainsi à la douzaine? On peut voir là le triomphe de la machine; mais ce n'est certainement pas la preuve de l'état de haute civilisation d'un peuple, ainsi que le prétend la commission de l'exposition universelle de Londres dans son rapport sur la fabrication des cotons en Angleterre, en France et en Orient.

Chose vraiment curieuse, les fabricans de Lyon regardent les soies de la Chine et de l'Inde, de l'Asie-Mineure et de la Syrie surtout, comme les plus détestables qu'il y ait. Ils donnent pour raison que la soie n'est pas suffisamment ouvrée, c'est-à-dire mise dans l'état qui rend plus facile le tissage à la mécanique, que les soies grèges, chargées de matières hétérogènes, au lieu d'être épluchées, gommées, égalisées, ne peuvent, suivant eux, convenir qu'aux emplois communs. Cette croyance dans la perfection de la mécanique, dans cette implacable régularité du fil et du tissu, dans cette uniformité de ton, dans tout ce système enfin qui anéantit le sentiment de l'ouvrier, leur fait dire que l'Orient n'a que des procédés arriérés, qu'une routine qui arrête tout progrès. Ils paraissent ignorer que les manipulations que l'on fait subir au fil avec des colles diverses, des acides de toute sorte, pour l'unir, l'ébarber et le rendre droit comme du laiton, de telle sorte que le métier renvideur ne trouve aucun arrêt, aucun obstacle dans son aveugle travail, sont une des causes les plus certaines, non-seulement de la monotonie des tissus comme trame et comme nuance, mais aussi de leur médiocre durée. Ce qu'on nomme ici barbarie, c'est tout simplement la tradition des grandes époques où la civilisation avait atteint la perfection; ce qu'ils nomment routine, c'est le métier naïf qui n'est que le côté matériel de l'art, le moyen à l'aide duquel des doigts intelligens savent produire des chefs-d'œuvre que n'exécutera jamais la machine la plus parfaite.

Ce qu'on appelle d'ailleurs les mêmes dessins, les mêmes procédés, varie à un degré infini; il y a chez les Orientaux un si vif sentiment du décor appliqué aux diverses industries, qu'on ne peut

comparer cette variété prodigieuse et inépuisable qu'à celle des fleurs, des oiseaux et des insectes, qui, se reproduisant sans cesse et suivant la même loi, ne sont cependant jamais pareils. S'agit-il de tissus : à la diversité des couleurs ils ajoutent la diversité de la trame, qui imite la texture des fleurs, des feuilles ou des plumes, les rayures, les mouchetures et les chinures des animaux et des végétaux. Eh quoi! parce qu'en fabriquant ces châles inimitables ou ces tapis dont le velours est chatoyant comme la mousse au soleil ils ne cherchent pas à faire des tableaux sur une robe ou sur une draperie, on en conclut que c'est un art qui s'est imposé des limites, un art qui tourne toujours dans le même cercle sans faire de progrès! Mais ces limites, pourrait-on dire aux fabricans modernes, sont celles de la raison, du goût, du beau; ce sont les lois de la nature elle-même. Sous ce nom de *haute nouveauté* que vos réclames affichent à chaque saison, quel triste chaos de formes et de couleurs étalez-vous! En extase devant un morceau de soie qui imite une gravure en taille-douce, vous vous écriez que c'est seulement en France qu'on est parvenu à une telle perfection de tissage, et que partout ailleurs on remarque des parties où la main se trahit, car la main, si par hasard elle prend l'aiguille ou le burin, ne doit montrer, comme l'inflexible machine, ni émotion, ni sentiment, rien en un mot de ce qui indique la vie, de ce qui fait le charme, de ce qui constitue l'art!

Pourquoi la voix humaine est-elle, comme on l'a dit souvent, le plus émouvant des instrumens? C'est qu'elle est l'émanation directe des nerfs et de la vie, qui n'ont pas besoin, pour se faire sentir, de passer par un intermédiaire, par une machine, orgue, piano, flûte ou violon. Ces nations à la fois si vieilles, puisque leur civilisation remonte aux temps antiques, et si jeunes, puisqu'elles ont gardé leur originalité, vous les appelez barbares, parce qu'elles ont marché à travers les siècles, au milieu des guerres et des ébranlemens d'empires, des misères et des prospérités, conservant toujours, avec un véritable sentiment de piété filiale, leurs traditions de religion, d'art et de poésie! Et vous qui, après avoir copié toute votre vie, vous figurez tout à coup que vos pastiches, vos emprunts faits de droite et de gauche, sans goût et sans discernement, sont des créations originales, vous qui, dans vos journaux, vous décernez la palme de la civilisation suprême, comment devrait-on vous appeler? D'où vient donc cette différence entre vos modes éphémères si vite dédaignées, entre ces créations vieillies avant d'avoir vu le jour, et cet art stable, toujours plein de charme, de jeunesse et de beauté, quels que soient son âge et son immobilité?

Afin de ne pas laisser les fabricans dans la conviction funeste de leur supériorité, nous voudrions pour eux la création d'un musée

d'étoffes anciennes et modernes, étrangères et françaises, tout comme il y a un musée à Sèvres, de même qu'il y a des musées de toute sorte au Louvre. Alors les décorateurs, les tisseurs et les fabricans pourraient étudier, copier, reproduire avec soin les étoffes de la Perse, de l'Asie-Mineure, de l'Inde, de l'Afrique et de la Chine. Là ils en apprendraient plus par la vue et la comparaison que dans tous ces cours industriels où la science transcendante les égare. « Voyez, nous disait un fabricant de tapis, à quel point nos imitations de Smyrne surpassent l'original! Ces gens-là ne savent pas teindre! Regardez de près et observez combien les fonds sont inégaux et marbrés : on sent que cela est fait au hasard, sans soin ni précaution. Quelle différence avec mes produits! comme les couleurs en sont plus égales et plus vives! » Nous perdîmes notre temps à lui expliquer son erreur; il ne comprit pas que ces *gens-là* sont les premiers teinturiers du monde, que c'est bien volontairement et par calcul qu'ils réunissent de la sorte *plusieurs nuances dans le même ton, afin de composer un accord*, qu'il en est des couleurs comme des sons, et qu'avec une seule note, ou, pour mieux dire, avec des sons sans vibration, on ne saurait faire de l'harmonie.

Si donc nous insistons sur la création d'une collection intelligente des plus belles étoffes, c'est que nous voyons là un moyen certain de faire la lumière dans les esprits égarés des ouvriers, des chefs de fabrique, et surtout de leurs dessinateurs. L'institution des Arts et Métiers est-elle fondée pour atteindre ce but, ou plutôt le but d'une semblable direction industrielle est-il atteint par cette fondation? Nous ne le pensons pas. Au palais de la rue Saint-Martin, on ne s'occupe guère que des machines; c'est la seule collection à peu près complète qui s'y trouve. Dans la salle du rez-de-chaussée où se voient les divers modèles de métiers à tisser, il n'existe qu'une misérable vitrine où sont entassés quelques coupons d'étoffes anglaises, puis cinq ou six tableaux encadrés imitant, en soie tissée, des lithographies et des peintures. C'est donc aux Gobelins mêmes qu'il conviendrait de créer un musée, ainsi qu'une succursale pour la fabrication d'étoffes d'art, comme Henri IV l'avait fait pour les draps d'or et de soie.

Ainsi donc, en face des résultats donnés par l'exposition universelle de 1855, l'orgueil ne nous est pas permis. Pour la mode et les colifichets, nous pouvons être les arbitres de ce goût dépravé dont se contente le monde moderne; mais on ne saurait nous assigner une place équivalente dans la grande fabrication, celle qui répond à la consommation de tous aussi bien qu'au luxe raffiné de quelques-uns. Les gens désintéressés qui se préoccupent de l'art industriel ont reconnu, en voyant ce désordre des idées, ce gaspillage d'inventions et de capitaux, que sans l'art l'industrie épuiserait bien vite

ses forces surexcitées et dirigées à faux, que sans l'art les machines n'étaient rien, et que les symptômes menaçans d'une décadence trop visible n'avaient pas d'autre cause que cette substitution de la force inintelligente de la mécanique à la force intelligente de l'homme. Les académies, la Sorbonne, les musées, l'Opéra, le Conservatoire de musique, Sèvres et les Gobelins, sont les grands ateliers chargés d'inspirer et de diriger l'intelligence humaine dans ses routes diverses. Fortifions-les donc, relevons ceux de ces établissemens qui s'affaiblissent et dégénèrent, et tâchons, chacun dans notre sphère d'artiste, d'éclairer la voie par nos méditations et notre amour du beau. C'est dans cette pensée que nous demandons à la manufacture des Gobelins, qui bientôt doit être reconstruite, 1° la création d'un musée d'étoffes de la Chine, de l'Inde, de la Perse et d'Asie-Mineure, disposé comme celui de Sèvres pour la céramique; 2° la création d'ateliers pour la fabrication d'étoffes-modèles; 3° un changement complet dans le système décoratif des tapisseries de haute lisse, de telle sorte que les peintres et les tapissiers n'aient qu'une préoccupation, celle de la pureté du trait et de la couleur, abandonnant complétement l'idée du trompe-l'œil, des ombres et du relief; 4° la création de tableaux d'harmonie où des laines et des soies de couleurs franches soient associées de la façon la plus simple, la plus agréable à l'œil, et suivant les lois de la vibration des tons, ainsi que les fleurs nous en donnent l'exemple.

De cette façon, nous en avons l'espoir, on pourra rentrer dans les conditions vitales de la fabrication des étoffes. Alors celle de nos industries où l'art tient une place importante n'aura plus rien à craindre de ce mot terrible de *libre échange* qui effraie nos commerçans engourdis. C'est à ce prix que l'industrie française des étoffes gardera son rang en Europe. Si nous nous trompons, et si avec nous se trompent aussi tous ceux qui, soit par leurs études sur l'art, soit par leur fortune héréditaire, leurs habitudes de luxe et les traditions du goût, cherchent dans le *bric-à-brac* ces tapis, ces châles, ces porcelaines, ces meubles que notre haute civilisation ne peut pas leur donner; si vous enfin, fabricans et industriels (1), vous êtes aussi certains que vous le dites de votre force, de vos progrès de géant, de votre science et de votre goût, acceptez alors le combat, levez les barrières, ouvrez vos portes à ces productions orientales si arriérées, si inférieures, et dormez tranquilles sur vos lauriers, assurés comme vous l'êtes d'une éclatante victoire!

ADALBERT DE BEAUMONT.

(1) Nous nous hâtons d'excepter le remarquable rapport de M. Bernoville, manufacturier, qui rend complète justice au sentiment artiste de l'industrie orientale. — Voyez tome IV des *Travaux de la commission française sur l'industrie des nations à l'exposition universelle de 1851*, page 53.

UN

VOYAGEUR ALLEMAND

DANS L'AUTRICHE ORIENTALE

Aus dem Osten der OEsterreichischen Monarchie, ein Lebensbild von Land und Leuten, von Edmund, freiherrn von Berg. 1 vol.; Dresde 1860.

Au moment où l'Autriche essaie de se constituer sur une base nouvelle en reconnaissant enfin les droits nationaux des races diverses qui composent son empire, tout renseignement impartial sur la situation de ces races acquiert pour nous une double valeur. Il y a bien des provinces de la monarchie des Habsbourg sur lesquelles on ne possède que des informations très incertaines. S'il nous reste beaucoup à apprendre au sujet de la Hongrie et de la Bohême, qui peut se vanter de connaître exactement l'état présent des choses dans l'Autriche orientale? Où trouver une enquête précise et complète sur le Banat, la Voyvodie, l'Illyrie et les confins militaires? Les Allemands, plus curieux que nous ne le sommes de notions ethnographiques, sont obligés d'avouer que la plupart de ces contrées devraient être inscrites, comme dans les cartes du moyen âge, sous la dénomination de *terra ignota*. A en croire les plus récens voyageurs, l'Autriche elle-même ne serait guère mieux informée à ce sujet que l'Allemagne en général; les mœurs des habitans, la conduite des employés, les abus sans nombre de la bureaucratie, l'abandon où sont laissés des pays qui offriraient pourtant de précieuses ressources à une administration intelligente et active, n'attestent

pas seulement de la part du gouvernement impérial une singulière indifférence pour ces provinces lointaines : il est évident que cette indifférence accuse une profonde ignorance des faits. Telle est du moins la conclusion que ne craint pas de formuler un observateur très savant, très scrupuleux, et qu'on ne saurait suspecter de malveillance envers l'Autriche, M. le baron Edmond de Berg, membre du conseil supérieur des eaux et forêts dans le royaume de Saxe. M. de Berg vient de parcourir la Galicie, le Banat, la Voyvodie, les confins militaires, avec la clairvoyance d'un esprit pratique et le patriotisme d'un tory allemand, pour lequel la vieille monarchie des Habsbourg est toujours le centre de la patrie commune. En pareille matière assurément, si un témoin a le droit d'être écouté avec attention, c'est celui-là. Intelligence rompue aux affaires, administrateur instruit et expérimenté, M. de Berg sait voir les choses avec précision et raconter franchement ce qu'il a vu. Que d'autres prennent plaisir à dénoncer les misères de l'Autriche afin d'augmenter ses embarras! Quant à lui, l'enquête qu'il vient de faire n'est pas celle d'un ennemi, et il peut écrire ces paroles aux dernières lignes de son livre : « C'est un loyal et chaleureux dévouement à l'Autriche qui m'a déterminé à publier ces pages. Puisse l'Autriche le reconnaître, et que nul ne vienne me jeter la pierre, parce qu'une amère écorce enveloppe ici le fruit de la vérité! »

On ne trouvera pas dans l'ouvrage de M. le baron de Berg la description complète des pays qu'il a visités. Bien que l'auteur paraisse sentir vivement les beautés d'une nature originale, il ne sait pas rendre ses impressions en artiste, et ne se mêle pas de tracer des paysages. Les églises, les musées, les théâtres, tout ce qui prête aux peintures et aux dissertations des touristes, il l'abandonne à de plus habiles; en revanche, il conduira son lecteur là où les habiles ne se soucient guère de pénétrer. Son but est de connaître les véritables ressources du pays et la vie réelle des habitans. Pour cela, il faut quitter souvent les villes, s'éloigner des grandes routes, renoncer aux commodes berlines des chemins de fer; il faut se résigner à de longues courses à pied ou à cheval, s'engager dans les montagnes, coucher souvent sur la dure, partager la nourriture malsaine de l'habitant des marais, affronter enfin toute sorte de fatigues et de périls dont nos faciles voyages d'aujourd'hui nous ont à peu près déshabitués. Mais aussi que d'intéressantes découvertes! A ce prix-là seulement, on peut conquérir la vérité, et s'il s'agit surtout de provinces abandonnées à un régime funeste, s'il s'agit de contrées lointaines, mal surveillées, à peine connues, où des fonctionnaires infidèles aient intérêt à masquer au voyageur le véritable aspect des choses, quel autre moyen pour un observateur sé-

rieux de mener à bien son enquête? « Après des voyages de ce genre en Allemagne et dans les Alpes, dit M. le baron de Berg, j'avais appliqué ma méthode d'exploration à la Suède, à la Norvége et à la Finlande; je résolus, l'automne dernier, de visiter de même le Banat, contrée presque inconnue chez nous, et qui offre pourtant l'intérêt le plus vif à quiconque porte ses regards dans l'avenir : n'est-elle pas manifestement appelée, ainsi que la Hongrie et les provinces autrichiennes du Danube, à jouer un grand rôle dans le développement futur de l'Europe? Et ce rôle même, toutes ces contrées ne le joueraient-elles pas déjà, si elles avaient été administrées avec plus de sollicitude, au point de vue politique comme au point de vue social? »

En se dirigeant vers le Banat, M. de Berg est obligé de traverser la Galicie, et dès le premier pas qu'il fait dans les contrées non allemandes de l'Autriche, quelques-unes des misères qu'il dévoilera plus tard en si grand nombre commencent à frapper ses yeux. La première de toutes, c'est l'insolence et l'égoïsme de la bureaucratie. Une armée d'employés de tous grades, occupés à se contrôler les uns les autres et faisant à grands frais une besogne insignifiante, tel est, selon M. de Berg, un des traits caractéristiques de l'administration autrichienne. Représentez-vous cette armée dans un pays conquis; oisive ou à peu près, et poussée au mal par l'oisiveté, elle traitera avec une souveraine arrogance les peuples dont elle doit protéger les intérêts matériels et le développement moral. Voilà précisément ce qui se passe en Galicie. Ces paysans polonais si lestes si agiles, qui vivent à cheval pour ainsi dire, d'où vient qu'ils ont l'air faux et rusé? Pourquoi des physionomies si basses avec des allures si chevaleresques? L'abaissement de cette noble race est une des plaies de l'Autriche. La servitude, partout dégradante, est aggravée ici par les habitudes brutales des autorités et de ceux qui règlent leur conduite sur ce modèle. Ce ne sont pas seulement les tribunaux de police qui condamnent les délinquans à la peine du bâton; dans les moindres querelles, dans les plus légères discussions avec les Slaves de la campagne, l'Allemand a recours sans hésiter à ces procédés sommaires. Il semble que ce soit la chose la plus naturelle du monde. Battu par la main étrangère, le paysan polonais de la Galicie ne murmure même pas une parole de vengeance; il baisse la tête et va demander à l'ivresse l'oubli de ses opprobres. Lorsqu'on lit les scènes de ce genre dont M. de Berg a été témoin, on comprend qu'à de certaines époques le gouvernement autrichien n'ait eu qu'à relâcher les liens du servage pour lancer des masses furieuses contre les propriétaires du sol, c'est-à-dire contre les hommes qui eussent dû être leurs chefs et leurs ven-

geurs, car, une fois abrutis par la honte, ces malheureux ne connaissent même plus leurs frères. M. de Berg fait à peine allusion à ces odieux souvenirs de 1846, il peint seulement la situation présente; mais il n'hésite pas à rejeter sur le gouvernement autrichien la responsabilité de toutes les infamies qu'il a vues de ses yeux. Aucun souci de l'instruction du peuple, pas d'écoles dans les villages, nulle surveillance du clergé, qui, tout occupé de ses querelles avec les prêtres grecs ou les pasteurs protestans, ne songe qu'à retenir les fidèles dans les liens d'une superstition judaïque. Et pourtant que de précieux élémens à mettre en œuvre dans ces contrées fécondes! « La Galicie, dit M. de Berg, m'est apparue comme une terre véritablement bénie dans toutes les parties que j'ai visitées. Un sol riche, et qui, bien cultivé, peut donner des moissons abondantes, un climat tempéré, de belles forêts, malgré le peu d'art qui préside à leur aménagement, en un mot tous les élémens d'une prospérité durable, voilà ce qui frappe tout d'abord les regards de l'observateur. Et qu'est le peuple sur cette terre privilégiée? Pauvre, paresseux, plongé dans l'ivrognerie, dégradé sous tous les rapports, il n'a ni instruction, ni moralité, ni sentimens religieux. Et tel est le résultat d'une possession presque séculaire aux mains du puissant empire d'Autriche! »

De la Galicie, pour pénétrer dans le Banat, il faut traverser une partie de la Silésie, de la Moravie, entrer au cœur de la terre des Magyars et se diriger ensuite vers l'Orient. Grâce aux voies ferrées, cette longue distance est franchie assez vite. C'est à Gänserendorf qu'on abandonne les chemins de fer du centre pour prendre la ligne de la Hongrie orientale. Jusqu'à Presbourg, on traverse un pays de plaines et de collines bien cultivées. Là, on longe quelque temps les bords du Danube, puis on s'engage dans de vastes plaines uniformes, et c'est seulement à l'endroit où les belles coupoles de la nouvelle cathédrale de Gran apparaissent sur la rive droite qu'on retrouve enfin le grand fleuve pour ne plus le quitter jusqu'à Pesth. Bien que M. le baron de Berg n'ait vu la Hongrie qu'à vol d'oiseau et qu'il la juge très rapidement, il en note plus d'un trait curieux dans son journal. Ses opinions préconçues, les jugemens tout faits qu'il apporte d'Allemagne n'ont qu'une valeur très médiocre à nos yeux. Quand il peint ce qu'il voit et rapporte ce qu'il entend, nous retrouvons le voyageur impartial dont les confidences sont si précieuses. Comment s'étonner par exemple qu'un Allemand dévoué à l'Autriche arrive en Hongrie avec un système tout arrangé d'avance sur la question magyare? M. de Berg en est encore à l'histoire des Hongrois sous M. de Metternich. Les Magyars, à l'en croire, sont toujours une race féodale, qui non-seulement s'obstine à tenir sous

le joug les peuples d'un autre sang, Slaves, Saxons et Roumains, mais qui fait peser même sur les paysans hongrois les institutions iniques du moyen âge. En vain, dans la diète de 1847, la noblesse régénérée du pays a-t-elle pris l'initiative des réformes les plus libérales; M. de Berg ne sait pas le premier mot de ces événemens. Les observations qu'il a recueillies dans la société hongroise auraient dû cependant le mettre sur la voie. En voici une dont le sens est assez clair : dans un village de la *puszta*, le voyageur, frappé de la bonne tenue du peuple, de la rustique élégance des habitations, de la culture intelligente et soigneuse dont les terres voisines portent la trace, en fait ses complimens à un fermier hongrois de la contrée, et il apprend de sa bouche que la population de ce village est surtout composée d'Allemands. « Les Allemands, je dois le reconnaître, dit le loyal Magyar, sont plus laborieux que mes compatriotes; ils ont plus de zèle, plus d'instruction, un zèle plus soutenu, une instruction plus sûre... Une seule chose me déplaît chez eux, c'est qu'ils adoptent si promptement les mœurs hongroises, au point même de renoncer à leur nom. A peine installés chez nous, les émigrans venus d'Allemagne quittent leur vêtement national pour le costume hongrois. Quant à cela, passe encore : notre costume étant mieux approprié à notre climat, on comprend qu'ils le préfèrent au leur; mais bientôt les voilà qui transforment leurs noms à l'aide de désinences magyares; en toute chose enfin, dans ses mœurs, dans sa manière de vivre, l'Allemand n'a qu'une pensée, c'est de se rapprocher le plus possible du Hongrois. On dirait vraiment qu'il rougit de sa patrie, et voilà ce qui me déplaît. » Cela me déplut aussi, ajoute M. de Berg; mais en adressant à ce propos des remontrances amères à toutes les colonies germaniques, en leur reprochant de perdre si vite au milieu des étrangers presque tout sentiment national, pourquoi oublie-t-il de remarquer la noble et libérale inspiration que révèlent les paroles du cultivateur hongrois? Les hommes qui blâment les Allemands de ne pas savoir rester Allemands en Hongrie ne sont pas disposés sans doute à étouffer chez eux les peuples de race étrangère. La Hongrie moderne a appris bien des choses à l'école du malheur. Les haines de race, les prétentions hautaines ont disparu depuis longtemps chez les anciens oppresseurs des Slaves et des Roumains; les Magyars savent respecter dans autrui ces droits nationaux dont ils ont eux-mêmes un sentiment si fier, et ce curieux récit de M. de Berg montre bien que le généreux esprit de la diète de 1847 a pénétré jusqu'au fond des campagnes.

Nous arrivons enfin au but véritable de ce voyage. En quittant Pesth, nous avons traversé Zsegled, Arad, Grosswardein, Debrec-

zin, Szegedin; nous voici à Temesvar, au centre du Banat. Temesvar est la capitale du Banat et de la Voyvodie serbe. Cette ville est située au bord de la Témes, qui prend sa source dans les montagnes des confins militaires et se jette dans le Danube à Panscova. Assez régulièrement construite, avec de grandes places et quelques belles maisons, elle renferme près de trente mille habitans. Temesvar n'est pas seulement le siége de l'administration du Banat et de la Voyvodie; c'est aussi là que résident trois gouverneurs des confins militaires, bien que leurs trois gouvernemens aient chacun une capitale à part. On sait que les confins militaires sont des espèces de colonies armées, qui défrichent et défendent le pays sur ces frontières lointaines, où un incroyable mélange de races exige des institutions toutes spéciales. L'Autriche, comme la Russie, a eu recours à ce système et s'en est trouvée assez bien. Or des différentes colonies, c'est-à-dire des régimens coloniaux qui forment les confins militaires de l'Autriche, il y en a trois, les régimens du Banat allemand, du Banat illyrien et du Banat roumain, dont les chefs demeurent à Temesvar, comme les autorités militaires ou civiles de tout le Banat et de la Voyvodie. Le Banat, la Voyvodie et ces trois régimens que nous venons de nommer composent toute la partie sud-est des possessions de l'Autriche dans les contrées du Danube. Ce groupe d'états est borné au nord par la Hongrie, à l'est par la Transylvanie et la Valachie, au sud par le Danube, la Serbie et la Syrmie, à l'ouest par la Hongrie et la Slavonie. C'est un pays de plaines en général, excepté dans la colonie militaire du Banat roumain et dans le district des mines d'Oravicza.

On trouverait difficilement dans un autre pays de l'Europe un mélange de races comme celui que présentent le Banat et la Voyvodie serbe. D'après un recensement qui date de 1846, la population, dont le chiffre est à peu près d'un million et demi, se répartit de la manière suivante : 416,930 Valaques, 402,890 Serbes, 351,730 Allemands, 232,730 Magyars, 26,860 Slovaques, 23,900 Bulgares, 16,270 Juifs, 12,000 Zigeuners, 7,120 Ruthènes, 3,000 Croates et 2,960 Grecs. Les trois colonies militaires dépendant du Banat renferment environ 233,000 habitans. On voit combien de races et de langues différentes dans ce petit coin de l'Europe. Quelques géographes ont essayé de fixer sur la carte le domaine propre de chacun de ces idiomes; mais ce ne peuvent être là que des indications très générales, car, dans les endroits mêmes où telle race d'hommes offre le rassemblement le plus compacte, il y a encore de si nombreux mélanges que la statistique doit renoncer à des classifications régulières. Si l'on se contente de résultats approximatifs, voici, dit-on, les plus fidèles : les Roumains sont établis surtout à l'est du

Banat; on rencontre les Magyars à l'ouest, sur la rive droite de la Theiss; les Serbes ne forment une agglomération très marquée que sur la rive droite du Danube, dans les deux districts de Syrmie. Il y a trois points sur lesquels les Allemands sont en majorité, c'est l'ancien comitat de la Témes, et plus loin, vers l'ouest, les comitats de Torontala et de Bacs; on les trouve d'ailleurs presque partout, non-seulement isolés, mais occupant des hameaux, des villages, des bourgs, au milieu même des populations étrangères. Les Bulgares habitent les cercles de Kraszova, Jabolcsa et Lupak; ce sont peut-être les seuls points où le mélange des races ne se soit pas introduit. Quant aux autres peuples dont nous parlions tout à l'heure, on ne saurait leur assigner une résidence distincte; ils sont disséminés d'un bout à l'autre du Banat.

Le gouvernement du Banat est une espèce de petite vice-royauté despotique et bureaucratique, contrôlée de loin par la bureaucratie viennoise. Le chef de l'état ou du moins le dépositaire de l'autorité est un gouverneur militaire revêtu de tous les pouvoirs civils. Il y a bien autour de lui des assemblées qui prennent part aux affaires : le gouverneur a son conseil aulique, son conseil d'état; mais s'il doit les consulter, il n'est nullement tenu de leur obéir. Lui seul a le droit de décider pour tout ce qui intéresse le gouvernement de la province. Ce pouvoir n'est effectif que dans les centres principaux, à Temesvar par exemple ou dans les chefs-lieux des districts les plus importans. En réalité, le gouvernement appartient à la légion des administrateurs en sous-ordre. Une des plaies de toute centralisation excessive, c'est qu'elle multiplie les petits despotes. Singulier retour des choses humaines! établie surtout pour anéantir les derniers vestiges du monde féodal, c'est-à-dire pour délivrer les états des tyranneaux d'autrefois et substituer le droit commun au privilége, la centralisation, dès que ce principe est poussé à l'excès, produit des inconvéniens analogues à ceux qu'elle a été chargée de détruire. Le bureaucrate est le maître d'un petit empire où règlemens et lois, librement interprétés, se plient sans peine à ses caprices. Il est surveillé, dit-on; mais peut-il l'être sans cesse et de près? Et d'ailleurs qui surveille le surveillant? Si l'inspecteur prend sa tâche au sérieux, combien de fraudes déjoueront sa vigilance! Le plus souvent il s'accommodera aux mœurs générales, et sa prétendue surveillance sera une complicité. On retrouve ces scandales dans tous les états où s'est développé le despotisme d'une centralisation sans limites; à force d'étendre au loin ses conquêtes, de mettre la main sur toute chose, de ne rien laisser à la libre action des communes et des populations indigènes, elle crée nécessairement une armée de despotes subalternes, contre lesquels, mal-

gré toutes ses ressources, elle devient elle-même impuissante. Nulle part ces misères n'ont été plus visibles qu'en Autriche depuis l'époque où le prince Schvarzenberg, jetant un défi arrogant aux nationalités de l'empire, organisa contre elles la plus oppressive centralisation qui fut jamais, et nulle part en Autriche les désastreuses conséquences de ce système n'ont éclaté plus manifestement que dans le Banat.

Avec les mille petites tyrannies locales produites par la bureaucratie, un inconvénient tout opposé, que M. le baron de Berg signale aussi avec beaucoup de force, c'est la négligence, l'incurie des employés, et par suite la profonde anarchie qui désole certains districts de cette province. Lorsqu'un agent du pouvoir central a intérêt à étouffer une affaire, les formalités sans nombre de l'organisation bureaucratique se prêtent complaisamment à ses desseins. Son rapport peut être bref et clair; il le chargera de détails inutiles, il en fera une lecture pénible, assommante, impossible. Et quel voyage ces lourdes paperasses devront encore accomplir avant de parvenir de main en main jusqu'aux dépositaires de l'autorité suprême! C'est principalement dans les affaires criminelles qu'on voit appliquer cette tactique. Dénoncer un crime, c'est se faire des ennemis et attirer sur soi des représailles; il est plus prudent de fermer les yeux. Certes une telle accusation est grave, et nous hésiterions à la répéter, si celui qui la formule n'était un personnage dévoué aux intérêts de l'Autriche. M. le baron de Berg a recueilli sur les lieux mêmes des faits qui ne révèlent que trop clairement cette désolante anarchie. — Un jour, dit M. de Berg, dans un petit village, sur les frontières de la Transylvanie, la cabane d'un paysan est envahie tout à coup par une bande de malfaiteurs. On savait qu'il avait de l'argent chez lui. Le paysan résiste avec courage, et aucune menace ne peut le déterminer à livrer son trésor. Il se passe alors une scène horrible; la femme, qui était grosse de plusieurs mois, est éventrée par ces scélérats, et le mari, suspendu au-dessus de l'âtre, est brûlé à petit feu. A la fin pourtant, la gendarmerie arrive : sept hommes de la bande sont arrêtés et conduits, à quelques lieues de là, chez le bailli du district. Que fait le bailli? quel sentiment le domine? Est-ce la peur des brigands? est-ce le désir de dissimuler à l'autorité supérieure le scandaleux abandon d'un pays où de telles atrocités peuvent être commises à la clarté du soleil? On ne saurait le dire; ce qu'il y a de certain, c'est que les bandits rentrèrent paisiblement chez eux, et qu'il ne fut plus question de cette affaire.

Le plus grand mal, à ce qu'il paraît, n'est pas la lâcheté des fonctionnaires de l'empire dans ces contrées lointaines; heureuses les populations du Banat lorsque leurs chefs, administrateurs ou magis-

trats, ne contractent pas eux-mêmes les habitudes violentes des misérables qu'ils sont chargés de réprimer! Voici encore une aventure qui paraîtrait incroyable, si M. de Berg n'en avait recueilli lui-même tous les détails sur les lieux où elle s'est passée et presque au lendemain de l'événement. Au printemps de l'année 1860, un juge de district se présente vers onze heures du soir dans l'auberge d'un village où il avait été appelé le matin par une instruction judiciaire. Il était à peu près ivre et portait un fusil à deux coups; il va droit à la chambre de l'aubergiste, et, la trouvant fermée, il demande avec violence qu'elle soit ouverte sur-le-champ. L'aubergiste, qui s'était déjà couché, se lève et descend au salon. A peine est-il entré que le juge, sans s'inquiéter de la présence de plusieurs personnes attablées, s'élance sur lui, le saisit au collet et lui reproche, en l'accablant d'injures, de ne pas avoir ouvert sa porte à un fonctionnaire de l'empereur. En même temps il arme son fusil, et, l'appliquant sur la tête de l'aubergiste, il lâche la détente; heureusement, tout effarouché qu'il était, le pauvre homme put détourner le canon : le coup partit, et les chevrotines allèrent se loger dans la muraille. N'osant pas sans doute châtier comme il convenait un fonctionnaire de l'empereur, l'aubergiste, la figure noircie par la poudre, se réfugie dans sa chambre où il se barricade; le juge le suit et le somme d'ouvrir avec des vociférations odieuses; ses sommations sont vaines, et il s'éloigne enfin de l'auberge en battant les murailles. L'histoire fut divulguée bientôt dans tout le canton, bien que l'aubergiste eût gardé un silence prudent; mais il n'en résulta rien de fâcheux pour l'auteur de cette belle équipée. Aujourd'hui encore, au dire de M. de Berg, ce digne magistrat est en possession de son siége.

Deux causes principales, selon le voyageur, expliquent ces scandales de l'administration et de la justice dans le Banat. La première, nous l'avons déjà indiquée, tient à l'organisation même de l'Autriche, à l'excès de la centralisation, à cette hiérarchie embrouillée qui laisse si peu d'initiative aux fonctionnaires. Comment s'étonner de l'incurie des agens et de l'abandon du pays, quand ces agens, sur tous les degrés de l'échelle administrative, prennent peu à peu l'habitude de se considérer comme des machines? Ce triste côté de la bureaucratie, si désastreux partout, est plus funeste encore dans une contrée qui échappe naturellement aux règles communes, dans un pays tout neuf en quelque sorte, où règne la plus grande diversité de mœurs et d'intérêts, où l'on se trouve sans cesse en face de l'imprévu, où il faut enfin que le représentant de l'autorité centrale soit un personnage actif, intelligent, et qui sache payer de sa personne. L'autre cause, celle qui se rapporte non pas à l'insouciance, mais à la brutalité des fonctionnaires, est tout à fait particulière au Banat.

A Vienne et même à Prague, à Pesth, à Bude, le gouvernement autrichien peut remédier aux vices de son système administratif par le choix des hommes dont il se sert; mais il n'a pas cette ressource dans les provinces reculées de l'empire : un fonctionnaire qui connaît sa valeur consentirait difficilement à s'exiler dans le Banat ou la Voyvodie. Il se pourrait même que tel employé, serviteur excellent dans les provinces allemandes de l'empire, fût absolument au-dessous de sa tâche au milieu des populations de l'Autriche orientale. « Dans le Banat, dit M. de Berg, un bon fonctionnaire doit savoir au moins quatre langues, l'allemand, le serbe, le hongrois, le valaque; il serait même à désirer qu'il connût encore une autre langue slave, le slovaque ou le tchèque. » Des administrateurs si bien armés sont nécessairement rares, et cependant, s'il est vrai qu'on gouverne de loin et qu'on administre de près, comment administrer un pays dont on ne connaît pas la langue? Que feront des maires, des baillis, des intendans, animés des meilleures intentions du monde, mais jetés tout à coup au milieu de Roumains, de Serbes, de Magyars, de Tchèques, de Bulgares, et privés de toute communication intellectuelle et morale avec les gens qui les entourent? Le gouvernement autrichien n'a donc pas toute la liberté du choix; il est forcé de prendre ses représentans un peu à l'aventure, et si l'on en juge par les récits de M. de Berg, il faut reconnaître qu'il subit de dures nécessités. Telles sont du moins les excuses alléguées par les défenseurs de l'administration viennoise. M. de Berg, malgré sa bonne volonté, ne se paie pas tout à fait de ces raisons. Après avoir exprimé son avis sur le moyen de remédier à un tel état de choses, après avoir donné ses conseils à l'Autriche sur la réforme de la bureaucratie, il s'écrie sans plus de façon : « Avec une presse libre, on ne verrait pas de tels scandales. »

Mais comment y aurait-il une presse libre, une presse indigène librement née du sol, dans une contrée où règne presque partout la plus profonde ignorance? S'il y a des journaux dans le Banat, ils sont entre les mains de cette bureaucratie dont ils devraient dénoncer les méfaits et réprimer les usurpations. L'ancienne Autriche, qui ne se piquait pas de pousser au développement des sciences, à la propagation des hautes lumières, s'occupait du moins, comme toute l'Allemagne, de l'éducation du peuple. Rien de pareil dans le Banat et dans la Voyvodie. Ces paysans auxquels on applique encore la peine du bâton, on n'est pas trop pressé, cela se conçoit, de leur donner les premiers élémens d'une culture libérale. Il serait dangereux d'éveiller dans leurs esprits le sentiment de la dignité humaine. M. de Berg ne cesse de le répéter : ce qui manque ici, c'est l'instruction. « Rien de plus affligeant, s'écrie-t-il, pour un

ami de l'humanité que l'état intellectuel et moral de ces populations de l'Autriche orientale. Dégradation, brutalité, ignorance, voilà ce qu'on rencontre à chaque pas dans le Banat comme dans la Galicie. »

On demandera si la religion chrétienne, cette grande institutrice des peuples, ne donne point aux habitans du Banat ce qui leur est si durement refusé par l'administration autrichienne. Le tableau des divers clergés chrétiens du Banat, tel que le trace M. le baron de Berg, est plus triste encore que le tableau de cette bureaucratie et de cette justice. La religion dominante dans le Banat est la religion grecque. D'après les derniers recensemens, les grecs schismatiques compteraient plus de 679,000 fidèles. Après eux viennent les catholiques, au nombre de 614,000; 76,000 protestans, 16,000 juifs, 11,000 grecs-unis, complètent la statistique des églises. Ainsi l'église grecque retient encore sous sa tutelle environ la moitié de la population du Banat. Or, si en Russie même et en Grèce cette église est misérablement servie, excepté dans les rangs supérieurs, on devine aisément ce qu'elle peut être en face de l'administration autrichienne. L'ignorance, la naïveté ou le cynisme de l'ignorance chez les popes du Banat dépasse tout ce que l'on peut imaginer. Les règlemens à la vérité exigent que tout aspirant à la carrière ecclésiastique ait achevé ses humanités et étudié la théologie au séminaire de Versèc; mais il est des accommodemens avec l'épiscopat *orthodoxe*, et pour quelque somme d'argent on est dispensé du séminaire. Ce n'est plus même une exception, c'est la règle : le séminaire de Versèc subsiste encore uniquement pour sauver les apparences. Dans les campagnes, M. de Berg l'affirme, la plupart des popes ne savent ni lire ni écrire. Ils apprennent par cœur ce qu'ils sont obligés de connaître, ils récitent machinalement les prières, ils estropient intrépidement les formules de la messe : du reste, aucun souci de l'esprit de l'Évangile, aucun sentiment de la morale chrétienne. Le plus humble des desservans et le plus profond des théologiens, dans une église vivante, se sentent animés du même souffle au sein de la charité. Cette chaîne d'or est rompue dans le clergé du Banat. Le christianisme y est tout extérieur : des images, des reliques, des médailles, des formules; tout pour les sens, pas un grain de nourriture céleste pour l'esprit et l'âme, voilà le culte grec dans l'Autriche orientale. Ce qu'éprouve le chrétien protestant quand il lui arrive de visiter certaines églises d'Italie ou d'Espagne, le chrétien catholique le ressent à son tour en présence des popes du Banat et de leurs cérémonies païennes.

Le grave témoin à qui nous empruntons ces renseignemens consigne dans ses notes de voyage des preuves à peine croyables de

l'ignorance des popes. Un jour, un pope qui, depuis une dizaine d'années, exerçait son ministère dans un petit village du Banat, est appelé par son évêque à un poste plus élevé. Pour justifier cette faveur, l'évêque exige qu'il inaugure son nouvel emploi en prononçant un sermon. Devinez-vous quel est l'embarras du bonhomme? Ce n'est pas la difficulté littéraire qui l'arrête, ce n'est pas le souci de méditer un sujet, de composer un discours; bien mieux, il ne sait pas même ce qu'on lui demande. Qu'est-ce qu'un sermon, s'il vous plaît? Il va poser cette question ingénue à son voisin le pasteur protestant, et quand le pasteur lui a expliqué ce dont il s'agit, le pope supplie le pasteur de vouloir bien lui composer son homélie. Pourquoi pas en effet? Le pasteur avait là une bonne occasion de faire entendre des paroles évangéliques devant une réunion d'hommes qui peut-être ne s'était jamais trouvée à pareille fête. Malheureusement le pasteur, chargé des intérêts religieux d'une commune allemande, ignorait la langue valaque, dont le pope se servait avec ses ouailles, et le prédicateur malgré lui fut obligé d'aller se pourvoir ailleurs. M. le baron de Berg tenait cette anecdote de la bouche même du pasteur qui y joue son rôle. Voici une autre histoire du même genre, qui aurait l'air d'une mauvaise plaisanterie, si M. de Berg ne l'avait puisée à de bonnes sources. La scène se passe dans une commune valaque où les moissons récentes, blés et luzernes, ont été souvent incendiées depuis plusieurs mois. Une femme, la propriétaire du domaine où ont eu lieu des sinistres, va trouver le pope, et le prie de sermonner sévèrement les fidèles à la première occasion. Le dimanche suivant, la foule remplit l'église, et le pope monte en chaire. « Mes amis, il vous arrive souvent de brûler les récoltes; c'est une sottise, car il ne vous en revient aucun profit : volez plutôt un bœuf, au moins vous en tirerez avantage... — Halte-là! » s'écrie la matrone indignée, et, prenant la place du malencontreux orateur, elle adresse à l'assemblée une vigoureuse mercuriale qui sauva, dit-on, les meules de blé sans compromettre les bœufs.

La position sociale des popes du Banat et la considération dont ils jouissent répondent exactement à la culture de leur esprit. Presque toujours chargé de famille avec un salaire très modique (on sait que les popes peuvent se marier et que les hauts dignitaires de l'église grecque sont seuls astreints au célibat), le pope de la campagne est obligé de se faire cultivateur pour nourrir sa femme et ses enfans. Il conduit la charrue, il mène paître ses bœufs, il sème, il coupe le blé; c'est un paysan au milieu des paysans. Jusque-là rien de mieux, et quoi que puisse dire M. le baron de Berg, je me demande ce que cette vie patriarcale peut avoir de contraire au sacerdoce; j'ai

vu dans les Cévennes du midi de la France des curés de village garder leurs troupeaux de moutons sur la montagne, et ces prêtres-pasteurs, au milieu de leurs travaux agrestes, avaient une sorte de dignité biblique. Par malheur, c'est cette dignité qui manque absolument aux popes laboureurs de l'Autriche orientale. Loin de vivre avec les paysans pour leur fournir un modèle, ils ne songent qu'à imiter leurs vices; ils sont rusés, intéressés, cupides, sans foi ni loi dans leurs marchés. Aussi l'opinion du pays est-elle unanime sur leur compte. M. de Berg les a entendu apprécier en cent lieux différens par des personnes appartenant à toutes les classes de la société; la conclusion était toujours la même : le plus grand voleur, en quelque lieu que ce soit, au nord ou au sud, à l'est ou à l'ouest du Banat, c'est le pope. « Commet-on quelque part un acte de brigandage, dit M. de Berg, il y a cent à parier que le pope a dirigé l'affaire, et après lui le juge de paix du canton. » Un jour, dans le village de Kriwina, sur les frontières de la Transylvanie, une bande de malfaiteurs fit irruption chez un paysan qui venait de vendre ses récoltes. Pour le contraindre à livrer son argent, on lui coupa les oreilles, on lui appliqua des chaînes brûlantes sur le corps... Quels étaient ces brigands? Trois popes, deux maîtres d'école, un clerc de notaire et deux sacristains. C'était, à ce qu'il paraît, une bande organisée qui déjà plus d'une fois avait eu maille à partir avec la justice, mais qui, soit habileté des coupables, soit faiblesse des tribunaux, avait toujours échappé à la vindicte publique; il avait été impossible de prouver leur participation au crime, et tous les complices étaient restés en fonctions, celui-ci disant la messe, celui-là enseignant aux enfans la grammaire et l'arithmétique. Enfin, le 5 janvier 1860, saisis *flagrante delicto* dans quelque expédition du même genre, ils furent traduits devant la cour criminelle et condamnés à la potence. On aime à croire cependant, malgré les récits de M. le baron de Berg, que ce sont là des exceptions, même dans les parties les plus sauvages du Banat. C'est bien assez de cette crasse ignorance qu'il est impossible de révoquer en doute.

Comment les évêques de la religion orthodoxe ne songent-ils pas à réformer tant d'abus? Sans parler des crimes, dont la répression appartient aux tribunaux, pourquoi les dignitaires de l'église ne veillent-ils pas d'un œil plus attentif sur la discipline ecclésiastique et les mœurs du clergé? C'est une question qui se présente tout naturellement à l'esprit. M. de Berg, dans son impartialité loyale, répond que les évêques ont les mains liées. S'ils veulent sévir contre un pope prévaricateur, le pope les menace de passer avec toute sa paroisse à l'église des grecs-unis; or, comme ces conversions sont fort du goût de l'Autriche et encouragées de mille manières, l'é-

vêque, aussi prudent qu'orthodoxe, se garde bien de fournir un prétexte à l'hérésie. Telles sont les hontes de l'église grecque dans le Banat, et c'est ainsi que se perpétue la servitude morale des peuples en ces malheureuses contrées.

Il y a cependant parmi tant d'influences funestes des peuples admirablement doués, de nobles et poétiques races d'hommes. Toutes les observations que nous résumons ici rapidement, M. le baron de Berg les a recueillies avec une attention patiente; elles sont le résultat de sérieuses études, de longues et pénibles excursions dans les parties les moins accessibles du Banat et de la Voyvodie. Le scrupuleux voyageur a visité tour à tour ces populations si différentes les unes des autres : il a examiné de près, dans les villages encore plus que dans les villes, les Roumains, les Serbes et les Magyars; il s'est même arrêté dans un bourg de *Tsigeunes* ou bohémiens. Partout enfin il a voulu connaître l'état moral des classes inférieures dans ces pays si mal administrés, et partout il a été frappé des ressources qu'un gouvernement mieux servi pourrait trouver dans le sol et dans les hommes. Les Valaques surtout lui ont inspiré de vives sympathies. Engourdis, énervés par la condition décourageante qui leur est faite, on devine ce dont ils seraient capables, si une société plus juste leur faisait comprendre que *le travail est un trésor*, non pas seulement le trésor dont parle La Fontaine, mais un trésor de noblesse et de dignité virile. Ce sont des hommes de noble sang que ces Roumains du Banat, et le régime abrutissant qu'ils subissent n'a pas encore entièrement altéré chez eux les traits de leur origine. Les vices que leur reproche M. de Berg, et il y en a de très graves assurément, sont l'œuvre de la servitude. Exposés à la peine du bâton, traités en bêtes de somme, comment ne seraient-ils pas rusés et cruels? La ruse n'est pas toujours l'arme du lâche, elle est souvent la seule ressource de l'esclave, et si vous voulez que le plébéien n'ait pas des accès de férocité, n'irritez pas dans le sang de ses veines les furies de la vengeance. Ce qu'il y a de remarquable, c'est qu'au sein de la plus grande misère, malgré tant de causes d'avilissement, ils ne mendient jamais; « ils sont trop fiers pour cela, » dit M. de Berg. Au reste, chez les Valaques du Banat, les femmes sont bien supérieures aux hommes, et c'est par elles que se fera la régénération de ce peuple le jour où l'Autriche voudra sérieusement remplir dans l'Europe orientale le rôle si grand et si utile que lui imposera sans doute un prochain avenir. Ce n'est pas que les jeunes filles valaques reçoivent une meilleure éducation que leurs frères; chez les Roumains comme chez les autres populations du Banat, la complète insouciance des gouvernans pour les intérêts intellectuels et religieux

du peuple est une des plaies et des hontes de l'Autriche. En traversant le petit village de Plavischoviza, sur les bords du Danube, M. de Berg aperçut une jeune paysanne vêtue avec tant de grâce, avec une si rustique élégance, qu'il s'approcha pour la considérer de plus près et engagea la conversation avec elle. Il apprit bientôt qu'elle était la fille d'un pope, qu'elle était mariée à un paysan, et qu'elle ne savait ni lire ni écrire, n'ayant jamais été à l'école. « La fille d'un pope! s'écrie M. de Berg, car l'état du clergé grec l'a particulièrement frappé, et il revient volontiers sur ce sujet; la fille d'un pope!... Voilà l'image de l'éducation populaire dans ce pays, et nous sommes en Autriche! et c'est l'Autriche qui a reçu la mission de porter en Orient la culture européenne! » La plainte de M. le baron de Berg n'est que trop fondée; eh bien! malgré ce manque absolu d'éducation, et quoique le temple soit aussi stérile que l'école, les femmes valaques ont de nobles et purs instincts qui les protégent contre le mal. Elles sont laborieuses et chastes; elles ont le goût de la propreté, de l'élégance, un certain art de se vêtir qui n'est point coquetterie, mais respect de soi-même, et tandis que leurs maris ou leurs frères oublient si souvent leur fierté sous le bâton du maître, ce sont les femmes qui, par leur attitude, leur conduite, leur noblesse ingénue, maintiennent encore la dignité de la race chez les arrière-neveux des colons de Trajan.

Les parties montagneuses du Banat offrent certains symptômes rassurans pour l'avenir du pays. L'industrie, qu'on a tant de fois maudite en d'autres lieux et qui sans doute a ses misères comme ses avantages suivant le rôle qu'on lui assigne, l'industrie, dans le Banat, est une puissance bienfaisante. A Oravicza, à Steierdorf, à Anina, à Neschitza, dans toutes ces villes et ces villages qui couvrent la ligne méridionale des Carpathes, la recherche de la houille et le travail des métaux ont donné une vie nouvelle à la contrée. Steierdorf est le centre de ce mouvement. Il y a près d'un siècle, à l'endroit où s'ouvrent aujourd'hui ces mines de houille qui rivalisent, dit-on, avec les dépôts d'Angleterre et de Belgique, on n'entendait résonner dans les vastes forêts de la montagne que la cognée du bûcheron. Trente-quatre familles de montagnards, venues de la Styrie dans le Banat en 1773, s'étaient établies sur ce point des Carpathes pour y exercer leur métier; elles coupaient du bois et faisaient du charbon. Ce campement de charbonniers dans la forêt prit dès le premier jour un nom qui rappelait son origine : on l'appela Steierdorf ou *village des Styriens*. Aujourd'hui encore les petits-fils des premiers émigrans conservent ce nom de Styriens avec une certaine fierté, et forment une espèce d'aristocratie parmi les laborieux enfans de la montagne. Il y avait dix-sept ans que ces

bûcherons occupaient leur petit village de Steierdorf, lorsque l'un d'eux, Mathias Hammer, en 1790, découvrit aux environs les premiers gisemens de houille. On n'y fit pas d'abord grande attention; c'étaient des houillères insignifiantes aux yeux de ces bûcherons, et ils les exploitaient seulement à leurs momens perdus. Bientôt pourtant, d'autres gisemens ayant été découverts, l'état fit des concessions de terrain à des particuliers moyennant une part dans les bénéfices. Les travaux se développèrent, mais avec lenteur, et c'est seulement dans ces quinze dernières années qu'on a compris l'importance des mines de Steierdorf. De 1846 à 1859, la population du village, qui était à peine de huit cents âmes, s'est élevée à plus de trois mille. De grandes et nombreuses industries se rattachent d'ailleurs à l'exploitation de ces houillères; toute cette partie des Carpathes est riche en minéraux : le fer, le cuivre y abondent, et à une petite distance de Steierdorf, dans la vallée d'Anina, travaille nuit et jour une forge immense alimentée par toutes ces richesses réunies.

Ce rapide développement est dû surtout à la compagnie du chemin de fer, qui, établie là depuis un certain nombre d'années, a fini par devenir propriétaire de toutes les mines et de toutes les forges de cette ligne des Carpathes. C'est le 1er janvier 1855 que la compagnie a joint cette grande exploitation à celle dont elle était chargée déjà; voilà sept ans qu'elle est à l'œuvre, et les voix les plus autorisées n'hésitent pas à la proclamer la bienfaitrice du pays. M. de Berg, si bien initié lui-même à tout ce qui concerne les forêts et les mines, est ému d'admiration lorsque, comparant les parties mortes du Banat avec ces districts où règne l'industrie, il voit la dignité de l'homme se relever avec le travail. Il est vrai que la compagnie est animée des intentions les plus libérales, et que son gérant, le directeur de toutes ses entreprises, M. Dubocq, semble avoir les grandes qualités d'un fondateur de colonie. C'est lui qui appelle de toutes parts les colons et qui sait leur faire aimer ces montagnes. Son organisation des maisons ouvrières et des pensions de retraite atteste une sollicitude paternelle unie à l'esprit le plus pratique; il s'occupe aussi avec un zèle admirable de l'éducation intellectuelle et religieuse des ouvriers: il fonde des écoles, il construit des églises, tout cela au nom de la compagnie, qui se charge de payer les instituteurs et de pourvoir aux frais du culte. N'oubliez pas que M. de Berg est un esprit grave, un juge compétent et sévère, dont le témoignage ne saurait être suspect. Quand on vient de voir les baillis, les juges, les popes, qui dégradent à plaisir ces nobles populations slaves et roumaines, les mines de Steierdorf et les forges d'Anina semblent le seuil d'un monde privilégié.

Après son voyage dans le Banat, M. de Berg a voulu voir aussi

les confins militaires; il n'y a fait malheureusement qu'une excursion rapide, et, bien qu'il ait vu de près le singulier régime à la fois patriarcal et militaire de ces colonies armées, le tableau qu'il en trace ne présente qu'un intérêt médiocre. En revanche, une page fort curieuse du journal que nous interrogeons, c'est la visite de M. le baron de Berg à un pacha turc, non loin de la frontière autrichienne. Le voyageur est à Orsova, la dernière grande station des colonies militaires du côté de la Valachie. A une demi-heure de la ville, dans une île du Danube, s'élève une forteresse ottomane appelée Takely et gouvernée par un pacha. Si l'on veut franchir la limite des colonies militaires, il faut un laisser-passer de l'officier autrichien qui commande à Orsova. M. de Berg obtient cette autorisation pour vingt-quatre heures seulement, et se dirige avec ses deux fils vers la forteresse turque. Cette forteresse et l'île où elle est construite, enclavées aujourd'hui entre l'Autriche d'une part et la Valachie de l'autre, sont tout ce qui reste aux Ottomans dans les principautés danubiennes. La garnison est forte de huit cents hommes, et, comme le disait le commandant d'Orsova en signant le passeport de M. de Berg, on peut y voir un *tableau en miniature de l'empire ottoman tout entier.*

« Nous abordâmes, dit l'auteur, à quelque distance d'un corps de garde, et l'un de nos matelots serbes s'empressa d'aller prévenir le poste. Aussitôt nous vîmes arriver un homme en veste bleue avec un col et des paremens rouges; son pantalon était de légère étoffe blanche; il portait un sabre au côté, et sur la tête un fez de couleur foncée avec une petite plaque de laiton où était marqué le numéro du régiment. Il prit notre passeport, alla le montrer au pacha, et, revenant quelques minutes après, nous fit introduire dans la citadelle. Je remarquai qu'il portait la médaille de Crimée et qu'il n'avait pas trop mauvaise mine, tandis que tous les autres soldats, sales, déguenillés, les pieds nus, armés seulement de vieux fusils à pierre, faisaient leur service dans la tenue la plus misérable qu'on pût imaginer. Les officiers n'étaient guère mieux accoutrés; à part deux larges raies rouges sur le pantalon, rien ne les distinguait des simples soldats : même délabrement, même misère. Quelques-uns d'entre eux n'avaient point de chaussures, tel était du moins l'officier qui nous servit d'interprète auprès du pacha. Il était venu nous apporter l'autorisation de visiter la mosquée, il nous y avait conduits lui-même, s'était fait notre cicerone, et avait accepté un pourboire sans le moindre embarras... Notre première pensée en arrivant avait été de rendre visite au pacha. Il s'excusa fort poliment, nous fit dire qu'il était indisposé, qu'on lui appliquait des sangsues, mais qu'il nous recevrait dans l'après-midi. Nous profitâmes de la matinée pour visiter la forteresse et l'île. Les remparts, bâtis en briques, étaient dans le plus mauvais état, quoique richement garnis de vieux canons de bronze. On voyait des corps de garde établis de distance en distance, et les sentinelles allaient et

venaient dans la galerie qui longe les créneaux. Les casemates voûtées étaient remplies de soldats et d'ouvriers ottomans. Quant à la ville, les rues sont extrêmement étroites, et presque toutes les habitations s'élèvent au milieu de petits jardins entourés de hautes palissades. Le point central est le bazar, où les marchands (de graves visages turcs en turbans et en cafetans) étalent leurs marchandises, des châles, des fez et autres objets du même genre, mais surtout du tabac, des pipes, des parfums et des sucreries. Un autre point de réunion, c'était le café, misérable hutte avec des fenêtres où des bandes de papier viennent au secours des carreaux. Quelques officiers y tuaient le temps en jouant aux cartes. Partout enfin, d'un bout de la ville à l'autre, des ordures sans nombre et des chiens par centaines... »

Mais l'heure est venue où les voyageurs peuvent aller rendre leurs devoirs au commandant de la forteresse. Le pacha de Takely, qui a le rang d'un général de brigade, habite à l'extrémité de l'île une vaste maison carrée, très simple, très nue, et dont les murailles, comme celles de la forteresse, commencent à tomber en ruine. Pour y arriver, il faut suivre un chemin comme on n'en trouve guère que dans les plus misérables villages des montagnes, une route étroite, glissante, presque à pic et coupée de fondrières : sur tous les points, cela va sans dire, une infection abominable. Devant le *palais* sont rassemblés des officiers vêtus, qui d'une façon, qui de l'autre, car les dures nécessités des temps ont dû abolir les prescriptions de l'ordonnance. Cet étrange état-major aurait tenté le crayon de Callot et fourni plus d'une page à Decamps. On annonce les étrangers, qui sont introduits dans la salle d'audience. C'est une vaste salle éclairée par six fenêtres dont quelques-unes sont garnies de fleurs; rien de plus simple que les ornemens et le mobilier : un divan, quelques chaises en canne, une table couverte de melons et de pastèques; des guirlandes de poires enfilées et suspendues aux croisées; dans un coin, sur une corde bien tendue, toute la garde-robe du pacha.

« Le pacha fit quelques pas au-devant de nous (dit M. de Berg); il nous fit signe de nous asseoir sur les chaises et prit place sur le divan. C'était un homme de haute taille, d'une cinquantaine d'années environ, les membres bien proportionnés, avec un visage grave et digne, ombragé d'épaisses moustaches. Sa redingote verte à col droit, son fez rouge sur ses cheveux touffus lui donnaient une physionomie toute militaire. Je lui adressai un assez long compliment, qui fut traduit d'abord d'allemand en serbe, puis de langue serbe en langue turque; j'y avais rassemblé, bien entendu, toutes les fleurs de la rhétorique orientale pour le remercier de l'audience qu'il nous accordait. Il daigna me saluer d'un gracieux signe de tête avec une *grandezza* que je renonce à décrire, puis on apporta le café, préparé à la manière des

Orientaux et servi dans de petites tasses par des domestiques au teint noir ou cuivré. Dans le courant de la conversation, il nous raconta ses aventures de soldat pendant la guerre contre les Russes en 1828; il nous montra le plan de sa forteresse, il permit à l'un de mes fils de dessiner sa résidence, et quand nous prîmes congé de lui, il nous remercia gracieusement de notre visite. Toute la scène à laquelle nous venions d'assister avait vraiment quelque chose de caractéristique. L'attitude majestueuse du pacha révélait chez lui un sentiment de la grandeur de son rôle qui contrastait singulièrement avec l'état misérable de la forteresse et des troupes placées sous ses ordres. Je pensais à cette glorieuse histoire ottomane dont ces contrées avaient été le théâtre, et, voyant les derniers débris de tant de splendeurs dans ce misérable petit nid où se presse une populace en guenilles, je me rappelais les paroles du commandant d'Orsova. En vérité, si c'est bien là une miniature de la Turquie elle-même, il est impossible de promettre une longue durée à l'empire turc. Ce sera une nouvelle confirmation de cette vérité, que les barbares, une fois en rapport avec la civilisation des peuples chrétiens, ne peuvent résister à son action, et qu'il leur faut, bon gré, mal gré, vivre de la vie chrétienne ou périr. »

Arrêtons-nous devant ce dernier tableau; M. de Berg, voyageur exact, observateur précis, qui n'oublie dans ses notes ni une ville ni un village, qui rassemble chemin faisant des documens de toute espèce, qui publie pour les hommes spéciaux un exposé de l'administration forestière dans le Banat, M. de Berg n'est pas un écrivain et ne s'est pas soucié le moins du monde de tracer une œuvre d'art. Qu'importe? les choses parlent d'elles-mêmes, et quand la réalité est scrupuleusement reproduite, l'œuvre d'art se combine, pour ainsi dire, toute seule dans l'esprit du lecteur. C'est là ce qui fait le charme des récits de voyage, même faiblement composés, pourvu qu'on ait affaire à un observateur intelligent et instruit. A travers la confusion des notes rassemblées par le savant directeur des eaux et forêts du royaume de Saxe, trois points très distincts m'ont frappé : — la détestable administration qui laisse croupir dans l'ignorance et l'avilissement des populations pleines de séve; — le réveil subit de ces nobles races, dès que l'esprit moderne et le travail leur ouvrent une nouvelle existence; — enfin, les leçons qui résultent pour l'Autriche du voisinage de la Turquie. Si M. le baron de Berg avait pris soin de mettre plus vivement en lumière ces trois parties de son œuvre, il eût été mieux en mesure, ce semble, de rendre au gouvernement autrichien les services qu'il lui promet. La vérité, l'amère et bienfaisante vérité annoncée par la préface eût apparu dans tout son jour.

Les réflexions se présentent en foule à l'esprit, quand on résume les observations de M. le baron de Berg sous les trois chefs que je viens d'indiquer. Voilà des contrées que l'Autriche possède depuis

bien des générations, et qu'elle possède sans lutte, sans effort, sans la moindre inquiétude d'aucune sorte; à coup sûr, si le gouvernement de Vienne a été tranquille quelque part et assuré du lendemain, même au milieu des commotions de 1848, c'est bien dans le Banat et la Voyvodie serbe. Aucune plainte, aucune réclamation, soit politique, soit nationale; il a fallu qu'un homme grave, un fonctionnaire considérable d'un royaume voisin, bien plus, un tory allemand tout dévoué aux Habsbourg, il a fallu que M. le baron de Berg vînt parcourir ces contrées de ville en ville et de village en village, pour révéler l'effroyable incurie de l'administration autrichienne. Qu'a fait l'Autriche de ces populations si soumises? Elle ne peut alléguer ici son éternelle excuse; elle ne peut dire que la centralisation, — telle que l'a constituée le prince Schwarzenberg, — était une arme contre la révolte ouverte, et qu'il fallait avant tout rétablir l'ordre politique ou du moins ce qu'elle appelle de ce nom. Bien loin de là; obligée, disait-elle, de montrer ailleurs ce que pouvait être un gouvernement de guerre, il lui était permis de montrer dans ces provinces ce qu'elle pouvait être aussi à titre de gouvernement pacifique et fondateur. Encore une fois, qu'a-t-elle produit? On l'a vu par ce récit d'un témoin qui ne sera ni contredit ni récusé : une administration sans lumières et sans entrailles, une justice insouciante et lâche, des fonctionnaires qui ne sont occupés qu'à se tromper les uns les autres, le gouvernement central absolument ignorant de la situation du pays, l'autorité supérieure réglant de loin, c'est-à-dire en aveugle, des choses qui veulent être vues de près, et que personne n'a le courage de voir à sa place; des centaines de petits despotes qui substituent leurs caprices à la loi; le peuple sans école, sans secours intellectuels et moraux, entretenu comme à dessein dans l'habitude du servage; la dignité humaine étouffée sous le bâton; l'église de la majorité desservie par de malheureux ignorans et quelquefois, dit-on, par des malfaiteurs; — ces scandales tolérés, encouragés peut-être, ou du moins les coupables protégés contre leurs évêques dans un intérêt de polémique religieuse au profit des églises rivales,... voilà, en résumé, ce qu'a vu de ses yeux un ami de la monarchie des Habsbourg! En vérité, au moment où le cabinet de Vienne semble vouloir revenir sur les libérales propositions qu'il avait faites à la Hongrie, au moment où la Bohême est menacée dans ses plus légitimes aspirations, ces révélations sur les extrêmes provinces de l'Autriche orientale ont un singulier et terrible à-propos. Est-ce là ce que l'avenir promet aux Tchèques et aux Magyars?

M. de Berg, dans son loyal dévouement à l'Autriche, essaie d'indiquer les remèdes au mal qu'il a si franchement dévoilé. Il rend

justice aux bonnes intentions de l'autorité centrale. « Certes, dit-il, le grand machiniste assis au centre de l'immense machine de l'état peut bien voir si les rouages principaux s'engrènent régulièrement les uns dans les autres; mais comment verrait-il tous les points où des frottemens funestes entravent la marche de l'ensemble et paralysent la bonne volonté du chef? Ces dangers-là, il faut les découvrir sur place. En d'autres termes, il est incontestable que dans le vaste royaume de la bureaucratie autrichienne maintes choses se passent dont on n'a pas à Vienne la plus légère idée. Le premier remède au mal, c'est donc de se procurer des informations sûres. Charlemagne envoyait des *missi dominici* sur tous les points de son empire pour s'assurer si toutes ses ordonnances étaient fidèlement exécutées; l'auguste empereur d'Autriche devrait envoyer aussi jusqu'aux extrémités de ses états des hommes dignes de sa confiance pour chercher la vérité, découvrir le mal, soutenir les faibles et châtier les méchans. Mais ces hommes ne devraient point se borner, comme cela se pratique d'ordinaire, à rendre visite aux autorités, à écouter les rapports des fonctionnaires; il faudrait qu'ils se mêlassent au peuple sans être connus de personne, qu'ils recueillissent en dehors de la hiérarchie tous les témoignages honnêtes, qu'ils employassent enfin tous les moyens de connaître la vérité, voyant tout par eux-mêmes, ayant pour tous et pour toutes choses des yeux toujours ouverts, des oreilles toujours attentives. Ce ne serait pas de ces inspecteurs officiellement annoncés, qui arrivent partout avec pompe et qu'on reçoit avec les habits du dimanche. Les *missi dominici* de l'empereur arriveraient sans être attendus, et rassembleraient au milieu même du peuple tous les élémens de leurs rapports avant de mettre le pied chez les représentans du pouvoir. S'ils veulent sérieusement découvrir la vérité, l'occasion ne leur manquera pas. » Ainsi parle M. de Berg, et l'on voit bien, à la vivacité pressante de son langage, quelle est la gravité des scandales dont il s'agit. La mesure qu'il propose suffira-t-elle? Pur expédient, je le crains, expédient de détail, dont on reconnaîtrait bientôt l'inefficacité. D'ailleurs qu'est-ce qu'un gouvernement qui ne peut vivre, une administration qui ne peut rester honnête qu'à la charge d'être tenue constamment en suspicion aux yeux de tout un peuple?

Non, le mal est plus profond que ne le croit M. de Berg, et demande un remède plus énergique. Ce ne sont pas les machinistes qu'il faut surveiller de plus près, c'est la machine elle-même qu'il faut réformer. Le ministère autrichien l'a compris, quand il a offert des concessions (insuffisantes, si l'on veut, mais acceptables pourtant, ne fût-ce qu'à titre provisoire) à ces familles de peuples, qui formeront un jour, sous le sceptre des Habsbourg et dans l'intérêt

de l'équilibre européen, la confédération austro-magyare et austro-slave. Sans entrer prématurément dans l'examen d'une question qui a encore plus d'une phase à traverser, nous nous bornerons à dire que le premier devoir comme le premier intérêt de l'Autriche en présence des événemens qu'un avenir prochain nous prépare, c'est l'expansion et non la compression, — en d'autres termes le développement de toutes ses forces, l'emploi de toutes les ressources qu'elle a laissées si longtemps et si misérablement dépérir. Le livre même qui a servi de texte à cette étude nous fournit ici un exemple assez remarquable. Dans un des districts de ce Banat, où tant d'abus étouffent la séve du peuple, l'industrie a pénétré un jour, non pas l'industrie aux mains des bureaucrates, mais l'industrie libre et libérale, celle qui met en jeu l'action de l'individu, et aussitôt, sous cette féconde influence, on a vu pour ainsi dire s'élancer une nation nouvelle. Que ce soit là un symbole! Il ne s'agit pas seulement de l'industrie comme on la pratique si noblement à Orsova; nous parlons de tout ce qui peut favoriser l'essor des facultés humaines. Donnez carrière au travail, faites que l'individu se sente vivre, que chaque énergie se déploie, que tout germe puisse grandir au soleil; enfin créez des hommes, ou du moins ne les empêchez pas de naître: dans les crises de l'Europe orientale, ces hommes-là pourront être quelque jour un de vos meilleurs appuis, et s'ils vous manquaient à l'heure décisive, vous sentiriez trop tard l'étendue de votre faute. Il y a longtemps qu'on l'a dit, la mission de l'Autriche est de porter dans les contrées de l'Orient la civilisation européenne. Si le gouvernement autrichien, toujours acharné contre Venise, se refusait à comprendre la grandeur de son rôle en Orient, quels signes faudrait-il donc pour lui ouvrir les yeux?

A l'extrémité occidentale de ses états, l'empereur François-Joseph voit une généreuse nation qui se relève; à l'autre extrémité, c'est un empire qui tombe. S'il faisait la guerre en Italie et que cette guerre fût heureuse, ses victoires le rendraient odieux à tout ce qui est libéral en Europe; du côté de la Turquie au contraire, il aurait à faire des conquêtes morales qui serviraient la cause de la civilisation elle-même. Mais pourquoi de semblables hypothèses? La force des choses veut que la Vénétie soit rendue un jour à l'Italie régénérée; les grandes, les fécondes victoires de l'Autriche, ce seront les conquêtes pacifiques par lesquelles pourra être préparé le triomphe de la civilisation sur la barbarie, et de la libérale religion du Christ sur le fatalisme inerte des enfans de Mahomet. La visite de M. de Berg au pacha de Takely apparaît encore ici comme un fait caractéristique. L'Autriche a sous les yeux le spectacle de cette longue agonie de l'empire turc, elle voit mieux que nous le contraste de

ces prétentions solennelles et de cette incurable misère; pourquoi donc ne se prépare-t-elle pas à recueillir sa part de l'héritage?

L'Autriche a beau s'effrayer des obligations que la chute possible de l'empire ottoman lui imposerait : ni ses vœux ni ses craintes ne peuvent arrêter la marche logique des choses. Si quelque jour la succession des sultans est décidément ouverte, il faudra bien que la maison des Habsbourg accepte ses destinées avec courage, sous peine de déchéance. Cette régénération intérieure, tour à tour si ardemment entreprise et si vite abandonnée, deviendra pour elle une condition de salut. La suppression d'une bureaucratie oppressive, l'autonomie des races conciliée avec les droits du gouvernement central, la vie spontanée des peuples, le libre essor des nationalités, toutes ces choses qui alarment aujourd'hui l'Autriche, ce sont là pour elle autant d'instrumens de victoire dans la grande compétition qui s'apprête. Qu'elle sache donc se préparer d'avance à son rôle! Ce sont des amis, on vient de le voir, qui lui adressent ces supplications avec une respectueuse douleur, et l'intérêt de l'Europe est conforme à leurs paroles. Entre l'empire des tsars et l'Europe du midi, il faut une puissance assez forte pour rallier une notable part des populations du Danube. C'est la mission de l'Autriche, non pas de l'Autriche que M. de Berg nous montre à l'œuvre dans le Banat et la Voyvodie, mais d'une Autriche nouvelle, régénérée, d'une Autriche qui ranimerait la vie au lieu de l'éteindre, qui formerait autour d'elle un faisceau vivant de peuples libres, qui ne marchanderait pas à la Hongrie la reconnaissance de ses droits, qui ne pousserait pas la Galicie au désespoir, qui rendrait hommage au patriotisme loyal de la Bohême, qui préférerait enfin à des possessions iniques en Italie une souveraineté légitime et féconde dans l'Europe orientale. Voilà bien des exigences, dira-t-on. Qu'importe, puisque c'est la nécessité qui parle? Si la Sublime-Porte avait pu faire ce que l'Europe libérale demande à la maison de Habsbourg, elle n'en serait pas réduite au point où on la voit. Un état germanique montrerait-il à se transformer la même impuissance qu'une nation musulmane? et serait-on forcé de dire un jour que l'Autriche est une sorte de Turquie au milieu de la société chrétienne?

SAINT-RENÉ TAILLANDIER.

LE

LIBÉRALISME CATHOLIQUE

ET M. DE MONTALEMBERT

Œuvres de M. le comte de Montalembert, 1861.

Dans les mêlées de notre siècle, le spectacle le plus curieux n'est peut-être point celui des événemens au cours mobile et tourbillonnant; c'est plutôt le spectacle de ce que deviennent les idées et les hommes eux-mêmes, personnifications de ces idées, de ce que deviennent les âmes et les caractères dans leurs métamorphoses, dans leurs luttes avec cette réalité qui les presse, qu'ils dominent ou qu'ils subissent. C'est l'élément passionné et vivant des affaires humaines. A toute époque, il y a eu des hommes qui ont imprimé le sceau d'une éclatante personnalité aux mouvemens généraux dont ils ont été les instrumens ou les guides. Notre temps plus que tout autre a vu surgir une nature d'hommes exerçant un nouveau genre d'action au nom de l'intelligence souveraine, gouvernant par la parole, organisant des partis pour les mener au combat et possédés de l'ambition élevée d'avoir toujours raison devant l'opinion du monde. La politique est devenue ainsi une arène ouverte à l'esprit et à l'éloquence, où toutes les idées et tous les systèmes se sont vus en face, où la discussion a été le premier moyen d'action, comme elle a été le vigoureux stimulant de tous les talens, et où les hommes eux-mêmes ont contracté au feu de ces luttes un caractère particulier, une originalité indélébile qui a été le signe commun de toute une génération singu-

lièrement divisée dans ses tendances. On reconnaît facilement ces hommes, je parle des plus grands, de ceux qui ont été l'honneur d'un temps et de ceux-là uniquement : ils ont eu l'amour et le respect de la parole, et ils ont cru en elle jusque dans ses désastres; ils ont été la brillante représentation de l'alliance de l'esprit littéraire et de l'esprit politique, de cette vie de discussion qui a été pour eux comme pour leurs contemporains une véritable fascination : ils ont gardé jusque dans leurs divisions je ne sais quel air de famille, je ne sais aussi quel geste de contestation permanente et de domination spirituelle. Grande génération qui, par sa puissance et par ses faiblesses aussi bien que par la variété des physionomies, a offert le spectacle le plus vivant et le plus instructif de toutes les manifestations de l'esprit appliqué au maniement de tous les intérêts du monde! Je me suis demandé quelquefois ce que représentait réellement M. le comte de Montalembert dans les rangs de cette génération où il était un des plus jeunes, dans cette profusion d'éloquence qui a jeté un si vif éclat sur la France, et je rouvrais l'histoire, une histoire devenue presque légendaire, quoiqu'elle ne date point encore de bien loin.

Il y a trente ans maintenant, au lendemain de la révolution de juillet, au milieu de cette effervescence d'un peuple encore chaud du combat et tout enivré de l'esprit d'insurrection, trois jeunes hommes, dont deux étaient promis à la célébrité et dont l'un avait à peine vingt ans, se trouvaient tout à coup les héros d'un épisode singulier. Sous l'inspiration d'un prêtre éloquent dont ils n'avaient sans doute ni le génie ni l'accent d'apôtre, mais qu'ils ne devaient pas suivre aussi dans l'excès de ses emportemens, ces jeunes hommes se faisaient les serviteurs ardens et dévoués d'une œuvre qui n'avait rien de vulgaire. En présence d'une révolution victorieuse qui abattait les croix et profanait les églises, ils relevaient le drapeau de la religion offensée et violée; en présence de la réaction d'impopularité qui soufflait contre le clergé suspect de complaisance et de regret pour la monarchie déchue, ils essayaient d'affranchir l'église de toute solidarité avec la politique, avec tous les pouvoirs humains; cette liberté enfin dont tout le monde parlait, que tout le monde croyait avoir conquise, ils la revendiquaient entière, absolue pour leur foi, en s'efforçant de communiquer au catholicisme un esprit nouveau de sympathie pour toutes les causes populaires et nationales.

C'était un rajeunissement qu'ils tentaient par la liberté, par une sorte de rupture avec les traditions politiques du catholicisme, en se ralliant à la charte sortie des pavés de juillet, mais aussi en prétendant dégager de cette charte même toutes les conséquences

d'émancipation universelle, pour opposer aux doctrines révolutionnaires régnantes un idéal catholique inattendu. Et pour entrer tout de suite dans leur rôle de confesseurs de la foi nouvelle, ces jeunes néophytes, disciples de Lamennais, coopérateurs du journal *l'Avenir*, se firent *maîtres d'école;* ils prirent ce nom d'une simplicité pleine d'orgueil. Dans une petite chambre de la rue des Beaux-Arts, ils ouvrirent une école gratuite où ils rassemblèrent quelques enfans, se mettant en révolte contre l'Université, exclusivement investie jusque-là du droit d'enseigner, contre les lois et les décrets que les pouvoirs nouveaux ne se hâtaient pas d'abroger. Leur ambition était d'opposer une instruction catholique et libre à l'instruction universitaire, qu'ils signalaient comme une œuvre d'impiété, de corruption et de despotisme. Le commissaire de police survint, l'école fut dispersée après deux jours d'existence, et ces instituteurs d'une nouvelle espèce étaient tout près de paraître en délinquans devant un simple tribunal correctionnel, lorsque par la mort de son père l'un de ces jeunes accusés devenait à l'improviste comme un personnage de l'état, un pair de France. C'était le dernier-né de la pairie héréditaire, qui allait être brisée. La cause se trouvait ainsi renvoyée devant la plus haute juridiction, ayant pour défenseurs ce nouveau pair de vingt ans, M. le comte Charles de Montalembert lui-même, et son compagnon de guerre, M. l'abbé Lacordaire. M. de Montalembert, pour ne parler que de lui, entrait, à vrai dire, dans la vie politique par la porte dorée, — transformé en personnage public avant d'avoir vécu, ayant le privilége de fixer sur lui tous les regards avant d'avoir rien fait, se croyant peut-être presque un martyr parce qu'il avait l'occasion de faire retentir sa jeune éloquence devant une chambre des pairs toute prête à applaudir l'accusé, et s'avançant entre ces deux illustres clientes qu'il couvrait de son expérience de vingt ans, la religion et la liberté.

Ce n'est pas seulement pour raviver le souvenir du lendemain d'une révolution effacée par d'autres révolutions que je rappelle cet épisode. C'est l'entrée en scène d'un homme fait pour la lutte et qui a vécu par la lutte, d'un homme qui a pu dire en un jour de trève, sans se repentir et surtout sans promettre de désarmer : « J'ai fait la guerre et je l'ai aimée. » Ce discours même, par lequel M. de Montalembert commençait devant la chambre des pairs une carrière où tout prend naturellement l'allure oratoire, le peint déjà tout entier. Ce jeune homme, qui peut inscrire aujourd'hui au frontispice de ce qu'il appelle ses *œuvres* ce mot caractéristique : *Qualis ab incœpto!* ce jeune homme a déjà l'imperturbable assurance, l'âpreté au combat, l'emportement de la passion, le trait mordant, le dédain de ses adversaires et je ne sais quelle aisance dans l'invective qui

devient un signe de caractère. N'y avait-il cependant que la foi religieuse et la passion de la liberté dans cette mise en scène un peu apprêtée de l'*école gratuite* et dans cette virulente harangue adressée à la chambre des pairs? Il y avait aussi de cette ardeur d'imagination qui était partout alors et de ce goût des nouveautés qui se traduisait en littérature par le romantisme. M. de Montalembert était un romantique du catholicisme et de la politique, associant dans son amour l'autorité religieuse, la liberté illimitée, les monumens chrétiens, les légendes catholiques, la poésie nouvelle, les peuples en insurrection pour leurs droits, les nationalités opprimées, et confondant dans sa haine vigoureuse l'Université sceptique, les traditions révolutionnaires, ce qu'il appelait les « légalités liberticides, » les despotes, les courtisans, l'art frivole et païen, le vandalisme s'abattant sur les cathédrales gothiques; mais amour et haine, c'est toujours la lutte, et je ne m'étonne pas qu'on ait pu entendre M. de Montalembert dire de lui-même : « Je serai toujours un ultra, » — un ultra même quand il sera modéré. C'est un lutteur, dis-je. Ainsi se révèle M. de Montalembert dans ces *œuvres* qu'il recueille aujourd'hui, fragmens dispersés au hasard d'une carrière qui trouve son unité moins dans le lien et la consistance des opinions que dans l'indépendante originalité d'un talent qui imprime son caractère à tout ce qu'il remue, à tout ce qu'il évoque. Ce qui apparaît dans ces pages, qui sont le perpétuel commentaire d'un temps, ou, si l'on veut, un épisode de ce temps, ce n'est ni un écrivain, ni un politique, ni un libéral, ni même peut-être un simple catholique; c'est un homme dans l'acception la plus vivante du mot; c'est une nature impétueuse et fière, frémissante et hautaine, qui n'a trop souvent de la politique que le goût, du libéralisme que l'humeur militante, de la religion que l'ardeur provocatrice, et chez qui tous ces élémens se fondent, se combinent sous le sceau d'une sincérité passionnée.

Lorsque M. de Montalembert, en rejetant un regard sur cette vie publique qu'il a parcourue avec éclat, en s'interrogeant lui-même sur ce qu'il a voulu, aimé et espéré, cherche dans le passé la trace lumineuse des Fénelon, des Montesquieu, des Royer-Collard, des Casimir Perier, des Tocqueville, et se met humblement à la suite de cette élite, il se trompe; il n'est point de cette famille, pas plus que de celle de Chateaubriand et de Mme de Staël. Ce n'est point un écrivain, et il pourrait bien y avoir quelque lueur de vérité dans ce qu'il dit lui-même de ses *œuvres :* « Ma renommée littéraire aura beaucoup plus à perdre qu'à gagner à cette résurrection trop fidèle de mon passé. » Ce n'est pas qu'entre ces deux dates de sa vie intellectuelle, marquées par l'*Histoire de sainte Élisabeth de Hongrie*

et *les Moines d'Occident*, M. de Montalembert n'ait multiplié les essais, les fragmens, les brochures, les livres, et que dans cette multitude d'écrits il n'y ait souvent un souffle de généreuse éloquence, des traits d'une vigoureuse inspiration et d'une grâce originale et fière. Il échappe plus d'une fois à M. de Montalembert des pages d'une réelle puissance d'émotion ou d'ironie. Ce qui lui manque, c'est la conception, c'est l'instinct véritable des conditions de l'art littéraire. Il subit la passion du moment, et l'éclat de la verve couvre ce qu'il y a de confusion dans la marche des idées ou dans la proportion des tableaux. D'ailleurs cette préoccupation désintéressée de l'art a-t-elle à ses yeux une grande valeur? Quand il écrit sur Saint-Simon, est-ce bien à Saint-Simon et à son époque qu'il songe? Il est tel fragment sur Mme de Maintenon où le sentiment de toute nuance disparaît, et qui ne semble combiné que pour aboutir tout à coup à l'apothéose de M. de Falloux. L'auteur de l'*Histoire de sainte Élisabeth de Hongrie*, de cette légende d'un intérêt un peu effacé, n'est donc point rigoureusement un écrivain, ou il ne l'est que par saillies, par éclairs, et il n'est pas non plus un politique. Il n'a ni la netteté, ni le coup d'œil, ni le sens de la réalité d'un homme d'état accoutumé à manier les ressorts complexes des affaires humaines. Observateur sagace et émouvant des situations, il ne laisse pas entrevoir un sentiment bien exact de ce qui est possible. Il ne se défend pas absolument de toute chimère, et je ne pense pas qu'il offre comme le dernier mot de ses théories constitutionnelles l'idée qu'il émettait récemment de créer une pairie élue, comme en Prusse, par les propriétaires *centenaires*, en d'autres termes par les propriétaires possédant leurs terres depuis cent ans, ce qui ne laisserait pas bientôt de devenir difficile en France, et reléguerait le régime constitutionnel au rang des utopies ou des exhumations archéologiques, s'il était à ce prix. La chimère rétrospective et l'absolu sont trop souvent les piéges de cet esprit brillant, qui échappe aux difficultés pratiques et se jette hors de la réalité.

M. de Montalembert n'est donc par sa nature ni un écrivain aux conceptions réfléchies, ni un politique au conseil juste et prévoyant. C'est un orateur. La passion de la lutte est le fond chez lui; l'arme, la forme de l'action et de la pensée, c'est le discours, et même quand il écrit des brochures, des essais ou des lettres, on dirait encore l'orateur enivré du combat, cherchant à communiquer sa passion ou enfonçant le trait d'une main accoutumée au geste des tribunes. C'est un partisan de la parole, indépendant et assez indiscipliné, tenant la campagne pour lui-même, harcelant l'ennemi, se plaisant à ces hardies et brillantes aventures de l'éloquence d'où il revient quelquefois vaincu et blessé, mais sans cesser d'aimer le

combat. Et ces *œuvres* elles-mêmes rassemblées aujourd'hui, que sont-elles? Ce sont moins des œuvres que des documens pour servir à l'histoire d'un esprit plein de feu. Elles sont comme un miroir brisé où se reflète encore une des physionomies les plus originales de ce temps.

L'originalité réelle de M. de Montalembert dans cette vie publique de trente ans, où il a figuré toujours en acteur intrépide, c'est d'avoir été, comme orateur, le *leader* du catholicisme transformé en parti, d'avoir pris cette grande religion politiquement humiliée et vaincue au lendemain de la révolution de 1830 pour la ramener aux luttes du siècle, pour la faire entrer avec lui dans les conseils parlementaires ouverts à son adolescence; c'est d'avoir été le promoteur étincelant de verve de cette alliance nécessaire et pourtant toujours fuyante de la religion et de la liberté, de cette coexistence indépendante des pouvoirs formulée depuis dans un mot devenu fameux : « L'église libre dans l'état libre. » Ce rôle lui était inspiré par sa croyance de chrétien; il s'offrait à lui, si l'on veut, par un mouvement intérieur de réaction contre les insultes dont il avait vu sa foi assaillie dans une heure d'égarement. « Si l'on me demandait, disait-il plus tard devant la chambre des pairs, à quelle occasion se sont ancrées dans mon âme ces convictions, je dirais que ce fut en ce jour où, il y a quatorze ans, je vis la croix arrachée du fronton des églises de Paris, traînée dans les rues et précipitée dans la Seine aux applaudissemens d'une foule égarée. Cette croix profanée, je la ramassai dans mon cœur, et je jurai de la servir et de la défendre. » Ce rôle tout d'inspiration allait aussi merveilleusement à ses instincts de gentilhomme, à sa nature impatiente d'agir et rebelle aux jougs vulgaires. En le plaçant dans une position exceptionnelle, en dehors et au-dessus des combinaisons, des coalitions et des manœuvres de la simple politique, il lui donnait une grande prise sur les faiblesses du temps. Il lui assurait le double avantage de paraître plus libéral que ceux qui avaient cru faire une révolution au nom de la liberté, et de s'armer de la plus grande force morale qui gouverne les hommes, d'être plus conservateur que les conservateurs politiques. Accusé la veille pour avoir voulu être maître d'école malgré les constitutions universitaires, M. de Montalembert entrait dans cette carrière avec la fougue d'une âme formée aux brûlantes polémiques du journal *l'Avenir*, d'un esprit qui, même après avoir refusé de suivre Lamennais jusque dans ses scissions avec Rome, a gardé toujours la marque de ces impressions premières, et il faut se rappeler le temps, les choses et les hommes pour se faire encore une idée de ce qu'il a pu y avoir d'étrangement original à un certain moment dans cette verdeur de jeunesse se produisant au sein d'une assemblée grave

et sénatoriale, dans cet accent de néophyte retentissant devant des législateurs guéris de tous les entraînemens, dans cette ardeur de *fils des croisés* s'adressant à des *fils de Voltaire*, à des libéraux de 1789. M. de Montalembert avait un rôle à part au Luxembourg par sa jeunesse comme par la nature de ses opinions.

Ce n'était point un légitimiste malgré ses traditions aristocratiques. Il n'avait que des sympathies pour les peuples, pour la révolution de juillet, pour la Belgique affranchie, pour la Pologne insurgée et vaincue, pour l'Allemagne « vexée, garrottée dans sa liberté par des princes parjures, » pour l'Italie elle-même devenue « un enfer politique et intellectuel. » Il reconnaissait entièrement le principe de la souveraineté nationale, et comparait un jour la légitimité monarchique telle que l'absolutisme l'avait faite au principe turc. Ce n'était point non plus un conservateur de l'ordre nouveau. Il combattait d'une parole ardente les restrictions de liberté de la monarchie de 1830 et surtout sa politique extérieure. Avant de porter le dédain de cette politique à la chambre des pairs, il écrivait cette introduction des *Pèlerins polonais* de Mickiewicz qu'il supprime aujourd'hui dans ses *œuvres* et qui n'existe pas moins, où il parle de la France avilie, « des tristes êtres qui la gouvernent,... des lâches qui ont tenté de déshonorer notre révolution pour la mieux confisquer à leur profit,... de l'ignominie qui s'accroît chaque jour... » M. de Montalembert cependant n'était point, d'un autre côté, de ce qu'on appelait alors le parti du mouvement, l'opposition. Nul parti ne lui semblait plus imbu de tous les préjugés, de toutes les passions, de toutes les jalousies révolutionnaires. C'était à ses yeux un faux libéralisme qu'il accablait de sarcasmes et qu'il représentait comme une étape vers le radicalisme purement anarchique et despotique.

Placé entre tous les camps, M. de Montalembert n'appartenait réellement à aucun d'eux. C'était un jeune tribun catholique, seul d'abord, puis cherchant bientôt le retentissement et l'appui au dehors, s'emparant de la direction du clergé et de l'épiscopat lui-même en paraissant lui obéir, organisant des comités, promulguant des manifestes, formant et disciplinant un parti pour le conduire à la conquête de toutes les libertés de l'église : liberté de l'enseignement, liberté de la charité, liberté des rapports avec Rome, liberté d'association et des ordres monastiques. Il revendiquait en un mot la liberté du bien, puisque la liberté du mal existait, pour me servir d'une de ses expressions. Ce fut une campagne habilement conduite, et c'est dans cette campagne, dont l'épisode le plus saillant est la discussion d'une loi sur la liberté de l'enseignement en 1844, que M. de Montalembert apparaît réellement dans son rôle

de *leader* du catholicisme, ne laissant jamais tomber le combat, ne négligeant aucun moyen d'action, prodiguant la passion hautaine et la verve incisive, défendant l'église sans doute, mais invoquant surtout la charte, le droit commun, la liberté, et agrandissant chaque jour sa position par des incursions dans la politique générale, par les saillies d'un vif sentiment patriotique toutes les fois que s'élevaient des questions d'honneur ou d'intérêt national.

Je ne veux pas suivre M. de Montalembert dans les accidens multipliés de cette vie laborieuse et émouvante de parlement dont il subit l'attrait vainqueur, et où la défaite n'est rien pour lui tant qu'il garde l'espoir de combattre encore par la parole. Ce *leader* catholique, comme je l'appelais, a connu tous les enivremens de la lutte; il a succombé au piége des thèses absolues, des injustices faciles, et plus d'une fois il a compromis par les excès d'une tactique passionnée la cause qu'il voulait servir. Faire notamment du catholicisme un parti, c'était peut-être bien le diminuer; c'était l'exposer aux scissions, aux déchiremens, aux chocs d'influences, à la variable fortune de tous les partis politiques. Il y avait dans cette tentative ce que M. Dupanloup, censurant *l'Univers*, a un jour appelé l'idée presbytérienne d'un gouvernement laïque de l'église à côté du vrai gouvernement de l'épiscopat. L'auteur des *Moines d'Occident* avoue aujourd'hui quelques-unes de ses erreurs du temps passé avec une candeur d'athlète vaincu qui ne demande pas mieux que de reporter ses coups sur d'autres ennemis et même sur quelques-uns de ses anciens amis. Et pourtant dans cette succession de discours où tant d'autres questions supérieures viennent se grouper autour de la question religieuse elle-même, à considérer cet ensemble animé de vues et d'idées que le geste achevait autrefois, n'est-il pas plus d'un point où l'orateur catholique a eu raison, a moralement vaincu en quelque sorte? M. de Montalembert était dur pour la politique extérieure de la monarchie de 1830, témoin le jour où, après avoir rappelé le mot de Louis XIV disant que le roi d'Angleterre et son chancelier connaissaient ses forces, mais ne connaissaient pas son cœur, il ajoutait en s'adressant au gouvernement: « Aujourd'hui c'est tout le contraire. Le roi d'Angleterre et son chancelier ou ceux qui le représentent dans le monde ne connaissent pas nos forces; ils ne savent pas tout ce qu'il y a encore d'énergie, de vigueur dans cette nation mécontente, ils ne savent pas tout ce que l'union des partis et des colères refoulées produira dans ce pays, quand il aura cessé de subir l'influence du narcotique que vous lui administrez; mais ce qu'ils connaissent trop bien, c'est le cœur de ceux qui nous gouvernent: c'est là le secret de leur force et le secret de notre faiblesse. » Dans cette dureté même cependant, il y avait un fier sentiment de patrio-

tisme. M. de Montalembert avait la passion sincère de la grandeur nationale, l'effroi de voir la France amoindrie. Il redoutait pour le régime constitutionnel le péril d'une politique affectant trop l'amour de la paix, laissant du malaise au cœur de la France, et il peut dire aujourd'hui que les événemens ne lui ont pas donné absolument tort.

M. de Montalembert était au fond dans la vérité et dans la justice lorsqu'il s'élevait contre le monopole dictatorial de l'état enseignant, et réclamait une part de soleil pour la liberté de l'éducation. Il n'avait point tort lorsqu'il montrait l'incompatibilité entre cette foule de décrets, lois et ordonnances, traditions de tous les despotismes, et le principe du régime constitutionnel. Il avait raison lorsqu'il signalait sans cesse le danger des excès de la centralisation et de l'omnipotence de l'état se substituant partout à l'initiative individuelle. M. de Montalembert enfin avait une vue juste des conditions morales du temps dans son idée essentielle de la réconciliation de la religion et de la liberté, quand il démontrait que la religion avait besoin de la liberté pour reconquérir son ascendant sur les âmes, et que la liberté elle-même avait besoin de la religion pour s'affermir, que son plus redoutable ennemi était le radicalisme révolutionnaire. C'était l'inspiration supérieure des discours et des polémiques de M. de Montalembert; mais, en s'inspirant de ces idées générales, il leur donnait je ne sais quel caractère exclusif, agressif, et c'est ce qui faisait de son éloquence une sorte d'excentricité brillante se perdant avec un inutile fracas sous ces paisibles ombrages du Luxembourg dont il parlait plus tard.

Il y eut pourtant une heure où, ces facultés d'orateur grandissant et la situation se transformant en même temps, M. de Montalembert arrivait à être tout à coup non plus seulement le chevalier intrépide et aventureux des droits de l'église, mais l'observateur énergique, émouvant et inexorable de tout un ordre nouveau de crises publiques, l'orateur d'une société en détresse. Par une coïncidence curieuse, M. de Montalembert lui-même avait la fortune de faire entendre le cri d'alarme de la civilisation dans ce discours sur la Suisse et la guerre du *Sonderbund* qui transportait la pairie d'enthousiasme aux premiers jours de 1848, et qui était comme le prologue retentissant d'un drame inattendu pour l'Europe tout entière, d'une carrière nouvelle d'éloquence pour le chef du parti catholique. M. de Montalembert se méprenait peut-être un peu sur la portée générale de ces événemens de la Suisse : il exagérait un peu le sens de ce duel intérieur de la Suisse radicale et de la Suisse catholique; mais dans ce travail d'unité et de révolution devant lequel pliaient l'indépendance locale, le droit, l'esprit religieux des petits cantons, à la

lueur de cet incendie allumé à nos portes, il voyait le signal d'une invasion nouvelle de barbarie, la menace d'une éclipse possible de la liberté. Passion indignée, ironie sanglante, amertume, sarcasme, tout se mêlait dans ce discours lancé contre un ennemi qui cette fois était l'ennemi commun et dont on sentait l'approche. Ce n'était plus une doléance religieuse et catholique, c'était une défense de l'ordre, de la paix, de la liberté surtout. « Savez-vous, disait-il par une sorte de pressentiment enflammé, ce que le radicalisme menace le plus? Ce n'est pas au fond le pouvoir : le pouvoir est une nécessité de premier ordre pour toutes les sociétés; il peut changer de main, mais tôt ou tard il se retrouve debout; il ne périt jamais tout entier. Ce n'est pas même la propriété : la propriété aussi peut changer de main, mais je ne crois pas encore à son anéantissement ou à sa transformation. Savez-vous ce qui peut périr chez tous les peuples? C'est la liberté. Ah! oui, elle périt, et pendant de longs siècles elle disparaît. Et pour ma part je ne redoute rien tant dans le triomphe de ce radicalisme que la perte de la liberté... » Il faut se souvenir que nul n'avait parlé jusque-là ce langage, qu'on était à la veille de février, et que la société tout entière, bien qu'agitée à la surface, dormait encore dans une sécurité trompeuse, désarmée bien moins de moyens de défense matérielle que de vigilance morale.

C'est peut-être le plus beau jour de la vie parlementaire de M. de Montalembert, ce jour exceptionnel de la vie de tout homme sur lequel tombe le rayon de soleil. Un mois après, quelques-uns de ces grands traits prophétiques étaient des réalités. Ce qui faisait à cette époque de M. de Montalembert un des chefs naturels de ce grand parti, ou, pour mieux dire peut-être, de cet énergique amalgame de forces conservatrices organisé en désordre au sein du désordre universel, dans la débâcle des sociétés européennes, c'est que plus que tout autre il sentait palpiter en lui cet instinct du péril commun né de l'habitude de suivre les événemens à la lumière de la foi religieuse. Un ordre nouveau de problèmes surgissait où toute la puissance de l'idée chrétienne n'était pas de trop pour aider à la défense de la civilisation. Quel était le sens de cette révolution qui venait d'éclater? Était-ce une surprise, un coup de fortune improvisé par la force des rues? Était-ce le signe de la maturité de l'idée républicaine? Je ne sais; j'admire toujours comment ceux qui mettent la main à ces crises formidables qui s'appellent des révolutions ignorent profondément ce qu'ils font, et sont les instrumens involontaires de quelque œuvre inconnue dont le dessein et le dernier mot se dérobent à leur vue troublée. Ce qui est certain, c'est que la première conséquence de la révolution de février était de transformer absolument la condition des partis en les jetant en présence d'une

situation si prodigieusement aggravée. Ceux qui la veille encore, dans un intérêt de libéralisme, suivaient d'un œil jaloux l'activité de l'église et mettaient en cause son esprit de domination, s'apercevaient qu'il y avait un autre ennemi plus dangereux. Les hommes comme M. de Montalembert sentaient à leur tour ce qu'il avait pu y avoir de témérité imprévoyante dans ces guerres à outrance qui avaient affaibli une monarchie tolérante. Ils avaient tous quelque chose à oublier et à faire oublier. C'était une réunion d'humbles pénitens selon un mot piquant. Les uns et les autres, également vaincus sans avoir combattu, et quelques-uns ayant contribué à leur propre défaite, se rapprochaient sans illusion, sans enthousiasme, non plus pour agiter les querelles de l'Université et de la liberté, des jésuites et de la philosophie, mais pour défendre la société par tous les moyens pratiques, comme on soutient pierre à pierre un édifice menacé de destruction.

Quant à M. de Montalembert, jeté sur cette scène nouvelle démesurément agrandie, il avait son rôle tout tracé par sa récente déclaration de guerre contre le radicalisme, par tous ses instincts, comme il avait sa place marquée par l'éclat de sa parole au premier rang de cette majorité organisée pour la défense sociale, de cette majorité qui aidait la république à vivre et à mourir. Les discours de M. de Montalembert pendant ces trois années de république sont la plus vivante expression de ce courant d'idées conservatrices qui était le fond de toute la politique, de ce mouvement de réaction qui se précipitait jour par jour. Seulement, en s'emparant de ces idées, en les développant sous toutes les formes, M. de Montalembert les marquait du sceau de sa nature entière et absolue; il leur communiquait je ne sais quelle allure inquiétante, sans observer que même dans cet état violent de crise où le socialisme était l'ennemi public, où la peur était un mal presque aussi grand que le mal lui-même, il y avait des résultats généraux de la révolution française que l'opinion n'était point disposée à répudier et à livrer. En un mot, dans cette éloquence, même en ses essors les plus justes, même lorsqu'elle semblait répondre à une passion du moment et servir une cause qui était celle de tous, il y avait, il y a eu toujours ce quelque chose de brillant et d'excessif, d'emporté, qui en fait une puissance compromettante ou stérile. Sous la monarchie de juillet et sous la république comme aujourd'hui encore, orateur, publiciste, M. de Montalembert passionne les questions sans les éclairer, remue par la stridente vibration de sa parole sans entraîner, et se consume de son propre feu dans la solitude indépendante de ses opinions; il s'agite et il n'agit pas, et ici je touche peut-être à un des traits les plus curieux de cette nature supérieure, mais incomplète.

L'ardeur de la lutte, je l'ai dit, est le signe le plus caractéristique de ce talent. Je ne sais si, parmi les hommes qui ont fait de la parole une puissance, il y en a eu beaucoup ayant aussi naturellement le goût du prosélytisme, le tempérament agitateur, et aussi dénués d'action réelle. M. de Montalembert a tout de l'orateur, excepté le don de faire de sa pensée, de sa parole, un guide pour ses contemporains. Où donc est le secret de cette disproportion entre la vigueur du talent et la mesure de son action réelle? Il est, je crois bien, dans l'homme lui-même, dans l'esprit et les procédés de ses polémiques et dans la nature de ses opinions. M. de Montalembert ne peut faire autrement : dès qu'il est lancé dans la mêlée, il faut qu'il cède à l'impétuosité de son humeur agressive, il faut qu'il foudroie, qu'il pulvérise, au risque de donner à sa parole toutes les formes de la provocation et de l'injure ou du dédain, et c'est le plus lestement du monde qu'il renvoie parmi les flibustiers et les fripons ceux qui seraient tentés de ne point s'associer à ses indignations. Cette arme de l'invective blessante, il la manie avec une verve dangereuse, et en voyant cette ironie élégamment implacable, on se souvient sans le vouloir du mot du poète : « Il faut des perles au poignard! » Il y a sans doute dans l'éloquence de M. de Montalembert une puissance réelle d'émotion et un chaleureux amour du bien ou de ce qu'il croit être le bien; mais ce qui domine visiblement chez lui, c'est l'intense faculté de l'indignation et du mépris, c'est une colère toujours prête à se répandre, une colère où il se complaît comme dans une atmosphère naturelle. Organisation passionnée chez qui la passion prend plus volontiers la forme de la haine que la forme de l'amour, il lui faut toujours un ennemi à combattre : l'Université, le socialisme, le césarisme, l'Italie, lord Palmerston, M. de Cavour, et je pense bien que l'adversaire pour lequel il a eu le plus de considération, tout en la manifestant avec sa hauteur naturelle, est M. Proudhon. Trompé d'ailleurs par sa passion, il va sans cesse au-delà du but, et c'est ainsi que par l'excès d'une personnalité qui blesse, qui offense, d'un esprit qui soutient quelquefois des idées justes de la façon la plus propre à les rendre suspectes, M. de Montalembert, plus dangereux peut-être par son amitié que par son hostilité, arrive à faire de son éloquence une chose souvent très compromettante pour les causes qu'il veut servir et quelquefois utile aux causes qu'il combat.

Une autre raison plus profonde et moins personnelle explique aussi ce qu'il y a de borné dans l'action politique et intellectuelle de M. de Montalembert parmi ses contemporains, cette sorte de malentendu permanent et latent qui semble exister entre l'orateur et ceux qui l'écoutent. Au fond, cette société moderne où il est

condamné à vivre et à se mouvoir, qu'il a même défendue quelquefois d'un accent courageux, cette société, il ne l'aime pas; il ne l'aime ni dans ses tendances, ni dans ses mœurs, ni dans ce qu'elle considère comme ses conquêtes. La civilisation telle que notre siècle l'entend et le progrès n'échappent point à ses railleries. « Je ne suis pas du tout un admirateur de la société et des gouvernemens modernes, » dit-il. On se souvient de ce mot de naufragé qu'il prononçait en pleine assemblée : « La république est un radeau. » La société moderne, dans sa pensée, est aussi un radeau, ou, si l'on veut, c'est une tente qu'on a le devoir de défendre, mais sur laquelle il n'y a point à se faire d'illusions. Le régime constitutionnel lui-même n'est qu'un abri qu'il faut garder contre l'anarchie et le despotisme; mais ce n'est qu'un abri, et c'est avec l'accent de regret d'un homme presque convaincu que M. de Montalembert répond aux sectateurs de la monarchie absolue : « Certes le régime constitutionnel ne nous rendra pas le XIIIe siècle, ni le XVIIe siècle; il n'enfantera pas des Joinville, des Guise, des Saint-Simon... » La révolution pour cet esprit agité n'est qu'un fait; il n'y a que la liberté qui est un droit, le premier, le plus inaliénable, le seul qui vaille la peine qu'on se dévoue à sa défense.

Je n'irai point certes affaiblir le droit de la liberté; on peut voir seulement dans ces paroles, comme dans un éclair, ce qui divise réellement M. de Montalembert et ses contemporains. Qu'est-ce donc que la liberté dépouillée de la signification que notre siècle y attache, séparée de tous ces principes qu'elle porte en quelque sorte sur ses ailes, de toutes ces conséquences pratiques de liberté civile, d'égalité des droits, de tolérance, d'indépendance de l'état, de démocratie, si l'on veut, qui sont l'esprit même de la révolution, et sont devenus l'essence de la société moderne? Que devient cette liberté dont M. de Montalembert a pu dire un jour : « La liberté! ah! je puis le dire sans phrase, elle a été l'idole de mon âme? » Est-ce uniquement le droit de faire retentir une parole éloquente dans une tribune? Grand et légitime droit sans doute, protecteur de tous les autres, mais qui risquerait de diminuer de valeur, s'il n'était qu'une arme destinée à faire la guerre à tout un ordre de civilisation représenté par ce mot magique! Il peut y avoir certainement, au point de vue de l'art, quelque chose de curieux dans ce spectacle d'un talent vigoureux ne croyant guère à la société moderne et à ses conquêtes, mais se servant avec une rare habileté des armes qu'elle donne pour combattre son esprit, faisant peser sur ses contemporains toutes les conséquences de la révolution et leur disant avec une impérieuse ironie : « Souffrez la loi que vous avez faite! » C'est un spectacle curieux sans doute, mais qui explique ce phénomène

étrange d'un homme doué d'une éloquence émouvante, d'un tempérament agitateur, et dénué d'action sur ses contemporains, leur parlant de liberté, et les laissant presque aussi inquiets que surpris en entendant ce mot toujours plein de fascination.

Et puis, lorsque dans son livre des *Intérêts catholiques* et dans tant d'autres pages frémissantes, M. de Montalembert, se tournant vers les sectateurs de l'absolutisme, trace son idéal politique fondé sur l'énergique vertu de la liberté, sur la valeur et les droits de l'homme indépendant, sur la dignité humaine sauvegardée par les institutions, qu'ajoute-t-il aussitôt? « Telle est ma foi politique, dit-il, et « hors qu'un commandement *du pape* exprès ne vienne, » j'y compte persévérer... » Ainsi, — et je parle uniquement, bien entendu, des intérêts humains, politiques, — cet ensemble d'institutions libérales et de principes de la civilisation moderne dont la liberté est la garantie reste suspendu à la volonté d'un pouvoir qui puise ses règles de conduite dans une sphère de considérations d'un ordre entièrement distinct, qui ne consulte nécessairement que les droits et les intérêts de l'église. Et si « le commandement du pape » vient, si ce sont les théories les plus absolues dirigées contre l'esprit de la société moderne, contre les institutions libérales, qui sont approuvées à Rome, qu'arrive-t-il de la foi politique de M. de Montalembert? Je ne sais si je me trompe, ces simples paroles jettent un jour singulier sur ces scissions qui ont éclaté depuis quelques années au sein du monde religieux, et contre lesquelles M. de Montalembert se révolte encore aujourd'hui sans songer qu'elles étaient en germe dans ce parti catholique dont il était l'organisateur, et qui a échappé à sa direction. L'ancien chef du parti catholique peut déplorer ces scissions avec amertume; il les signalait d'un accent passionné, il y a dix ans déjà, dans une assemblée de la république. « J'ai vu, disait-il, j'ai vu se dissoudre l'armée que j'avais, j'ose le dire, formée pendant vingt années de luttes. J'ai vu se retourner contre moi les hommes que j'avais guidés et précédés dans la lutte pendant vingt années. Je les ai vus verser, comme ils le disent dans leurs journaux, des larmes sur ce qu'ils appellent mon suicide. J'accepte cette épreuve comme un dernier hommage et un dernier service à la cause de la liberté de l'église. J'ai donné à cette cause ma vie, mon courage, vingt ans de persévérance et de dévouement. Je lui offre comme un dernier hommage l'ingratitude, l'impopularité et l'injustice que cette loi m'a fait récolter dans mon propre parti. » Il s'agissait de la loi sur l'enseignement. Depuis cette époque, la scission n'a fait que s'aggraver et se préciser en devenant la lutte entre les absolutistes et les libéraux du catholicisme. Elle éclate dans les pages mêmes que M. de Montalembert a écrites récemment encore

en tête de ses œuvres, et où il poursuit de son implacable hauteur ses adversaires, les dissidens, les apologistes de la monarchie absolue. Et cependant, à la lumière de ces paroles que je rappelais, la différence n'est peut-être point aussi grande qu'on le dirait au premier abord. C'est moins une question d'opinion que d'incompatibilité d'humeur et de tempérament, et le libéralisme de M. de Montalembert n'est pas entièrement l'opposé de l'absolutisme de ses adversaires.

La vérité est que la liberté, pour M. de Montalembert, est moins un système raisonné et coordonné de politique qu'un goût très vif d'indépendance personnelle et le mouvement d'une nature impétueuse et fière qui a besoin d'air et d'agitation. C'est pour lui un moyen d'échapper au niveau démocratique et de donner carrière aux saillies de son humeur. Il aime la liberté comme un grand seigneur qui est un peu dépaysé dans nos sociétés modernes, qui ne trouve plus que la religion et les luttes de la parole dignes de sa noblesse. On a dit quelquefois qu'il y avait des ressemblances qui se transmettaient, des affinités de caractère qui se retrouvaient à travers les siècles. M. de Montalembert aimerait, je pense, à considérer le duc de Saint-Simon, l'auteur des *Mémoires*, comme un de ses ancêtres dont il aurait reçu quelques traits. Il a cherché à retracer cette figure, et il aime à y trouver son idéal, un grand homme de bien et d'honneur. Il l'aime pour sa hauteur, pour sa fierté de gentilhomme, pour sa haine de la bassesse, pour son humeur indépendante et frondeuse. Cette gaillarde brutalité dans la peinture du monde de Louis XIV l'enivre. Ce n'est pas seulement pour l'écrivain qu'il a du goût, c'est pour l'homme et même pour le politique. M. de Montalembert dessine avec trop d'amour la figure de Saint-Simon pour ne pas croire lui ressembler un peu. Ce n'est pas par le style et par la puissance d'observation qu'il lui ressemble, il s'entend; mais il a comme une tradition de cette humeur, de cette hauteur du gentilhomme indépendant, méprisant et ironique. Seulement Saint-Simon est un homme du XVIIe siècle et reste en tout du XVIIe siècle; M. de Montalembert est de notre temps et a vécu dans l'atmosphère démocratique, dont il s'est laissé imprégner. C'est un aristocrate qui dit volontiers d'un ton dégagé : « Je n'aime pas le joug, je ne suis pas assez révolutionnaire pour cela, » et qui en même temps a le langage révolutionnaire, des procédés de polémique entièrement révolutionnaires. Je ne sais si c'est à l'étude de Saint-Simon que M. de Montalembert a contracté cette habitude; mais il aime à prodiguer dans ses pages tous ces termes de tyrannie, de servitude, de valets, de muets, de pieds-plats, de flibustiers, que sais-je encore? Pour nous autres lettrés et gens de moins haute

race, nous n'aimons pas à nous remplir la bouche de ces expressions. Nous sentons que, dans tous les temps, il y a toujours place pour la fierté, et qu'on peut avoir une âme libre sans avoir l'air de demander à tous les pouvoirs la permission de se tenir debout. Il n'y a que des aristocrates pour se servir de ces mots, sauf à les appliquer aux autres, en se réservant le privilége de toutes les vertus qu'ils refusent à leurs contemporains.

Il y a de l'aristocrate chez M. de Montalembert, disais-je, et il y a aussi, — pourquoi ne pas le dire? — du factieux, si l'on veut dépouiller ce mot de ce qu'il a de vulgaire. Le brillant orateur a naturellement les goûts, les instincts, les allures du factieux, et il ne plie le front devant la seule autorité qu'il reconnaisse, l'autorité religieuse, que pour se relever dans cette attitude de rebelle qu'il a eue en face de tous les pouvoirs depuis trente ans. S'il n'eût trouvé la religion pour frein, il eût été sans doute un vrai factieux, et même avec ce frein, après avoir mis sa conscience en sûreté de ce côté, ne s'est-il pas souvent trouvé plus à l'aise pour se livrer à toutes les fantaisies de son esprit d'agression, confondant du reste toutes les nuances, et finissant par se faire une habitude de cette exagération de langage au point de parler des régimes les plus tolérans comme des gouvernemens les plus durs? Je ne voudrais infliger d'autre désagrément à M. de Montalembert que de rappeler ce qu'il a écrit un jour, en laissant deviner dans quel temps il parlait ainsi. « On a accusé le peuple français d'oubli et d'ingratitude envers ses bienfaiteurs, disait-il. Nous n'en savons rien, car nous n'avons jamais connu de ces bienfaiteurs-là; mais ce que nous savons, c'est que de tous les peuples c'est lui qui pardonne le plus vite à ceux qui l'oppriment, le trahissent et le déshonorent, et que c'est à peine si aujourd'hui toutes les douleurs, toutes les injures de la patrie et de l'humanité ont conservé une place ailleurs que dans quelques mémoires tenaces et quelques âmes ulcérées comme la nôtre. » Après cela, dans ces saillies d'indignation qui se renouvellent assez souvent chez M. de Montalembert, qui ont même une certaine monotonie, et où s'exhale l'âpre humeur du gentilhomme à demi factieux, il y a aussi, je ne l'ignore pas, la part de l'imagination et de l'entraînement oratoire; il y a du lettré accoutumé dès sa jeunesse à tous les succès et précocement enivré du bruit de sa propre parole. M. de Montalembert se laisse emporter par les nécessités d'un rôle qui a fini par se confondre avec sa nature, et peut-être ne pourra-t-on pas dire de lui ce qu'il disait lui-même un jour, à son entrée à l'Académie, de son prédécesseur, l'honnête et pacifique M. Droz: « Il entraîne par des qualités de plus en plus rares dans la vie littéraire, la sincérité, la simplicité et la modestie. Il ne pose jamais, il

ne joue pas un rôle; il ne tente rien d'osé, rien d'outré. » Quant à la sincérité, le successeur de M. Droz à l'Académie l'a certainement.

Le mouvement d'opinions qui éclate dans tout ce que pense, dit ou écrit M. de Montalembert se ressent de ce caractère, de cette sincérité véhémente, de ces tendances diverses qui luttent en lui. Liberté, religion, principe des nationalités, droits populaires, tout prend la mesure de sa passion du moment, ou, si l'on veut, de sa foi. Il passe sa vie à combattre. C'est un libéral catholique sans doute ou un catholique libéral; mais entre ces deux instincts, qu'il a la généreuse ambition de concilier, il n'a pas trouvé le lien, et de là vient ce singulier mélange en lui du tribun et du *fils des croisés*. C'est le secret des contradictions et des inconséquences d'un esprit passionné d'indépendance pour lui-même et n'attachant qu'un sens personnel en quelque sorte à ce mot de liberté, d'un esprit maudissant les traités de 1815 et se révoltant contre les nations qui les brisent, invoquant sans cesse les droits populaires et n'ayant point assez de foudres contre les peuples qui s'affranchissent, d'un esprit enfin glorifiant justement la Pologne pour son héroïsme dans le malheur, pour sa passion d'indépendance, et prodiguant l'anathème à l'Italie émancipée, opposant naïvement Manin à M. de Cavour et se donnant le facile avantage d'être avec les Italiens à Venise pour ne plus être avec eux dans le reste de la péninsule. Qu'ont fait les Italiens cependant, si ce n'est de penser ce que M. de Montalembert lui-même pensait il y a trente ans, quand il écrivait : « Voyez tous ces indignes souverains de l'Italie, d'une politique si profonde, d'une imagination si merveilleusement féconde pour le malheur de l'admirable race dont ils sont les maîtres, qui ont réussi à faire un enfer politique et intellectuel de ce paradis des nations, et qui ont réduit toutes les âmes fières et libres à maudire cette patrie, la plus belle création du ciel, parce que, comme ils disent avec raison, une tombe n'est jamais une patrie? » Et au fond, en intervenant au-delà des Alpes, en aidant l'Italie à s'émanciper et à rejeter l'Autriche sur l'Adriatique, la France a suivi une politique qu'un sentiment libéral n'a point, ce me semble, à désavouer, même en présence des problèmes qui ont surgi tout à coup. La guerre a pu faire éclater ces problèmes, elle ne les a point créés, et toutes les habiletés, toutes les sagesses n'auraient pu changer une situation que Rossi résumait d'un trait quand il disait : « Le gouvernement temporel du saint-siége ne peut pas ne pas devenir un gouvernement moderne; il faut qu'il se réforme, ou il sera emporté. »

Ce n'est pas la guerre qui a créé ce problème, épineux sans doute, fait pour émouvoir les consciences catholiques, mais qu'on ne peut éluder desormais : c'est le mouvement des sociétés modernes s'é-

mancipant graduellement dans leur vie civile et marchant de plus en plus à la séparation des pouvoirs; c'est ce principe de liberté universelle que M. de Montalembert a souvent et justement revendiqué pour l'église, sans observer que la première condition de cette liberté de l'église dans l'ordre spirituel, c'est l'indépendance temporelle et civile des peuples. A le considérer de haut, ce qui se passe à Rome n'est que le dernier mot de tout un travail qui se poursuit depuis soixante ans, souvent avec l'aide des catholiques les plus ardens eux-mêmes, qui impose le devoir d'assurer sous d'autres formes la pleine et souveraine indépendance du saint-siége, mais qui ouvre en même temps de nouveaux horizons au catholicisme par la liberté. Et cette idée est si bien entrée dans le monde qu'on a quelque peine à imaginer aujourd'hui la possibilité de reconstituer les états du saint-siége tels qu'ils étaient il y a trois ans encore; cette possibilité, on le sent, ne serait qu'au prix d'effroyables catastrophes, de guerres terribles. Et si même le pouvoir temporel de l'église se relevait victorieux de ces épreuves, serait-il plus affermi au milieu d'une nation vaincue, mais frémissante et irréconciliablement ennemie? C'est ce que M. de Montalembert ne voit pas dans ses violentes sorties contre l'Italie et contre tous ceux qui l'ont guidée dans cette transformation. Il s'enferme avec son âpre passion dans la résistance. Il l'écrivait, il y a quelque temps, dans une lettre à M. de Cavour, quand ce grand homme d'état vivait encore et traçait le programme de *l'église libre dans l'état libre*. « Je prétends que parmi les vrais catholiques, les seuls qui puissent compter, les seuls dont l'adhésion soit une force en matière religieuse, prêtres ou laïques, vous n'aurez personne. » C'est le penchant d'esprit de M. de Montalembert d'être seul catholique, seul libéral, et d'avoir une communion hors de laquelle il n'y a point de salut.

Mais l'erreur la plus singulière de cet ardent esprit dans la guerre qu'il fait à la révolution italienne, c'est d'aller jusqu'en Pologne chercher une alliée, de se faire une arme des malheurs de cette brillante et héroïque race contre une autre race, d'opposer enfin, comme il l'a fait récemment, à une nation qui se relève *une nation en deuil*. Ce n'est pas l'éloquence qui manque à ces pages, ni le sentiment généreux, ni même ces élans entrecoupés de passion libérale qui sont en quelque sorte l'allure naturelle de l'écrivain. Là toutefois où commence l'illusion de M. de Montalembert, c'est lorsqu'il scinde ce qu'une pensée vraiment libérale réunit, lorsqu'il trace deux camps, mettant d'un côté le droit, la liberté, le malheur, la foi chrétienne, la dignité, et dans l'autre le crime, les attentats de la force, l'iniquité triomphante, et pour tout dire « les fripons et les flibustiers, » puisqu'il aime ces mots. « La cause de la Pologne,

dit-il, n'a, Dieu merci, rien de commun avec la cause italienne; elle est aussi ancienne que celle-ci est nouvelle, aussi pure que celle-ci est souillée, aussi sainte et aussi légitime que celle-ci est coupable! » L'illusion peut plaire à M. de Montalembert; est-il bien convaincu lui-même qu'il ne trace pas un tableau de fantaisie, et qu'il ne plie pas un fait réel à sa passion d'orateur? Un peuple qui se réveille et s'agite sous l'unique influence d'un sentiment moral, qui, à travers toutes les épreuves, nourrit le même feu de patriotisme inextinguible, qui se soutient par des miracles d'énergie intérieure et de résistance passive, un peuple qui a des poètes pour lui inspirer l'esprit de sacrifice et de persévérance dans le malheur, qui fait des manifestations en chantant des hymnes religieuses et n'oppose à la force qu'une obstination désarmée, c'est assurément un phénomène aussi nouveau qu'émouvant. Le caractère religieux de ce réveil tout pacifique de la Pologne contemporaine est un des faits les plus extraordinaires du moment présent. Seulement ce profond sentiment religieux, catholique, qui est l'essence du patriotisme polonais, a-t-il la signification que lui donne l'auteur de ces pages chaleureuses sur *une nation en deuil?* Est-ce une contradiction de la révolution italienne, même en ce qui touche la transformation de la papauté temporelle? Voilà où M. de Montalembert se trompe singulièrement.

Cette Pologne religieuse, catholique, qui s'est révélée subitement à la lumière, n'a rien de commun, dirai-je à mon tour, avec les idées de M. de Montalembert. Elle est dévouée au chef de la religion, à l'église, fort peu à la souveraineté temporelle du pape, et elle n'est nullement ultramontaine en ce sens. L'an dernier, lorsque parut cette brochure, *le Pape et le Congrès*, qui mit en déroute la diplomatie, le directeur d'un journal conservateur de Cracovie, M. Maurice Mann, homme d'un caractère sérieux et de talent, voulut entreprendre une défense du pouvoir temporel du saint-siége, et il fut aussitôt abandonné par ses coopérateurs. Les actionnaires mêmes du journal se réunirent, et M. Maurice Mann se vit obligé de suspendre son œuvre. On a cherché, dans ces derniers temps, à provoquer de la part des évêques polonais des manifestations en faveur de la souveraineté politique du pape; il n'y a eu, si je ne me trompe, qu'une pastorale de l'archevêque de Posen, et encore a-t-elle été gourmandée pour sa froideur. Il y a un mois à peine, un banquet avait lieu à Wilna pour célébrer l'anniversaire de la réunion de la Lithuanie à la Pologne; l'évêque était un des assistans. On portait toute sorte de toasts patriotiques, et l'un d'eux était en l'honneur de qui? — De Garibaldi. Le nom de Garibaldi est un des plus populaires en Pologne. Ces poètes eux-mêmes que

M. de Montalembert glorifie aujourd'hui allient à une inspiration profondément nationale et religieuse une liberté singulière à l'égard du pouvoir temporel de l'église et de Rome. Il y a un poème de Krasinski, l'*Iridion*, où ce sentiment prend des formes etranges. Iridion est un héros antique, un Hellène vaincu par le glaive romain, et qui garde contre Rome victorieuse une haine vengeresse. Le poète l'endort pendant des siècles, puis le réveille dans la Rome de nos jours, et que voit-il alors? « Sous les portiques d'une basilique se tiennent deux vieillards revêtus d'un manteau de pourpre; quelques moines les saluent du nom de princes de l'église et de pères. Sur leur visage, on lit l'indigence de la pensée. Ils montent dans une voiture traînée par deux chevaux noirs et maladifs... Sur les panneaux de cette voiture, on voit des restes de dorures. Les roues gémissantes ont passé, et avec elles les deux têtes blanches et penchées ont disparu. — Ce sont les successeurs des césars! dit le guide; c'est le char de la fortune et des triomphateurs! » — Et l'Hellène Iridion s'arrête à ce spectacle; il sent la haine mourir dans son cœur et se trouve assez vengé. Le poète Slovacki a des inspirations bien plus libres encore dans son drame de *Kordyan*, où l'une des scènes les plus originales se passe entre un Polonais et le pape.

Que veux-je dire simplement? C'est qu'entre la cause polonaise et la cause italienne il y a des liens intimes, mystérieux, que les peuples sont les premiers à sentir, que les esprits libéraux ne peuvent méconnaître. Elles ont toutes les deux le même caractère. De là le retentissement de la révolution italienne en Pologne, et la popularité de Garibaldi, et le vote des députés polonais du parlement de Berlin en faveur de l'Italie. M. de Montalembert affirme, il est vrai, que les députés de Posen ont commis un crime, que les Polonais n'ont pas le droit d'avoir des sympathies pour l'unité italienne. Ce n'est là, à tout prendre, que l'inconséquence d'un esprit qui cherche dans son affection pour la Pologne le droit d'être plus violemment hostile à l'Italie. Vérité sur la Vistule, erreur au-delà des Alpes! M. de Montalembert ne fait à son insu qu'imiter dans un sens contraire ces libéraux équivoques qu'il accuse d'être froids et indifférens pour la Pologne au moment même où ils se font les bruyans sectateurs de l'Italie.

Au fond, dans cette attitude passionnée et militante où il aime à se montrer, dans ce mouvement ardent de pensées et de passions contraires, M. de Montalembert a quelque chose d'un personnage de l'un des drames les plus énergiques de ce poète Krasinski, qu'il prend aujourd'hui sous la protection de son éloquence. Ce personnage est le héros de *la Comédie infernale*, le comte Henri, dont

l'âme, elle aussi, est le théâtre d'un grand combat. Si le comte Henri s'interrogeait lui-même, il se souviendrait qu'il fut un temps dans sa jeunesse où il respirait l'air de son siècle, où il ouvrait son esprit aux espérances d'un avenir inconnu, s'enflammait, sans distinction subtile, pour l'indépendance des nations opprimées, et croyait à la démocratie, à un ordre nouveau. Il est désabusé. Une fois mis en présence de l'ordre nouveau dont il acceptait le pressentiment, il se révolte; sa fierté de gentilhomme se redresse. Cette démocratie, pour laquelle il avait de vagues penchans et des caresses, lui apparaît brutale, violente et abjecte. Il refuse de plier sous le niveau des multitudes, pour lesquelles il n'a que de la haine. Cet idéal démocratique d'autrefois s'est changé en une réalité sinistre. « Il s'agit de l'état sauvage, » dit-il, et alors son rôle est tout tracé : il est le défenseur de l'ordre ancien, il est le soldat du passé, et se renferme dans la tour démantelée où il est assailli par le flot montant. Ce n'est pas qu'il ait une sérieuse estime pour la cause qu'il défend : il ne croit guère à cet ordre ancien, il n'y croit pas du tout; il sent lui-même ce qu'il a de vulnérable et de fatalement condamné. Son amour de la cause qu'il a embrassée n'est que la haine de ses adversaires. Seulement il croit que le devoir pour lui est dans ce camp où le fixe la fatalité de son instinct, et il accepte la consigne, dédaignant les transactions, combattant sans illusions, aimant mieux rester parmi les vaincus qu'aller se confondre dans la masse obscure et grossière des triomphateurs : personnage étrange, altier et ironique, placé entre une cause qu'il méprise et une cause qu'il hait, entre le passé, qu'il ne croit tout au plus assez vivant que pour livrer une dernière bataille, et l'avenir, devant lequel il refuse d'abaisser son orgueil. Et comme il a vécu de la vie de l'esprit, comme il a été un lettré, un poète, l'imagination est sa complice; elle l'aide à se tromper lui-même, elle est toujours de moitié dans ses jugemens et dans ses résolutions.

Je ne méconnais pas ce qu'il y a d'émouvant dans ces luttes intérieures d'une âme agitée des nobles inquiétudes de la destinée humaine et se révoltant contre les transformations d'un siècle tout en croyant peu au passé. Le danger est de se livrer trop amoureusement à cette muse acerbe du désabusement passionné et de l'invective hautaine, de se considérer comme l'unique dépositaire de la foi, de la liberté, de l'honneur, de la dignité, et de se réfugier dans un sentiment superbe comme dans une tour mystérieuse du haut de laquelle on voit le monde affamé de servitude, se débattant entre le culte de la force et une cupidité grossière, la jeunesse elle-même dépouillée des délicates fiertés, indifférente et énervée, découragée par des périls qu'elle n'a pas courus, idolâtre d'un repos qu'elle n'a

pas mérité. Le danger est de vouloir réaliser la noble et féconde alliance de la foi religieuse et de la liberté, en identifiant la religion avec ce qui périt et en se servant de la liberté contre l'esprit même d'un siècle et d'une civilisation. M. de Montalembert a eu, dit-il, une foi et une illusion. Il a cru que la liberté religieuse et politique était la seule sauvegarde des sociétés contemporaines contre leurs corruptions; il a imaginé que la France nouvelle, la France de 1789, était capable d'aimer la liberté et de s'y attacher d'un culte inébranlable. Il garde sa foi, il renonce à son illusion, et c'est là justement son orgueilleuse erreur de refuser, ne fût-ce que par ironie, à la France les vertus qu'il ne réserve que pour lui seul. Il y a sans doute dans le monde contemporain des vices et des corruptions inhérens à une civilisation avancée et à une démocratie victorieuse. Il y a eu des éclipses et des défaillances. La liberté a eu ses épreuves, et la religion a eu les siennes. Je ne sais si la jeunesse est ce troupeau vulgaire que peint M. de Montalembert; je ne le crois nullement, je crois pour ma part que la jeunesse d'aujourd'hui ressemble à la jeunesse de tous les temps, et qu'à côté des indifférens et des énervés il y a une multitude d'âmes jeunes ouvertes à toutes les émotions généreuses. Dans son ensemble, le mouvement auquel nous assistons n'a rien de vulgaire, et rien au monde ne peut faire croire que dans cette société moderne qui se dégage, qui gagne peu à peu toutes les régions de l'Europe, qui arrive péniblement à la vie, il n'y ait place pour la liberté, pour la dignité, pour l'indépendance de l'esprit, pour la religion elle-même. C'est une transformation confuse et obscure encore, il est vrai, mais qui, loin de décourager du combat, est faite pour attirer les âmes viriles. Seulement ce n'est pas par la haine qu'on la conduira et qu'on interviendra utilement; c'est plutôt par une juste, vigilante et sérieuse sympathie qu'on peut la conduire vers le bien.

CHARLES DE MAZADE.

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE

14 octobre 1861.

Le roi de Prusse est parti, le roi des Pays-Bas arrive. Ce n'est point en nouvellistes de cour que nous mentionnons ces royales visites. Nous ne sommes pas enclins à exagérer la valeur de ces actes de courtoisie; nous ne cherchons pas non plus à en restreindre l'importance. Il serait difficile par exemple de refuser toute signification politique au voyage du roi de Prusse à Compiègne. Après la guerre d'Italie amenant pour dénoûment l'annexion de la Savoie, une crainte vague, dirait-on si l'on se laissait aller à la pente du lieu-commun, aiguë, faudrait-il dire pour être vrai, s'était répandue en Europe. On voyait la France reprise de la manie des frontières naturelles. Après les Alpes, s'imaginait-on, viendrait le Rhin. Ce fut au plus fort de cette effervescence des défiances européennes que l'empereur alla visiter à Bade le roi de Prusse, entouré des souverains secondaires de l'Allemagne. Cette démarche caractéristique ne pouvait avoir qu'un sens : elle était un démenti donné aux appréhensions qui voyaient déjà la France déborder vers le Rhin. Aujourd'hui ce démenti est redoublé par la visite du roi de Prusse à Compiègne. Il semble donc qu'un grand prétexte doive être par là enlevé définitivement au scepticisme qui règne en Europe touchant le maintien de la paix. Nous n'aurions pour notre part qu'à nous féliciter d'un tel résultat.

Constatons que la portée politique que nous attribuons à la visite du roi de Prusse est justement celle que lui donne la portion de la presse allemande qui n'est point atteinte de gallophobie. Les feuilles libérales de Prusse s'accordent à prendre acte de ce grand fait : la politique impériale n'aspire pas à la frontière du Rhin. Ce point réglé, les journaux prussiens remarquent avec beaucoup de sens qu'il serait difficile de voir où pourraient s'élever entre la Prusse et la France des causes d'antagonisme. L'af-

faire des frontières écartée, découvre-t-on une seule question où la Prusse et la France aient lieu de se redouter mutuellement et de se nuire? Ce n'est assurément ni en Orient, ni en Italie, ni sur mer, ni sur terre. Il ne reste donc plus aux deux nations qu'à se réjouir de la conviction nouvelle qu'elles acquièrent en commun de la nécessité et de la sécurité de leur alliance. Voilà l'effet naturel, voilà le sens direct et simple de la présence du roi de Prusse en France. Le *Times* et les journaux anglais ont été mal inspirés dans cette circonstance en cherchant à réveiller les susceptibilités, les jalousies et les craintes de la Prusse à notre endroit. Qui avait plus hautement que la presse anglaise dénoncé, il y a bientôt deux ans, le péril que faisaient courir à la Prusse les desseins attribués à la politique impériale? N'était-ce pas cette presse qui criait à la Prusse : « Garde à vous! La Russie a été vaincue, l'Autriche a été frappée; à votre tour maintenant! » On dirait presque que c'est pour répondre à ces clameurs que deux souverains se sont imposé des déplacemens insolites, que l'un est allé à Bade, que l'autre est venu à Compiègne. Et l'on n'est pas satisfait! C'est peu raisonnable et c'est peu habile. Il est des temps où il est de bonne politique d'accepter le fait tel qu'il se présente dans sa signification simple et naturelle, sans supposer qu'il y ait des dessous de cartes; il y a des momens où il est spirituel de se féliciter du succès, pour peu que l'on puisse se flatter d'en avoir obtenu au moins l'apparence.

Nous sommes donc contens du résultat de ces voyages de princes au point de vue bourgeois des intérêts pacifiques qu'ils ont l'air de servir; nous n'allons pas jusqu'à en être éblouis. La France a dans son histoire d'autres souvenirs de l'attrait qu'elle a pu inspirer à des princes étrangers, et ces souvenirs ne nous permettent pas de nous enorgueillir de l'empressement avec lequel accourent chez nous ceux d'aujourd'hui. Nous aimons en effet à croire que le XVIIIe siècle fait encore partie de notre histoire, et nous supposons que l'influence que la France a exercée alors sur le monde par sa société et sa littérature n'a pas cessé de compter dans notre patrimoine de grandeur et de gloire. Que de souverains correspondaient alors avec l'esprit français! que de rois, de fils de rois et d'empereurs étaient alors attirés vers la France! C'était un jour ce sauvage de génie, Pierre le Grand; un autre jour, ce fou romanesque, Gustave III de Suède; une fois ce fils de Catherine II qui devait être Paul Ier, une autre fois le fils de Marie-Thérèse qui fut Joseph II. Ce n'était pas la cour qu'ils venaient chercher: il y avait une France hors de Versailles, c'est par celle-là qu'ils étaient séduits. Pour marquer plus délicatement l'hommage qu'ils rendaient à nos pères, pour mieux montrer que c'était de la société française qu'ils voulaient être les hôtes, ils se dérobaient à l'étiquette par l'incognito. Le commerce des hommes de lettres avait pour eux plus d'attraits que l'entretien des ministres; un souper chez Mme du Deffand avait plus de prix à leurs yeux que la pompeuse et aride hospitalité du monarque. Les écrivains, les représentans de la so-

ciété du XVIIIe siècle et de l'esprit français qui avaient eu l'honneur de mériter et de gagner à notre pays ces attentions, ces prévenances, ces assiduités des chefs des autres nations du continent, y puisaient à leur tour un juste sentiment de leur dignité et de leur force. Un mince écrivain tel que Marmontel allait jusqu'à se sentir élevé par ce courant au niveau d'un des princes les plus distingués de l'Europe, le duc de Brunswick, en faisant au meilleur élève de Frédéric les honneurs de l'Académie. On a beau être né après 89, on a beau appartenir à une démocratie; on peut sans bassesse exprimer des regrets sous l'impression de ces souvenirs et des comparaisons auxquelles donnent si naturellement naissance les voyages princiers de nos jours. Mais que sont devenues les vieilles lunes? Si le va-et-vient de souverains auquel nous assistons ne contribue à établir aucune relation entre l'esprit des cours étrangères et l'esprit de la société française, à qui la faute? Les princes contemporains sont-ils dépourvus des curiosités vaillantes ou délicates de l'intelligence, ou bien la société française a-t-elle cessé d'être un attachant sujet d'études? N'avons-nous plus d'hommes distingués dans la philosophie, dans les lettres, dans les arts, dont l'entretien méritât d'être recherché par des têtes couronnées? ou bien le goût s'est-il oblitéré chez les princes contemporains au point qu'il n'y ait pas pour eux de distraction plus attrayante que de visiter des bâtisses, d'assister à des parades militaires, ou de passer une soirée dans quelque petit théâtre parisien? Serait-ce plutôt que la politique a ainsi dérangé les choses que les rencontres auxquelles se plaisaient tant les princes et nos hommes d'esprit d'autrefois sont devenues chez nous impossibles? Ne voulant désobliger personne, nous nous abstiendrons poliment et prudemment de répondre à ces questions.

Comment notre siècle ne se bornerait-il pas à estimer par le côté utilitaire les entrevues des souverains? Nous enflons vainement d'ambition et d'orgueil nos desseins politiques, à chaque instant les nécessités matérielles nous ramènent à la prose des affaires. La vraie question du moment pour la France n'est point dans les entretiens politiques qui ont pu avoir lieu à Compiègne; elle est dans la crise de finances, d'industrie et de commerce dont nous sommes menacés.

Nos lecteurs savent que, tout en prévoyant depuis trois mois les difficultés qui devaient résulter de l'insuffisance de la récolte de blé de cette année, nous nous sommes défendus contre les exagérations du pessimisme. Nous avions espéré que plusieurs circonstances particulières, — telles que l'abondance relative de l'argent et du blé en Angleterre, les restrictions forcées que la situation politique des États-Unis imposera à notre production industrielle, soit en nous fermant un vaste débouché pour nos exportations, soit en nous privant d'une matière première que nous importons d'Amérique, le coton, — nous permettraient de traverser une période, d'ailleurs très douloureuse, sans que nous fussions obligés d'aggraver le mal par le renchérisse-

ment et le rétrécissement du crédit commercial. Nous souhaitions qu'il fût possible que tant que la banque d'Angleterre laisserait l'escompte à 3 1/2, la Banque de France ne l'élevât pas chez nous au-dessus de 5, et nous ne pensions point émettre un vœu chimérique. La justesse de notre opinion, nous le reconnaissons, dépendait d'un élément dont l'appréciation exacte n'était point à notre portée. Cet élément était le degré même du déficit de la récolte. Privés des informations précises que l'administration supérieure et les grands établissemens de crédit et de commerce peuvent seuls posséder, il ne nous était pas possible de connaître l'étendue vraie du déficit de la récolte: nous nous en tenions donc à l'estimation générale qui le portait à environ dix millions d'hectolitres. Si le déficit ne dépassait pas ce chiffre, dix millions d'hectolitres à importer de l'étranger représentant une somme de 250 à 300 millions de francs, et une partie seulement de cette somme devant être payée en numéraire, nous pensions que la Banque eût pu tenter une expérience hardie, nous l'admettons, mais salutaire, et consentir à fournir une partie de son encaisse aux besoins de l'exportation métallique, en se contentant de laisser l'escompte en France à 1 1/2 au-dessus du taux où il est en Angleterre. C'est en supposant l'exactitude de la donnée généralement admise sur le chiffre qui exprime le déficit de la récolte que nous avions pris la liberté de critiquer la résolution prise par la Banque d'élever le taux de l'escompte. Notre opposition à la Banque n'était point une opposition de principes; elle ne portait que sur une question de conduite, dans l'hypothèse que le déficit de la récolte n'eût point dépassé un certain chiffre.

Il paraît aujourd'hui que l'on ne peut plus s'en tenir à cette hypothèse. Des évaluations émises dans des circulaires commerciales portent au cinquième et même au quart de la récolte l'étendue du déficit. Ces évaluations, d'après lesquelles la France aurait à demander à l'étranger 15 et même 20 millions d'hectolitres de blé, ne sont pas démenties. De nouvelles mesures prises par la Banque donneraient même à penser que, dans les hautes régions commerciales, ces évaluations sont acceptées comme vraisemblables. A cette cause de perturbation du marché monétaire, on en ajoute d'autres. L'emprunt italien, dit-on, a été souscrit pour près de moitié en France. Les versemens de cet emprunt doivent se faire à des époques très rapprochées. C'est une nouvelle cause d'exportation de numéraire qui viendra peser sur nous dans un moment de détresse. On allègue que des entreprises étrangères, dont les actions sont placées surtout en France, font des appels considérables qui vont entraîner des sorties d'espèces. On ajoute l'influence de l'application du traité de commerce avec l'Angleterre: nous allons recevoir d'immenses quantités de produits anglais que nous ne sommes pas prêts encore à échanger contre nos propres produits, et dont il faudra payer au moins une partie en or. Enfin on fait remarquer la coïncidence fâcheuse de la cessation de nos exportations pour l'Amérique. Ces exportations s'élevaient à environ 200 millions. Avec une pareille somme, nous aurions pu

payer indirectement une partie de nos engagemens vis-à-vis des autres marchés; mais ce moyen de rétablir la balance commerciale nous fait aujourd'hui défaut.

Que ces divers traits rassemblés pour dépeindre les difficultés présentes de la situation commerciale de la France soient conformes à la vérité, nous n'avons pas le pouvoir de le contester; mais nous avons le droit d'être étonnés qu'ils se soient produits tout à coup comme une révélation subite, et qu'aucune pensée prévoyante n'ait pris soin de les démêler d'avance, afin d'en conjurer en temps opportun les effets. On dirait que le gouvernement lui-même a été, comme tout le monde, surpris par la crise à l'improviste. On ne comprend pas comment il se fait qu'un gouvernement qui a tant d'agens à ses ordres, qui, par la perfection de son mécanisme centralisateur, atteint toutes les parties du territoire, n'ait pas connu approximativement le résultat de la récolte dès les premières semaines qui l'ont suivie. Tout un ordre de prévisions et de précautions devait être déterminé pour l'administration par des informations opportunes. Sans doute toutes les conséquences fâcheuses de la situation actuelle n'eussent pas pu être prévenues: nous ne pouvons rien sur les mouvemens auxquels donne lieu l'application du traité de commerce, nous ne pouvons rien sur la guerre intestine qui dévore l'Amérique du Nord; mais, s'il est vrai que les gros versemens appelés dans un très court espace de temps par l'emprunt italien doivent nous causer de graves embarras monétaires, sans empiéter sur les droits d'un gouvernement indépendant, n'aurions-nous pas pu obtenir du cabinet de Turin, par d'amicales représentations, qu'il soulageât notre marché en étendant les délais et en diminuant les quotités des versemens de l'emprunt italien? S'il est vrai que l'encaisse de la Banque, qui est la réserve métallique de notre commerce, soit menacé par les appels faits aux capitaux français pour des entreprises étrangères, l'administration, par d'officieux avis, n'eût-elle pas pu empêcher ceux de ces appels qui choquent le plus l'opinion? Nous ne sommes pas certes partisans de l'immixtion du pouvoir dans les affaires particulières; mais le gouvernement ne professe point à cet égard les mêmes principes que nous : il a cru devoir favoriser la création d'établissemens de crédit privilégiés; il a fondé des institutions de banque qui sortent du droit commun; il se mêle chaque année de fixer le chiffre des dépenses qu'auront à faire nos compagnies de chemins de fer. Il eût été prudent et en même temps conséquent avec lui-même, s'il eût par exemple prié la société du Crédit mobilier de ne point appeler le versement dans ses caisses, pour le compte du Crédit mobilier espagnol, d'une somme de 18 millions dont le besoin pour cet établissement de crédit n'a été justifié par aucune explication. Et certes tout le monde conviendra que les conseils du gouvernement ne pourraient pas demeurer sans influence sur une institution qui est son œuvre; mais il est évident que dans cette circonstance le gouvernement, ce terrible solitaire « qui sait tout, qui voit tout et qui est partout, » a connu les faits trop tard, et n'a pas su en apprécier à temps la portée.

Si l'on tient pour vraies les difficultés que l'on fait maintenant si grosses, il n'y a plus de reproches à adresser à la Banque de France. A l'égard des circonstances extraordinaires qui agissent sur le marché commercial, la Banque joue un rôle essentiellement passif. Elle doit le crédit au commerce; mais, pour être en état de remplir cette fonction vitale, son premier devoir est de veiller à son propre crédit. Or le crédit de la Banque, c'est sa solvabilité. Il faut que son billet, dont la circulation fait profiter le commerce d'une économie considérable de capital, puisse à tout moment être converti en numéraire. Il ne manque pas en France, nous ne le savons que trop, d'utopistes assez insensés pour contester le mérite de la convertibilité du billet de banque, et pour demander à chaque crise le bienfait du cours forcé du papier. Ces esprits avancés n'ont pas l'air de savoir que le cours forcé du papier chasse aussitôt le numéraire métallique des pays qui ont recours à cet expédient désespéré. Le métal précieux, n'étant plus retenu en effet comme numéraire pour les besoins de la circulation, puisque la circulation est défrayée par le papier, ne peut plus être employé que comme capital. Comme il est le produit et la forme de capital le plus recherchés, ou bien il va dans le pays s'enfouir dans des thésaurisations particulières, ou il va se placer au dehors dans les pays qui ont conservé la circulation métallique. Il est impossible d'ailleurs, avec une circulation de papier, de contenir le crédit dans ses limites normales; la spéculation n'a plus son frein naturel. Dans les états surtout qui ne sont point libres, qui sont enclins au luxe des constructions publiques et aux entreprises militaires, la faculté d'émettre du papier à cours forcé devient la plus trompeuse des ressources et la plus funeste des tentations. Avec les abus du crédit et l'excès des dépenses publiques, la dépréciation atteint bientôt le papier circulant; on a le change contre soi, et il se trouve qu'en croyant s'être affranchi d'une chaîne par l'abolition de la circulation métallique, on n'a fait que s'imposer une servitude vis-à-vis de l'étranger, et se condamner à payer aux autres peuples commerçans un ruineux tribut. Le cours forcé est la forme sous laquelle se reproduit de nos jours cet expédient de la barbarie du moyen âge qui consistait à altérer les monnaies. Trois exemples contemporains nous montrent où mène l'empirisme de la circulation du papier, lorsque cette circulation n'est plus soumise à la loi de la convertibilité du papier en espèces: ce sont ceux de la Russie, de l'Autriche et de la Turquie. On ne comprend pas que, devant cette triple expérience, que nous avons parlante sous les yeux, il s'élève encore des voix en France pour réclamer la circulation du papier inconvertible.

Mais il ne suffit pas de repousser le cours forcé en théorie; il faut prendre garde de ne pas s'y laisser acculer par les nécessités que produisent les crises périodiques du commerce; il faut surtout que les gouvernemens évitent d'aggraver ces crises par l'imprévoyance et le décousu de leur politique financière. Les devoirs d'un établissement tel que la Banque de France sont à cet égard plus spéciaux et plus étroitement limités qu'on ne se le figure

généralement dans notre pays. Elle n'est point tenue à la prévoyance lointaine que doit avoir le gouvernement; elle ne peut pas devancer les faits, elle ne peut agir que lorsqu'elle en subit immédiatement l'influence. Deux élémens lui fournissent sur ce point des indications qu'elle ne peut méconnaître sans danger : ce sont d'une part l'étendue de ses engagemens et de l'autre l'étendue de ses ressources métalliques. Nous comprenons l'effroi qui a saisi la Banque, si ses prévisions sur l'imminence de ses besoins de numéraire sont fondées. Dans l'hypothèse d'un déficit considérable de récolte, aggravé par les appels des emprunts extérieurs et des entreprises étrangères, elle a dû croire que c'étaient des centaines de millions que l'on viendrait en peu de mois puiser dans sa réserve métallique. Or cette incursion sur son encaisse allait se produire à une époque où chaque année le mouvement du commerce intérieur fait sortir de la Banque des sommes importantes en numéraire. De septembre à novembre, à la suite des premières transactions auxquelles les récoltes donnent lieu, l'encaisse de la Banque s'affaiblit tous les ans d'une centaine de millions qui reviennent quelques mois plus tard, à mesure que se consomment les produits des récoltes. L'année dernière, bien qu'il ne fût pas question des causes d'exportation de numéraire dont on parle aujourd'hui, l'encaisse de la Banque entre les mois de septembre et de janvier diminua d'environ 182 millions; mais en septembre de la même année, l'encaisse était de plus de 500 millions. On pouvait voir décroître de près de 200 millions une si grosse somme sans s'émouvoir outre mesure. Cette année au contraire, l'encaisse était en septembre de 385 millions; il a décru de 80 millions de septembre à octobre, c'est-à-dire d'une somme qui ne dépasse guère la sortie ordinaire d'espèces qui s'opère habituellement dans cette saison. Les causes extraordinaires d'exportation de numéraire dont la Banque s'attend à éprouver l'influence n'ont donc guère agi jusqu'à présent, et c'est dans les mois qui vont suivre qu'on en devra sentir l'effet. La Banque n'affronte donc qu'avec un encaisse de 300 millions environ ce mouvement de sortie d'espèces qu'elle se représente comme devant être si énorme. Nous craignons qu'on n'ait laissé voir une trop grande terreur; mais nous comprenons que la Banque ait pris de vigoureuses précautions contre une telle perspective. Elle a temporairement aliéné une portion de ses rentes; elle s'est vue obligée d'emprunter le concours de plusieurs maisons de banque, qui lui prêtent leurs signatures par des traites fournies sur Londres pour une somme de 50 millions. Jamais la Banque de France n'avait encore rien fait de semblable; mais si le péril est aussi réel qu'elle a paru le croire, s'il faut en effet solder en espèces, outre les emprunts étrangers, l'achat de quinze millions d'hectolitres de blé, ces expédiens, la chose est à craindre, n'apporteront qu'un soulagement temporaire; ils seront insuffisans. La Banque, pour se défendre efficacement, devra élever encore le taux de l'escompte et attirer chez nous les capitaux étrangers, en déterminant par le renchérissement du crédit une dépréciation passagère des valeurs de placement françaises.

Nous raisonnons toujours ici dans l'hypothèse où nous nous serions nous-mêmes trompés dans les vœux optimistes que nous formions il y a deux mois, et où l'événement donnerait raison aux alarmes manifestées depuis quinze jours par la Banque de France. Si, malgré nos espérances persévérantes, la crise ne pouvait être conjurée, une grave discussion serait ouverte par les faits eux-mêmes sur la politique financière et économique du gouvernement. Les trois points principaux sur lesquels devrait porter cette discussion sont aisés à signaler. Ce sont l'exagération des dépenses, l'impulsion imprévoyante donnée aux travaux publics, aux démolitions et aux constructions dans les grandes villes, et l'absence de vues coordonnées dans la direction de notre politique économique. Sans doute, un accident tel qu'une mauvaise récolte devenant l'occasion d'une crise industrielle et financière est un effet des lois de la nature et ne peut être imputé à aucune responsabilité humaine; mais un tel accident vient toujours mettre en lumière des fautes et des erreurs qui en aggravent les conséquences. Suivant que ces erreurs ou ces fautes ont été commises, le mal provoqué par l'accident ou s'atténue ou se complique. Le résultat naturel et immédiat de la crise est de constater un déficit, une rareté de capital. Or, si la crise surprend un pays où le capital a été prodigalement détruit par des dépenses improductives, la perturbation est plus profonde et entraîne de plus douloureux désordres. Si elle éclate à un moment où des encouragemens excessifs ont été donnés aux entreprises qui immobilisent les capitaux, c'est-à-dire qui agissent comme si elles en détruisaient la disponibilité actuelle, elle sévit avec plus d'intensité. Enfin, si c'est le gouvernement qui n'a pas su modérer ses dépenses improductives, si c'est le gouvernement qui a lui-même excité la spéculation au lieu de la contenir, la crise accuse l'imprévoyance du gouvernement et vient l'avertir sévèrement de la nécessité d'un changement de politique. Nous voudrions que les prévisions pessimistes qui ont cours à l'heure qu'il est fussent démenties par des faits prochains, nous désirons vivement cette fois en être quittes pour la peur; mais en tout cas, nous l'espérons du moins, la leçon ne serait point perdue. Une fausse alerte seule suffirait pour nous apprendre combien il importe que l'accroissement continu de nos budgets ait un terme, combien il importe de cesser de détruire gratuitement des capitaux par des démolitions qui donnent une excitation artificielle à la spéculation des constructions, combien il importe de ne pas fausser les mouvemens de l'industrie et du commerce par des institutions de crédit privilégiées et factices, combien il est urgent enfin d'apporter dans le gouvernement des intérêts économiques de la France une pensée appliquée, qui ne soit point déchirée par des systèmes incohérens, qui soit nourrie des saines théories de la science financière, et qui ne soit point fermée aux conseils de l'expérience. Les nécessités financières et politiques ouvriront impérieusement un jour cette grande controverse; nous savons bien à quelle conclusion elle nous mènera. Les intérêts matériels y acquerront la conviction qu'il n'y a point de bon gouvernement financier

sans liberté politique, en dehors de l'entier et rigoureux contrôle des assemblées représentatives et des vigilantes polémiques d'une presse libre.

Il y a un nouveau temps d'arrêt dans le développement logique de la question italienne. Nous le regrettons sans doute, mais nous n'en sommes point désolés outre mesure. Il est dans la loi des révolutions de marcher inflexiblement à leur but final avant de se replier sur elles-mêmes et d'organiser leurs conquêtes. Il n'est donc guère permis de croire que l'Italie puisse se laisser distraire de la pensée de Rome, et trouve un aliment qui la satisfasse dans le travail de sa politique intérieure. La prolongation indéfinie du *statu quo* crée sans doute des embarras intérieurs au gouvernement italien; elle ne décourage pourtant pas les amis de l'Italie. Les embarras qui résultent pour les Italiens de l'agonie du pouvoir temporel artificiellement prolongée par la présence de nos troupes à Rome sont trop visibles pour qu'il soit nécessaire de les signaler. On sait que les partisans du régime déchu de Naples entretiennent un foyer d'intrigues à Paris, lequel relie ses menées au foyer principal de Rome, et que de cette action concertée naissent les misérables troubles des provinces napolitaines. On ne peut point appeler cela une conspiration, car tout se fait au grand jour : correspondances, envois d'hommes et d'argent, on ne prend guère la peine de rien dissimuler au gouvernement français. Aussi est-ce surtout pour notre gouvernement que la durée d'un tel état de choses nous paraît désagréable. Jusqu'à quand le gouvernement français croira-t-il ses temporisations compatibles avec le rôle qu'il a joué dans la question italienne? Est-il, nous ne dirons pas même logique, mais bienséant à la France, après avoir attiré un peuple à de nouvelles destinées, après avoir même tiré profit de la direction dans laquelle il s'est engagé, de paraître pour lui une entrave et de perpétuer en Italie un état de faiblesse et de désordre qui pourrait compromettre un ouvrage auquel nous avons eu une si grande part? Mais, nous le répétons, c'est bien plus comme Français que comme amis de l'Italie que nous déplorons les vacillations singulières de notre politique. Quoi qu'en pensent dans leurs illusions puériles les adversaires de l'Italie, le bénéfice du temps est pour les Italiens. Voyez l'usage que fait le pape des derniers momens de son pouvoir temporel. Y a-t-il rien de plus triste que la dernière allocution pontificale? Quels sont les hommes honnêtes et sensés qui n'ont pas gémi de l'étrange emportement auquel le pape s'est laissé entraîner? Cette rhétorique ecclésiastique, cette irritation boursouflée n'ont pas même l'accent d'une passion sincère. Est-il en vérité, au temps où nous vivons, permis à un souverain d'employer un tel langage contre ses adversaires? Est-ce au gouvernement italien, qui les supporte avec un sentiment de pitié, que ces outrages peuvent faire du mal? Cet acharnement du chef de l'église contre des compatriotes et des coreligionnaires peut-il profiter à l'église? La cause du pouvoir temporel, déjà perdue, abdique ainsi la dignité même du malheur. Elle ne se relève point par la condamnation de l'écrit si chrétien du père Passaglia, *Pro caussa Italica,* adressé aux évêques catholiques. Quel contraste

entre le zèle vraiment religieux du célèbre théologien et les colères si peu charitables du chef de l'église! La répugnance qu'inspirent à l'opinion éclairée de l'Europe les agitations de la papauté temporelle ne sont pas le seul profit que l'Italie retire de ce provisoire prolongé où l'on essaie de la fatiguer. En dépit des conspirations qui travaillent ouvertement à Rome, les troubles napolitains ont perdu leur gravité. Ces populations napolitaines si longtemps démoralisées par de mauvais gouvernemens, ces populations qui ont subi toutes les invasions dont leur territoire a été le théâtre, qui ont supporté la domination conquérante des Normands, des Angevins, des Français, des Espagnols, endureront bien, qu'on en soit convaincu, une conquête, celle des Italiens, qui, au lieu de les humilier, les associe à l'émancipation et à la grandeur de la patrie commune. D'ailleurs les classes éclairées, la bourgeoisie, à Naples et dans toutes les villes, ont donné leur adhésion au gouvernement italien. Les élémens anarchiques n'existent que dans les campagnes, dans les districts montagneux. Ferdinand II, avec son rare instinct de despote, avait su, parmi les populations rurales, exciter l'animosité des classes inférieures contre la bourgeoisie. Qu'on ajoute aux mauvaises passions de la populace le mécontentement inévitable des corporations religieuses, qui pullulent dans ce pays; qu'on n'oublie point qu'il y a dans les provinces napolitaines vingt archevêques et soixante-dix-sept évêques, et l'on aura une idée des difficultés que peut rencontrer le gouvernement italien. Ces difficultés, on en viendrait peut-être aisément à bout en employant les moyens sommaires du despotisme; mais le gouvernement italien, à son grand honneur, veut en triompher en respectant les garanties de la liberté. Ses scrupules constitutionnels rendent sans doute pour le moment sa tâche plus pénible; mais tout ce qu'il y a d'esprits libéraux en Europe devra lui savoir gré et lui tenir compte de l'honnête courage avec lequel il entreprend de surmonter tant d'obstacles sans renier un seul jour les principes de la constitution libre au maintien de laquelle l'Italie renaissante a lié ses destinées.

La démission du général Cialdini prouve assez que les troubles napolitains ne sont plus de nature à inspirer des inquiétudes sérieuses. La lieutenance de Naples va être abolie. Le général La Marmora va prendre avec l'autorité qui s'attache à ses illustres services et à son caractère le commandement militaire de l'ancien royaume. Pour le moment, la démission du général Cialdini et la nomination du général La Marmora à Naples sont les seuls mouvemens qui auront été accomplis dans le personnel du gouvernement italien. L'on a remis en circulation, il y a quelques jours, avec une nouvelle vivacité les bruits de changement du cabinet qui avaient couru avec persistance dès la fin de la session du parlement italien. Il y a peu de dignité et de patriotisme dans l'application que mettent certaines personnes en Italie à user par de telles rumeurs un ministère qui compte des membres très distingués et qui a pour chef un homme aussi respecté que le baron Ricasoli. Cette fois encore, ces rumeurs sont dénuées de fondement. Avant la

réunion du parlement, qui doit avoir lieu à la fin de novembre, il est permis au moins de dire qu'elles sont prématurées. Il est naturel que l'on prononce le nom de M. Rattazzi à l'occasion des projets de combinaisons nouvelles. M. Rattazzi occupera toujours une place honorable parmi les hommes d'état sur lesquels peut compter l'Italie, et sa présence au ministère, si elle se concilie avec le maintien au pouvoir des hommes qui ont porté avec tant de courage et de bon vouloir la succession de M. de Cavour, nous paraît devoir être favorablement accueillie. M. Rattazzi est sur le point d'arriver à Paris. Dans les régions qu'il vient explorer, nous espérons qu'on n'aura pas conservé le souvenir de l'opposition consciencieuse qu'il fit pendant son dernier ministère aux annexions de la Savoie et de Nice. Vient-il essayer de pénétrer les desseins de la politique française à l'endroit de la question romaine? Nous n'en serions pas surpris, car un Italien n'a guère d'autre question à nous adresser que celle-ci : « A quand votre départ de Rome? » Il sera, à notre sens, bien habile et bien heureux, s'il tire de nous une réponse claire et décisive.

Les grands états plus ou moins détraqués de l'Europe, l'Autriche et la Russie, ne font pas mine encore de reprendre leur aplomb. Ce n'est point un mal aigu, c'est une maladie chronique qui traîne en longueur. A Vienne, dans les entretiens politiques, on met à l'ordre du jour la révision de la constitution, bien que cette constitution n'ait pas encore été complétement appliquée. Ceux qui aspirent à un véritable régime parlementaire veulent que la constitution soit réformée, parce qu'elle ne confère pas aux chambres le droit de refuser les impôts, et qu'elle est ainsi dépourvue d'une condition essentielle des institutions représentatives. D'autres voudraient que la constitution fût remaniée, parce que, sur les bases où elle a été établie, il est impossible d'arriver à un arrangement satisfaisant des affaires de Hongrie et de Croatie. C'est en Hongrie en effet que la situation est sans issue. Le gouvernement autrichien s'efforce sans succès d'y étouffer les manifestations patriotiques. Le comitat militaire de Raab a déclaré que toutes les assemblées dont la dénomination rappellerait le mot de *honved*, qui désigne les volontaires de 1848, seraient dispersées au besoin par la force. La possession des armes et des munitions de guerre a été interdite par la chancellerie de Bude; mais en dépit de toutes les prohibitions les femmes, tout émues de généreuse passion politique dans ces races souffrantes et frémissantes de l'Europe orientale, continuent à porter sur leurs bracelets des anagrammes qui rappellent les noms des victimes de Vilagos, de ces quatorze généraux qui furent exécutés en 1849. On dirait que le gouvernement autrichien, impuissant à comprimer les manifestations patriotiques, n'a plus d'autre ressource pour reconquérir son ascendant que d'essayer de s'appuyer, comme autrefois, sur les jalousies des nationalités : triste et fatal moyen de gouvernement qu'il n'est peut-être plus en état de ressaisir.

La Russie, si l'œil de l'Europe y pouvait aisément pénétrer, nous offrirait

assurément un curieux spectacle. Il y a là tout un peuple qui est sous le souffle d'un esprit nouveau, qui est prêt à s'ébranler et à marcher dans des voies inconnues. Les publications révolutionnaires et clandestines s'y répandent presque avec la régularité d'une presse périodique. On cite, parmi ces manifestes les plus récens qui ont été distribués à Saint-Pétersbourg, deux écrits dédiés aux grands russes et une proclamation adressée à « la jeune génération. » L'une de ces feuilles clandestines exprime le mécontentement des adversaires des récentes réformes. Elle s'élève contre l'émancipation, qui prépare, suivant elle, un nouveau Pugatschef, et contre l'incapacité de la dynastie. L'écrit adressé à la jeune génération parle aux paysans et aux soldats : il leur dénonce la noblesse et les Allemands, dont il place même la personnification dans la famille impériale. L'autre manifeste a un caractère communiste, et n'est pas moins politique que les deux premiers : il faut que la terre appartienne aux paysans sans rachat; la Pologne doit être libre; une convention fondera en Russie le gouvernement constitutionnel. C'est en vain que les propriétaires qui reviennent à Saint-Pétersbourg, après avoir réglé sur leurs terres leurs nouveaux intérêts et après avoir observé les premiers effets de l'émancipation, témoignent d'une grande confiance; le gouvernement russe est troublé par ces publications hostiles, dont il ne peut empêcher la diffusion. La complicité que les agens inférieurs, les *tchinovniks*, prêtent aux mécontens paralyse les efforts du gouvernement russe contre l'opposition des publications clandestines. La classe nombreuse et si corrompue d'ailleurs des *tchinovniks* contrarie l'action du gouvernement par la force d'inertie qu'elle possède. Les dernières nouvelles de Pétersbourg donnent à penser que le ministère est sérieusement ému d'un tel état de choses, et qu'il est décidé à le combattre par des mesures énergiques. Il vient de fermer l'université de Saint-Pétersbourg. Ainsi ce n'est point seulement en Pologne que se concentrent les préoccupations et les soucis du pouvoir. Là d'ailleurs se poursuit cette agitation surprenante et si neuve qui prend pour forme les manifestations de la religion et de la prière. De plus en plus la Pologne se confirme dans cette attitude de nation suppliante poussant le même cri de douleur infatigable. Les Polonais ne sont point en peine de perpétuer leurs services religieux. Ils ont des anniversaires nationaux pour chaque jour de l'année. Ils célébraient par exemple le 26 septembre la mémoire d'un évêque mort il y a deux cent trente-huit ans; la mort de cet évêque avait été suivie d'une bataille qui coûta la mort à cinq mille Russes et fut gagnée par un hetman lithuanien. Le 5 octobre, un service pour la prospérité de la patrie a été célébré par les employés des administrations publiques. L'autorité n'a point voulu s'y opposer dans la crainte de n'être point obéie par ses propres fonctionnaires. La cathédrale de Varsovie était comble; les corporations s'y étaient réunies bannières en tête avec des cravates tricolores. Le télégraphe nous apprend que le gouvernement russe a pu empêcher la grande manifestation annoncée pour le 10 octobre à Horodlo. Le rendez-vous était pris dans

une petite bourgade située aux bords du Bug; il s'agissait d'y célébrer la réunion de la Pologne et de la Lithuanie, et de faire fraterniser avec les grecs-unis et les romains de la Pologne les grecs de la Lithuanie, de la Podolie, de l'Ukraine. Un pareil mouvement national se produisant avec une telle unanimité, revêtant cette forme religieuse et passive, est bien fait pour dérouter les vieilles routines du despotisme. L'irritation des fonctionnaires russes et leur impuissance se conçoivent aisément.

Le vieux monde, en proie à une inquiétude si étrange, marche donc mystérieusement à des révolutions d'une nouveauté bizarre. Cette maladie, qui sera, il faut l'espérer, une crise de régénération, n'est point seulement le lot du vieux monde. Le peuple le plus jeune de la civilisation moderne, cette démocratie américaine naguère si superbe, ne se tord-il pas en des convulsions semblables à celles qui tourmentent notre continent? Devant ce spectacle, il faut aussi s'animer de la même confiance, et croire que là encore du mal sortira le bien. C'est sans doute cette généreuse espérance qui a poussé deux jeunes Français, les fils du duc et de la duchesse d'Orléans, à prendre part à la grande lutte américaine. Les journaux anglais ont blâmé leur résolution avec une cruelle amertume; nous n'en sommes point surpris. Des Français et des Anglais ne peuvent être émus de la même façon par ce qui se passe aux États-Unis. Au fond du débat, il y a la grande cause de l'abolition de l'esclavage, à laquelle les Anglais se sont voués avec une glorieuse initiative; mais ce qui touche les États-Unis réveille en Angleterre des souvenirs, des intérêts, des antipathies, qui ne peuvent avoir d'écho dans la politique et les sentimens de la France. Avant tout, le drapeau semé d'étoiles est le seul que la France n'ait jamais rencontré dans la coalition de ses ennemis. Pour les Anglais, les États-Unis sont toujours une ancienne colonie rebelle; pour nous, ils sont une nation dont nous avons contribué à établir l'indépendance par de communes victoires remportées sur la maladroite obstination anglaise. Pour la politique anglaise, malgré l'accident du coton, ce serait un succès de voir la confédération américaine s'affaiblir en se divisant. Pour la politique française, la rupture de l'intégrité de la république américaine, qui enlèverait un contre-poids nécessaire à l'équilibre maritime, serait un malheur regrettable. Les Anglais nourrissent contre le *Yankee* républicain un dédain de race aristocratique; la France démocratique a pu demander des leçons à la démocratie américaine et lui a plus d'une fois porté envie. Les deux jeunes volontaires qui viennent de s'enrôler dans l'armée du nord sont donc demeurés fidèles, dans le choix de la cause qu'ils servent, aux traditions de leur pays. E. FORCADE.

V. DE MARS.

TABLE DES MATIÈRES

DU

TRENTE-CINQUIÈME VOLUME

SECONDE PÉRIODE. — XXXIe ANNÉE.

SEPTEMBRE — OCTOBRE 1861

Livraison du 1er Septembre.

L'Histoire de la Campagne de 1815 d'après de nouveaux documens. — II. — La Bataille de Ligny, par M. Edgar QUINET..... 5

La Philosophie spiritualiste depuis Descartes jusqu'à nos jours, par M. Saint-René TAILLANDIER..... 62

Le Fou Yégof, épisode de l'invasion, première partie, par M. ERCKMANN-CHATRIAN..... 96

L'Angleterre et la Vie anglaise. — XII. — L'Industrie du Papier dans la Grande-Bretagne, les Boutiques de Chiffons, les Fabriques du Kent et la Poste de Londres, par M. Alphonse ESQUIROS..... 145

De la Vérité dans le Roman moderne. — *Silas Marner*, nouveau roman de George Eliot, par M. C. CLARIGNY..... 188

Le Problème de l'ame devant la métaphysique et la science, a propos de quelques travaux récens en France et en Allemagne, par M. Auguste LAUGEL..... 211

Chronique de la quinzaine, Histoire Politique et Littéraire..... 234

Essais et Notices. — Les derniers Combats en Cochinchine, par M. L. PALLU. 245

Le Général Scott a San-Francisco, par M. L. SIMONIN..... 251

Livraison du 15 Septembre.

Les Affaires de Syrie d'après les papiers anglais. — III. — Organisation de la Syrie, le Plan anglais et le Plan adopté, dernière partie, par M. Saint-Marc GIRARDIN, de l'Académie Française..... 257

L'Histoire de la Campagne de 1815 d'après de nouveaux documens. — III. — La Bataille de Waterloo, par M. Edgar QUINET..... 283

L'Italie, Notes de voyages. — II. — Bologne et Ravenne, par M. Charles de RÉMUSAT, de l'Académie Française..... 335
Le Fou Yégof, épisode de l'invasion, seconde partie, par M. ERCKMANN-CHATRIAN..... 372
Politique coloniale de la France. — La Guyane, la Société guyanaise et les Ressources de la colonie, par M. Jules DUVAL..... 409
Une Vie d'Émigré polonais. — Julien Ursin Niemcewicz, par M. Charles de MAZADE..... 450
La Question Romaine, dernière partie, par M. Eugène FORCADE..... 474
Chronique de la quinzaine, Histoire politique et Littéraire..... 504
La Littérature pittoresque, par M. Eugène LATAYE..... 514

Livraison du 1er Octobre.

L'Histoire de la Campagne de 1815 d'après de nouveaux documens. — IV. — L'Abdication, dernière partie, par M. Edgar QUINET..... 521
Royer-Collard orateur et politique, a propos du nouvel ouvrage de M. de Barante, par M. L. de LAVERGNE, de l'Institut..... 566
Une Caravane française en Égypte au printemps de 1860. — L'Isthme de Suez et le Sinaï, par M. Louis de SÉGUR..... 598
Le Fou Yégof, épisode de l'invasion, dernière partie, par M. ERCKMANN-CHATRIAN..... 631
Économie rurale de la Belgique. — III. — Le Condroz et l'Ardenne, par M. E. de LAVELEYE..... 674
Un Jeune Écrivain de notre temps. — Henry Murger et ses œuvres, par M. A. de PONTMARTIN..... 700
Un Réformateur américain. — Théodore Parker et ses écrits, par M. Albert RÉVILLE..... 718
Chronique de la quinzaine, Histoire Politique et Littéraire..... 747
Les Sopranistes. — II. — Farinelli, par M. P. SCUDO..... 759
Essais et Notices. — Le Commerce étranger en Chine, par M. Rodolphe LINDAU. 769

Livraison du 15 Octobre.

De l'Esprit de réaction. — Royer-Collard et Tocqueville, par M. Charles de RÉMUSAT, de l'Académie Française..... 777
Murillo et l'Andalousie, par M. BEULÉ, de l'Institut..... 814
Le Gardian de la Camargue, scènes et souvenirs des Maremmes du Rhône, par Mme L. FIGUIER..... 839
Romanciers et Écrivains contemporains. — Mme Charles Reybaud, par M. Em.le MONTÉGUT..... 879
Des Agens de la Production agricole. — II. — Préparation du sol. — Drainage, Irrigations, Colmatage, par M. PAYEN, de l'Académie des Sciences. 901
Les Arts Décoratifs en Orient et en France. — Les Gobelins, par M. Adalbert de BEAUMONT..... 924
Un Voyageur allemand dans l'Autriche orientale, par M. Saint-René TAILLANDIER..... 957
Le Libéralisme catholique et M. de Montalembert, par M. Charles de MAZADE..... 980
Chronique de la quinzaine, Histoire Politique et Littéraire..... 1002

Paris. — Imprimerie de J. CLAYE, rue Saint-Benoît, 7.

1
56
98
31
74
00
18
47
59
69
777
814
839
879
901
924
957
980
1002